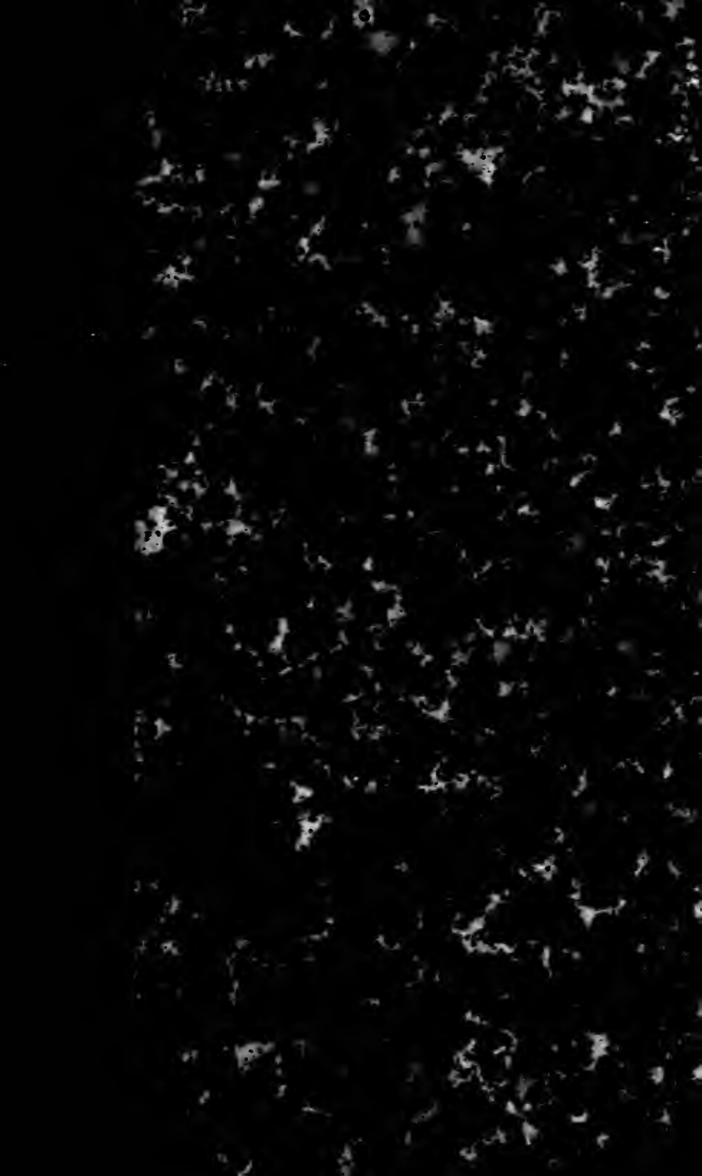
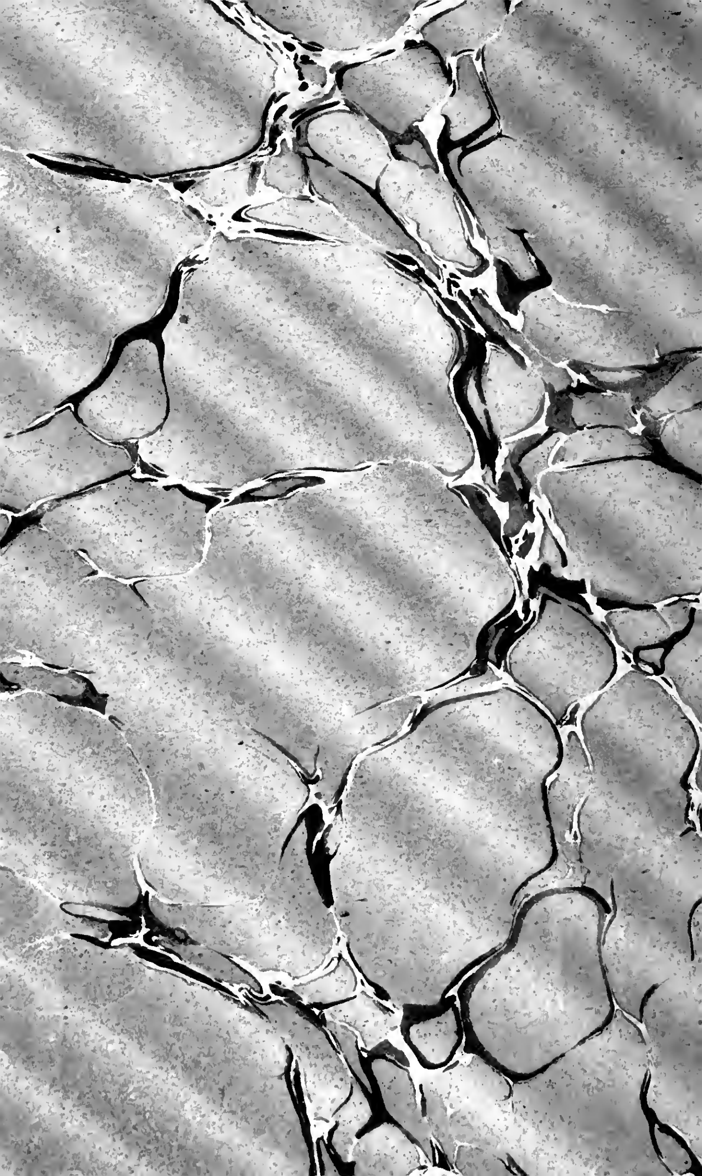
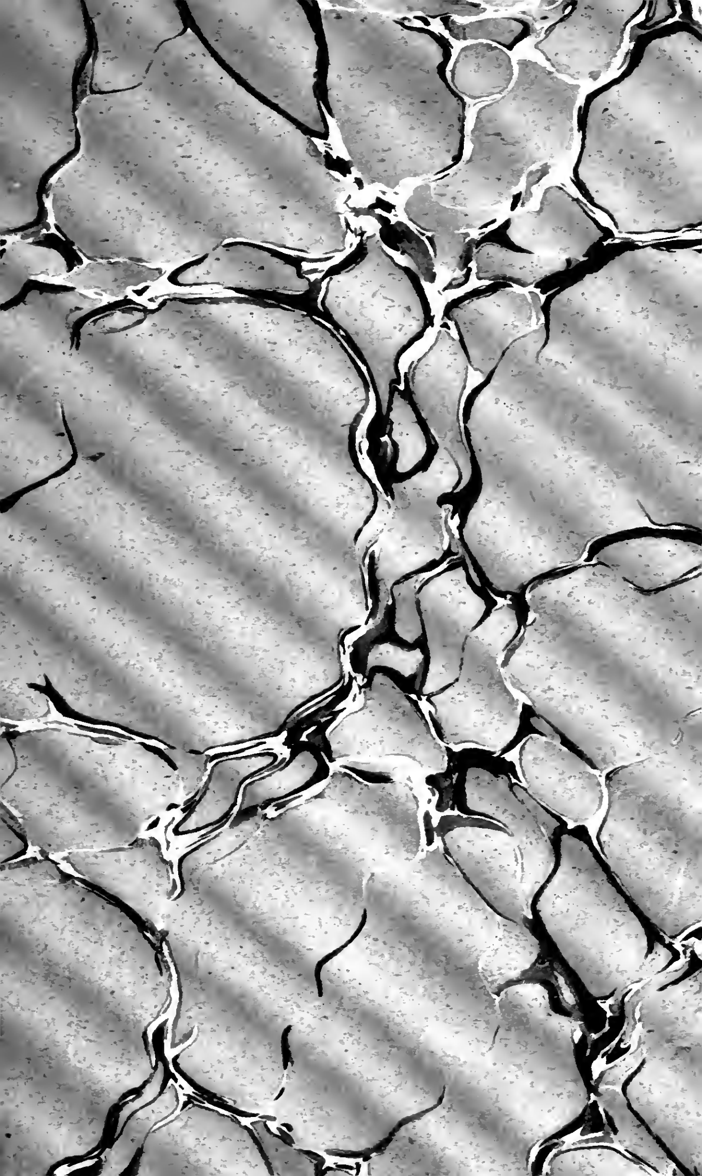






GAZETTE ANECDOTIQUE

CINQUIÈME ANNÉE — TOME I

GAZETTE ANECDOTIQUE

LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE

ET BIBLIOGRAPHIQUE

PUBLIÉE PAR G. D'HEYLLI

Paraissant le 15 et le dernier jour de chaque mois

CINQUIÈME ANNÉE — TOME I



PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

Rue Saint-Honoré, 338

—

M DCCC LXXX


LIBRARY
UNIVERSITY OF TORONTO
821425



GAZETTE ANECDOTIQUE

NUMÉRO 1 — 15 JANVIER 1880

SOMMAIRE.

La Quinzaine. — Les Amitiés de M. Thiers. — Napoléon à Erfurt. — Lettres inédites de Naudet. — Bibliographie : *la Physiologie du Goût*. — Théâtres : *Don Juan*. — Nécrologie : le comte de Montalivet, Prosper Blanchemain.

Varia. — Coppée jugé par Zola. — Souvenirs de Compiègne. — Balzac casseur de vitres. — Un voleur de montres. — Types d'examinateurs. — Diderot roi de la fève. — Marat et les Rois. — Vente d'autographes. — Petite Gazette.

Variétés.

LA QUINZAINE. — Nous voulons donner désormais à cette place, dans chacun de nos numéros, un résumé de l'histoire de la quinzaine. Celle que nous venons de traverser a été fertile en incidents : crise ministérielle heureusement dénouée par la création d'un cabinet dont M. de Freycinet est le président; dégel formidable et débâcle de glace comme notre génération ni même celle qui nous a précédés n'en ont jamais vu; enfin dispa-

rition de ce monde de diverses personnalités plus ou moins éminentes, telles que le comte de Montalivet, M. de Biéville, M. Poujoulat, Prosper Blanchemain, et un jeune martyr de la science et du devoir, M. Georges Herbelin.

Il ne nous appartient pas de donner ici notre appréciation sur le ministère nouveau, sur les difficultés qu'a rencontrées sa formation, non plus que sur la valeur des personnages qui le composent; bornons-nous à signaler la rentrée aux affaires de M. Magnin comme ministre des finances, et l'arrivée au pouvoir de MM. Varroy, Cazot et le général Farre, comme ministres des travaux publics, de la justice et de la guerre. Les autres ministres faisant partie du cabinet Wadington ont été conservés.

Du dégel et de la débâcle immense qui l'a suivi, nous ne voulons que noter ici le souvenir. Ils ont été d'autant plus terribles qu'ils succédaient à des froids intenses qui avaient déjà un mois de durée. Cependant, jusqu'à ce jour, les grandes calamités de 1876 ont pu être évitées. En revanche, cette persistance du mauvais temps a causé de nombreux décès. Nous parlons plus loin de la mort du poète Blanchemain et de celle de M. de Montalivet. M. Poujoulat, qui avait quatre-vingts ans et était le doyen de la presse française, est mort également ces jours derniers. Il était directeur et surtout inspirateur du journal *l'Union*, ce moniteur de la légi-

timité, à laquelle le vieux journaliste est resté fidèle jusqu'à sa dernière heure.

Quant à M. de Biéville, il était depuis 1856 chargé du feuilleton dramatique au *Siècle*. C'était un érudit et en même temps un auteur apprécié au théâtre, où il a donné de nombreuses pièces, dont certaines, — *le Fils de Famille*, entre autres, qu'il écrivit avec Bayard, — ont eu de longs et populaires succès. Charles-Edmond Desnoyers de Biéville avait soixante-cinq ans.

Nous terminerons cette nécrologie par quelques mots sur ce jeune Georges Herbelin, interne des hôpitaux, que la mort est venue prendre au chevet de deux enfants malades auxquels il prodiguait ses soins. La dypthérie, dont ces enfants étaient atteints, l'a enlevé en quelques jours. Victime de son dévouement, ce jeune brave a reçu des honneurs posthumes considérables. Son cercueil a été suivi par le ministre de l'intérieur, le préfet de la Seine et une quantité de hauts fonctionnaires, de médecins célèbres, d'étudiants et d'amis. On a voulu, par cet hommage éclatant rendu au souvenir du pauvre mort, rehausser l'action vaillante qu'il payait de sa vie et proposer comme modèle à tous l'exemple de son courageux dévouement. La croix de la Légion d'honneur lui avait été donnée avant sa dernière heure, et il l'avait reçue comme une consolation suprême. Ce malheureux jeune homme, fils d'un médecin de Villeanuxe (Aube) qui, par une triste coïncidence,

était mort de la même façon, laisse une mère d'autant plus inconsolable qu'elle n'avait que lui seul au monde.

Les Amitiés de M. Thiers. — M. Spuller, le député de la Seine, vient de publier dans *la Nouvelle Revue*, que dirige Mme Edmond Adam, une étude très étendue sur M. Thiers, et remplie de détails intimes et anecdotiques des plus intéressants. Voici un passage relatif aux amitiés de M. Thiers, et surtout à sa liaison constante avec M. Mignet :

« M. Thiers était-il donc incapable d'éprouver l'un des plus nobles sentiments qui puissent faire battre le cœur d'un homme, de connaître et de ressentir l'amitié? L'attachement inaltérable qui l'a uni pendant plus de soixante années au digne compagnon de sa jeunesse, de son âge mûr et de sa vieillesse, à M. Mignet, proteste hautement contre un pareil soupçon. Non, bien loin d'être incapable d'amitié, M. Thiers a été dans la politique un ami sûr et fidèle, un ami passionné et délicat, à ce point que l'on peut dire qu'après la gloire l'amitié a été le sentiment dominant de son âme. La postérité ne séparera pas les noms de MM. Thiers et Mignet. Du jour où ils se sont rencontrés, ils se sont reconnus, aimés, donnés l'un à l'autre sans retour, sans compter, sans se reprendre. Et cependant ils ne se ressemblaient pas!

Quoi de moins comparable à la nature vive, mobile,

prime-sautière, ondoyante, abandonnée, toute en dehors, avec des alternatives de brusquerie et de caresses, de M. Thiers, que l'esprit posé et réfléchi, l'âme profonde, réservée, discrète, la pensée calme, paisible et toujours sur les hauteurs, de son ami M. Mignet? Mais ces deux hommes s'étaient attachés l'un à l'autre par le plus puissant des liens entre hommes faits pour vivre, penser et agir ensemble, par l'amitié intellectuelle, par le dévouement aux mêmes idées, à la même cause, par l'élévation du but qu'ils s'étaient assigné en commun et que jamais ils n'ont perdu de vue, par l'habitude prise de bonne heure par l'un et l'autre de se considérer comme les représentants naturels et nécessaires d'une société où ils savaient que les premières places devaient leur appartenir du droit du talent et de la renommée.

MM. Thiers et Mignet ont suivi des carrières bien différentes, sans jamais se quitter ni cesser de se voir, de se comprendre, de se concerter, de vivre et de penser l'un à côté de l'autre, et souvent l'un par l'autre. Amitié admirable, qui est à leur honneur à tous les deux, maintenant que la mort les a séparés, après avoir été leur force et leur joie pendant leur vie commune! »

NAPOLÉON A ERFURT. — La mode s'attache en ce moment aux récits rétrospectifs sur Napoléon Ier, sur ses habitudes intimes, sur sa cour, etc. Les *Mémoires de Mme de Rémusat* et ceux du prince de Metternich

nous ont valu, de part et d'autre, une avalanche d'anecdotes, peut-être pas toutes très authentiques, mais au moins fort curieuses. La *Liberté* nous citait, ces jours derniers, le compte rendu, par un témoin oculaire, — une dame allemande, — d'une de ces représentations théâtrales données à Erfurt par les acteurs de la Comédie-Française à l'occasion de la célèbre entrevue de Napoléon et d'Alexandre en 1807. Cette dame raconte ses impressions en personne peu favorable, mais son récit a toutes les allures de la vérité, et il mérite d'être conservé.

Après avoir décrit son empressement et les difficultés qu'elle éprouva à obtenir des billets, comment on s'asseyait six sur trois chaises dans les loges, etc., elle continue ainsi :

« Immédiatement devant la scène étaient placés deux fauteuils pour les deux empereurs, et, sur les deux côtés, on avait mis des chaises ordinaires pour les rois et les princes régnants...

On entendit un roulement de tambours au dehors. « C'est l'empereur, disait-on dans toute la salle. — Imbéciles! que faites-vous? s'écria en colère aux tambours l'officier qui commandait; *ce n'est qu'un roi!* » En effet, un roi allemand entra dans la salle; trois autres rois parurent peu de temps après. Ce fut sans bruit et sans éclat que les rois de Saxe, de Bavière, de Wurtemberg, entrèrent...

Enfin un nouveau roulement plus fort se fit entendre. Tous les yeux se dirigèrent avec une inquiète curiosité vers l'entrée. Il parut enfin, cet homme, le plus incompréhensible de cette époque inconcevable. Vêtu de la manière la plus simple, comme toujours, il salua assez légèrement les souverains présents, qui avaient été obligés de l'attendre si longtemps, et il occupa son fauteuil, à droite de l'empereur de Russie.

Sa taille ramassée et un peu informe contrastait avec le port superbe d'Alexandre. Les quatre rois prirent place sur les chaises sans appui, et le spectacle commença. Mais en vain Talma déploya tout son art, en vain Jocaste-Raucourt (on jouait *Œdipe*, de Voltaire), dont la beauté et le talent avaient charmé le bon Grimm à Paris il y avait un demi-siècle, se lamentait sur les ravages qu'avaient causés ses *faibles appas* : nous n'avions d'yeux et d'attention que pour le parquet devant nous. Cependant les gendarmes à la porte de notre loge firent tout ce qu'ils purent pour compléter notre éducation manquée et pour nous inculquer dans l'entr'acte l'étiquette à observer en présence du maître du monde.

« Otez la lorgnette, l'empereur ne le veut pas, » s'écria l'un d'eux en se penchant par-dessus toutes les dames assises derrière nous. « Tenez-vous droite! n'allongez pas le cou; l'empereur n'aime pas cela, » s'écria un autre.

L'impertinence était grande; mais nous prîmes exemple sur les rois et les princes devant nous, et nous supportâmes patiemment de la part des Français ce que nous ne pouvions changer.

Immédiatement après l'exposition de la tragédie, qu'il avait peut-être vue cent fois, Napoléon s'était mis tout à fait à l'aise dans son fauteuil et s'était profondément endormi...

C'était pour nous un singulier spectacle de voir livré à un doux sommeil l'homme terrible dont les vastes plans faisaient le bonheur ou le malheur de la moitié de la terre. Nous ne pouvions nous lasser de contempler, avec un étonnement mêlé de crainte, ce profil d'un bel antique auquel le sombre uniforme d'Alexandre servait de fond... »

Lettres inédites de Naudet. — M. Wallon, secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, a lu, dans la dernière séance publique de cette Académie (22 novembre), une étude sur la vie et les travaux de M. Naudet, qui fut, comme on sait, membre de plusieurs classes de l'Institut, et qui est mort le 12 août 1878, à l'âge de 92 ans. Cette étude contient diverses lettres inédites de Naudet, dont nous citerons quelques intéressants passages.

En 1859, M. Naudet, qui alors avait déjà 73 ans, entreprit un voyage en Italie. Voici une piquante lettre

datée de Rome et dans laquelle il raconte les péripéties de ce voyage :

22 décembre.

Me voici enfin arrivé à Rome, non sans peine et sans obstacle : vraiment je commençais à croire à la fatalité. Retenu cinq mortels (jours) de plus que je ne voulais à Naples par les vents contraires, avec des pluies qui ne permettaient pas les moindres courses, je me décide à prendre le chemin des voitures. Quelles voitures ! N'importe ! elles vous font marcher tant bien que mal. Voilà qu'à moitié du trajet on nous annonce que le Garigliano est débordé, qu'il interrompt tous les passages. Sous peine de s'enterrer dans un marais improvisé, force est bien de s'arrêter à Sant Agata di Sessa. Maudite Agathe ! Je couche dans une chambre à deux lits avec un gros joufflu de prêtre ; je vous conterai mon voyage avec le saint homme. Mais le souper ! A l'avenant du coucher. Enfin nous nous sommes remis en marche le lendemain à huit heures du matin. Un bon gendarme, voisin de l'hôtelier, voulait nous retenir en nous effrayant du danger que nous allions courir ; nous avons bravé la menace, et bien nous en a pris : nous avons traversé sans péril, mais non sans peur de mon bon *frate*, une vaste nappe d'eau qui mouillait les roues, sans être bien méchant (le Garigliano) ; il s'était contenté d'inonder toutes les campagnes environnantes. Que dites-vous du *taciturnus amnis* de l'ami Horace ?

Enfin, après une course de jour et de nuit de vingt heures, nous sommes entrés dans la ville éternelle, et le premier représentant des vieux Romains, pour moi, a été le soldat de la douane qui a tendu la main à mes vingt sous, et n'a pas ouvert ma malle.

En 1870, quand la guerre survint, Naudet, malgré

son grand âge, voulut demeurer à Paris. Après le siège, qu'il supporta tant bien que mal, il persista à habiter la ville en pleine Commune, et continuant toujours à assister aux séances de l'Académie, qui avaient encore lieu, même le 13 mai, ainsi que le constate le curieux billet qui suit :

13 mai 1871.

Oui, nous traversons des temps horribles et surtout honteux. Les Gaulois vaincus se donnent en spectacle aux Germains dans des combats de gladiateurs. Pauvre France!... Nos Publicolas s'efforcent de plus en plus d'atteindre l'extrémité des extravagances. Ils se nomment, ils se destituent, ils font et défont les commissions, les comités, les délégations. Et nos musées, nos bibliothèques! Dieu sait à quels nouveaux conservateurs ils sont en proie! l'Académie des inscriptions tient bon, et nous écoutons encore, oui, nous écoutons des lectures intéressantes.

Quatre ans plus tard, — il a alors 89 ans, — il entreprend avec un sien petit-neveu un voyage en Suisse, dont il parle ainsi dans une lettre tout humoristique :

21 août 1875.

Je vous fais mes adieux pour un mois: je pars, on m'emballe pour la Suisse. Ne me demandez pas s'il est bien prudent d'aller par monts et par vaux rouler ou traîner mes quatre-vingt-neuf ans. Je ne pourrais pas vous répondre d'une manière affirmative. Mais, puisque je ne peux me trouver en famille que sur les grandes routes, c'est un moyen de sortir de ma solitude. Et puis, il faut obéir à ses maîtres, et M. Jo-

seph a prononcé! La Suisse et moi, nous ne nous reconnaîtrons plus : il y a cinquante-deux ans que je la visitais avec le pauvre Clachet. C'était en 1823. Nous faisions gaillardement nos quinze et seize lieues à pied, le sac sur le dos, grimpant à travers les rochers et roulant quelquefois dans les descentes. Mon train sera maintenant fort ralenti. Je trouverai, dit-on, ma Suisse trop civilisée : il faut s'accommoder aux temps. Je lui passerai ses coquetteries, et elle me prendra avec ma besace nonagénaire dont je ne peux pas me séparer.

Naudet avait été secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions et belles-lettres de 1852 à 1860, et directeur de la Bibliothèque nationale de 1840 à 1857. Le maréchal de Mac-Mahon l'avait nommé grand officier de la Légion d'honneur en 1875.

BIBLIOGRAPHIE. — *La Physiologie du Goût.* — La librairie des Bibliophiles vient de rééditer, avec un grand luxe typographique, cette adorable *Physiologie du Goût* qui a rendu immortel le nom de Brillat-Savarin. Lalauze, qui est devenu l'un des premiers aquafortistes de son temps, a donné à l'édition nouvelle une série de petites compositions pleines d'imagination et de finesse et qui sont en outre gravées avec une délicatesse tout à fait exquise. On n'avait jamais publié le chef-d'œuvre de Brillat-Savarin dans des conditions aussi favorables au point de vue des bibliophiles.

La réimpression nouvelle est précédée d'une étude de Charles Monselet sur Brillat-Savarin, et tout naturelle-

ment sur la gastronomie, qu'il a si bien développée et décrite. L'éditeur ne pouvait choisir un meilleur « préfacier ». La compétence de Monselet en matière culinaire et gastronomique devait en effet le faire préférer à tout autre pour un tel travail. Monselet s'est acquitté de sa tâche en homme à la fois érudit et passionné : on sait de reste que l'amour de la table est la première passion de ce délicat lettré ! Sa notice abonde aussi en détails historiques et anecdotiques racontés d'une manière bien piquante, témoin l'historiette suivante, qui donnera un peu à nos lecteurs une idée de l'enjouement et de la verve humoristique de Monselet dans le travail que nous leur signalons :

« Je sais l'histoire d'un vieux et digne cuisinier qui, se trouvant sans ressources, sortit un matin en dissimulant de son mieux sous son paletot quelque chose de long et de mince enveloppé dans du papier. Il se dirigea vers le mont-de-piété de la rue des Blancs-Manteaux, le grand mont-de-piété, la maison mère. Là, il s'approcha d'un guichet d'engagement et il déposa son ustensile devant l'employé.

« Qu'est-ce que c'est que cela ? lui demanda celui-ci.

— C'est *Ernestine*... la fidèle compagne de toute ma vie. »

Et, en prononçant ces mots, le cuisinier essuya une grosse larme.

« Dépliez, » dit l'employé.

Le cuisinier obéit, et l'on put voir une broche, une broche affilée et luisante.

« La reine des broches... murmura-t-il.

— Nous ne prêtons pas là-dessus, répondit sèchement l'employé.

— Plaît-il ?

— Je dis que le mont-de-piété ne reçoit pas de broches.

— A moins qu'elle ne soient en diamants, » prononça un autre commis facétieux.

Le cuisinier demeura immobile, sans comprendre, pendant qu'on riait autour de lui.

« Allons, retirez cela, dit l'employé ; c'est encombrant.

— Qu'est-ce que vous voulez que j'en fasse ? soupira le pauvre homme ; il n'y a plus de cuisine nulle part !

— Enlevez, vous dis-je.

— O Ernestine ! qu'allons nous devenir ?...»

Après ce cri, qui eût attendri des fauves, mais qui laissa insensibles les employés du mont-de-piété, le malheureux reprit sa broche, sans plus se donner la peine de l'envelopper, et sortit à grands pas. Dans la rue, tout le monde se retournait pour regarder passer cet homme éploré brandissant cette tige de fer nue... »

THÉATRES. — *Don Juan*. — L'Opéra vient de reprendre (5 janvier), avec une distribution nouvelle,

ce chef-d'œuvre de Mozart, qui est pour beaucoup le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre. Nous avons eu aujourd'hui M. Maurel dans Don Juan, M[lle] Heilbronn dans Zerline et M[lle] Krauss dans Dona Anna. C'était la première fois que Maurel et M[lle] Heilbronn remplissaient ces deux rôles importants.

On a tout naturellement rappelé à ce propos les distributions précédentes de *Don Juan* à l'Opéra, et notamment celle de la reprise de 1867, qui a été la plus brillante de toutes et qu'il faut noter au passage pour son éclatante supériorité d'ensemble :

Don Juan,	MM.	Faure.
Leporello,		Obin.
Ottavio,		Naudin.
Dona Anna,	M[mes]	Sasse.
Dona Elvire,		Gueymard.
Zerline,		Battu.

Don Juan était d'ailleurs très fort à la mode cette année-là, pendant laquelle on le chanta encore et en même temps aux Italiens et au Théâtre-Lyrique. La distribution du Théâtre-Lyrique était, pour les trois rôles de femmes, des plus curieuses :

Dona Anna,	M[mes]	Charton-Demeur.
Dona Elvire,		Nilsson.
Zerline,		Miolan-Carvalho.

C'était Barré qui jouait Don Juan, et Michot qui fai-

sait Ottavio. Depuis, nous avons revu Mme Carvalho à l'Opéra dans ce même rôle de Zerline que joue si agréablement aujourd'hui Mlle Heilbronn : car la comédienne, fine et charmante a eu autant de succès que la chanteuse dans cette intéressante reprise. Quant à Maurel, il comprend et chante le rôle tout autrement que Faure et ne lui est point inférieur à tous les points de vue.

C'est un artiste bien doué, qui ne peut être médiocre nulle part. Virtuose moins éminent et de moins de charme que son prédécesseur, il nous semble avoir sur lui la supériorité d'un talent lyrique plus développé, plus varié et, par conséquent, plus complet.

Nécrologie. — *Le comte de Montalivet.* — Marthe-Camille Bachasson, comte de Montalivet, ancien ministre du roi Louis-Philippe, sénateur inamovible depuis le 13 février 1879, membre libre de l'Académie des beaux-arts depuis 1840, grand-croix de la Légion d'honneur, et même ancien pair de France, vient de mourir en son château de La Grange, près Sancerre (Cher), à l'âge de 79 ans.

M. de Montalivet a été plusieurs fois ministre. Il le fut, pour la première fois, le 3 novembre 1830, étant âgé de seulement de 29 ans. Il entra alors à l'Intérieur, et l'année suivante (13 mars 1831) à l'Instruction publique. Il prit et reprit ensuite plusieurs fois le ministère de l'intérieur, puis devint intendant général de la liste

civile, et le fut jusqu'à la chute de Louis-Philippe. C'est à ce dernier titre que M. de Montalivet a droit surtout à la reconnaissance publique : en effet, il présida, comme intendant général des dépenses royales, à la création du Musée de Versailles, aux travaux d'agrandissement de celui du Louvre et à la restauration des palais de Fontainebleau, de Saint-Cloud, de Trianon, de Pau, etc.

Le *Figaro* rappelle qu'au temps où il était ministre, M. de Montalivet a souvent servi de cible à la verve des journaux satiriques. Ainsi le *Corsaire*, parodiant la phrase qui revenait presque invariablement chaque jour dans le *Moniteur :* « Le roi a travaillé ce matin avec M. de Montalivet », imprimait comiquement ce qui suit :

« Le roi a travaillé avec son Talivet. — Le Talivet s'est approché de Sa Majesté. « Approchez encore, mon Talivet, asseyez-vous ». Le Talivet s'est assis. « Avez-vous une plume, mon Talivet ? » Le Talivet a tiré de sa poche une aile d'oie prise dans les cuisines, des plumes superbes. « Allons, prenez un canif, mon Talivet, et taillez-en une. » Quand le Talivet eut taillé la plume d'oie : « Mon Talivet, dit le roi, voici les mots *liste civile* que je viens d'écrire. Il s'y trouve trois *i* sur lesquels il manque trois points que je n'ai pas cru devoir mettre par économie. » Le Talivet plongea sa plume dans l'écritoire, après quoi il mit les trois points sur les trois *i*. Et voilà comment le roi a travaillé ce matin avec son Talivet, ou comment le Talivet a travaillé avec le roi. »

Ce n'était pas bien méchant, comme on le voit; mais la polémique des journaux d'alors n'allait pas beaucoup au delà de ces anodines plaisanteries.

Beaucoup de journaux, se copiant sans doute l'un l'autre, ont annoncé que les *Mémoires* de Montalivet allaient être immédiatement publiés par les soins de l'un de ses gendres. Il paraît que c'est malheureusement là une erreur, ainsi que le constate le passage suivant d'une lettre adressée par M. de Montalivet lui-même à Ernest Daudet, et que publie également le *Figaro :*

7 décembre 1879.

... Je vous ai quelquefois parlé de mes *mémoires*; vous voudrez bien vous rappeler ce que je vous en ai dit : à part les écrits que j'ai publiés déjà et que je rééditerai peut-être prochainement, tout le reste est écrit avec des souvenirs tellement intimes, et de si libres appréciations, qu'ils ne pourront être publiés que longtemps après la mort de mes enfants...

MONTALIVET.

Prosper Blanchemain. — M. Prosper Blanchemain, le bibliophile bien connu, vient de mourir, à l'âge de 63 ans, dans son château de Longefont (Indre), où il passait la plus grande partie de l'année. Reçu avocat en 1838, puis rédacteur et ensuite bibliothécaire au ministère de l'intérieur, il ne quitta ces dernières fonctions que pour s'adonner tout entier à ses chers travaux littéraires. Il avait une prédilection marquée pour nos poètes

du XVI[e] siècle, dont plusieurs ont dû à ses soins d'être tirés de l'oubli. L'édition des œuvres complètes de Ronsard qu'il a donnée dans la *Bibliothèque elzevirienne* est restée jusqu'à présent l'édition définitive du chef de la pléiade française. Des amis dévoués, qui depuis peu demandaient pour lui la croix de la Légion d'honneur, n'avaient pas eu de peine à faire valoir ses titres auprès du ministre compétent, et le moment n'était pas loin sans doute où ce trop modeste érudit allait recevoir une distinction dont il était le seul à ne pas se trouver assez digne.

Ce n'est pas seulement en amateur, mais encore en confrère, que M. Blanchemain a fréquenté les poètes du XVI[e] siècle. Sous le titre de *Foi, Espérance et Charité*, et de *Poèmes et poésies*, il a donné des œuvres poétiques d'une grande valeur, qui ont été plusieurs fois imprimées. Il venait encore d'en publier une édition, ornée de gravures à l'eau-forte [1], et à l'impression de laquelle il avait apporté tous les soins que lui suggérait sa passion pour les beaux livres.

M. Prosper Blanchemain est mort trop tôt pour ses amis, trop tôt pour les lettres, auxquelles il devait rendre encore de nombreux services, car la mort est venue le surprendre au milieu de travaux commencés ou en préparation. Les biographies énuméreront avec plus ou

1. Deux volumes in-18, chez Rouveyre.

moins d'exactitude ce qu'il a fait et ce qu'il a écrit ; mais ce qu'elles ne diront jamais assez, c'est la bonté de son cœur, l'aménité de son caractère, son inépuisable serviabilité, son gracieux concours toujours assuré aux éditeurs qui venaient faire appel à son érudition. Bien faire et faire le bien ont été ses deux grandes occupations, et c'est surtout à lui qu'on peut appliquer ces deux mots qui résument toute sa vie : *Transiit benefaciendo.*

Varia. — *Coppée jugé par Zola.* — Le grand et récent succès de sa jolie comédie *le Trésor*, à l'Odéon, a donné lieu a de nombreux articles critiques sur M. Coppée, articles qui se sont, pour la plupart, étendus sur l'œuvre entière du poète et sur son talent même. M. Zola, qui, à propos de chaque pièce nouvelle, publie dans *le Voltaire* une étude plus encore sur l'auteur de la pièce que sur la pièce elle-même, n'avait pas eu l'occasion de nous faire connaître son sentiment sur M. Coppée. Il nous a donc paru curieux de conserver ici, comme nous l'avons fait pour d'autres écrivains éminents que M. Zola à eu à juger à propos de leurs œuvres dramatiques, l'appréciation du talent de l'auteur du *Passant* et du *Trésor*, faite par l'auteur de *l'Assommoir* et de *Nana.*

« Coppée est un des maîtres de la forme poétique à notre époque ; il possède le vers le plus savant, le plus

souple, le plus moderne qui existe ; dès lors, un sujet n'est plus qu'un thème sur lequel il brode d'adorables variations. On n'étudie pas assez ces vers de Coppée, qui ont mis un frisson humain dans la manière si parfaite et si sonore de notre jeune Parnasse. A la suite de Victor Hugo, à la suite de Leconte de Lisle, le vrai chef, les poètes qu'on a nommés les parnassiens ont poussé la perfection de la forme à un degré extraordinaire... Coppée, un des fidèles de la première heure, a donc mis des sanglots et des sourires dans cette poésie parfaite. De là son grand succès, ce succès soudain du *Passant*, qui passionna. On fut pris par cette humanité, au sortir du bruit de cymbales que sonnaient à nos oreilles les rimes richement accouplées du Parnasse. Enfin, on entendait une voix humaine : ce n'était plus seulement un beau bruit, c'était une langue.

Le vers de Coppée est toute sa force, car j'ai déjà regretté de ne pas le voir employer cet outil merveilleux à de grandes œuvres. Ce vers, si personnel, a gardé la science parnassienne ; je veux dire qu'il est d'un fini précieux, d'une facture irréprochable ; seulement il semble avoir profité de sa souplesse pour introduire dans la poésie toutes sortes d'idées et d'images devant lesquelles Victor Hugo lui-même avait reculé. Étudiez un morceau de Coppée, et vous serez surpris des choses banales et courantes qu'il a trouvé le moyen d'y mettre en un langage poétique, d'une simplicité parfaite pour-

tant. C'est là son triomphe : tout dire, un peu mollement quelquefois, et tout dire de façon à tout faire passer. Je ne juge pas, je constate. Il y a certainement là une transition très heureuse entre les effarements romantiques, le grandiose continu de nos poètes de 1830, et l'accent profond de vérité, la simplicité saisissante, que je me plais à rêver pour les poètes du XXe siècle. »

Il y a aussi, dans ce même feuilleton, une bien curieuse appréciation du talent de Leconte de Lisle comparé à celui de Victor Hugo, et qui prouve une fois de plus que Zola n'éprouve qu'une admiration très mitigée pour l'illustre poète :

« Leconte de Lisle est le vrai chef des parnassiens, et cela pourra surprendre le public, qui n'est pas dans la coulisse littéraire ; mais c'est l'exacte vérité. Entre eux, lorsque les portes sont fermées, les parnassiens épluchent très sévèrement Victor Hugo ; ils lui reprochent des duretés, des trous continuels, des agitations inutiles en un mot, des imperfections de facture qui les blessent ; tandis que Leconte de Lisle est le marbre même, le marbre et le bronze, partout résistant, partout sonore, un monument d'une pureté et d'une solidité complètes. Puis, il n'est jamais ému, et telle est sa souveraine beauté. Naturellement, ces messieurs ne disent pas ces choses devant Victor Hugo ; ils s'inclinent et le gardent comme un dieu honoraire, quitte à sacrifier dans le secret au dieu véritable. »

Souvenirs de Compiègne. — Sous la signature de Saint-Simon, le *Figaro* vient de publier quelques anecdotes assez piquantes relatives au séjour de la cour impériale à Compiègne.

En voici deux des plus curieuses :

« Les jours où il n'y avait pas chasse, c'étaient de longues promenades en forêt, dont le but était généralement une visite au château de Pierrefonds. C'est dans une de ces courses que le maréchal Pélissier, placé sur la première banquette d'un char à bancs, auprès de l'impératrice, et estimant sans doute que là où la gêne existe le plaisir ne saurait se rencontrer, intima aux postillons l'ordre de s'arrêter et, sans prendre la peine de s'excuser, descendit pour aller sans doute herboriser au pied d'un chêne, à quelques pas seulement de la voiture. L'impératrice, indignée, donna, sans attendre Son Excellence, le signal du départ, et le vainqueur de Sébastopol dut s'estimer heureux d'être recueilli par une des voitures qui suivaient. »

L'histoire qui suit a pour acteurs de moins grands personnages :

« Une brave dame de la ville, — assez peu au courant des usages mondains, — se présentant un soir pour entrer dans une loge très en évidence, s'en vit refuser l'entrée par l'huissier préposé à cet effet, sous prétexte qu'elle était en chapeau et robe montante : « N'est-ce que cela, mon garçon? » lui répondit-elle.

Arrachant son chapeau, dégrafant sa robe et son col, rabattant et chiffonnant le tout avec plus d'empressement que d'art, la bonne dame parvint à mettre à nu une quantité suffisante de gorge et d'épaules pour réduire au silence l'huissier stupéfait. Ceci fait, elle entra triomphalement dans sa loge, où elle savoura *la Famille Benoiton* avec un plaisir exempt d'embarras. »

Balzac casseur de vitres. — Tout Paris a été occupé dernièrement du vol étrange commis au Palais-Royal, au préjudice du bijoutier Fontana, par un audacieux filou qui, en plein jour, s'est emparé d'une rivière de diamants en cassant la vitre derrière laquelle elle était exposée. Dans ce même Palais-Royal, Balzac, nous dit *le Sport*, en fit autant un jour, non pour s'approprier le bien d'autrui, mais pour saisir une contrefaçon d'un de ses ouvrages qu'il venait d'apercevoir à la vitrine d'un libraire. Naturellement une discussion s'ensuivit, à la suite de laquelle on alla chercher le commissaire de police. Devant lui, Balzac, sans se nommer d'abord, expliqua que ce n'était pas par maladresse, mais avec intention, qu'il avait cassé la vitre, dont il remit immédiatement le prix au libraire ; puis il compléta ainsi ses explications :

« Voici un livre, c'est un roman de Balzac que M. Werdet seul a le droit d'imprimer. Lisez sur la couverture, et, au lieu de son nom, vous trouverez Méline, éditeur.

« Ce M. Méline est un libraire de Bruxelles qui ne contribue pas peu à ruiner le commerce français, un des gros bonnets de la contrefaçon. Monsieur, auquel j'ai cassé un carreau, en vendant des contrefaçons belges, est donc en contravention, et c'est une affaire dont les tribunaux auront à décider. Seulement, il était indispensable d'avoir les pièces du procès, et c'est pour cela que j'ai pris la liberté de vous envoyer chercher. Je suis M. de Balzac. »

Sur ce, il se retira tranquillement, laissant le libraire ébahi aux mains du commissaire de police, qui n'avait plus qu'à pratiquer sa saisie.

Un Voleur de montres. — L'amusante anecdote qui suit est extraite d'un des piquants articles que Nadar publie presque quotidiennement dans l'*Événement* sous le titre de *Notes au crayon*, et qu'il va bientôt réunir en volume :

« Tous ceux qui ont connu l'excellent Alexandre Dumas père se rappellent avec quelle prodigalité inouïe il se donnait et donnait aussi ses amis par-dessus le marché, trop souvent au premier venu, et même au dernier.

Il recommande une fois à l'un de ses plus fidèles un aigrefin de la pire espèce, avec une de ces lettres dont il foisonnait : « Je vous envoie mon meilleur ami; ouvrez-lui votre porte à deux battants; faites pour lui ce que vous feriez pour moi; etc., etc., etc. »

A quelque temps de là, rencontre de Dumas et de l'ami, qui bat froid. Explication. L'ami reproche à Dumas, qui a tout oublié, ses excès de confiance et de facilité : il lui rappelle la présentation de son dernier protégé :

« Eh bien? interrompt Dumas, — c'est le meilleur, le plus charmant garçon du monde! Plein d'esprit, — et du cœur!...

— Oui, mais il m'a emporté ma montre, qui était accrochée à la cheminée.

— Comment!... *à vous aussi!!!* »

Types d'examinateurs. — A l'occasion de la vieille Sorbonne, qu'il est question de reconstruire, le chroniqueur de *la Patrie* jette un pleur sur ces vieux murs historiques et universitaires qui ont vu naître à la science tant d'illustrations de tous les genres. A propos du baccalauréat, il esquisse quelques types curieux d'examinateurs, et nous cite deux amusantes anecdotes sinon bien nouvelles, au moins peut-être oubliées :

« A côté de l'examinateur féroce, dont M. Lefébure de Fourcy est demeuré le type évidemment exagéré par la légende, il faut citer le type de l'examinateur affable et spirituel, et le type de l'examinateur bienveillant. Ce dernier s'incarnait dans M. Hase. C'était un excellent vieillard, qui s'y prenait généralement comme il suit pour ne pas intimider les élèves :

« Monsieur, parlez-moi de François Ier. N'est-ce pas vers 1515 qu'il succéda à Louis XII ?

— François Ier succéda à Louis XII en 1515, répliquait l'élève avec empressement. Il gagna la bataille de Marignan, et mérita le titre de roi-chevalier.

— Fort bien! reprenait l'examinateur. Je vois que vous connaissez vos dates. Inutile d'aller plus loin. Remettez-vous, mon ami. »

M. Saint-Marc Girardin était, lui, le type de l'examinateur homme d'esprit. On sentait, en le voyant siéger, que la langue lui démangeait le palais et qu'il eût mieux aimé prononcer une de ces leçons charmantes dans lesquelles il excellait, que de torturer un aspirant au baccalauréat. Un jour qu'il interrogeait l'un d'eux sur l'histoire de Louis XIV, l'élève s'embrouilla.

« Voyons, fit M. Saint-Marc Girardin avec bonté, dites-moi seulement quelle fut la plus belle conquête de Louis XIV ? »

L'élève paya d'audace et répondit :

« La Vallière ! »

M. Saint-Marc Girardin ne put s'empêcher de rire de ce trait inattendu, et, malgré le froncement de sourcil de ses deux collègues, il donna une boule blanche à l'élève. L'esprit avait payé pour la science. »

Diderot roi de la fève. — Nous recevons de notre collaborateur A. Piedagnel la note suivante :

Au XVIIIe siècle (chose singulière!) les encyclopédistes n'oubliaient point la fête des Rois. Aux célèbres soupers du baron d'Holbach, on tirait la fève, et Diderot y fut roi trois années de suite; il publia même son code, sous le nom de Code Denis :

Au frontispice de mon Code,
Il est écrit : « Sois heureux à ta mode »,
Car tel est notre bon plaisir.

Fait l'an septante et mil sept cent,
Au Petit Carrousel, en la cour de Marsan,
Assis près d'une femme aimable,
Le cœur nu sur la main, les coudes sur la table;
Signé : DENIS, sans terre ni château,
ROI par la grâce du gâteau!

Marat et les Rois. — Sous la Révolution, Marat voulut proscrire l'antique coutume. — « Je demande, dit-il, que la Convention décrète qu'aucun ministre, de quelque culte qu'il soit, ne pourra célébrer des fêtes sous le nom de Fête des Rois. Ces fêtes sont anticiviques et contre-révolutionnaires. » — La Convention passa à l'ordre du jour.

Vente d'autographes. — On a vendu, le mois dernier, à la salle Sylvestre, la collection de papiers et lettres autographes provenant du cabinet de feu Hippolyte Lucas. Le catalogue comprenait 210 numéros seule-

ment, et le tout s'est relativement bien vendu, puisque le total de la vente s'est élevé au chiffre de 3,200 fr.

Voici quelques prix curieux de cette vente :

Correspondance de Zwingli, le célèbre réformateur suisse du XVIe siècle, 200 fr.

Une pièce de vers de Voltaire, 75 fr.; une autre dont le dernier vers est ainsi conçu :

Et les sujets enfin sont dignes de leur maître,

a été adjugée 35 fr.

Un lot de dix lettres inédites de Voltaire a été poussé jusqu'à 400 fr.

Parmi les autographes de contemporains, nous citerons :

Une épître de Suzanne Brohan, 15 fr.; une de sa sœur Madeleine, 11 fr.; une de Charles Gounod, 15 fr.

Un lot de lettres de Mme Louise Colet a été vendu 40 fr.; cinq lettres de Jules Janin, 40 fr.

Plusieurs lettres de Victor Hugo, dont quelques-unes fort intéressantes, se sont vendues entre 5 et 15 fr. chacune; une lettre de son fils François-Victor, 15 fr.

Un document de la main de feu Mgr Darboy a été adjugé 21 fr.; une note intéressante de Félicien David, 15 fr.

Des morceaux détachés de Michelet et de Quinet, 15 fr. pièce.

Une lettre de George Sand, 6 fr.; une de Sainte-Beuve, 21 fr., etc., etc.

PETITE GAZETTE.—THÉATRES. —*Comédie-Française.* — La reprise de *Ruy Blas*, donnée au profit des pauvres de la ville de Paris, a produit une recette brute de 7,200 fr., qui a été intégralement remise à l'Assistance publique, Victor Hugo ayant fait l'abandon de ses droits d'auteur, et l'administration du Théâtre-Français ayant, d'autre part, renoncé à prélever ses frais.

Opéra-Comique. — Un petit ouvrage de MM. Chantepie pour les paroles, et Rousseau pour la musique, ouvrage qui avait cependant obtenu le prix du concours Crescent, est tombé lourdement, et d'une chute même peu commune, à sa première représentation. On s'est demandé, par suite, comment le jury, qui était pourtant composé d'artistes éminents, avait pu porter son choix sur un ouvrage aussi faible.

Odéon. — Une jolie comédie en trois actes et en vers de M. Jules Barbier, *Un Homme à plaindre*, est venue renforcer le répertoire. On connaissait déjà, par la lecture, cette pièce fort agréable et d'un comique tempéré, car elle fait partie du théâtre choisi de son auteur publié chez Lévy. M. Porel en a créé le principal rôle avec succès.

Renaissance. — L'affiche de cet attrayant théâtre vient d'être renouvelée. A la *Jolie Persane* ont succédé *les Voltigeurs de la* 32[e] *brigade*, opérette en trois actes de MM. Gondinet et G. Duval, musique de M. Robert Planquette, l'heureux auteur des *Cloches de Corneville.* Pièce amusante, musique spirituelle, succès bruyant, tel est, en trois mots, le bilan de la première soirée (7 janvier). Quant à l'interprétation, elle a été, comme toujours, un des grands charmes de la pièce. M[lle] Granier (Nicolette), M[lle] Desclauzas (Dorothée) et la piquante Mily-Meyer (Flambart) ont vu bisser et même trisser leurs principaux couplets. M. Ismaël (le Marquis) a obtenu un égal succès, aussi bien par la rondeur de son jeu que par l'habileté de son talent de chanteur.

BIBLIOGRAPHIE. — Une nouvelle revue, *le Livre*, vient de paraître chez Quantin, sous la direction d'Oct. Uzanne. Le

titre seul du recueil en indique l'esprit et la portée. Tout ce qui touche au « Livre » en géneral, aussi bien le fond que la forme, le style que le papier, l'ornementation et la reliure, sera étudié en détail dans cette revue spéciale, à laquelle nous nous réservons de faire de fréquents emprunts au profit de nos lecteurs.

VARIÉTÉS

ALEXANDRE ECOFFEY

La famille et les amis de ce poète génevois, qui est mort à Naples le 21 décembre 1878, âgé de 49 ans seulement, viennent de réunir ses poésies en un fort élégant volume (1). Le recueil est précédé d'intéressantes notices sur Ecoffey, disciple d'Alfred de Musset, à qui il avait adressé en 1857, au lendemain de la mort de l'illustre poète, une pièce de vers bein touchante, que nous regrettons de ne pouvoir citer en entier, mais dont voici le début :

O poète! sur cette route
Où nous marchons, enfants du doute,
Je n'ai jamais touché ta main,
Et cependant, ombre chérie,
Toujours, partout, ma rêverie
Te rencontrait sur son chemin.

Ecoffey appartenait bien, en effet, à cette école de la désillusion et du doute, dont Musset a été le maître le plus poétique et le plus inspiré, et qui consume en général ses adeptes dans un âge peu avancé. Un éminent ami d'Ecoffey, M. Édouard Humbert, professeur à la Faculté des lettres de

1. En vente à Genève, chez H. Georg.

Genève, et qui veut bien être un des lecteurs de notre *Gazette*, nous signale tout particulièrement une des pièces du volume qui porte le mieux l'empreinte de ce caractère du poète et en même temps la marque la mieux accusée de son talent. Voici cette pièce, qui aura certainement pour nos lecteurs le mérite de l'inédit, le petit livre qui la renferme ne nous paraissant pas devoir être très répandu :

LE DOUTE

O doute obscur, que me veux-tu ?
Quand il fait nuit, j'attends l'aurore,
Et mon pauvre cœur abattu
Voit l'orient qui se colore.

Quel sera le jour qui viendra,
Jour de révolte ou d'espérance ?
J'attends, l'avenir répondra
Pour mon repos ou ma souffrance.

Pourquoi vous dis-je tout cela ?
Le printemps qui fait tout revivre
Dit à mon doute : « Halte-là !
Tu le sais bien, — lis dans mon livre. »

Au bois mort percent les bourgeons,
Partout monte et revit la sève,
Et dans les moindres sauvageons
Le renouveau pousse et s'élève.

Pour vous, jeune, je suis un vieux.
Quand vous aurez atteint mon âge,

Je me traînerai de mon mieux
Au bout de mon pèlerinage.

Peut-être alors mes pauvres os
Seront enfouis déjà sous terre;
Vie ou néant, gloire ou repos,
Selon le mot du grand mystère.

Qu'est-il? Hélas! je n'en sais rien :
Noble désir, folle espérance.
J'aime le beau, je veux le bien,
Et ne trouve que la souffrance.

Qu'est-il, ce mot sombre et voilé,
Qui se refuse à ma prière?
Je le cherche au ciel étoilé,
Et n'y trouve pas de lumière.

Sous la clarté du franc soleil,
Qui dans les cieux brille et flamboie,
Le jour est clair et sans pareil;
Tout est amour et tout est joie.

Puis vient la nuit; à l'horizon
Monte et s'épand une nuée:
C'est l'étroite et froide prison
Où gît mon âme exténuée.

GEORGES D'HEYLLI.

Le Gérant, D. JOUAUST.

Paris, imprimerie Jouaust, rue Saint-Honoré, 338.



GAZETTE ANECDOTIQUE

NUMÉRO 2 — 31 JANVIER 1880

SOMMAIRE.

La Quinzaine. — Académie française. — La Bibliothèque de Raspail. — A la Comédie-Française. — Les Mémoires du schah de Perse. — Nécrologie : Jules Favre. — Théâtres : *le Fils de Coralie*, *le Beau Solignac.*

Varia. — Une Lettre de Victor Hugo. — Avant *Attila.* — Une Histoire d'adultère. — Bévues allemandes. — Le Colonel saint Antoine.

LA QUINZAINE. — C'est à l'Académie française qu'il faut chercher les détails palpitants de la quinzaine. Un nouvel immortel, M. Taine, est venu s'asseoir sous la coupole de l'Institut, et peu de jours à peine s'étaient écoulés depuis sa réception triomphale qu'un autre immortel, l'un des plus illustres parmi les quarante, partait définitivement pour l'autre monde. M. Jules

Favre, le type jadis le plus populaire de l'orateur politique, est mort à soixante et onze ans, abandonné, hélas! par cette popularité même. Ses obsèques, qui ont eu lieu à Versailles le 22 de ce mois, ont fait relativement peu de bruit. Beaucoup de personnages officiels y assistaient sans doute, mais quel silence, quel calme! Qui donc aurait cru que ces funérailles, qui auraient eu dix ans plus tôt l'importance d'un événement considérable, et qui auraient agité et remué les foules, étaient celles de ce tribun si admiré, qui s'en allait aujourd'hui pour toujours sans qu'un peuple tout entier fût venu suivre son cercueil?...

Le même jour et à la même heure, on enterrait un autre sénateur, M. Léonce de Lavergne, qui fut un économiste et un agriculteur distingué, et qui a publié comme tel beaucoup d'ouvrages spéciaux qui font autorité dans la matière. L'avant-veille disparaissait aussi un autre personnage qui a joué un bien cruel rôle dans nos grands désastres de 1870, ce duc Agénor de Gramont, ministre des affaires étrangères du cabinet Émile Ollivier, et qui a eu le triste honneur de déclarer la guerre à la Prusse.

Mais revenons à des choses plus gaies : car en France, quoi qu'il arrive, il y a toujours place pour les distractions joyeuses ou pour les plaisirs artistiques. Jamais chez nous la tristesse ou le sérieux des événements ne dominent les habitudes mondaines, et souvent le

soir même du jour où l'on a enterré l'homme le plus regretté, on court à quelque bal ou à quelque théâtre, chercher des émotions bien différentes. C'est ainsi qu'au milieu de tous ces deuils publics, le théâtre des Bouffes-Parisiens, que tente de galvaniser M. Cantin, reprenait cette jolie opérette, *Fleur de thé*, l'une des premières et des meilleures œuvres de Charles Lecocq. Dix ans déjà ont passé sur cette jolie partition, et si la pièce a un peu vieilli, en revanche tout le monde s'accorde pour trouver que la musique est toujours charmante. Aujourd'hui, M. Lecocq, choyé, admiré, prôné même outre mesure, semble abuser de son talent, et il y a loin, en effet, comme valeur musicale, de cette jolie *Fleur de thé*, si franchement inspirée, aux mélodies un peu banales et rebattues des dernières œuvres du populaire maestro.

Parlerons-nous, pour finir, des bals de l'Opéra, dont le premier, donné le 10 janvier, n'a pas eu le succès, comme recette, du bal correspondant de l'année dernière? On a fait 45,000 fr. alors qu'en 1879 on en avait recueilli 60,000! La gaieté française serait-elle donc, de ce côté-là, en décadence? ou bien les rigueurs de l'hiver et les dépenses qu'il a nécessitées ont-elles tari bien des bourses et obligé l'épargne ordinaire à se porter ailleurs? Nous le croirions volontiers. Ce n'est donc là qu'un temps d'arrêt, un cas de force majeure, et les brillants orchestres de Farbach et d'Arban ver-

ront bien, aux trois bals suivants, qu'ils n'auront rien perdu pour avoir attendu !...

ACADÉMIE FRANÇAISE. — *Réception de M. Taine.* — Il nous semble que le discours de réception de M. Taine, succédant à M. de Loménie (15 janvier), est l'un des plus intéressants et des plus curieux, par son habile ordonnance et la variété des documents intimes qu'il met en œuvre, que nous ayons depuis bien longtemps entendu prononcer sous la coupole de l'Institut. M. Taine a eu à sa disposition tous les papiers de son érudit prédécesseur, notamment sa correspondance, et il s'en est servi avec un grand bonheur. Il a certainement écrit et prononcé la biographie définitive de M. de Loménie.

Disons d'abord que ce fauteuil dans lequel M. Taine vient de s'asseoir porte le numéro 17 et que c'est celui qui a eu le plus de titulaires. Il n'en compte pas moins de quinze depuis L'Estoile, qui l'a occupé le premier, jusqu'à M. de Loménie. Trois membres de la famille Coislin s'y sont succédé de 1652 à 1710 ; d'Alembert s'y est installé en 1764, Portalis en 1803, Nodier en 1833, et Mérimée onze ans plus tard. C'est ce dernier que M. de Loménie avait remplacé.

Citons encore, à propos de l'élection de M. Taine, un curieux rapprochement. Plusieurs de ses ouvrages ont été couronnés par l'Académie. Quant à son *Histoire*

de la littérature anglaise, elle fut repoussée par cette même Académie comme entachée d'athéisme, sur l'avis de Mgr Dupanloup et les vives critiques de Cousin.

Or, en 1773, l'Académie était appelée à remplacer l'archevêque de Toulouse. La candidature de M. de Brosses paraissait devoir l'emporter. Elle échoua sur un simple mot de Voltaire, qui écrivit à la compagnie qu'il donnerait sa démission si M. de Brosses était nommé. Moins de cent ans après, Mgr Dupanloup donnait sa démission d'académicien pour n'avoir pas à siéger auprès de M. Littré. N'est-il pas curieux de remarquer que Voltaire et son adversaire acharné, Mgr Dupanloup, soient les deux seuls académiciens qui aient donné ou menacé de donner leur démission par haine d'un collègue et pour de simples motifs de différences d'opinions ?

Nous emprunterons maintenant au discours de M. Taine les quelques fragments de lettres de M. de Loménie à sa famille, qu'il a cru devoir citer et qui peignent si admirablement le caractère de cet écrivain regretté.

Après qu'il eut terminé ses études de droit, « on aurait voulu, nous dit M. Taine, que M. de Loménie revînt avocat pour exercer dans sa petite ville ; mais il avait connu par expérience les mœurs insipides ou tracassières de la province, et cette routine, demi-contentieuse, demi-végétative, lui faisait horreur.

« Avant tout, il aimait l'indépendance et l'étude, et dans sa chambre garnie de la rue Saint-Jacques il jouissait pleinement de ces deux biens. « Paris, écrivait-il « le 9 janvier 1835, est un séjour délicieux pour toute « âme qui pense, pour toute âme qui comprend que « boire, manger et dormir ne sont pas le seul but pour « lequel la Providence nous a placés sur la terre... Son « grand charme est dans cette facilité d'isolement, dans « ce calme, ce recueillement, qu'on peut y trouver au « milieu du tumulte... Une visite tous les quinze jours « est plus que suffisante pour entretenir les relations... « Il m'arrive quelquefois de rester toute la journée sans « adresser la parole à un être humain, sauf quelque « bonjour ou bonsoir échangé en passant avec un cama- « rade aussi affairé que moi. » — Il faisait de vastes lectures, il achevait d'apprendre l'anglais et l'allemand, il traduisait l'*Histoire du droit de succession*, de Gans; il insérait dans un journal son premier article de Gœthe; il apercevait l'envers et les dessous de la vie littéraire; il découvrait combien il est difficile d'être à la fois homme de lettres et indépendant.

« A aucun prix il ne voulait écrire par ordre et dans un sens donné : les complaisances répugnaient à sa fierté; à aucun prix il ne voulait se mettre en scène et attrouper la foule autour de son nom : l'éclat bruyant répugnait à sa réserve. Ayant entrepris la *Galerie des contemporains illustres*, il décida que l'œuvre serait

toute à lui et qu'elle serait anonyme. La première livraison parut en 1840; il était son propre éditeur, et, avec une exagération un peu ironique, il signait : *Un homme de rien.* »

Et quelques années plus tard, écrivant à sa mère, il lui disait (1er octobre 1842) :

« On n'a pas idée d'une vie comme la mienne. Votre fils ne quitte pas son éternelle robe de chambre et ses éternelles pantoufles. Imaginez un homme qui passe sa journée à lire plusieurs livres pour en composer d'autres, et qui fait ce métier, assis sur son fauteuil, la poitrine penchée sur son bureau, depuis le 1er janvier jusqu'au 31 décembre. Voilà ma vie : je ne quitte pas mon cabinet une fois en quinze jours. Heureusement j'ai un petit jardin, grand comme la main, dans lequel je me promène ; sans cela, je me dessécherais ainsi qu'une momie... Je n'entre plus dans un salon sans être assailli de reproches : « Que devenez-vous ? — Que faites-vous donc ? — On ne vous voit plus. » Et je ne puis parvenir à faire croire aux gens du monde que ma vie se passe ainsi tout entière, de mon lit à mon bureau, et de mon bureau à mon lit. »

En 1844, le 9 juillet, nouvelle lettre dans laquelle il se plaint du peu de temps qu'il a pour écrire comme il l'entend :

« Vous connaissez, disait-il, ma manière de travailler ; vous m'avez vu passer des jours entiers sur une page

dont je n'étais pas content. Eh bien, je suis toujours le même, et, tandis que je m'évertue à trouver le mieux, le temps s'écoule, la nécessité presse, et il faut toujours que je finisse par publier des choses dont je ne suis pas atisfait... Vous le dites bien : à quoi me sert-il de tra- ailler comme un mercenaire pour joindre péniblement es deux bouts à la fin de l'année? En ce temps-ci, on ne peut guère vivre de sa plume qu'à condition de produire beaucoup, vite et facilement... Je le sais : il faudrait écrire à l'heure, à la toise, sans s'inquiéter de servir au public la vérité ou le mensonge, comme je vois faire à tant d'autres qui tiennent plus à l'argent de la foule qu'à l'estime des honnêtes gens. Quant à moi, je ne puis agir ainsi; c'est en vain que la nécessité me talonne et que je pense aux mille besoins que je voudrais satisfaire, pour vous encore plus que pour moi. Ma plume se refuse absolument à marcher plus vite, ma conscience me force à raturer sans cesse, et mon esprit s'épuise à la recherche d'un mieux qu'il n'atteint jamais. »

En fait d'opinions, M. de Loménie était assez fidèle et tenace pour savoir résister à toutes les sollicitations. « Il ne tiendrait qu'à moi, écrivait-il le 18 septembre 1847, d'être plus riche : je n'aurais qu'à faire de ma plume métier et marchandise; elle est maintenant assez goûtée du public... mais le métier de saltimbanque n'est pas mon métier. Mes goûts sont simples, et je ne sens les inconvénients de la pauvreté que lorsqu'il faut me

priver du plaisir de donner, qui est pour moi le plus grand de tous. »

Voici encore un beau trait de son caractère, emprunté textuellement au discours de M. Taine.

« Afin de mieux garder son franc parler, il avait pris le parti non seulement de ne rien demander, mais encore de n'accepter rien. En 1846, écrivant la biographie de M. de Salvandy, ministre de l'instruction publique, il n'avait pas ménagé les critiques; les piqûres de tout genre, politiques et littéraires, y abondaient. M. de Salvandy, en galant homme et en homme de cœur, voulut bien ne pas les sentir; au contraire, il vit dans M. de Loménie un talent et un caractère, et, l'année suivante, il lui fit demander ce qu'il désirait, ajoutant que « l'Université était prête à le recevoir les bras ouverts». — « Je « répondis, raconte M. de Loménie, que je ne voulais « rien ; mais que, puisque le ministre était si obligeant « pour moi, je le priais de donner de l'avancement à un « de mes anciens professeurs qui a vingt ans de services. « Là-dessus il m'a écrit une lettre des plus gracieuses « pour me dire qu'il espérait que je lui fournirais une « occasion de m'être agréable personnellement. » Entre un ministre et un écrivain, une pareille correspondance est rare, surtout lorsque, comme celle-ci, par la volonté de l'écrivain, elle n'aboutit pas. « Je présume bien, « disait encore M. de Loménie à sa mère, que vous « allez me blâmer; mais que voulez-vous? Le peu

« de talent que j'ai tient à ma parfaite indépendance. »

C'est M. Dumas, l'illustre chimiste, qui a été chargé de répondre au discours de M. Taine. M. Dumas, qui n'est pas précisément un écrivain, a cependant loué, en termes charmants et délicats, à la fois M. Taine et M. de Loménie.

La Bibliothèque de Raspail. — Il vient de se passer un fait bien étrange. Le libraire-expert Labitte, si connu des bibliophiles, venait d'annoncer pour le 19 de ce mois et jours suivants, à la salle Silvestre, la vente des livres composant la bibliothèque de feu le célèbre chimiste Raspail. Cette vente, d'après l'importance du catalogue, qui ne contient pas moins de 2,217 numéros, promettait de curieuses enchères, surtout pour les deux parties principales, comprenant, l'une, une collection de livres scientifiques admirables, soit par leur rareté, soit par l'ancienneté de leurs éditions; l'autre, une série de livres, de pièces, de brochures, sur l'histoire de France, et notamment sur la Révolution française. Puis voilà tout à coup que, deux ou trois jours avant la vente, on nous apprend qu'elle n'aura pas lieu et que MM. Raspail fils ont décidé qu'ils ne disperseraient pas la bibliothèque de leur père.

Cette décision fait grand honneur à la famille Raspail. Il serait à désirer, en effet, qu'une aussi riche et aussi complète collection d'ouvrages spéciaux fût léguée

quelque jour à nos bibliothèques publiques, plutôt que d'être dispersée dans une vente aux enchères.

Le catalogue de la bibliothèque Raspail devient donc aujourd'hui une curiosité, et nous le signalons tout particulièrement à nos lecteurs. Il débute par une préface biographique trop apologétique pour qu'elle puisse constituer un document définitif, mais contenant beaucoup de renseignements précieux pour une notice future qui voudra être complète. Elle nous donne aussi la liste totale des travaux et des écrits de Raspail, qui ne comprennent pas moins de 54 ouvrages différents, dont plusieurs ont un grand nombre de volumes. Nous voyons par cette liste que la première publication de Raspail date de 1821, et qu'elle était déjà une œuvre de propagande antireligieuse. Elle avait pour titre : *les Missionnaires en opposition avec les bonnes mœurs et avec les lois de la religion*. Raspail l'avait d'ailleurs signée du pseudonyme M. Lutrin.

Dans le cours du catalogue, divers ouvrages sont indiqués comme portant des notes manuscrites de Raspail, dont quelques-unes sont même fort curieuses. Nous négligerons celles qui sont purement scientifiques ou trop abstraites pour le cadre de notre gazette.

Sur un exemplaire de son *Nouveau Système de chimie organique* (1838), nous relevons la dédicace adressée par Raspail à son premier maître, l'abbé Eysseric, et qui débute de la manière suivante :

A la mémoire d'un homme de bien, mon pauvre maître, l'abbé Esseric!

A toi, qui sus allier le prêtre de l'Évangile avec l'homme de la science et de la civilisasion! A toi qui, à Paris, n'aurais mérité de n'être d'aucune académie et qui, dans mon village, ne voulus jamais t'élever au-dessus de la dignité d'instituteur des pauvres! A toi, philologue d'une immense érudition, qui te dévouas toute ta vie à faire épeler des lettres! A toi, prêtre, qui n'as jamais voulu vivre que du travail de tes mains!...

A toi l'hommage de ce livre!

C'est bien là, à coup sûr, la seule dédicace que Raspail, ce prêtrophobe, ait jamais adressée à un homme d'église!...

Nous trouvons encore une dédicace de Raspail, également curieuse à citer, dans son ouvrage intitulé : *Bélemnites fossiles retrouvées à l'état vivant* (1861), et qui n'a été tiré qu'à 200 exemplaires, ce qui en fait un livre excessivement rare :

A LA SCIENCE
hors de laquelle tout n'est que folie.
A LA SCIENCE
l'unique religion de l'avenir,
dont le but, c'est Dieu, le temple l'univers,
le culte l'étude de la nature,
et dont la pratique, c'est la bonté envers tous
sans être dupe de personne.

Son plus fervent et désintéressé croyant,
F. V. RASPAIL.

Dans la partie des belles-lettres, qui contient plusieurs éditions des œuvres de Virgile, signalons un exemplaire de celle que donna en 1623, à Sedan, l'imprimeur Jeannon. Le volume porte la note suivante de la main de Raspail :

Ce petit livre est un monument historique de l'art typographique. En 1623, Jean Jeannon grava un caractère plus petit que la non-pareille (le caractère le plus petit qui existait autrefois), et c'est avec ce caractère que, en 1625, il fit imprimer ce Virgile à Sedan, qu'il habitait alors, ce qui fit donner à ce caractère, le nom de Sedanoise. En 1636, Sanlecque en grava un semblable à Paris, avec lequel il imprima un petit éloge de Jeannon.

Dans la partie historique, nous citerons une bien singulière brochure : *les Amours d'Anne d'Autriche, épouse de Louis XIII, avec Monsieur le C. D. R.* (le cardinal de Richelieu), *le véritable père de Louis XIV, aujourd'hui roi de France, où l'on voit au long comment on s'y prit pour donner un héritier à la Couronne, les resors* (sic) *qu'on fit jouer pour cela et enfin tout le dénouement de cette comédie* (à Cologne, chez Pierre Marteau, 1693, à la sphère).

L'auteur (a écrit Raspail sur la garde du livre) s'est trompé de cardinal. Richelieu fut joué par Anne d'Autriche; c'est Mazarin qui fut le père du Masque de fer et de Louis XIV, ainsi que de son frère.

Toujours dans la partie historique, citons encore un

ouvrage de Tisset : *Compte rendu aux sans culottes de la République française par très haute, très puissante et très expéditive dame Guillotine, dame du Carrousel, de la place de la Révolution, de la Grève et autres lieux. Paris, an II, in-8°.*

Or Raspail, qui attribuait un peu tous les malheurs de ce monde à la race des jésuites, avait fait dorer, sur le dos de ce volume, le titre suivant imaginé par lui : *Horreurs jésuitiques.*

Citons enfin, dans cette même partie historique, le *Procès de l'Almanach Raspail* pour 1874. On sait que cet almanach fit condamner Raspail, en raison d'éphémérides politiques qu'il contenait, à deux ans de prison et 1,000 fr. d'amende. Son fils, comme éditeur, se vit également condamné à six mois de prison et 500 fr. d'amende. M. Raspail père avait alors 81 ans. Or sur ce volume Raspail a écrit :

> La condamnation qui frappe M. Raspail ravive le souvenir du savant Galilée et de l'incomparable artiste Bernard de Palissy, emprisonnés tous les deux, le premier à 70 ans, le second à 83 ans. Existe-t-il d'autres vieillards ayant atteint cette limite extrême de la vie et emprisonnés à propos de leurs opinions politiques et religieuses ?

Une dernière preuve de l'importance de la bibliothèque de Raspail, c'est que sa vente devait occuper douze vacations, du 19 au 31 janvier présent mois. Enfin, elle renferme quarante-huit ouvrages contenant

des notes manuscrites de Raspail, soit critiques, soit complémentaires, ouvrages qui eussent sans doute atteint les prix les plus élevés.

A la Comédie-Française. — On a beaucoup parlé d'elle pendant la dernière quinzaine. Et d'abord, le 15 janvier, la maison de Molière était en fête à l'occasion de l'anniversaire de la naissance de son illustre patron. On a joué, en son honneur, *le Misanthrope* et *le Malade imaginaire,* suivi de la cérémonie. Entre les deux pièces, MM. Coquelin aîné et cadet ont débité un petit à-propos en vers, de M. Jules Adenis, *Diogène et Scapin,* qui a pleinement réussi.

A l'occasion de ce même anniversaire M. Georges Monval, archiviste de la Comédie et directeur fondateur du *Moliériste*, feuille spéciale consacrée exclusivement à Molière, à sa vie et à ses œuvres, a réuni dans un déjeuner au café Corazza les principaux collaborateurs de cette intéressante gazette, qui va entrer dans sa deuxième année au mois d'avril. Assistaient à ce repas littéraire: MM. Paul Lacroix, le doyen des moliéristes; A. Houssaye, Éd. Thierry, Émile Perrin, qui tous les trois ont administré la maison de Molière; Got, doyen des sociétaires, et Garraud, doyen des pensionnaires; H. de Lapommeraye; V. Fournel, l'auteur des *Contemporains de Molière;* Guillemot, critique théâtral du *Soleil*, etc... La consigne du repas était de parler de Molière, ce

qu'on a fait, et successivement en prose et en vers. Au dessert, toast de Monval, l'aimable amphitryon, auquel répondent MM. Perrin, Got et enfin M. Garraud lui-même, qui est un comédien de talent, mais que nous ne savions pas poète également distingué. M. Garraud a lu, en effet, des strophes en l'honneur de Molière fort noblement inspirées, et dont nous citerons la suivante :

Ce sublime penseur fut le meilleur des êtres.
De son œuvre interprète et fervent gardien,
Comme Plaute, aux acteurs voulant servir d'ancêtres,
Molière avec fierté resta comédien.
En leur art dédaigné, sa foi persévérante
Lui fit perdre, dit-on, cette célébrité
D'occuper à son tour le fauteuil des Quarante;
Mais, seul, il a conquis son immortalité.

Mais la grosse affaire qui agite en ce moment la Comédie-Française, c'est la question Favart. L'éminente artiste, qui a fait des dettes, et même, dit-on, d'énormes dettes, se voit obligée, pour les éteindre en partie, de demander ses fonds sociaux. On appelle fonds sociaux l'accumulation de sommes retenues annuellement aux sociétaires en vue de leur créer, au moment de leur retraite, des ressources pécuniaires qui puissent leur permettre de faire figure dans le monde alors qu'il leur faut perdre du jour au lendemain le bénéfice de leur situation à la Comédie-Française. Mais, pour obtenir la remise des fonds sociaux, il est nécessaire, aux termes des rè-

glements, que le sociétaire ait droit à sa retraite — et la prenne. Donc, pour entrer en possession de ces fonds, lesquels pour Mlle Favart s'élèvent à cent vingt-trois mille et quelques cent francs, il était indispensable que — ayant droit à sa retraite — elle se résignât à en demander la liquidation : c'est ce qu'elle vient de faire. Mlle Favart demeurera cependant à la Comédie-Française comme pensionnaire, mais à appointements fixes et — ce qui est bien grave pour elle — sujette à une exclusion définitive et sans appel le jour où il plaira au théâtre de la prononcer.

Un journal du matin a publié ces jours derniers des chiffres fantastiques représentant, selon lui, la part de bénéfices revenant, pour le dernier exercice, à chacun de messieurs et de mesdames les sociétaires. Ainsi, Got aurait droit à 70,000 fr.; Coquelin, à 69,000 fr.; Delaunay, 68,000 fr.; Febvre, Worms, Maubant, Mmes Brohan et Jouassain, à 60,000 fr.; Mlle Croizette, à 55,000 fr., etc. Mlle Favart figure aussi dans cette liste imaginaire pour 60,000 fr. Certes, si l'illustre créatrice de *Paul Forestier* avait jamais eu 60,000 fr. de traitement, nous aimons à croire qu'elle ne serait pas forcée de passer sous les fourches Caudines quelque peu humiliantes qui sont aujourd'hui sa dernière ressource !

La vérité est que les appointements d'un sociétaire de la Comédie-Française — même le plus favorisé — n'ont jamais atteint des chiffres aussi élevés. Le sociétaire à

part entière reçoit 12,000 fr. de fixe, pouvant, dans les meilleures années et dans certains cas exceptionnels déterminés par le règlement, s'élever jusqu'à 18,000 fr. En dehors de ce fixe, le sociétaire prend part aux bénéfices dans des proportions également déterminées par son importance et ses services. Les plus richement rétribués parviennent à se faire, en y comprenant les feux, de 40,000 à 45,000 fr. au maximum, mais jamais plus. Et encore, sur ces sommes, la Comédie retient-elle à ses sociétaires ces fonds sociaux dont nous venons de parler plus haut.

A ce propos, relevons une erreur de beaucoup de journaux qui ont annoncé triomphalement que Mlle Sarah Bernhardt venait d'être admise ces jours derniers à la part entière des sociétaires, mais avec des difficultés, le comité du théâtre s'étant par moitié prononcé contre elle, et la voix prépondérante de M. Perrin ayant seule pu enlever l'adhésion nécessaire. Eh bien, là encore, la vérité est que rien de tout cela n'est vrai !... Mlle Sarah Bernhardt a été admise à part entière au retour du voyage de Londres, et à l'unanimité, ses camarades ayant considéré qu'une artiste de sa valeur, dont la personnalité avait une influence réelle et sérieuse sur la recette, devait participer dans les proportions les plus élevées aux bénéfices, que son concours aidait si puissamment à faire monter aussi haut.

Enfin relevons, pour finir, une étrange annonce qui

court actuellement dans les journaux anglais. D'après eux, Mlle Sarah Bernhardt aurait pris l'engagement avec l'ancien impresario de la Comédie, à Gaiety Théatre, d'y représenter l'été prochain *Frou-frou* et *la Dame aux camélias*. Plusieurs journaux de Paris ont même reproduit cette annonce, qui, nous l'espérons, n'est qu'une mauvaise plaisanterie. Dans tous les cas, si Mlle Sarah Bernhardt avait poussé l'imprudence jusqu'à contracter un semblable engagement, nous supposons que M. Perrin et le comité du Théâtre-Français sauraient bien en empêcher la réalisation!...

LES MÉMOIRES DU SCHAH DE PERSE. — Nasser Eddin, en rentrant dans ses États, à la suite de son voyage à l'Exposition universelle de Paris en 1878, a éprouvé le besoin de consigner les impressions qu'il avait gardées de ce séjour parmi nous dans une sorte de journal personnel dont la traduction vient de paraître en Angleterre.

On avait fait, depuis longtemps, un certain bruit à propos de cette traduction, qui devait nous donner du roi des rois, de son esprit, de son tact et de la finesse de son intelligence une idée grandiose et en rapport avec la haute situation qu'il occupe dans le monde. Hélas! ce roi des rois n'a guère consigné sur son carnet de voyage que des notes tout à fait sommaires et en somme bien peu topiqeus. Rien d'original d'abord, ni dans

les pensées, ni même dans les termes employés ; aucun parfum oriental dans le style; en un mot, pas du tout de couleur locale! Ainsi le schah vient de visiter la cathédrale de Strasbourg, et ne trouve à en dire que ceci :

« Elle est entièrement bâtie en pierres et décorée de sculptures splendides : statues d'anges, d'hommes et autres. Elle est si haute qu'on ne peut regarder l'extrémité de la flèche sans faire tomber son chapeau. »

A Paris, il a eu le plaisir de passer une soirée au théâtre, ayant à ses côtés le futur président de la République, M. Grévy. Il n'a gardé de cet éminent personnage qu'un souvenir qui paraît bien vague et qui est textuellement consigné de la manière suivante dans ses tablettes :

« M. Grévy est un vieillard très intelligent, à la lèvre et au menton rasés. »

En revanche, nos cochers de fiacre ont plus particulièrement frappé l'attention de Nasser Eddin, qui cependant n'a pas dû user beaucoup, au moins pour sa personne, de leurs services et de leur ministère. Le royal écrivain prétend d'abord qu'il les a entendus pousser un cri qui leur serait commun à tous, et qui exprimerait leur contentement lorsqu'un client leur arrive. Ce cri, le roi le figure ainsi dans ses impressions : *Onmantedi!* Il est évident que Nasser Eddin a été trompé sur ce point qu'il traite avec des développements qu'il aurait mieux fait de réserver pour des questions plus impor-

tantes. Voici, d'ailleurs, comment il s'exprime sur le compte des automédons parisiens :

« Les cochers de Paris n'ont point d'heure fixe pour se reposer. Je n'ai vu de cochers éveillés qu'en marche. Chaque fois que son maître ou la personne qui a loué une voiture entre dans une boutique ou dans une maison pour y faire une visite et s'y arrête quelque temps, le cocher s'endort immédiatement et ne se réveille que lorsque son maître est revenu. Chaque cocher a bien un journal à la main, mais, avant d'avoir commencé à lire, il est endormi. »

Nous pourrions multiplier ces citations, sans grand intérêt pour nos lecteurs. Les opinions du roi des rois ne sont pas, en effet, beaucoup plus sérieuses ni beaucoup plus intéressantes sur les autres sujets nombreux que sa royale plume à daigné simplement effleurer.

NÉCROLOGIE. — *Jules Favre.* — L'éminent avocat, sénateur, membre de l'Académie française, qui a tant illustré le nom de Jules Favre, vient de mourir à Versailles à l'âge de 71 ans. Sa vie publique a été l'une des plus remplies qu'on puisse signaler en ce siècle qui a vu tant de personnages marquants arriver de bonne heure aux affaires. Dès 1830, en effet, Jules Favre, encore étudiant, était déjà sur la brèche, prenant une part effective à cette révolution d'où devaient sortir les

dix-huit années de calme relatif du règne de Louis-Philippe.

C'est surtout dans la politique que Jules Favre a brillé au premier rang; son éloquence a su s'y montrer souvent pleine d'éclat, et elle lui a valu ses plus hautes inspirations et sa popularité. C'est de l'Empire que datent pour lui ces succès incontestés de la tribune qui devaient donner tant de retentissement à son nom, alors que, de 1858 à 1869, chef de ces *cinq* députés qui formaient à eux seuls toute la gauche et toute l'opposition dans la Chambre, il lutta pied à pied en faveur des libertés publiques contre les ministres du dernier régime impérial. Ce fut là certainement la plus belle partie de la vie publique de M. Jules Favre.

Les dix années qui suivirent, de 1870 à 1880, durent être pour M. Jules Favre dix années d'amertumes et de regrets. Quelques semaines de popularité extraordinaire accueillirent d'abord son arrivée au pouvoir, au lendemain du 4 septembre; mais bientôt la disgrâce publique, l'ingratitude, l'oubli des services rendus, et des déboires de toutes sortes, même privés, pesèrent singulièrement sur les dernières années de l'illustre avocat.

Ce titre d'avocat, qui lui valut aussi une illustration spéciale, ne nous paraît cependant pas le meilleur titre de Jules Favre à l'immortalité qui vient de s'emparer de son nom. Il semble que la tribune poli-

tique offrait plus de facilités aux ressources de son éloquence et que, dans tous les cas, elle lui donnait plus de liberté d'allures, en un mot, qu'elle le gênait moins. Il ne fut en effet avocat éminent que dans les procès politiques qu'il eut à défendre; bien inférieur, en revanche, dans les procès civils ou criminels ordinaires, à des confrères même sans notoriété, et perdant souvent des causes que ceux-là seraient parvenus à gagner. Son talent semblait comme dévoyé à se prodiguer pour la défense des petits intérêts ou des petites affaires; mais comme il reprenait son vol alors qu'il s'agissait des grandes questions où le sort de l'État, où les destinées de la France étaient en jeu! « Tribun illustre, mais avocat médiocre... » C'est ainsi que l'a peint, en deux mots, un de ses biographes, et notre avis est que ces deux mots seront ceux de la postérité et de l'histoire.

Théâtres. — *Le Fils de Coralie.* — Nous avons déjà raconté à nos lecteurs l'origine de cette comédie, qui vient de remporter au Gymnase un véritable succès de larmes. On sait qu'au rebours de ce qui se fait ordinairement, M. Albert Delpit à écrit son drame avant d'écrire son roman, de telle sorte que sa pièce nouvelle n'offre pas les obscurités que présentent en général les pièces tirées par leurs auteurs d'ouvrages publiés avant eux. Les situations fortes du roman n'ont rien perdu de leur vigueur en passant au théâtre, et nous ne nous souve-

nons pas d'avoir vu de succès même plus éclatant que celui du troisième acte du *Fils de Coralie*, lequel contient deux scènes capitales, que le public à accueillies avec un réel enthousiasme.

Voilà donc ce brave Delpit désenguignonné comme auteur dramatique! Nous qui le suivons depuis les dix années qu'il a débuté dans la littérature et qui avons assisté à ses courageuses tentatives et aussi, hélas! à ses profondes chutes (*Robert Pradel*, à l'Odéon, en 1873; *Jean nu-pieds*, au Vaudeville, en 1875, etc.), nous voici bien heureux de le voir entrer enfin dans la double voie du succès, au théâtre et dans le roman en même temps. Car ce *fils de Coralie* est une œuvre aussi forte, aussi poignante, aussi palpitante et, j'ajouterai, aussi neuve dans le roman qu'au théâtre.

Le Beau Solignac. — Un autre de nos amis, M. Jules Claretie, a également donné un drame important, dans le cours de cette quinzaine, au théâtre du Châtelet, drame tiré, par lui et M. Busnach, de son roman si populaire et si lu *le Beau Solignac*. C'était donc précisément le contraire de ce qu'avait fait Delpit : ici, comme d'habitude d'ailleurs, le roman avait précédé la pièce. Il en est résulté, ainsi que pour toutes les pièces écrites dans ces conditions, un peu de longueurs et surtout d'obscurités dans la marche de l'action et de l'intrigue. Cependant, comme le roman de Claretie est très connu, nous espérons que le théâtre du Châtelet tient un succès

avec le drame intéressant et émouvant que leurs auteurs en ont extrait.

Varia. — *Une Lettre de Victor Hugo.* — M. Anatole de La Forge, qui a été préfet de l'Aisne pendant la guerre et qui s'est signalé héroïquement lors de la défense de Saint-Quentin, vient de se rendre dans cette ville pour y faire des conférences sur Victor Hugo.

L'illustre poète a adressé, à cette occasion, la lettre suivante au bureau du cercle de Saint-Quentin, où ces conférences doivent avoir lieu :

Paris, 17 janvier 1880.

Chers citoyens de Saint-Quentin,

M. Anatole de La Forge va vous revoir ; il va constater une fois de plus la profonde adoption qui le lie à votre cité. Votre cité, dans une occasion suprême, a trouvé en lui, dans l'écrivain et le préfet, les deux hommes nécessaires aux temps sérieux où nous vivons : l'homme éloquent et l'homme vaillant.

Votre nom et le sien sont liés ensemble et glorieusement aux jours terribles de l'invasion vandale.

Il va vous parler de moi. Je ne puis l'en empêcher ; d'ailleurs, j'appartiens à tous, et le peu que je vaux me vient de là. Qu'il accomplisse donc sa pensée ; mais, quelle que soit la puissance de sa parole, jamais il ne vous dira assez combien j'honore en vous le double sentiment qui fait de votre cité une ville charmante parmi les villes littéraires, et une ville héroïque parmi les villes patriotes.

Je presse vos mains cordiales.

Victor Hugo.

Avant ATTILA. — Nous trouvons dans le *Figaro* les vers suivants de M. H. de Bornier, auxquels la notoriété actuelle de leur auteur et sa présente candidature à l'Académie donnent un certain attrait de curiosité. Ils sont adressés à Mlle Clarisse Miroy, qui jouait alors à la Gaîté.

Ils sont tout blonds comme des gerbes,
Ils sont tout blonds, vos cheveux longs;
Les reines aux regards superbes
Les payeraient cher, vos cheveux blonds.

Vieillards ou jeunes gens imberbes,
Votre voix fait que nous tremblons,
Car le vent fait trembler les herbes
Comme les chênes des vallons.

Vos yeux d'une flamme indiscrète
Remplissent les chants du poète,
Qui tous vers vous prennent leur vol.

N'allez pas en être inquiète :
Eh! n'est-ce pas pour la fauvette
Que doit chanter le rossignol?

Ces vers, signés simplement des initiales H. B., furent remis un soir, sous pli cacheté, à la charmante artiste. M de Bornier avait alors vingt ans, et ne songeait pas encore à mettre *Attila* sur la scène.

Une Histoire d'adultère.— C'est devant la 11e chambre

que vient de se passer le procès dont voici le piquant détail.

Un jeune frotteur, nommé Allanche, et une jeune femme, Eugénie Tirel, femme Requier, comparaissaient pour complicité d'adultère. Cependant ladite femme Requier manifestait son étonnement de se voir en police correctionnelle, se croyant bien en règle avec la société et avec son mari, en raison du document suivant qui a été lu à l'audience :

Paris, le 13 octobre 1878.

Je consent a laisser Eugenie Tirel qui est ma fame, ne pouvant plus s'accorder avec moi, mais nous laissons chacun ce qu'il nous appartient. Maintenant a partir d'aujourd'hui je ne réponds plus d'elle en aucune manière, elle peut aller ou elle voudra.

H. REQUIER.

La femme Requier avait, de son côté, donné à son mari une petite attestation du même genre, également dénuée d'orthographe, et dont voici la curieuse teneur :

Paris, 13 octobre 1878.

Je consent à lesser Hypolyte Requier qui est mon mari ne pouvant pas s'accorder ensemble nous nous lessons chacun ce qu'il nous appartient a partir d'aujourd'hui il n'est plus responsable de moi en aucune manière il peut aller où il voudrat,

Femme REQUIER.

Le ménage Requier ne vivait pas, en effet, dans une bien admirable intelligence, si nous en jugeons d'après la lettre suivante du père Tirel, adressée par lui à la fois à son gendre et à sa fille plusieurs mois avant le procès, et qui blesse encore plus les règles de la grammaire que les deux précédentes, lettre que MM. les juges ont de même cru devoir faire lire à l'audience :

Glatigny 20 avril 1878.

Hippolite,

Je vien de touché une lettre d'un amie qui me dit que vous assommés de cout vautre femme, il faut que vous soyes le plus grand selera de sur la terre, et que vous la lesses sans un sou et vou alles boire et mange au restoren pour la faire mourir de fain. Malureux, el na pas etté elvez sans menge; il fallait la lesse tranquil à gengner sa vie et ne pas la prendre pour la rendre ausi malurex. — Si cela lui rarive, plin toi immédiatement a la police et a moi en même temps; je me charge de ca condute.

Marie Hauf est rarive au peys; el est en seinte.

Nous finison ces deux maux en t'embrassant de tout nautre cœur.

Tirel.

Il paraît que, malgré la belle attestation qu'il avait donnée à sa femme, Requier ne l'en avait pas moins fait poursuivre pour adultère :

Allanche, *au mari.* — Alors, vous reniez votre signature ?

Requier. — Je ne la renie pas ! Que ma femme aille

où elle voudra, je m'en f...; mais ce que je ne veux pas, c'est qu'un jour elle puisse venir me forcer à prendre à mon compte des petits Allanche pour des petits Requier!...

Un mois de prison a été infligé aux deux prévenus, qui pourront, au sortir des fers, aller exposer leur cas à M. Naquet!...

Bévues allemandes. — Nos bons voisins d'outre-Rhin répètent assez, et sur tous les tons, que nous ne sommes que des ignorants, surtout comparés à eux, pour que ce ne soit pas un véritable plaisir de relever leurs bévues quand l'occasion s'en présente. En voici une des plus fortes, que M. Jules Claretie nous signale dans l'*Indépendance belge*, et qui, on en conviendra, est tout à fait piquante. Il s'agit du livre d'un M. Gross, publié à Leipsig, et dans lequel l'auteur suppose qu'un de ses compatriotes a tenu un journal de ses impressions de voyage à Paris. Voici de quelle manière cet Allemand parle de ce qu'il a vu pendant son séjour dans la grande ville :

« J'ai passé *deux jours* à Paris et j'ai tout vu, théâtres, salons, bibliothèques, musées, etc. Paris, c'est la France, comme dit Victor Hugo dans son *Génie du Christianisme.* » Et le voyageur observateur accumule avec beaucoup d'aplomb les bévues les plus étonnantes. Il demeure, apprend-il à ses lecteurs, dans une rue du

quartier Saint-Latin, non loin de chez Bullier, le propriétaire d'une institution célèbre, où ont passé tour à tour *Alfred de Masset* et *Henri Merger,* le premier connu par des romans écrits dans le genre de ceux de la comtesse Hahn-Hahn, et *Henri Merger* par ses tragédies romantiques jouées aux Folies-Marigny, un des premiers théâtres de Paris. Le voyageur se rend à la Comédie française. « J'ai vu là interpréter *Hernani* par *M. Croizette* et les tragédiennes *Sarah* et *Bernhardt.* »

« Tous les hôtels garnis de Paris, dit l'observateur, s'appellent des *Maisons dorées,* et tous les glaciers ou pâtissiers des *Tortonis.* »

« Sur le boulevard des Capucines on ne rencontre que des moines et des religieuses, et sur le boulevard des *Italiens* les marchands ne vendent que des objets étrangers. »

« Le *Bon Marché* est tenu par un auteur dramatique très connu depuis qu'il a donné le *Mariage de Figaro.* »

« Tous les ménages parisiens sont séparés. »

« On trouve à Paris une quantité considérable d'*hôtels garnis.* M. Grévy lui-même en habite un, l'*hôtel de la Présidence,* et,— chose bien étonnante et qui donne à réfléchir, — celui qui a fait trembler le monde, Napoléon Ier, dort de son dernier sommeil dans un hôtel, l'*hôtel des Invalides.* »

Le Colonel saint Antoine. — Un des derniers numéros

de la *Revue militaire officielle de Lisbonne* contient un document bien singulier, conservé, nous dit-on, dans les archives d'État de Rio de Janeiro. Il paraît que le roi Jean VI (qui régna de 1816 à 1826), alors qu'il n'était encore que régent de Portugal (1793-1815), cédant à un sentiment de piété fervente, conféra le grade de lieutenant-colonel dans l'armée portugaise à saint Antoine.

Le document en question est la copie littérale et authentique de la commission royale délivrée par le ministre de la guerre sur l'ordre du régent. Après les préambules ordinaires, cet acte énumère les services du saint, en reconnaissance desquels le régent a cru convenable de lui offrir une haute dignité militaire :

« Le glorieux saint Antoine, dit le texte, a contribué, nous en sommes convaincu, par sa puissante intervention, aux heureux succès de nos armées et au rétablissement définitif de la paix dans l'empire portugais. En conséquence, nous avons résolu de l'élever au rang de lieutenant-colonel d'infanterie. Il recevra la solde usuelle par l'intermédiaire de notre maréchal de camp Ricardo-Xavier Cabral de Cunha, provisoirement chargé du commandement de nos troupes dans la capitale avec le titre de capitaine général. Que notre volonté soit faite ! Nous avons apposé à ce décret notre royale signature de notre main et le grand sceau du royaume.

« Donné dans notre capitale le 31 août de l'an 1814

après la naissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ. »

Le plus curieux dans l'affaire, d'après la *Revue* précitée, c'est que depuis le jour de la réception de son brevet, le lieutenant-colonel saint Antoine a été porté, sans interruption, jusqu'à aujourd'hui, sur la liste de l'effectif de l'armée portugaise. Sa solde a été touchée régulièrement, et à tour de rôle, par une série d'officiers qui se sont succédé depuis soixante-six ans dans le rôle de ce personnage fictif et dans son emploi.

GEORGES D'HEYLLI.

Le Gérant, D. JOUAUST.



Paris, imprimerie Jouaust, rue Saint-Honoré, 338.



GAZETTE ANECDOTIQUE

Numéro 3 — 15 février 1880

SOMMAIRE.

La Quinzaine. — La Croix des comédiens. — Lettre inédite de Lamennais. — A propos de Molière. — Bibliographie : *Œuvres de Schopenhauer.* — Théâtres : *le Nabab*, *Turenne*, *la Convention nationale*, *la Corbeille de noce*, *les Inutiles*, *les Crochets du père Martin*, *le Maçon*, *Pétrarque.* — Nécrologie : Granier de Cassagnac, Ad. Crémieux, Bersot.
Varia. — Le Bœuf gras en chambre. — La Charcuterie en 1789.
Variétés : Le Cabotin

La Quinzaine. — Elle a été marquée par un bien lugubre événement, ce terrible accident du chemin de fer de l'Ouest où près de vingt personnes auront trouvé la mort, sans compter le nombre des blessés, qui approche de la centaine. Deux trains qui se sont rencontrés et tamponnés, au milieu du brouillard, à la petite gare de Clichy, ont causé ce cruel accident, qui aura été l'un des plus

considérables à enregistrer dans les annales des chemins de fer. Il paraît, d'ailleurs, que la part des responsabilités, dans ce malheur, est bien difficile à établir, et que la rencontre n'a pu se produire qu'à cause de l'intensité du brouillard. Quoi qu'il en soit, l'impression a été profonde, et pendant une semaine tout Paris n'aura été occupé que de ce triste événement, qui va, dit-on, coûter à la Compagnie de l'Ouest environ 3,000,000 de francs à distribuer en indemnités aux familles des morts ou aux blessés qui ont survécu.

L'accident de Clichy a nui, dans une certaine mesure, au succès du nouveau plaidoyer de M. Alex. Dumas en faveur du divorce, plaidoyer qui a été publié en un fort volume in-8° à la librairie Calmann Lévy, au moment même où la rencontre de ces deux trains jetait Paris dans une si vive émotion. Cette question du divorce est pourtant, et plus que jamais, à l'ordre du jour. En même temps que M. Dumas produisait ses arguments, dans ce style brillant et incisif qui lui est propre, et cherchait à nous imposer ses opinions, même les plus paradoxales, le P. Didon faisait paraître chez Dentu le recueil des Conférences qui lui ont valu, il y a quelques semaines, une si grande notoriété d'éloquence, à la fois profane et sacrée, à l'église Saint-Philippe du Roule. Le livre est intitulé : *Indissolubilité et divorce*. Il ne répond qu'indirectement, il est vrai, au travail de M. Dumas, dont en effet il n'était pas encore question, au moment des bril-

lantes prédications du P. Didon, lesquelles visaient surtout M. Naquet et son fameux projet de loi. Mais les deux livres se complètent toutefois, parce que, se rencontrant sur le même terrain, ces deux éminents esprits, — l'auteur de *la Dame aux camélias* et le P. Didon, — ne pouvaient manquer d'avoir à se prononcer, dans un sens ou dans l'autre, sur une quantité d'objections qui naissent forcément de ce brûlant sujet. Ne croyez-pas cependant que la discussion soit épuisée par cette lutte élevée, éloquente et courtoise, car voici qu'on nous annonce encore beaucoup d'autres publications relatives à cette importante question, dont la Chambre va bientôt commencer la discussion.

Dans un autre ordre d'idées, et, hélas! aussi dans une littérature plus basse, et même volontairement basse, signalons la fin de ce roman de *Nana,* publié par le journal *le Voltaire,* qui a fait tant de bruit pendant plusieurs mois, et qui paraîtra en volume le jour même où vous lirez ces lignes. Cette publication va être un véritable événement en librairie : on ne se figure pas l'engouement du public pour ce genre de livres, et qui se traduira par la vente de cent mille en quelques jours. L'Amérique, l'Allemagne, l'Italie, nous dirions volontiers la Chine, tous les pays du monde enfin, ont souscrit par avance une quantité d'exemplaires qui se chiffre déjà par plus de cinquante mille!.. Les libraires de Paris regorgent aussi de souscripteurs, et nous avons vu chez

l'un d'eux une liste de plusieurs pages qui contient des noms célèbres, et même des noms de dames connues par leur piété et leur vertu et qu'on est bien étonné de trouver à la remorque d'un pareil ouvrage! Nous aurons donc *Nana* le 15 février, sous la forme du roman; mais au mois d'octobre prochain nous aurons en outre la bonne fortune de la voir au théâtre. En somme, succès complet : Cinquante éditions du livre en quinze jours, et dans quelques mois cent représentations,—sinon plus, — garanties aux exploits d'une drôlesse dont l'histoire devrait inspirer aux honnêtes gens le plus profond dégoût. Signe des temps! M. Zola est le dieu de la librairie moderne, et si son éditeur gagne 100,000 francs avec *Nana*, soyez sûr qu'il en gagnera, lui, 200,000!...

Vous trouverez plus loin quelques lignes nécrologiques sur deux hommes qui, au point de vue littéraire, avaient une bien autre valeur que M. Zola, et dont l'un, savant modeste et cependant des plus délicats, n'a jamais eu qu'une notoriété restreinte : nous voulons parler de Granier de Cassagnac et de M. Bersot. A peine venaient-ils de mourir que le général Morin, directeur du Conservatoire des arts et métiers, mourait à son tour, à l'âge de 85 ans. Il laisse des travaux sur la mécanique expérimentale qui sont particulièrement estimés. C'est enfin sur la mort de l'éminent avocat Crémieux, dont nous parlons plus loin, que s'est terminée cette première et funèbre quinzaine de février, qui avait commencé

par le déplorable événement que nous avons rappelé au début de cette chronique.

La Croix des comédiens. — Cette question, qui a passionné et qui passionne même encore l'opinion publique, grâce surtout à la persévérance de M. Coquelin, qui la plaide avec tant d'habileté et d'esprit dans une conférence que vient de publier le libraire Ollendorff, cette question vient de recevoir une première solution qui n'est pas faite pour être considérée comme un encouragement pour l'avenir. En effet, au lieu de la croix d'honneur que Coquelin aurait voulu voir attacher sur la poitrine des deux éminents doyens de la Comédie-Française, MM. Got et Delaunay, le ministre des beaux-arts s'est borné à envoyer à ces artistes de tant de mérite et à tous leurs camarades du Comité, les palmes d'officiers d'Académie. C'était une première fin de non-recevoir. Deux jours plus tard, le décret de nominations dans la Légion d'honneur, du même ministre des beaux-arts, paraissait à l'*Officiel*, et un seul nom d'artiste y figure, qui n'est pas un comédien, M. Édouard Colonne, le sympathique directeur des concerts du Châtelet.

Cette question de décorer les comédiens pendant leur activité de services est, en effet, une grosse affaire. Elle soulève une quantité d'objections que nous ne saurions discuter ici, faute de place ; mais il en est une qui nous semble primer toutes les autres. Il est clair que si l'on

pouvait faire une loi déclarant que les sociétaires seuls de la Comédie-Française seraient aptes à être décorés, on serait au moins sûr de ne donner la croix qu'à des artistes éminents.

Mais, comme la chose n'est pas possible, a-t-on songé qu'ouvrir pour un ou deux comédiens de choix, qu'on voudrait distinguer, la porte si hermétiquement close qui les sépare de la décoration, ce serait s'exposer d'abord à ne plus pouvoir la fermer?

Puis, qu'arriverait-il par la suite? C'est qu'après avoir décoré, pour leur mérite, des comédiens dignes de la croix, on en viendrait à décorer également, et cette fois par faveur, d'autres comédiens qui n'en seraient plus dignes du tout. Il n'y aurait pas de raison pour que, de la Comédie-Française, où nous serions pour notre part si heureux de voir la croix sur certaines poitrines, on n'en arrivât point à des théâtres plus que secondaires et à des artistes plus secondaires encore! Qu'un cabotin fût protégé par quelque danseuse tenant d'une manière quelconque à un haut personnage en place, et nous serions exposés à en voir de belles!...

Voilà, selon nous, où est le nœud de la question, et tant qu'on n'aura pas stipulé à l'avance que telles ou telles catégories de comédiens — et d'illustres artistes du chant si l'on veut — pourront seuls prétendre à la croix, nous craignons que ce nœud ne soit pas encore « dénouable » de bien longtemps!...

Lettre inédite de Lamennais. — Un de nos lecteurs, M. Hallez, veut bien nous communiquer la curieuse lettre qui suit, adressée par Lamennais à Béranger, et que notre aimable correspondant nous assure être encore inédite. Cette lettre fait partie de la collection d'autographes de M. Hallez :

A M. Béranger.

(Recommandée à M. Perrotin.)

Sainte-Pélagie, 16 janvier 1841.

Me voici donc, très cher ami, dans cette maison dont vous connaissez les agréments, qui n'ont pas varié depuis les quinze ou vingt années en çà où vous en jouissiez, grâces au bon vouloir et à l'éloquence du parquet de la Restauration, auquel le parquet du 7 août n'a rien à envier. J'occupe, dans le pavillon de l'Est, une des deux chambres les plus élevées. J'y peux faire neuf pas par la diagonale, et quand je viendrais à perdre l'avant-bras, je pourrais encore toucher le plafond avec le coude. Notez que ma taille atteint 4 pds 11 pces, mesure de roi !

L'architecte a merveilleusement résolu un problème curieux : c'était de construire une cave à 50 pieds au-dessus du sol. Il y a réussi en pratiquant à 5 pds à peu près au-dessus du parquet de tuiles, des soupiraux armés de barreaux de fer, lesquels soupiraux produisent vraiment une illusion complette. Cependant je dois avouer que, comme on ne pense jamais à tout, il a failli en un point grave, car, pour la perfection de son œuvre, il aurait dû masquer le vaste horizon que l'on découvre en se hissant à la hauteur de ses soupiraux. Que Dieu lui pardonne cet oubli aussi parfaitement que je lui par-

donne moi-même ! Jusqu'à présent je n'ai engendré dans ma cave aérienne ni tristesse ni mélancolie, et j'espère en sortir l'an de grâce 1842, sans que ma santé ait beaucoup souffert de la privation, gênante pourtant, d'air, de lumière et d'exercice.

Vous m'avez, très cher, jugé en ami ; mais les injures de quelques autres font une sorte de compensation. Aucuns vont, à propos de ma pauvre philosophie, jusqu'à parler de mes *crimes*. Ce *jusqu'à* me rappelle une de vos douces critiques. Le *ne* dont vous vous plaignez n'est pas un *malouinisme*, mais un *archaïsme*, pour parler pompeusement, à la manière des érudits. Relisez les grands écrivains du siècle de Louis XIV : aucun ne manque à employer le *ne* dans les phrases analogues à celles où je l'ai employé moi-même. Avaient-ils tort, avaient-ils raison ? Par ma foi, je n'en sais rien ; tout ce que je sais, c'est qu'ils l'employaient, c'est un fait, et je pense que vous ne répondrez pas comme Royer-Collard : « Il n'y a rien que je méprise autant qu'un fait. » On pourrait disputer davantage sur le *soi* : c'est pourquoi je ne disputerai point. Mais quant à l'*ombre* et au *dessin*, je tiens ferme, très ferme. Je ne suis pas homme à céder mon ombre comme ce sot Allemand dont vous connaissez l'histoire. Ce sera donc une affaire à discuter quand nous nous verrons, et plaise à Dieu que ce soit bientôt, car je m'ennuie, très cher, terriblement d'une absence si longue. Adieu ; portez-vous bien, pensez à moi et écrivez-moi sous le couvert de Pagnerre.

J. LAMENNAIS.

A PROPOS DE MOLIÈRE. — Les curieux détails qui suivent sont empruntés à un article de Charles Monselet publié dans *l'Événement* sous ce titre paradoxal : *Com-*

ment Molière n'a jamais existé. Notre érudit confrère a réuni, dans cet article la nomenclature des « points obscurs » de la vie publique de l'auteur du *Misanthrope,* lesquels ont été développés dans un livre de M. Loiseleur que nous avons jadis signalé à nos lecteurs :

« On sait tout sur Racine, sur Boileau, sur Corneille, sur La Fontaine, — on ne sait rien sur Molière, ou plutôt on n'est assuré de rien. L'incertitude le prend dès son berceau, le suit dans sa jeunesse, l'accompagne à la cour, et descend avec lui dans la tombe. C'est une fatalité !

Vous l'appelez, selon l'usage, Jean-Baptiste Poquelin. Prenez garde ! Il a été baptisé sous le nom de *Jean Pouguelin.*

On ne sait où le joindre dans ses excursions en province : on perd sa trace, on la retrouve, on la perd encore. On croit le tenir au moins dans les appartements de Louis XIV, et l'on se trouve en présence de deux Molière, — poètes tous deux, faiseurs de ballets tous deux, célèbres tous deux. Lequel est le vrai ? Lequel est le faux ?

L'orthographe de leurs noms est indécise. La seconde édition de *Sganarelle* est signée : *M. de Mollier.* Loret, dans sa *Muse historique*, écrit *Molier.* A qui avoir recours? Au grand comique lui-même ? Mais on n'a pas un seul feuillet de son écriture. On a des autographes de tout le monde, de Rabelais, de Bayart, de Michel-

Ange, de Dunois, de Luther. On n'a pas une seule lettre de Molière.

C'est le plus complet et le plus mystérieux naufrage que l'on connaisse, pour un homme qui a tant produit!

Il n'existe pas un portrait de lui bien authentique. La peinture du Louvre, attribuée à Mignard, est tellement contestée que l'administration du musée a fini par faire enlever le nom de ce peintre pour y substituer l'étiquette d'*École française*. La perruque est postérieure à Molière; tous les artistes, peintres et graveurs, qui ont copié ce portait, — jusqu'à Houdon, l'auteur du buste de la Comédie-Française, — ont remarqué cet anachronisme, et l'ont plus ou moins corrigé.

Une inscription gravée au fronton d'une maison de la rue de la Tonnellerie fait naître Molière à cette place. Eh bien, il paraît qu'il ne faut pas accorder plus de créance à l'inscription de la rue de Richelieu. Selon M. Édouard Fournier, ce n'est pas dans la maison numéro 34 qu'est mort l'auteur du *Malade imaginaire;* ce serait dans la maison numéro 42.

Il ne reste pas même une certitude au sujet de sa sépulture.

Enterré de nuit, son cercueil est placé dans un coin du cimetière Saint-Joseph, rue Montmartre. Deux ou trois ans après, on ne reconnaît plus l'endroit. Lors de la suppression du cimetière, la République ordonna une exhumation : on chercha, on hésita. On prit des osse-

ments quelconques, on les déposa successivement et provisoirement dans plusieurs endroits, entre autres aux Petits-Augustins.

Finalement, en 1817, on transporta cette dépouille suspecte au Père-Lachaise. Molière n'existe pas même dans la mort. »

Bibliographie. — *Œuvres de Schopenhauer.* — M. J. Bourdeau vient de publier chez Germer-Baillière un abrégé des œuvres de ce philosophe humoristique allemand, qui n'est pas très connu chez nous, bien que son nom soit tout à fait populaire au delà du Rhin. Cet abrégé a pour titre : *Pensées, maximes et fragments de Schopenhauer.* Tout ce que ce grand misanthrope étranger a écrit sur les douleurs du monde et le mal de la vie, l'amour, les femmes, le mariage, la société, la politique, l'art, la religion, etc., passe successivement par extraits sous nos yeux dans ce piquant volume.

Et d'abord, voyez comme cet Allemand traite avec sévérité ses propres compatriotes :

« Le véritable caractère national allemand, c'est la lourdeur : elle éclate dans leur démarche, dans leur manière d'être et d'agir, leur langue, leurs récits, leurs discours, leurs écrits, dans leur façon de comprendre et de penser, mais tout spécialement dans leur style. Elle se reconnaît au plaisir qu'ils trouvent à construire

de longues périodes, lourdes, embrouillées. La mémoire est obligée de travailler seule, patiemment, pendant cinq minutes, pour retenir machinalement les mots comme une leçon qu'on lui impose, jusqu'au moment où, à la fin de la période, le sens se dégage, l'intelligence prend son élan et l'énigme est résolue. C'est à ce jeu qu'ils aiment à exceller, et quand ils peuvent ajouter du précieux, de l'emphatique et un air grave plein d'affectation, l'auteur alors nage dans la joie : mais que le Ciel donne patience au lecteur ! En outre, ils s'étudient tout spécialement à trouver toujours les expressions les plus indécises et les plus impropres, de sorte que tout apparaît comme dans le brouillard : leur but semble être de se ménager à chaque phrase une porte de derrière, puis de se donner le genre de paraître en dire plus qu'ils n'en ont pensé; enfin ils sont stupides et ennuyeux comme des bonnets de nuit; et c'est justement ce qui rend haïssable la manière d'écrire des Allemands à tous les étrangers, qui n'aiment pas à tâtonner dans l'obscurité; c'est, au contraire, chez nous un goût national. »

Quant à l'homme lui-même, considéré comme espèce, voici de quelle manière Schopenhauer le dépeint :

« L'État n'est que la *muselière* dont le but est de rendre inoffensive cette bête carnassière, l'homme, et de faire en sorte qu'il ait l'aspect d'un herbivore.

« Le médecin voit l'homme dans toute sa faiblesse, le juriste le voit dans toute sa méchanceté, le théologien dans toute sa bêtise.

« L'homme est au fond une bête sauvage, une bête féroce. Nous ne le connaissons que dompté, apprivoisé, en cet état qui s'appelle civilisation ; aussi reculons-nous d'effroi devant les explosions accidentelles de sa nature. Que les verrous et les chaînes de l'ordre légal tombent n'importe comment, que l'anarchie éclate, c'est alors qu'on voit ce qu'est l'homme. »

Voici maintenant les Allemands et les Français comparés au point de vue du caractère :

« On a reproché aux Allemands d'imiter tantôt les Français, tantôt les Anglais ; mais c'est justement ce qu'ils peuvent faire de plus fin, car, réduits à leurs propres ressources, ils n'ont rien de sensé à vous offrir.

« Les autres parties du monde ont des singes : l'Europe a des Français. Cela se compense. »

Schopenhauser est un réactionnaire, et même des plus exaltés, ainsi qu'il appert des lignes suivantes, adressées aux hommes politiques de tous les pays :

« Vils flatteurs, vous dites au peuple qu'il est souverain, mais vous savez bien que c'est un souverain éternellement mineur, dupe d'habiles filous que l'on appelle démagogues. Vous m'épouvantez quand je vous vois

jouer avec les passions populaires : autant vaudrait manier la dynamite. Je tremble d'entendre les chaînes de l'ordre légal se briser avec fracas, et le monstre déchaîné rugir. Ultra-réactionnaire, oui, je le suis par horreur de vos criailleries, de votre vacarme, de vos émeutes, qui m'assourdissent, m'inquiètent et me distraient de mes pensées, de mes travaux impérissables. Quand donc nous donnera-t-on, à nous autres philosophes, un philosophe couronné, un roi libre penseur, un Frédéric II? En attendant, que le diable vous emporte, tous tant que vous êtes! »

Un peu plus loin, il appelle le mariage « un piège que la nature nous tend ». Quant aux questions d'art, il les traite d'un mot seulement, mais plein d'élévation et de profondeur :

« Dans la morale, la bonne volonté est tout; mais dans l'art elle n'est rien. Il faut traiter une œuvre d'art comme un grand personnage; rester debout devant elle et attendre patiemment qu'elle daigne vous adresser la parole. »

Finissons par un passage qui s'adresse aux journalistes, que Schopenhauer ne se rendra certainement pas favorables avec cet excès de franchise :

« L'exagération en tout genre est aussi essentielle au journalisme qu'à l'art dramatique : car il s'agit de tirer

de chaque événement le plus grand parti possible. Aussi tous les journalistes sont alarmistes de profession : c'est leur manière de se rendre intéressants. Par là ils ressemblent aux roquets qui, dès que le moindre mouvement se produit, aboient aussitôt à tout rompre. Il faut régler là-dessus l'attention que l'on prête à leur trompette d'alarme, afin qu'ils ne vous troublent pas la digestion. »

Théatres. — *Nouveautés et reprises.* — C'est au Vaudeville qu'a été donnée la pièce à succès de la quinzaine, *le Nabab,* comédie en plusieurs tableaux, tirée du célèbre roman de M. Daudet par M. Daudet lui-même, aidé de M. Gondinet, lequel a gardé l'anonyme, et de M. Pierre Elzéar (de son vrai nom Bonnier, petit-fils du célèbre Ortolan), qui a été le premier arrangeur de la comédie nouvelle. C'est M. Gondinet qui a mis l'œuvre au point; quant à M. Daudet, il a fourni le roman, c'est-à-dire le sujet, ce qui était le principal. Ce roman du *Nabab* paraissait cependant bien peu fait pour fournir le cadre d'une pièce quelconque, et en effet on peut dire qu'il n'y a pas l'ombre d'une intrigue suivie ni même d'un intérêt suffisant dans cette série de tableaux plus ou moins bien liés les uns aux autres. Cependant c'est un spectacle des plus curieux, aussi bien pour l'esprit que pour les yeux : étude vivante de mœurs contemporaines qui met en scène, par allusion, des histoires d'hier et des

gens connus dont quelques-uns sont morts et dont certains vivent encore aujourd'hui. Ajoutez à cela une interprétation hors ligne pour les deux personnages principaux, ceux du Nabab Jansoulet, et de Montpavon, ce vieux viveur d'une si irréprochable tenue, dont MM. Dupuis et Dieudonné ont fait des créations inoubliables.

Ce grand et brillant succès laisse bien loin derrière lui les autres nouveautés ou reprises de la quinzaine. En fait de nouveautés, nous avons d'abord eu à l'Ambigu un drame militaire, *Turenne*, honnêtement médiocre, d'assez froide allure, et qui ne rappelle que de bien loin les grandes pièces du même genre de l'ancien Cirque du boulevard du Temple. Ce drame, que MM. Delacour et Jules Lermina ont été chargés de retoucher de fond en comble, est une œuvre posthume de Marc Fournier, l'ancien directeur de la Porte-Saint-Martin. Citons ensuite, au théâtre du Château-d'Eau, baptisé depuis peu théâtre de la République, un grand drame historique, *la Convention nationale*, de M. Jonathan, et qui a semblé bien terne et bien anodin pour répondre à un titre à la fois aussi considérable et aussi terrible. L'auteur est un jeune, au moins pour la scène, où son nom paraît pour la première fois, et sa pièce a été trouvée un peu jeune aussi. Elle est cependant jouée avec conviction et chaleur par les artistes du Château-d'Eau, MM. Gravier et Pericaud en tête.

Au Palais-Royal, *la Corbeille de noce*, une grosse

charge de MM. Hennequin et Henri Bocage, a médiocrement réussi. Le sujet en est des plus scabreux, et il est même traité avec une certaine préoccupation de tout accentuer qui a conduit les auteurs à des situations grossières absolument inacceptables. Cependant on a ri beaucoup, tout en blâmant ce genre de pièces, qui finirait, s'il pouvait s'acclimater chez nous, par imposer au public des grivoiseries ultra-pimentées et un naturalisme plus naturaliste encore que celui de M. Zola.

Nos théâtres ont été plus heureux cette fois avec les reprises qu'avec les pièces nouvelles : ainsi l'Odéon nous a rendu une comédie exquise de M. Cadol, *les Inutiles*, qui n'a point perdu en passant de la petite scène du théâtre Cluny sur la scène trois fois plus grande de M. Duquesnel. Et cependant *les Inutiles* datent du 24 septembre 1868, c'est-à-dire de douze années déjà; leur auteur les avait tirés d'un roman-feuilleton qui avait paru bien obscurément dans le journal *l'Écho de l'Agriculture*. Et que de peines il avait éprouvées pour faire arriver sa pièce jusqu'aux feux de la rampe! Lui-même nous l'a raconté. Enfin M. Larochelle, qui dirigeait Cluny, accueillit sa pièce, la joua plus de deux cents fois et lui dut la vogue littéraire dont jouit son théâtre pendant toute sa direction.

Et précisément pendant que l'Odéon empruntait *les Inutiles* au théâtre Cluny, ce dernier prenait également avec succès au répertoire de l'ancienne Gaîté un bon

vieux drame qui a près de vingt-cinq ans de date, *les Crochets du père Martin*, un des triomphes de Paulin Ménier à l'ex-boulevard du Crime. Enfin, quelques jours plus tard, l'Opéra-Comique remettait à la scène une des partitions les plus populaires des premières années d'Auber, *le Maçon*. Eh oui! ce *Maçon* qui nous a fait tant de plaisir l'autre soir, et où nous avons retrouvé tant d'airs connus et même ressassés, il n'a point trop perdu de sa fraîcheur primitive et n'a pas vieilli autant, hélas ! que bien des partitions plus récentes et réputées cependant chefs-d'œuvre par les amis de l'école de l'avenir. C'est qu'il y a dans *le Maçon* de l'inspiration et de la mélodie. Cela n'est, certes, ni bien élevé ni bien grandiose; mais la muse d'Auber était fine et légère, et il n'a jamais eu d'autre prétention que celle de nous charmer.

Pétrarque. — M. Martinet vient de donner un argument à l'appui de la subvention qu'il demande pour l'Opéra populaire en montant un opéra nouveau, ou du moins presque nouveau, puisque *Pétrarque* a déjà vu le feu de la rampe à Marseille, à Lyon et à Milan.

La question est maintenant de savoir si l'argument sera tourné pour ou contre lui, car le nombre est encore assez grand des esprits éclairés qui estiment que l'art n'est guère susceptible de popularisation, et qu'au lieu de disséminer les fonds disponibles sur des scènes secondaires, qui trop souvent ne donnent pas de résultats

sérieux, il serait préférable de les conserver tous à une Académie de musique qui prendrait et garderait le premier rang en Europe.

L'auteur de *Pétrarque* est M. Duprat, ancien officier de marine. Comme Wagner, il a voulu faire les paroles et la musique de son œuvre; et c'est là d'ailleurs son seul point de ressemblance avec Wagner, dont il n'a ni la vanité ni le génie. Sa partition est l'œuvre d'un homme qui a consciencieusement travaillé, beaucoup lu et beaucoup retenu; les réminiscences s'y pressent en foule, et l'on sent que c'est surtout avec les Italiens qu'il a fréquenté, sans leur avoir pris leur libre allure. Sa mélodie est presque toujours hésitante, parce qu'elle n'est pas assez affranchie des liens du souvenir. Les morceaux d'ensemble sont incontestablement les mieux traités.

M. Duprat est un exemple frappant des difficultés qu'on éprouve à faire représenter une œuvre musicale et du résultat qu'on peut obtenir avec de la persévérance. Il y a environ quinze ans que *Pétrarque* est composé, et c'est seulement au bout d'un aussi long temps qu'il est arrivé à se produire devant le public parisien. M. Duprat doit se féliciter de ne s'être pas découragé, et, si son œuvre ne fait pas fureur, il aura toujours obtenu un des meilleurs succès que puisse rencontrer une partition d'amateur.

La pièce est montée avec un luxe de costumes et de

décors qui fait grand honneur à M. Martinet. Parmi les artistes, il faut surtout citer le ténor Warot (Pétrarque), qui est un chanteur de premier ordre.

Mlle Jouanny, une très jolie personne, qui remplit le rôle de Laure, doit vraiment avoir de la voix; mais ses moyens semblaient paralysés par l'émotion, et peut-être aussi un peu par la grippe. Quant à Mme Perlani, à qui était confié le rôle de la princesse Albani, elle a beaucoup moins de timidité, et peut-être un peu moins de talent; mais elle se distingue par des bras admirables et des gestes à faire rêver peintres et sculpteurs.

Nécrologie. — *Granier de Cassagnac.* — Quel que soit, au point de vue politique, le jugement plus ou moins sympathique que l'on veuille porter sur M. Granier de Cassagnac, on est bien obligé de reconnaître que ce fut une intelligence supérieure et un écrivain de premier ordre. Journaliste et historien à la fois, — même un peu romancier à ses heures de loisir, — Granier de Cassagnac a joué un rôle des plus importants pendant une bonne moitié de ce siècle. Comme journaliste, il écrivit surtout, pendant la période romantique, des articles de critique théâtrale ou littéraire qui lui valurent dès le début un grand renom. Lié avec les hommes les plus considérables de l'époque, il sut garder jusqu'au bout la fidélité et la constance de ces amitiés illustres, et notamment celle de Victor Hugo, dont l'af-

fection de jeunesse pour Granier de Cassagnac survécut aux dissentiments politiques si profonds qui les séparaient.

Le rôle de Granier de Cassagnac dans la politique militante ne fut pas moins brillant. La place qu'il occupa à la Chambre, parmi les ultra-autoritaires, et même à leur tête, lui donna l'occasion de prononcer, surtout sur les questions d'affaires, des discours étudiés et sérieux, qui n'avaient peut-être que le tort de n'être en somme que des conférences historiques ou économiques plutôt que des discours mêmes. Pleins de faits accumulés avec une grande méthode et disposés avec un non moindre talent, ces discours rendaient bien difficile aux adversaires une réponse consciencieuse et suivie.

La vie privée de M. Granier de Cassagnac a donné lieu en tout temps à bien des bruits divers, à bien des scandales même,— on lui a contesté jusqu'à son nom, — dans le détail desquels nous préférons ne pas entrer ici. Il y a, en général, dans la biographie de tous les gens célèbres, ainsi que la compose la rumeur publique, tant de faux mêlé à si peu de vrai que le mieux est toujours de laisser à l'avenir le soin de prononcer définitivement sur eux l'arrêt de l'histoire. Il n'est pas jusqu'à l'âge de M. de Cassagnac qui n'ait fourni matière à controverse. Vapereau, Bourquelot, Louandre, la *Biographie Didot* le font naître, les uns en 1803, les

autres en 1808, ceux-ci en 1810. La vérité est que Granier de Cassagnac naquit le 12 août 1806. Et il existe une preuve irréfragable de cette date, donnée par l'écrivain lui-même dans sa première publication : *Épître à moi-même*, qui fut couronnée par les Jeux floraux en 1829. Cette pièce, devenue aujourd'hui une rareté bibliographique, contient les vers suivants, qui démontrent d'ailleurs que M. de Cassagnac a tout aussi bien fait de ne pas continuer à courtiser la muse :

. . . . Quand l'astre aux feux perçants,
Du fier lion franchissant la retraite,
Aura brûlé ses ongles impuissants,
Mon almanach placera sur ma tête
Cinq lustres pleins, moins un double printemps.

Ainsi, en juillet 1829, Granier de Cassagnac avait vingt-trois ans. Il avait donc soixante-quatorze ans quand il est mort.

Ad. Crémieux.— Deux grands et illustres avocats, qui ont peut-être eu le tort de s'aventurer dans la politique, viennent de mourir à bien peu de jours l'un de l'autre. A Jules Favre a succédé Crémieux dans ce voyage final pour ce qu'on est convenu d'appeler le grand inconnu. Crémieux, lui aussi, a été un avocat éminent, considérable, mais un homme politique ordinaire. Il a suivi la destinée de la plupart des hommes célèbres de

ce temps, et, peut-être malgré lui, il s'est jeté dans la mêlée, comme tant d'autres. Mais, quand la politique lui laissait le temps d'appartenir tout à fait au barreau, comme dans la première période de l'empire, qui l'avait proscrit, combien il retrouvait alors toute sa valeur et tout son prestige!... Comme avocat, il a occupé le premier rang. Il acceptait toutes les causes, pourvu qu'il les jugeât défendables au point de vue de la dignité de sa profession et de son honneur personnel. Il le montra bien le jour où Deutz, ce traître que tous les partis flétrirent à l'envi, lui demanda de rédiger, à prix d'or, un mémoire pour sa défense. Voici la lettre, l'admirable lettre, par laquelle Crémieux répondit à ce Judas que Louis-Philippe paya si cher, pour lui dire qu'il refusait de s'associer, même indirectement, à son crime:

Monsieur,

Toute relation doit cesser entre vous et moi; je vous ai entendu deux heures, c'est assez. Si vous étiez traduit au criminel, si vous m'appeliez comme avocat, je ne vous refuserais pas mon ministère: tous les accusés ont le droit de l'invoquer; mais vous êtes libre, dans tout l'éclat du triomphe lucratif objet de votre ambition; je n'ai rien à faire pour vous. Si c'est pour vous justifier aux yeux du public, la France est sourde à la justification d'une lâcheté: il faut subir la honte quand on a consommé la trahison. D'ailleurs, je ne vois rien pour excuser un crime que je déteste et qui ne vous traîne pas devant d'autres juges que l'opinion publique. Si vous avez compté sur moi comme votre coreligionnaire, il

faut que votre erreur finisse ; vous n'appartenez à aucun culte. Vous avez abjuré la foi de vos pères et vous n'êtes plus catholique ; aucune religion ne vous veut et vous ne pouvez en invoquer aucune, car Moïse a voué à l'exécration celui qui commet un crime comme le vôtre, et Jésus-Christ livré par la trahison d'un de ses apôtres est un fait assez éloquent aux yeux de la religion chrétienne.

AD. CRÉMIEUX.

L'homme privé ne fut pas moins digne des respects de tout le monde. Le ménage de M. Crémieux demeurera légendaire. Jamais union, — une union qui a duré plus de cinquante ans, — ne fut mieux assortie ni plus heureuse ! L'intérieur de Crémieux était patriarcal : c'était l'assemblage de tout ce que la famille présente de plus enviable, et Mme Crémieux était la digne femme qui rendait si doux à son illustre mari cet intérieur qu'en huit jours à peine la mort vient d'anéantir entièrement. Il y a huit jours, en effet, que Mme Crémieux est morte, laissant son mari souffrant d'un mal léger que ses soins eussent certainement dissipé. Le vieillard ne put se faire à l'idée de vivre sans la compagne qui avait été si longtemps l'admirable soutien de sa vie, et la semaine était à peine écoulée, après ce deuil terrible, qu'il rejoignait dans la mort celle qui l'y avait précédé. Ainsi s'est terminée cette longue et illustre carrière et s'est fermée à jamais cette hospitalière maison où, pendant plus d'un demi-siècle, ont passé tant de personnages

divers appartenant à tous les mondes, et qu'attiraient en même temps le charme et l'esprit de cet éminent avocat, à la fois si séduisant et si laid, et l'affabilité si accueillante de la femme d'élite à laquelle il n'a pu survivre.

Bersot. — M. Ernest Bersot, directeur de l'École normale, vient de mourir à Paris, à l'âge de 64 ans. C'était un homme éminent, comme savoir et comme modestie. Ancien secrétaire de Cousin, il a écrit sur la morale, sur l'enseignement et sur la philosophie des ouvrages de la plus haute valeur. Ce savant avait un caractère admirable, et il est mort stoïquement. Un cancer qui lui dévorait la joue était inguérissable, et sa fin était certaine pour une époque relativement rapprochée. Bersot le savait, et il se préparait depuis longtemps à mourir. M. Schérer a publié dans *le Temps* un très touchant article sur ce maître regretté. Nous extrayons de cet article le passage suivant, qui est plus particulièrement caractéristique :

« Bersot ne remplissait pas depuis longtemps ses fonctions lorsqu'il éprouva les premières atteintes du mal affreux qui devait miner peu à peu une vie si précieuse. Une opération faite avec habileté et subie avec courage lui procura un répit de deux ou trois ans, après quoi la maladie reprit son cours. Si je sens la difficulté de faire comprendre les qualités de Bersot comme directeur de l'École normale, je me sens bien plus impuissant encore

à dépeindre l'héroïsme avec lequel notre ami supporta le sort dont il se voyait frappé. Aucun de ceux qui l'ont connu n'oubliera cet exemple de fortitude morale. Il ne se fit, il ne pouvait se faire aucune illusion. Il était atteint en pleine activité, en plein succès, dans une position qui semblait faite pour lui et qui comblait tous ses vœux, lorsque ses écrits étaient goûtés, son nom connu, son influence grandissante, lorsqu'il semblait sur le point de recueillir dans les distinctions les plus flatteuses tout le fruit de ses efforts et de son mérite. Et ce n'était pas la mort seulement à laquelle il fallait se préparer, mais à une mort lente, armée de raffinements, de rigueur et d'horreur. »

« Bersot vit tout, compris tout, et sans se troubler il fit le compte des jours qui lui restaient, afin de les employer le mieux possible. Il résolut d'attendre l'ennemi à son poste, en remplissant ses devoirs jusqu'à la dernière minute. Il cherchait même sans cesse de nouveaux moyens de se rendre utile, écrivant encore dans ses derniers jours pour exprimer des pensées sages, pour donner au pays des avertissements salutaires, prêter son concours à des efforts d'utilité publique et patriotique. Sa sérénité faisait l'étonnement et l'admiration de tous ceux qui l'approchaient. Il évitait de s'attendrir et d'attendrir les autres, ne parlant jamais de son mal, n'y faisant pas même allusion. La dernière fois que je l'ai vu, nous savions lui et moi que c'était la dernière, mais

nous avons causé, comme à l'ordinaire, de l'École, des Chambres, de l'Académie, de tout, excepté de lui-même, et nous nous sommes séparés en évitant de nous serrer la main plus affectueusement qu'à l'ordinaire.

« Une fois devant le mal, a écrit Bersot dans l'un de « ses Essais, l'homme s'y comporte en homme, il dé- « ploie là toute son son énergie et toute sa fierté ; il « souffre parce qu'il est un animal ; mais, comme il est autre « chose, il souffre d'une façon qui n'est qu'à lui. » Ce qu'il avait ainsi exprimé, il l'a mis en action. Il a, dans son long commerce avec la mort qui l'envahissait, « déployé toute son énergie et toute sa fierté ». Le mot de stoïcisme ne rend qu'imparfaitement une fermeté dans laquelle on sentait à peine l'effort, tant elle restait simple et sereine. Un noble spectacle, en vérité, quelque chose de singulièrement grand ! »

VARIA. — *Le Bœuf gras en chambre.* — On sait que depuis longtemps la promenade du bœuf gras est reléguée dans les souvenirs. Mais il y a encore bon nombre de personnes qui la regrettent, et, parmi celles qui ne peuvent se résigner à la voir supprimée, se trouve, nous dit le *Grand Journal*, un notaire de Paris qui a voulu se donner dans son appartement le spectacle que lui refusait la rue. Voici d'ailleurs en quels termes nous est racontée l'anecdote, qu'on nous donne pour *scrupuleusement historique* :

« Le bœuf avait pu *facilement* monter l'escalier de la maison et pénétrer dans les appartements du notaire, car ce colossal ruminant sortait non de l'abattoir, mais de la boutique d'un marchand de jouets ; il était en baudruche !!! Ce n'est pas tout, Me R... et son premier clerc s'étaient déguisés en sacrificateurs romains. La femme du notaire s'était vue forcée de se travestir en Vénus et sa fille en Amour.

« La cuisinière ne faisait pas mal du tout, avec ses mains rouges, sous le costume de Minerve, avec une cuirasse beaucoup mieux passée au tripoli que les casseroles de Me R... Quatre musiciens instrumentistes, qui étaient venus *exécuter* la *Marseillaise* le matin même dans la cour de la maison, avaient été enrôlés immédiatement pour paraître costumés en mousquetaires et jouer de la musique dans l'escorte du bœuf gras du notaire.

« Le cortège, parti à midi de l'antichambre, rentrait fatigué, harassé, mais triomphant, dans la cuisine, après avoir fait de nombreuses stations avec libations de champagne, dans la chambre à coucher, le salon, la salle à manger et le cabinet de Me R..., qui, le soir même, conviait tous les locataires de sa maison et un grand nombre de ses clients à un splendide bal masqué, qui ne s'est terminé qüe ce matin à six heures. »

La Charcuterie en 1789. — Les livres spéciaux renferment quelquefois des choses bien amusantes. Notre

confrère Georges Duval racontait dernièrement aux nombreux lecteurs de l'*Événement* qu'ayant ouvert par hasard un *Manuel du Parfait Charcutier*, il y avait trouvé un chapitre sur... l'application des principes de 89 à la charcuterie de l'ancien régime. Voici cette étrange citation :

« En fait de gibier, on avait introduit alors dans l'alimentation publique les bartavelles des montagnes, les bécassines de Dombes et les coqs vierges de Caen. Aussi le progrès dans l'art, les tendances vers la liberté commerciale et l'amour du luxe et de la bonne chère *avaient préparé ou étaient prêts à accueillir la Révolution qui allait se produire*. Lorsqu'elle éclata et que s'écroula la vieille société française, les éléments de la nouvelle se trouvèrent prêts à se reconstituer. Relativement au commerce de la Charcuterie, *cette rénovation surtout devait s'effectuer sans trop faire de ruines.* »

Les andouilles, les boudins et les saucisses entrèrent tout de suite *dans le mouvement !* Avait-on jamais songé, jusqu'alors à examiner l'influence de la Révolution de 89 à ce point de vue ?

VARIÉTÉS

LE CABOTIN

L'article qui suit est extrait de la revue littéraire *la Jeune France,* et il a pour auteur ce malheureux poète Albert Glatigny, qui, poussé par la misère, fit un peu, comme on sait, toutes sortes de métiers, même de très humiliants. Dans ce portrait du cabotin, si bien tracé, on peut dire qu'il s'est peint lui-même, car il fut un moment de sa vie où Glatigny fut obligé, pour vivre, de suivre des troupes de province en qualité de comédien de troisième et même de quatrième ordre. Oui, Glatigny fut, lui aussi, par nécessité, un cabotin, et voilà pourquoi il a si bien peint, dans les lignes suivantes, cette image de l'artiste incompris qu'il a été lui-même. Ajoutons que cet article est déjà ancien et que *la Jeune France* se borne à le reproduire comme un modèle de style descriptif. Mais qui le connaissait aujourd'hui, cet article oublié, qui sera certainement tout nouveau pour beaucoup de nos lecteurs ?

Sur l'impériale de la diligence, dans les pays que le chemin de fer ne connaîtra jamais, vous le rencontrerez, le vieux cabotin, l'invalide d'un art grotesque; vous le rencontrerez, et vous sourirez à ce brave homme. Son honnête figure fait plaisir à voir. Il a soixante ans, et pas une illusion ne lui fait défaut. Les plus petits théâtres n'en veulent plus; le directeur des comédiens qui jouent *la Tour de Nesle* aux Andelys refuse de l'engager.

Que lui importe? Méprisé, ridiculisé, mais plein d'amour et de foi, il entrera dans un café où se réunissent les fortes têtes du bourg, il prendra quatre tabourets, posera dessus les volets de la maison, et, retrouvant un peu de rouge dans son mouchoir de poche, il s'en barbouillera les joues. Alors, fier, heureux, rajeuni, foulant les planches de hasard devenues un théâtre, il jouera la comédie, il chantera, il récitera des monologues ; puis, sa représentation terminée, il racontera au maître du café ses triomphes d'autrefois, ses grandes joies du temps qu'il jouait les jeunes premiers et que les belles dames lui écrivaient. Pauvre homme! la mélancolie l'atteint à peine. Quelquefois seulement, quand les sous lui manquent et que, par la pluie battante, il est obligé de cheminer sur la grande route, il secoue tristement sa vieille tête grise; mais soudain un refrain perdu de quelque vaudeville ancien lui revient en mémoire; il le fredonne doucement, ses yeux s'animent, il fait de grands gestes, son pas est plus léger, et il peut défier la fatigue.

Il est heureux, comme tous les êtres qui ont une religion dans le cœur, à laquelle ils ont tout sacrifié. A dix-huit ans, il a quitté l'atelier de cordonnerie dans lequel son père l'avait placé, tant l'amour du théâtre était puissant chez lui! Le théâtre, il ne le connaissait que par le petit Lazary, où les dernières places ne coûtaient que trois sous; le jour de la fête du roi, il assistait aux

représentations gratuites, et toujours il en revenait avec des rêves pour un an. Enfin il devint comédien. Dans quelles conditions, il serait difficile de le dire. Il partit avec une troupe d'acteurs qui portaient eux-mêmes leurs décors sur le dos, qui jouaient dans les salles de mairie, et dans les granges à défaut de salles de mairie. Un vieux habit de garde national, sur lequel il avait cousu du galon jaune, lui fit un superbe habit de marquis; loque par loque, guenille par guenille, il composa ce qu'il appelle sa garde-robe, un ramassis incroyable de friperies, de rubans fanés, d'anciennes épaulettes, de boucles de souliers. Et cette garde-robe est maintenant sa consolation : tout son passé dramatique revit en elle; telle culotte, propre à être placée sur les cerisiers au temps des cerises mûres, lui rappelle qu'il a joué Arthur dans *la Grâce de Dieu*, aux environs de Saint-Jean-d'Angély, dans une salle de bal, et que, ce soir-là, on a fait une recette assez forte pour permettre à la troupe de vivre pendant une semaine.

GEORGES D'HEYLLI.

Le Gérant, D. JOUAUST.

Paris, imprimerie Jouaust, rue Saint-Honoré, 338.



GAZETTE ANECDOTIQUE

NUMÉRO 4 — 29 FÉVRIER 1880

SOMMAIRE.

La Quinzaine. — Académie française. — Lettres inédites de Metternich. — — Théâtres : *Daniel Rochat*, *Voltaire chez Houdon*
Varia. — M. Zola plagiaire. — Un Précurseur. — Le Premier Souci de M. de Cassagnac. — A propos d'un coup de fusil. — Le Testament de Ph. de Saint-Albin. — La vérité sur l'aigle de Boulogne. — L'Almanach de Gotha. — Mœurs électorales. — Clichés dramatiques.
Petite gazette.
Variétés : L'Eglise et le Cabaret.

LA QUINZAINE. — C'est M. Sardou qui a été le héros, sinon le lion, de la quinzaine, avec sa comédie de *Daniel Rochat*. Nous parlons plus loin de la pièce elle-même ; on sait qu'elle a soulevé dès le premier soir des orages considérables, causés par les allusions sans nombre qu'elle renferme à des questions d'actualité particulièrement brûlantes, telles, par exemple, que la loi sur

l'enseignement supérieur, qui contient le fameux article 7. Cette mémorable soirée du 16 février comptera dans les fastes de la Comédie-Française ; on n'en avait pas vu de semblable depuis les tumultueuses représentations de *Henriette Maréchal*, en 1865. La salle s'est partagée en deux camps, les uns applaudissant à tout rompre les théories matérialistes de Rochat, pendant que les autres les sifflaient à outrance et couvraient au contraire de leurs bravos les déclarations pleines d'une foi exaltée émises par Léa Henderson. Les représentations suivantes ont été un peu moins bruyantes; mais à la quatrième, qui a été donnée le samedi 21 février, il y avait eu complot et préméditation d'un nouvel orage dont le théâtre fut informé dans la journée. Le soir, en effet, les applaudissements et les sifflets se sont succédé presque sans interruption à partir du deuxième acte jusqu'à la fin de la pièce, dont il serait bien difficile de prévoir aujourd'hui la destinée au point de vue de la durée de ses représentations.

C'est au lendemain de cette chute de *Daniel Rochat*, — chute dont beaucoup d'auteurs inconnus ne dédaigneraient pas l'universel éclat, — qu'est survenu à Saint-Pétersbourg le nouvel attentat dont a failli être victime l'empereur Alexandre avec une partie de sa famille. On a pu, en plein palais impérial, et grâce à des complicités domestiques évidentes, transporter assez de dynamite et autres matières explosibles pour faire sauter la salle

à manger, où quelques minutes plus tard le czar et ses invités devaient venir prendre part à un grand festin de gala. Cette tentative odieuse est la cinquième qui ait été dirigée contre Alexandre II depuis son avènement au trône. On a successivement employé tous les moyens contre lui : déraillement de chemin de fer, machine infernale, conspiration des poudres, et tout a heureusement échoué. On se souvient qu'en dix-huit ans de règne, il a été attenté dix-huit fois à la vie de Louis-Philippe, qui a fini par mourir tranquillement dans son lit; mais contre Alexandre II il semble qu'il y ait, depuis quelques années, une sorte de pacte de mort juré par cette secte si tristement connue sous le nom de nihilistes, et qui précisément ne veut pas que le czar meure comme Louis-Philippe! Il faut avouer que, par le temps qui court, le métier d'empereur est loin d'avoir du bon, et que, si les choses continuent de la sorte, les successeurs d'Alexandre II préféreront renoncer à la couronne et viendront peut-être un jour grossir à Paris cette tribu des rois en exil qu'a si dramatiquement mise en scène le dernier roman d'Alphonse Daudet.

ACADÉMIE FRANÇAISE. — *Réception du duc Pasquier.* — C'est le jeudi 19 février que M. le duc d'Audiffret-Pasquier est venu prendre possession officielle et définitive du fauteuil de Mgr Dupanloup. Son discours de réception constitue aujourd'hui, après le fameux dis-

cours de 1872 sur les marchés conclus par l'Empire au moment de la guerre, le deuxième document littéraire rendu public par M. d'Audiffret-Pasquier. Mais l'Académie ne s'est pas toujours bornée à recevoir dans son sein des personnages qui avaient beaucoup écrit. Elle a souvent accueilli des militaires illustres ou d'éminents hommes politiques qui avaient plus marqué dans les combats, dans les ambassades ou à la tribune, que par des travaux littéraires quelconques. Le maréchal de Saxe ne savait pas l'orthographe, M. Dufaure n'a jamais publié une seule ligne, et n'en est pas moins pour cela un homme éminent à tous les points de vue et l'un des plus dignes membres de l'Académie française. D'ailleurs, le discours prononcé le 19 février par M. Pasquier est l'œuvre d'un lettré des plus fins et des plus distingués, et le grand évêque a dû tressaillir d'aise s'il a pu entendre de là-haut l'éloge à la fois si considérable et si discret, si plein de tact et de mesure, que son successeur a prononcé en venant s'asseoir dans son fauteuil. La péroraison, qui donne quelques curieux détails sur le testament de Mgr Dupanloup, a été particulièrement remarquée et applaudie. Nous en rappellerons le passage suivant :

« L'évêque d'Orléans aimait dans Jeanne d'Arc cette alliance si naturelle, et au fond si francaise, de la plus héroïque valeur et de la piété la plus fervente. A la plus pure de nos gloires nationales, au nom de Jeanne d'Arc,

est attaché désormais le souvenir de son avocat le plus éloquent. Sentant ses forces décliner, l'évêque d'Orléans voulait une fois encore faire le pèlerinage de Rome, saluer dans Léon XIII un de ces grands papes qui ne manquent jamais à l'Église aux heures critiques de son histoire. Ce vœu ne put s'accomplir. Votre confrère s'est éteint doucement au château de la Combe, entre les bras du plus ancien et du plus jeune de ses amis, les yeux fixés sur les sommets de la Chartreuse, la belle vallée qui relie Grenoble à Chambéry, et les montagnes de la Savoie, qu'il avait tant aimées.

« Dans son testament, il lègue aux pauvres de la ville d'Orléans la modeste somme produite par les émoluments d'académicien longtemps accumulés, associant votre souvenir, Messieurs, à sa dernière aumône, et rappelant ainsi d'une façon touchante les liens d'une confraternité que dans son cœur il n'avait jamais rompus. Il interdit toute oraison funèbre, « ne voulant pas, dit-il, qu'on loue celui dont Dieu seul a connu les faiblesses ». A la fin d'une longue carrière, sentant la difficulté des choses triompher de tous ses efforts, cette âme, qui n'avait jamais connu le découragement, a-t-elle donc été troublée par l'amère tristesse que laissent l'injustice des hommes, les ruines et les désenchantements de ce monde ?

« Non, un sentiment plus élevé a dicté ce testament ; la charité, l'humilité ont inspiré le pardon des injures,

l'indulgence pour les autres, l'oubli de soi-même, et ces deux vertus chrétiennes éclairent d'un rayon suprême la vie de l'évêque qui a été pour l'Église un défenseur si fort et si soumis, pour la France un serviteur si fidèle et si courageux. »

C'est M. de Viel-Castel qui répondait au discours de M. d'Audiffret-Pasquier, ce qui n'était pas une tâche facile en raison du petit nombre de titres littéraires qu'il avait à relever à l'actif de ce dernier. Il s'en est cependant tiré avec habileté, parlant beaucoup du vieux chancelier Pasquier, à propos de son neveu d'adoption, et louant aussi, dans la personne de ce neveu même, toutes les qualités aimables et sérieuses qui lui ont mérité la haute situation qu'il s'est si rapidement acquise. En somme, séance pleine de courtoisie de part et d'autre, et dans laquelle, par extraordinaire, il n'a été question, même par allusion, ni des querelles religieuses pendantes ni de la politique !

Lettres inédites de Metternich. — Nous trouvons dans le deuxième volume des Mémoires de cet éminent homme d'Etat, dont la librairie Plon vient de publier une nouvelle édition, un certain nombre de ses lettres de famille, et autres, se rapportant à l'époque de la chute de Napoléon Ier. Celles que nous citons ci-après ont été écrites de Paris par le prince pendant l'invasion étrangère, après les Cent-Jours.

A sa fille Marie.

Paris, 13 juillet 1815.

... Je suis enfin logé, et cela passablement mal. Je demeure chez M. Lamarre, banquier, rue Neuve-des-Capucines. J'ai pris cet appartement parce que la maison est en face de celle de l'empereur Alexandre, qui demeure chez Berthier.

Paris est très extraordinaire à observer. Les gens ne savent au fond pas un mot de ce qu'ils veulent. Tout le monde crie «Vive le roi!» sans que pour cela personne, à peu d'exceptions près, sache comment le roi fera pour régner sur des gens qui ne veulent pas de l'ordre. Je ne voudrais pas être à sa place pour rien au monde, et il faudra beaucoup d'art pour qu'il se soutienne. Si nous nous saisissons de Bonaparte, la question change sous beaucoup de rapports, car dès ce moment tout point de ralliement échappe aux factieux. Il est toujours à Rochefort, et cet endroit, le port y compris, est tellement bloqué que nous avons tout espoir de nous en saisir.

... Le roi a été hier pour la première fois à l'Opéra. J'y suis venu tard. Le roi a été accueilli comme tout souverain assis sur le trône de France. Si demain je m'y plaçais, j'y ferais fureur. Les cris et les airs de *Vive Henri IV! la Charmante Gabrielle*, tout a été un train terrible. On a donné *Iphigénie* et *la Dansomanie*. Les Gosselin ont dansé comme des anges... j'étais dans ma loge comme si j'avais huit années de moins.

J'avais dîné hier chez Blücher, qui a son quartier général à Saint-Cloud. Il habite ce beau château en général de housards. Lui et ses aides de camp fument là où nous avons vu la cour dans la plus grande parure : j'ai dîné dans la pièce où j'avais eu des conversations de tant d'heures avec Napoléon. Les tailleurs de l'armée sont établis là où l'on allait au spectacle et les musiciens d'un régiment de chasseurs pêchent à la ligne les poissons dorés dans le grand bassin sous les fenêtres

du château. En parcourant la grande galerie le vieux maréchal me dit : « Faut-il qu'un homme soit fou pour avoir été courir à Moscou, quand il avait toutes ces belles choses!... »

Dans la lettre suivante nous voyons que l'île de Sainte-Hélène ne fut pas d'abord désignée comme lieu d'internement pour Napoléon.

A l'Impératrice Marie-Louise.

Paris, 18 juillet 1815.

Madame, j'ai promis, avant mon départ de Vienne, d'informer directement Votre Majesté Impériale de ce qui serait relatif au sort de Napoléon.

Elle verra par l'extrait ci-joint du *Moniteur* qu'il vient de se rendre à bord du vaisseau anglais le *Bellérophon* après avoir vainement tenté d'échapper à la surveillance des croiseurs qui avaient été établis devant Rochefort.

D'aprés un arrangement fait entre les puissances, il sera constitué prisonnier au fort Saint-Georges, dans le nord de l'Ecosse, et placé sous la surveillance de commissaires autrichiens, russes, français et prussiens. Il y jouira d'un très bon traitement et de toute la liberté compatible avec la plus entière sûreté qu'il ne puisse s'échapper.

A sa fille Marie.

Paris, le 9 août 1815.

On nous a donné hier un nouveau ballet de circonstance... il y a eu force cris de « Vive le roi! » Si le diable avait paru tout à coup, il eût été également salué. Pourvu que le Fran-

çais puisse crier, il est content. Pendant les derniers jours de Bonaparte la foule se rassemblait toujours sous les fenêtres de sa résidence. Cette foule n'était composée que de la lie du peuple, car il est prouvé que sur dix amateurs il y en avait tout au plus un ayant un chapeau. On payait un sou aux polissons et aux accourus, et ces gens appellent cette réunion patriotique *la criée*. « Allez-vous à la criée? — Avez-vous reçu votre criée ? » C'était parmi le peuple comme si on se demandait : « Avez-vous été au spectacle? — Avez-vous fait de bonnes affaires? » Quand un homme bien mis passait, la criée l'arrêtait, on lui proposait de lui faire voir l'Empereur. S'il y consentait, la production coûtait douze sous. Alors la criée commençait par : Vive le père La Violette! vive le bonhomme! vive le Caporal! vive l'Empereur! » et elle ne finissait que quand le père La Violette s'était fait voir à ses bons enfants.

Théatres. — *Daniel Rochat*. — La Comédie-Française n'avait pas donné, depuis *l'Étrangère*, une pièce qui eût autant excité la curiosité publique. M. Sardou avait d'ailleurs contribué à augmenter le bruit qui se faisait par avance autour de sa comédie nouvelle en entourant toutes ses répétitions d'un mystère impénétrable et en refusant même d'admettre, à la répétition générale, le public ordinaire de ces sortes de solennités. Quand *Daniel Rochat* a été joué pour la première fois devant le public si admirablement choisi de la soirée du 16 février, il n'y avait pas dans la salle cinquante personnes qui connussent la pièce.

Disons tout d'abord qu'il y a eu pour tout le monde

— amis comme ennemis — une certaine désillusion. En somme, *Daniel Rochat* est un plaidoyer et n'est pas une comédie, et, d'autre part, le talent de l'auteur, considérable dans certaines parties de son ouvrage, demeure indiscutable et peut-être encore grandi même après la chute profonde de cette singulière comédie. Donc amis et ennemis peuvent être renvoyés dos à dos, car l'œuvre excite, chaque fois qu'on la joue, pour le moins autant de bravos que de sifflets.

Le grand tort de M. Sardou, cet écrivain dramatique pourtant si plein de dextérité et d'habileté, est d'abord d'avoir choisi un sujet qui n'était point scénique. La pièce ne roule en effet que sur cette simple donnée : Daniel Rochat épouse Léa Henderson ; il est libre-penseur et ne veut qu'un mariage purement civil. Léa Henderson est une Américaine protestante et pratiquante, et ne se croit aucunement mariée tant que son union n'aura pas été bénie par le pasteur au temple. Cette question, d'aller ou de ne pas aller au temple, remplit à elle seule les trois derniers actes de la pièce, et comme elle amène, soit entre les deux époux, soit entre lui et ses amis, des discussions sans cesse renouvelées et où se reproduisent presque toujours les mêmes arguments, il en résulte une monotonie qui finit par devenir fatigante.

Nous ne pouvons analyser ici cette œuvre étrange, qui parfois se traîne péniblement pour se relever ensuite

par des coups d'audace et d'habileté comme Sardou a eu si souvent le bonheur d'en rencontrer dans ses bonnes pièces; mais nous voulons citer particulièrement cette malencontreuse scène du mariage civil qui a scandalisé si vivement une certaine partie de l'assistance du premier soir. Ce mariage civil de Daniel et de Léa s'accomplit au domicile même de Léa, et non dans la salle publique des mariages à la mairie. L'auteur, voulant montrer combien, à ses yeux, cette cérémonie du mariage civil manque de prestige et combien en même temps elle offre peu d'émotions, l'a présentée intentionnellement sous un jour défavorable; mais il a eu le tort de l'entourer de ridicule. Quant à la scène elle-même, elle était indispensable, car elle est le nœud de l'action tout entière, et, comme Léa doit s'appuyer plus tard sur l'inanité de cette cérémonie, dépourvue pour elle de toute autorité sérieuse, pour tenter d'amener son mari à la conduire au temple, il était nécessaire que cette scène fût accentuée dans le sens même qui a si fortement indisposé une certaine partie du public.

Et maintenant, le plus gros reproche qu'on puisse faire à *Daniel Rochat* comme œuvre de théâtre, c'est que le point de départ de l'action est invraisemblable. Quand Daniel parle à ses Américaines de sa haine pour l'église, elles ne voient en lui que le contempteur de la religion catholique, et n'admettent pas, dans leur pensée, que sa répulsion soit générale pour

tous les cultes. C'est là une simple subtilité, disons plus, une ficelle, qui a paru bien ténue, bien mince, bien insuffisante pour supporter le lourd échafaudage de la comédie tout entière; aussi l'étonnement naïf de ces Américaines, quand Daniel refuse d'aller au temple, semble-t-il plus plaisant que sérieux. Comment admettre que, de tous ces gens-là, d'un côté comme de l'autre, pas un seul n'ait songé à parler, avant le mariage légal, de cette cérémonie religieuse, à laquelle se soumettent aujourd'hui sans scrupule même les esprits les plus forts?

Bien que le dénouement de la pièce, c'est-à-dire le divorce de Daniel et de Léa, fût dans la logique des choses telles que l'auteur les a présentées, il est loin d'avoir satisfait tout le monde. Il devait déplaire d'abord à cette partie du public qui aime qu'une pièce de théâtre finisse toujours bien, et qui ne s'en va tranquille que si elle se termine par un bon mariage. Et cependant ce dénouement était le seul moyen logique pour M. Sardou de sortir d'embarras, car sans cela la pièce aurait pu se prolonger encore pendant une grande quantité d'actes, mais sans que l'action avançât d'un pas. Le tort de l'auteur est donc de s'être embarqué dans une aventure à peu près sans issue.

Deux artistes ont supporté à eux seuls tout le poids de cette œuvre si inégale et cependant si puissante dans quelques-unes de ses parties. M. Delaunay, qui jouait Daniel Rochat et qui a créé ce personnage in-

grat avec tant de verve et de chaleur, a su dominer jusqu'au bout l'impression que devaient lui causer tout ce brouhaha et ces sifflets. L'éminent artiste savait bien — et d'ailleurs les bravos du public le lui ont ensuite prouvé — que les protestations s'adressaient seulement à l'auteur et à sa comédie, mais cependant son émotion a été grande, et il lui a fallu une singulière force de caractère pour achever son rôle sans faiblir.

M[lle] Bartet arrive du Vaudeville. Elle débutait rue de Richelieu dans ce rôle difficile et même terrible de Léa. C'est une jeune fille élégante, distinguée, de la physionomie et de la tenue la plus sympathique, et qui s'est fait, dès ce premier soir, une place très grande dans la maison de Molière.

Daniel Rochat, comme toutes les grandes pièces de Sardou, a attiré sur la tête de son éminent auteur une nouvelle accusation de plagiat. M. Théodore Vibert, auteur d'un poème intitulé *Martura, ou le Mariage civil*, vient de faire savoir qu'au mois de juin dernier il avait déjà en main les épreuves de ce poème, qui offre, en effet, d'assez grandes analogies avec la pièce de M. Sardou. Une croyante et un libre-penseur se trouvent également en présence, l'une demandant le mariage religieux, l'autre voulant se contenter du mariage civil. Mais le dénouement de M. Vibert n'est pas tout à fait aussi respectable que celui de M. Sardou : le mari pénètre dans la chambre de sa femme et triomphe bruta-

lement de sa résistance, pour être ensuite assassiné par elle; puis la malheureuse est condamnée à mort et va porter sa tête sur l'échafaud.

Il nous paraît donc bien peu probable, et cela pour beaucoup de raisons, que M. Sardou, en admettant même qu'il ait connu le poème de M. Vibert, ait pu l'utiliser pour sa pièce, qui était terminée avant la mise en vente de *Martura*, ce qui rend, nous semble-t-il, un peu vaine la réclamation *in extremis* de l'auteur de ce poème.

Voltaire chez Houdon. — Le courriériste de *l'Événement*, M. Georges Duval, nous a fait entendre à l'Odéon, cette semaine, une petite pièce de sa façon. Le thème choisi par l'auteur appartient à la catégorie des sujets dits d'anniversaire. Nous sommes dans l'atelier de Houdon. L'artiste est inquiet, tourmenté. En effet, le buste de Voltaire est devant lui, inachevé; il lui manque, à cette figure de glaise, le sourire, le *rictus*, si l'on veut, sans lequel il n'est pas de Voltaire. Vestris, la tragédienne, est là, conseillant et réconfortant le sculpteur. Mais voilà que le grand homme arrive, appuyé sur le bras de Lise. Morose d'abord, plein d'amertume au souvenir de ses ennemis, il se laisse peu à peu gagner aux cajoleries et aux enthousiasmes de Vestris et de Lise; il se déride, il sourit... le sculpteur est sauvé. C'est là toute la pièce. Écrite facilement, très bien jouée par Pujol, qui rend à merveille la phy-

sionomie si difficile à saisir de Voltaire, par MM. Rebel, Cressonnois, et Mmes Samary et Sizos, elle se laisse facilement et agréablement écouter.

VARIA. — *M. Zola plagiaire.* — L'auteur de *Nana*, — cette ordure de tant de talent ! — et croyez-moi, lecteur, le mot « ordure » n'est pas trop fort, — l'auteur de *Nana* vient d'être exécuté en quelques pages dans le dernier numéro de la *Revue des Deux Mondes*, qui contient sur son cas spécial, et sous ce titre : « Le Roman expérimental », un article bien curieux de M. Brunetière. Nous trouvons dans cet article une singulière révélation d'emprunt fait par M. Zola à la *Venise sauvée* de Thomas Otway, et, sans autre commentaire, nous nous bornerons à rapprocher les deux textes.

NANA	VENISE SAUVÉE
Le comte Muffat s'amuse à faire le chien pour plaire à sa maîtresse. Voici le tableau :	*Le sénateur Antonio est l'amant de la courtisane Aquilina.*
D'autres fois il était un chien. Elle lui jetait son mouchoir parfumé au bout de la pièce, et il devait courir le ramasser avec les dents en se	Elle le chasse, elle l'appelle idiot, brute ; elle lui dit qu'il n'y a rien de bon en lui que son argent. « Alors je serai un chien.

traînant sur les mains et les pieds.

« Rapporte, César! je vais te régaler si tu flânes. Très bien, César, obéissant, gentil; fais le beau! »

Et lui aimait sa bassesse, goûtait la jouissance d'être une brute, aspirant à descendre, criant :

« Tape plus fort! Hou! hou! je suis enragé, tape donc!... »

— Un chien, Monseigneur! »

Là-dessus, il se met sous la table et il aboie.

« Ah! vous mordez? eh bien, vous aurez des coups de pied.

— Va! de tout mon cœur, des coups de pied! encore des coups de pied!... Hou! hou! plus fort! encore plus fort!...

Un Précurseur. — Le *Grand Journal*, qui est assez heureux, généralement, dans ses recherches anecdotiques, a recueilli dernièrement la piece suivante, intitulée *la Cousine.*

L'hiver a ses plaisirs, et souvent le dimanche,
Quand un peu de soleil jaunit la terre blanche,
Avec une cousine on sort se promener...
« Et ne nous faites pas attendre pour dîner! »
Dit la mère.
Et quand on a bien, aux Tuileries,
Vu sous les arbres noirs les toilettes fleuries,
La jeune fille a froid... et vous fait observer
Que le brouillard du soir commence à se lever.
Et l'on revient, parlant du beau jour qu'on regrette,
Qui s'est passé si vite... et de flamme discrète :
Et l'on sent, en rentrant, avec grand appétit,
Du bas de l'escalier, le dindon qui rôtit.

Vous trouveriez sans doute, cher lecteur, que ce serait vous faire injure que de vous demander de qui sont ces vers, et à semblable question vous répondriez avec dédain : « De Coppée, parbleu ! »

Eh bien non! la pièce est de Gérard de Nerval, qui voulut se divertir un jour avec la muse bourgeoise. Quelle gloire, maintenant, pour Coppée, d'avoir été pastiché avant d'exister! C'est ce qui peut s'appeler un comble.

Le Premier Souci de M. de Cassagnac. — Celui-là au moins n'a dû lui laisser que de bons souvenirs, car c'est le souci d'or que lui décerna l'Académie des Jeux floraux, en 1829, alors qu'il s'appelait seulement Georges Granier du Gers. La pièce qui lui valut cette récompense est une *Épître à moi-même*, relevée dernièment par le *Grand Journal*, et dont voici le début :

A ses amis bien fou qui veut écrire!
Mal vous en prend, si vous tardez d'un jour;
Et le courrier, qui roule ou qui chavire,
Règle ou détruit la froideur ou l'amour.
En vain des pleurs de l'amitié plaintive,
En écrivant, mes yeux seront mouillés :
La lettre part ; croyez-vous qu'elle arrive ?
Le cocher verse... et vous voilà brouillés.
Oui, mes amis, puissiez-vous tous m'entendre,
Je l'ai bien dit, et ce n'est pas en vain,
Notre amitié ne doit jamais dépendre

D'un postillon cuvant trop mal son vin.
De vos regrets ma douleur est extrême,
Je n'écris plus, vous aurez beau crier.
Ecrit qui veut, mes bons amis, s'il l'aime ;
Mais, pour sauver les hasards du courrier,
Dès ce moment, je n'écris qu'à moi-même.

A propos d'un coup de fusil. — M. Cuvillier-Fleury adressait tout récemment à M. Alphonse Daudet, au sujet de son dernier et brillant roman *les Rois en exil,* une lettre critique fort curieuse, dans laquelle nous relevons l'anecdote suivante :

« Un jour, vers 1834, et au Palais-Royal où j'avais à diriger l'éducation du duc d'Aumale, j'avisai un fusil qui avait été laissé dans un coin de la salle d'étude par un de ses professeurs.

C'était à l'époque où, dans les rangs de la garde nationale, les professeurs allaient parfois, un jour d'émeute, faire le coup de fusil contre les insurgés.

Je pris l'arme, ne la croyant pas chargée. Elle partit entre mes mains ; la balle alla se loger en haut d'une glace, devant laquelle mon jeune élève se trouvait alors, la tête presque à la hauteur du coup. L'enfant resta calme. Jugez de mon émoi !

La reine fut avertie. Elle accourut ; son premier mouvement fut de me dire, me prenant les mains : « Que vous avez dû avoir peur ! » Et elle embrassa son fils... »

Le Testament de Ph. de Saint-Albin. — Nous avons parlé avec quelque détail, au moment de sa mort, de cet ancien bibliothécaire des Tuileries sous l'Empire, qui était en même temps un collectionneur si érudit et si éclairé. On vient d'ouvrir son testament, qui contient, entre autres dispositions, des legs artistiques importants à des établissements publics et notamment à des musées. Voici les principaux de ces legs :

Au musée du Louvre, un tableau de Lenain provenant de la galerie de M. de Saint-Albin père ; un coffret en émail offert par Louis XV à l'impératrice de la Chine et rapporté du palais d'Été ; trois dessins de Moreau le jeune : deux représentant la mort de Louis XV ; un, la place de la Concorde ; un quatrième, du chevalier de Lespinasse, représentant le Palais-Royal ; deux couteaux aux armes de Henri IV et de Marie de Médicis, ayant appartenu à ces personnages.

A la Bibliothèque nationale, la bague de Guay, représentant Marie-Antoinette ; une intaille antique, représentant le Timoléon ; deux camées : l'un représentant Louis XVI ; l'autre, antique, représentant l'Antonia.

Au musée d'artillerie, le sabre que le général Hoche reçut du Directoire pour la pacification de la Vendée.

A la Comédie française, le tableau original de Monsiau, représentant Molière faisant lecture de *Tartufe* chez Ninon de Lenclos, ainsi que l'exemplaire sur peau vélin du *Mariage de Figaro* ayant appartenu à Beau-

marchais, avec les dessins originaux de Saint-Quentin.

Au musée céramique de Sèvres, une douzaine d'assiettes de Marly Impérial, peintes par les plus grands maîtres de l'époque.

Au musée du Mans, le grand tableau de David représentant la famille du père Gérard, ainsi que le tableau de Desjoberts désigné sous le nom de *Préau de Charenton*.

Au musée de Lyon, des tableaux de fleurs de Jacobber, de Baptiste et de Tournier.

Au musée de Lille, un plat à barbe en faïence du XVIIIe siècle représentant des Lillois se faisant raser dans un éclat d'obus.

La Vérité sur l'aigle de Boulogne. — Se souvient-on encore de l'aigle qui fut pris sur le navire qui avait amené en France Louis Bonaparte et sa fortune, lors de sa tentative de Boulogne-sur-Mer, en 1840? On avait raconté que l'aigle en question avait été apporté par le prince comme un symbole vivant de sa future grandeur, et qu'il devait le précéder sur la terre française au moment du débarquement et s'envoler, les ailes déployées, pour annoncer la venue du nouvel empereur.

Or un des principaux acteurs de l'expédition de Boulogne, le comte Orsi, vient d'en publier, dans le *Frasers Magazine*, une relation bien curieuse, dont *le Figaro*

nous a donné la traduction. Nous y trouvons replacée sous son véritable jour l'histoire de cet aigle légendaire :

« Le colonel X..., étant descendu à terre au moment du départ, avisa un enfant assis sur une pièce de bois, occupé à faire manger des morceaux de viande à un aigle. L'aigle était retenu par une chaîne attachée à l'une de ses pattes. Le colonel jeta deux fois les yeux de ce côté, mais poursuivit son chemin sans parler.

A notre retour vers l'embarcation, nous vîmes que l'enfant avait quitté sa place et s'était avancé de deux yards vers l'endroit où nous devions passer. Le colonel, s'approchant, examina l'aigle et dit en français à l'enfant : *Est-il à vendre?*

L'enfant n'entendant pas un mot de français, se retourna vers moi et me dit : « Je ne comprend pas ce monsieur. »

Je devinai immédiatement l'intention du colonel et je lui dis : « Mon cher colonel, j'espère que vous ne comptez pas acheter l'aigle? Au nom du Ciel! laissez un pareil enfantillage, nous avons d'autres choses à faire.

— Pourquoi pas? Je veux l'avoir. Demandez-lui ce qu'il en veut.

— Je ne veux pas. Demandez plutôt à Thélin ce qu'il en pense.

— Je ne me soucie de l'opinion de personne, dit-il, je veux l'avoir... *Combien en veux-tu?* »

L'enfant haussa les épaules. A la fin, le colonel, impatienté, dit en mauvais anglais : « *How much* (Combien)?

— Une guinée, » répondit l'enfant.

Le colonel dit à l'enfant de mettre l'aigle dans l'embarcation. Thélin et moi nous sautâmes dedans et nous regagnâmes tous le vapeur. En arrivant à bord, l'aigle fut enchaîné au grand mât par l'enfant, et depuis ce moment on n'y fit plus attention, jusqu'au moment où il fut découvert et saisi par les autorités à Boulogne, qui le portèrent au muséum de la ville. Il s'en échappa le lendemain par suite de la négligence de ceux qui devaient en avoir soin. Voilà l'histoire authentique, et dépouillée de toute auréole, du fameux aigle de Boulogne, sur lequel on a tant pensé, tant dit, tant écrit, dans le camp des partisans comme dans celui des ennemis du prince. N'est-il pas bien extraordinaire qu'un fait qui avait eu à bord plus de soixante témoins, et qu'on a démenti si souvent, ait pu courir le monde, et qu'on lui ait laissé jeter le ridicule sur le prince, qui n'a jamais rien su ni connu de l'aigle qui était à bord du *City of Edinburg!* Combien d'événements rappelés par l'histoire pourraient être réduits aux proportions de la légende de l'aigle de Boulogne! »

L'Almanach de Gotha. — Le journal *le Voltaire* s'est

amusé à parcourir cet aristocratique almanach, et il nous donne de sa lecture le résultat suivant, qui ne manque pas d'intérêt à une époque où l'on paraît avoir juré la mort de tous les princes :

« Il n'existe pas moins de sept cent dix-neuf princes ou princesses européens appartenant à des familles souveraines et aptes à porter la couronne !

Le plus titré de tous les princes, c'est l'empereur d'Autriche. François-Joseph est 1 fois empereur, 9 fois roi, 1 fois archiduc, 2 fois grand-duc, 18 fois duc, 1 fois grand-prince, 4 fois margrave, 5 fois comte princier, 2 fois prince et une multitude de fois comte et seigneur. Ce souverain fait la fortune des fabricants de cartes de visite.

Le roi de Portugal, qui a dix-huit prénoms, s'intitule : *roi des Algarves en deçà et au delà de la mer en Afrique.*

Il est, en outre, *seigneur de la Guinée et du Congo et duc de Saxe!* L'aîné de ses fils a été gratifié de vingt prénoms ; le cadet en a vingt-neuf.

Entre autres particularités, signalons le titre de roi de Jérusalem qui est porté à la fois par l'empereur d'Autriche, l'ex-roi de Naples et M. le prince de Lusignan. Pareil conflit se présente entre le roi Oscar de Suède, *roi des Goths,* et le roi Christian de Danemark, également *roi des Goths.*

Oscar et Christian ont deux autres royautés aussi

bizarres que chimériques. Le premier est roi des Wendes et le second roi des Vandales.

Mais le plus fantaisiste des souverains, c'est le grand-duc de Mecklembourg-Strélitz, qui est à la fois général de cavalerie dans l'armée prussienne, colonel dans l'infanterie hongroise et enfin docteur en droit de l'Université d'Oxford. »

Mœurs électorales. — Ce n'est pas en Amérique que la chose s'est passée, mais dans l'arrondissement de Guingamp, au beau milieu de l'antique et naïve Bretagne. Elle a donné lieu dernièrement à un procès, connu sous le nom d'*affaire des cabaleurs,* qui a révélé au public de bien curieux détails.

La lutte était entre M. Ollivier, monarchiste, et M. Le Huéron, républicain, et chacun des candidats avait ses agents électoraux. Voici, d'après la déposition de Le Gall, agent de M. Ollivier, un échantillon de la façon dont les choses se passaient :

« Je suis arrivé dans ce pays vers neuf heures et demie du matin; les élections étaient commencées. L'agent Garrel, que j'avais prié de travailler pour moi, vint me trouver et il me dit : « S'il n'y a pas d'argent, je crois que nous ne ferons pas grand'chose, attendu que, de l'autre côté, on donne déjà 1 franc aux électeurs. — C'est un peu élevé, dis-je à Garrel ; essayons à 50 centimes. Si nous ne réussissons pas, nous aug-

menterons. » C'est ce que nous avons fait, mais il y a eu hausse. Les adversaires ont monté à 1 fr. 50, et alors on est venu me demander si je voulais payer 1 fr. 50. Je fis remarquer que c'était un peu fort; malgré cela, allons-y, marchons!

. . . .

« Le Gras était un agent, un cabaleur de M. Le Huéron. Nous sommes très amis. Après avoir pris quelques consommations dans les auberges, Le Gras me dit : « C'est ridicule! Nous sommes sous les pieds de ces gens-là. Et puis il y a encore ceci, c'est que la plupart des votants n'iront voter qu'un peu avant la fermeture du scrutin, et, à ce moment, ils nous demanderont tout ce qu'ils voudront pour voter; si vous voulez, nous allons nous entendre pour que personne ne distribue de bulletins et ne cabale, des deux côtés, après vêpres. »

« Nous étions tous les deux de cet avis, que nous avons exposé aux autres cabaleurs et qu'ils ont trouvé bon; mais l'un deux s'y est opposé, et alors nous avons continué à travailler comme nous l'avions fait jusqu'alors.

« J'ai fait une autre proposition, j'ai dit : « Puisque vous voyez que personne, pas plus les riches que les pauvres, ne veut voter avant d'avoir reçu de l'argent, débarrassons-nous de ce que nous avons à faire et laissons

les électeurs libres de voter comme ils voudront. Voilà ce que nous ferons : moi et mes cabaleurs, nous mettrons 1 franc sur chaque bulletin Ollivier; vous mettrez, de votre côté, 1 franc sur chaque bulletin Le Huéron; les électeurs prendront le tout et ils auront la faculté de voter librement. »

Et ceci, comme nous le disions en commençant, ne s'est pas passé en Amérique.

Clichés dramatiques. — Sous le titre de *Poncifs dramatiques*, nous reproduisions, il y a quelque temps, certaines phrases toutes faites que M. Aurélien Scholl avait recueillies dans les drames de notre époque. M. Charles Joliet s'est livré à une recherche analogue pour le *Journal amusant*, et voici quelques uns des meilleurs clichés qu'il a trouvés :

— Cette épée, qui sort du fourreau, est pure. Arrache mon cœur, il sortira de ma poitrine plus pur que mon épée.

— C'était une de ces fleurs éphémères de la serre chaude parisienne, qui vivent dans la soie et le velours, et qui repousseraient certainement l'amour d'un honnête ouvrier.

— Il y a des poisons qui brisent le flacon qui les renferme. Ce secret m'étouffait... j'ai parlé.

— Entre nous, c'est un duel à mort.

— Je ne le propose jamais, je l'accepte toujours.

— Mon enfant! mon enfant! L'enfant! Où est l'enfant? Je veux mon enfant! Rendez-moi mon enfant!

(Réflexion d'un titi. « Rendez-y donc son enfant. C'est embêtant, à la fin! »)

PETITE GAZETTE. — Le duc d'Aumale vient d'être nommé membre de l'Académie des sciences morales et politiques, en remplacement de M. le comte de Montalivet, décédé.

— M. de La Rounat a été nommé directeur de l'Odéon, en remplacement de M. Duquesnel. On sait que le nouveau directeur a déjà été à la tête du deuxième Théâtre-Français de 1856 à 1867. C'est pendant sa direction que l'Odéon représenta *la Contagion*, d'Emile Augier, avec Got dans le rôle principal.

— Les représentations de la Patti ont commencé à la Gaîté. Les abonnements, souscrits à l'avance, représentent plus de 500,000 francs pour vingt représentations, et le répertoire ne se compose cependant que des opéras italiens où la diva s'est si souvent montrée dans l'ancienne salle Ventadour, tels que *le Traviata*, *le Barbier*, *la Cenerentola*, etc...

— Au théâtre du Châtelet on a repris un ancien drame de MM. A. Bourgeois et Dugué, *les Fugitifs*, qui avait été jadis représenté près de 700 fois à l'Ambigu. Mme Marie-Laurent a reparu, avec un vif succès, dans le personnage de Suzanne, dont elle avait fait une création remarquable, qui n'avait pas peu contribué au succès de ce drame aujourd'hui populaire.

— L'Athénée nous a donné sa revue de fin d'année sous le titre de *Bric-à-brac*. Cette amusante bouffonnerie de MM. Savard et Montréal, où l'on n'a peut-être pas suffisamment épargné le gros sel, est interprétée avec beaucoup de verve et

même d'éclat par Montrouge et Mme Berthe Legrand. Elle aura certainement cent soirées, comme ses aînées.

— Le chanteur Dérivis (Louis-Etienne) vient de mourir à l'âge de 71 ans. Il était le fils du célèbre Prosper Dérivis qui a si longtemps brillé à l'Opéra. C'est Louis Dérivis qui a créé Nevers des *Huguenots*. Il a également créé des rôles importants dans *Stradella*, *Guido et Ginevra*, *la Xacarilla*, *les Martyrs*, etc. Après avoir chanté tout le grand répertoire lyrique, soit en France, soit à l'étranger, Dérivis s'était définitivement retiré de la scène en 1872, après une carrière active de plus de quarante ans. Il laisse un fils et une fille, également artistes tous les deux.

— Le fils de l'illustre créatrice de *Frétillon*, Eugène Déjazet, vient de mourir à 61 ans. On lui doit la musique de quelques opérettes et aussi de chansonnettes qui ont eu une grande vogue en leur temps, telles par exemple que *Titi à la représentation de Robert le Diable* et *les Trois Gamins*.

— Notre confrère Louis Gerdebat vient de publier, à la Librairie générale, une intéressante biobibliographie de Sophronyme Loudier, le professeur si connu de l'Association polytechnique.

— *Elections académiques* (26 février). Une double élection a eu lieu aujourd'hui à l'Académie française, en remplacement de MM. Sylvestre de Sacy et Saint-René Taillandier, décédés. Voici quels étaient les candidats, plus nombreux que jamais.

Aux deux fauteuils indistinctement : MM. Edouard Laboulaye, Wallon, Jules Barbier, Maxime du Camp et Louis Ratisbonne.

Au fauteuil de M. Sylvestre de Sacy : MM. Eugène Labiche et Charles Monselet.

Au fauteuil de M. Saint-René Taillandier : MM. Paul de Saint-Victor, Charles de Mazade et Léon Halévy.

Aussi, comme on va le voir par les divers tours de scrutin, la lutte a été des plus vives.

Tous les académiciens assistaient à la séance, à l'exception de MM. Littré, Duvergier de Hauranne, malades, et M. Emile Ollivier.

Fauteuil de M. de Sacy. — Premier tour de scrutin. Votants : 34; M. Labiche, 15 voix; M. Mxxime Du Camp, 11 voix; M. Laboulaye, 3 voix; M. Monselet, 1 voix; M. Wallon, 1 voix; M. Barbier, 2 voix; bulletin nul, 1. — Deuxième tour de scrutin. M. Labiche, 19 voix; M. Maxime Du Camp, 14 voix; M. Laboulaye, 1 voix. — M. Labiche est élu.

Fauteuil de M. Saint-René Taillandier. — Quatre tours de scrutin ont été nécessaires. — Premier tour de scrutin. M. Maxime Du Camp, 9 voix; M. Wallon, 7 voix; M. de Mazade, 6 voix; M. Laboulaye, 6 voix; M. Paul de Saint-Victor, 5 voix; M. Jules Barbier, 1 voix. — Deuxième tour de scrutin. M. Maxime Du Camp, 14 voix; M. Wallon, 8 voix; M. de Mazade, 1 voix; M. Laboulaye, 8 voix; M. Paul de Saint-Victor, 3 voix. — Troisième tour de scrutin. M. Maxime Du Camp, 14 voix; M. Wallon, 8 voix; M. de Mazade, 1 voix; M. Laboulaye, 8 voix; M. Paul de Saint-Victor, 3 voix. — Quatrième tour de scrutin. M. Maxime Du Camp, 18 voix; M. Wallon, 5 voix; M. Laboulaye, 6 voix; M. Paul de Saint-Victor, 5 voix. — M. Maxime Du Camp est élu.

VARIÉTÉS

ÉDOUARD MUNIER

Nous avons cité dernièrement une pièce de vers du poète génevois Ecoffey. On nous communique aujourd'hui les manuscrits inédits des poésies d'Édouard Munier, né en France, mais qui a passé la plus grande partie de sa vie en Suisse, où il était connu comme un lettré très fin et très érudit. Les manuscrits d'Édouard Munier, qui est mort à Mornex, il y a quelques années déjà, forment environ quatre volumes dont nous ferons connaître de temps à autre les pièces principales à nos lecteurs, en commençant par la suivante :

L'ÉGLISE ET LE CABARET

CHANSON

A mi-chemin de la colline,
Un petit verger cache un toit ;
En haut l'église le domine,
En bas le cabaret se voit.
Derrière sa muraille grise
Ce toit couvre un triste secret,
Car la mère monte à l'église,
Le fils descend au cabaret.

Là vit Jeanne, veuve avant l'âge,
Pauvre et seule avec son garçon;
Mais Paul laisse, craignant l'ouvrage,

La misère dans la maison.
Il perd dans la fainéantise
Des jours qu'à sa mère il devrait;
Et la mère pleure à l'église,
Quand le fils rit au cabaret.

Paul n'est pas méchant, mais il aime
A noyer l'ennui dans le vin.
Vient l'ivresse; il mêle au blasphème
Maint sot discours sur le prochain.
Point d'âme qu'il ne scandalise
Par son bavardage indiscret;
Et la mère prie à l'église
Quand le fils jure au cabaret.

Le soir Jeanne mange, affaiblie,
Le pain dur qu'ont gagné ses bras :
La part de l'enfant qui l'oublie
Est là...., mais il ne rentre pas!
Aux pieds du Christ qui tranquillise
Elle court porter son regret;
Et la mère veille à l'église,
Quand le fils dort au cabaret.

En vain s'use tant de courage,
On doit un peu, comment payer?
Peu de profit, beaucoup d'ouvrage;
Faute de bois meurt le foyer.

Au travail lorsqu'elle s'épuise
Paul mène un refrain güilleret;
Et la mère souffre à l'église
Quand le fils chante au cabaret.

« Mon fils, disait la pauvre femme,
Songe, par pitié pour mes pleurs,
Non pas à moi, mais à ton âme ! »
Lui, sans partager ses terreurs,
A son deuil pourtant sympathise.
Mais l'habitude a tant d'attrait !
La mère retourne à l'église,
Et le fils rentre au cabaret.

Le ciel fut juste mais sévère.
Un soir dans sa tête le vin
Monte et bouillonne avec colère;
Il se querelle, et dans son sein
D'un ivrogne qu'il brutalise
Le couteau plonge et disparaît...
Mère ! sanglotez à l'église,
Votre fils meurt au cabaret !

GEORGES D'HEYLLI.

Le Gérant, D. JOUAUST.

Paris, imprimerie Jouaust, rue Saint-Honoré, 338.



GAZETTE ANECDOTIQUE

NUMÉRO 5 — 15 MARS 1880

SOMMAIRE.

La Quinzaine. — Le Cinquantenaire d'*Hernani*. — Les Conférences du P. Didon. — Bibliographie : Les Coquelin publicistes ; *Bonaparte et son temps*. — Théâtres : *Jean de Nivelle ; la Marjolaine*.

Varia. — Les Bals de l'Élysée. — La Question Heilbronn. — Mme Lauters et l'Opéra. — Deux Billets inédits de Mérimée. — Une Lettre de Marceau. — Deux Vers inédits de Victor Hugo. — Le Bibliophile Jacob à l'Académie.

Petité Gazette.

Variétés : Une scène inédite de *Marion Delorme*.

LA QUINZAINE. — Cette fois, c'est la question ou plutôt ce sont les questions politiques qui ont occupé et rempli toute la quinzaine. Le projet de loi Ferry, qui contient le fameux article 7, est venu en discussion au Sénat et a été rejeté par lui ; d'autre part l'affaire de ce Hartmann dont la Russie demandait l'extradition,

comme complice d'un des derniers attentats contre le tzar, a également passionné l'attention publique. L'extradition a été refusée par le gouvernement et Hartmann mis en liberté. Nous n'avons pas à discuter ces questions, d'ailleurs fort complexes, mais notre devoir de chroniqueur était de les signaler.

Les dernières élections académiques ont aussi donné lieu, surtout l'une d'elles, à beaucoup de discussions de presse. Les uns ont approuvé vivement l'élection de M. Maxime Du Camp, pendant que les autres la traitaient d'élection de défi, la regardant comme absolument politique et voulant y voir une protestation de la droite de l'Académie contre la dernière proposition d'amnistie. Il est certain que tout le bruit qu'a fait cette élection aura un retentissement qui doit durer longtemps et même encore s'accentuer lors de la réception du nouvel élu, dont le discours ne manquera pas de donner lieu à de nouvelles discussions. L'auteur des *Convulsions de Paris* sera en effet obligé, par la situation même qui vient de lui être faite, de parler de la Commune et des communards, qu'il a si vivement pourchassés; son confrère de l'Académie qui lui répondra aura aussi à signaler ce livre brûlant, qui a tant excité de querelles, comme un des principaux titres de l'élu, et tout cela nous promet, par avance, une séance qui pourra être regrettable si, de part et d'autre, on ne trouve pas un moyen de tourner la difficulté.

Dans ce même domaine littéraire, où la politique ne devrait jamais pénétrer, nous avons eu au moins, à la fin de la dernière quinzaine, un brillant et mémorable événement, et tel que sans doute la génération actuelle n'en verra plus de semblable. Nous voulons parler du cinquantenaire de la première représentation d'*Hernani*, ce vaillant drame de Victor Hugo. Le grand poète aura pu, de son vivant, voir se contracter entre lui et ce public qui l'applaudit depuis tant d'années de nouvelles noces d'or, qui ont été célébrées à la fois en prose et en vers dans un banquet solennel dont nous parlons ci-après.

Le Cinquantenaire d'*Hernani*. — C'est en effet du 25 février 1830 que date la première représentation d'*Hernani*. Ce drame, si célèbre dans les fastes de l'école romantique, est donc entré le 25 février dernier dans sa cinquante et unième année d'existence, et de ceux, hélas! qui ont concouru à sa première représentation, de bruyante mémoire, il ne survit plus, avec l'auteur même du drame, qu'un seul de ses interprètes, M. Geffroy, alors à l'aurore de sa belle carrière dramatique, et qui a créé dans la même soirée trois des nombreux personnages à peu près muets qui font escorte à don Carlos et à dona Sol. Le jour même du cinquantenaire, un autre des créateurs de la pièce, M. Montigny, directeur du Gymnase, vivait encore. Il est mort quel-

ques jours plus tard, n'ayant pu, en raison de l'état de sa santé, assister à la belle fête littéraire à laquelle la Comédie-Française nous a conviés en l'honneur d'*Hernani* et de Victor Hugo.

On a donné ce jour-là la 341[e] représentation d'*Hernani*, et à cette occasion M. Worms a repris le rôle de don Carlos, qu'il détaille avec tant d'autorité et de talent. Après le drame, le rideau s'est relevé sur une cérémonie où ont paru tous les artistes de la Comédie-Française rangés autour du buste de Victor Hugo couronné de lauriers. Ce triomphe, qui rappelait celui dont Voltaire fut honoré quelque temps avant sa mort au milieu d'une représentation de sa tragédie d'*Irène*, s'est achevé, après le défilé des artistes, par la déclamation d'une pièce de vers spécialement composée par M. Coppée et dite par M[lle] Sarah Bernhardt. La dernière strophe de cette poésie vraiment inspirée a surtout obtenu un grand succès. Nous la reproduisons ici :

Et toi, poète, après ce demi-siècle, entends
Ton grand nom célébré par nos cris éclatants !
Va, nous te les devions, ces splendides revanches.
Vieux chêne plein d'oiseaux, sens tressaillir tes branches !
O vainqueur, au récit de ton premier combat,
Écoute le grand cœur de la foule qui bat !
Tout un peuple, enivré devant ta noble image,
Dépose avec amour les palmes de l'hommage
Et croit voir d'un rayon de bonheur flamboyer
Ton front marmoréen et fait pour le laurier.

Regarde, et souviens-toi de la belle soirée
Où, nous pressant autour de ton œuvre admirée,
Nous pensons la comprendre et l'aimer mieux encor :
Car ton drame et la gloire ont fait leurs noces d'or !

Le lendemain même, 26 février, Victor Hugo entrait dans sa soixante-dix-neuvième année. Le dimanche suivant, un banquet lui a été offert, à l'occasion de ce double anniversaire, dans la grande salle à manger de l'hôtel Continental, par les principaux représentants du théâtre et de la presse. Au dessert, des toasts nombreux ont été portés à l'illustre poète, notamment par M. Augier d'abord, puis par Delaunay, de la Comédie-Française, et enfin par notre confrère Francisque Sarcey. Voici le toast de M. Émile Augier :

Cher et glorieux maître,

Combien, parmi ceux qui vous offrent cette fête, combien n'avaient pas atteint l'âge d'homme, combien même n'étaient pas nés le jour où éclatait sur la scène française l'œuvre immortelle dont nous célébrons aujourd'hui le cinquantième anniversaire !

Les premiers artistes qui ont eu l'honneur de l'interpréter ont tous disparu ; ils ont été deux fois et brillamment remplacés ; les générations se sont succédé, les gouvernements sont tombés, les révolutions se sont multipliées : l'œuvre a survécu à tout et à tous, de plus en plus acclamée, de plus en plus jeune...

Et il semble qu'elle ait communiqué au poète quelque chose de son éternelle jeunesse ! Le temps n'a pas de prise sur vous, cher maître ; vous ne connaissez pas de déclin ; vous traversez tous les âges de la vie sans sortir de l'âge viril ; l'imperturbable fécondité de votre génie, depuis un demi-siècle et plus, a couvert le monde de sa marée toujours montante ; les résistances furieuses de la première heure, les aigres rébellions de la seconde, se sont fondues dans une admiration universelle ; les derniers réfractaires sont rentrés au giron, et vous donnez aujourd'hui ce rare et magnifique spectacle d'un grand homme assistant à sa propre apothéose, et conduisant lui-même le char du triomphe définitif, que ne poursuit plus l'insulteur.

Quand La Bruyère, en pleine Académie, saluait Bossuet père de l'Église, il parlait d'avance le langage de la postérité ; vous, cher maître, c'est la postérité même qui vous entoure ici, c'est elle qui vous salue et vous porte ce toast :

Au père !

Du toast que M. Delaunay a porté au nom de l'administrateur de la Comédie-Française, retenu par un deuil de famille, nous citerons l'invocation qui le termine :

Que souhaiter à Victor Hugo ? Il a lassé la renommée, on a épuisé pour lui toutes les formules de la louange, il a touché à tous les sommets. Qu'il ajoute de longues années à cette longue et prodigieuse carrière faite de gloire et de génie ! Tel doit être le seul vœu de tous nos cœurs.

Il en est bien encore un autre ! mais j'ose à peine le formuler, Messieurs, et pourtant il aurait, j'en suis sûr, votre approbation unanime. Aux drames merveilleux, à ces chefs-d'œuvre qui sont dans toutes les mémoires, le maître en ajoute d'autres qu'il tient secrets et qu'il dérobe à notre admi-

ration. Qu'il entende au moins une fois l'immense cri de joie qui saluerait l'apparition d'un nouvelle œuvre dramatique signée de ce nom resplendissant : *Victor Hugo!*

Voulez-vous vous unir à moi, Messieurs? C'est peut-être un moment unique et favorable pour lui demander, pour le supplier d'ouvrir, ne fût-ce qu'une fois, la porte de son trésor.

Enfin voici le toast par lequel Victor Hugo a répondu à son tour à ceux que nous venons de rappeler ou de citer :

Je ne veux et je ne dois dire qu'un mot.

J'ai devant moi la grande presse française.

Les hommes considérables qui la représentent ici ont voulu prouver sa concorde souveraine et montrer son indestructible unité. Vous vous ralliez tous pour serrer la main du vieux combattant qui a commencé avec le siècle et qui continue avec lui. Je suis profondément ému. Je remercie.

Je remercie Augier. Je remercie Sarcey. Je remercie M. Delaunay et la Comédie-Française. Je remercie Mlle Sarah Bernhardt, qui a prêté sa voix exquise aux vers exquis de François Coppée.

Toutes ces grandes et nobles paroles que vous venez d'entendre ajoutent encore à mon émotion.

Il y a en ce moment certaines dates souvent répétées : — 26 *février* 1802, naissance de l'homme qui parle à cette heure; 25 *février* 1830, apparition de *Hernani;* — 26 *février* 1880, l'époque actuelle. Autrefois, il y a cinquante ans, l'homme qui vous parle était haï, il était hué, exécré, maudit. Aujourd'hui...

Ces dates constatées, on demeure pensif.

Messieurs,

La presse française est une des maîtresses de l'esprit humain. Sa tâche est quotidienne ; son œuvre est colossale. Elle agit à la fois et à toute minute sur toutes les parties du monde civilisé : ses luttes, ses querelles, ses colères, se résolvent en progrès, en harmonie et en paix. Dans ses préméditations, elle veut la vérité ; par ses polémiques, elle fait étinceler la lumière.

Je bois à la presse française, qui remplit de si grands devoirs et qui rend de si grands services.

Les Conférences du P. Didon. — De tous les orateurs sacrés qui occupent en ce moment l'attention publique, il n'en est pas, croyons-nous, qui soit plus en vue et dont le succès se soit affirmé plus rapidement que le P. Didon. C'est qu'il a tout, en effet, ce moine superbe, qu'on se représenterait volontiers casque en tête et lance au poing ; il a tout ce qu'il faut à l'orateur, sinon pour émouvoir des croyants ou convaincre des incrédules, du moins pour intéresser les dilettantes de religion et forcer à l'admiration les sceptiques amateurs du beau langage. L'interdiction épiscopale qui récemment est venue interrompre ses conférences à Saint-Philippe du Roule n'a fait que pimenter la curiosité de son auditoire habituel, et beaucoup qui vont l'entendre le suivent de chaire en chaire avec cette avidité inquiète, cette arrière-pensée inavouée et sauvage qui poussait

un Anglais excentrique à suivre le dompteur Crockett dans toutes ses pérégrinations.

Cette année, le P. Didon a choisi pour texte de ses conférences à la Trinité la *restauration de la philosophie comme première condition de l'harmonie future entre la société moderne et le catholicisme*. C'est là, il faut le dire, un terrain de combat bien dangereux et que peu d'orateurs sacrés ont eu la hardiesse d'aborder jusqu'à présent. Mais nous sommes d'un siècle auquel le sentiment ne suffit plus, d'un siècle qui veut qu'on lui *démontre*, et non pas qu'on l'*émeuve*. Le P. Didon vient et nous dit : « Je démontrerai, je prouverai qu'on peut arriver à la foi par la philosophie, cette philosophie que le catholicisme a jusqu'ici traitée en ennemie, et dont je veux, moi, me faire une alliée. »

Hâtons-nous de le dire, le succès est grand. A deux heures, la vaste nef de la Trinité est aux trois quarts remplie ; une demi-heure plus tard il ne reste pas une place, et le P. Didon ne doit monter en chaire qu'à trois heures et demie. Tout Paris connaît cette physionomie un peu massive, mais à l'œil énergique, aux traits accentués, cette figure de soldat plutôt que de prêtre. On s'imagine difficilement avoir un prédicateur devant soi, et la première attitude, les premiers mouvements de l'orateur à la tribune, sont loin d'atténuer cette impression chez l'auditeur qui attend en bas, impatient. Le P. Didon, en effet, après avoir promené sur l'as-

semblée un regard assuré, s'agenouille contre le rebord de la chaire et se couvre le visage de ses mains. Mais, à travers ses doigts écartés, on sent filtrer son regard inquisiteur qui vous tâte et vous fouille : ce n'est pas un prêtre qui se recueille et qui prie, c'est un lutteur qui étudie le terrain. Bientôt il se relève, et, la tête droite, les deux poings sur la tablette de la chaire, il commence. Le débit est lent, grave ; il parle presque à voix basse. Bientôt sa voix s'élève, son teint s'anime, son geste court et dur martèle sa parole énergique ; ce n'est plus un prédicateur, c'est un apôtre, c'est un tribun ; les éclats de son éloquence emplissent la vaste nef. Puis plus rien. L'ouragan s'est apaisé, et le lutteur éponge brièvement son front inondé de sueur.

L'auditeur sort de là enthousiasmé, ravi. En sort-il convaincu ?...

BIBLIOGRAPHIE. — *Les Coquelin publicistes.* — La parole est aux frères Coquelin, l'aîné et le cadet, tous deux sociétaires de la Comédie-Française, et qui, en outre, conférencient, publient des brochures et même des livres. L'aîné vient en effet de faire paraître chez Paul Ollendorff son intéressante conférence *l'Art et le Comédien,* qu'il a dû redire plusieurs fois de suite à la salle du boulevard des Capucines. On sait que cette conférence a surtout pour but de faire ressortir la grande part que prennent les comédiens illustres dans le

succès des œuvres qu'ils interprètent, rapprochant ainsi le créateur de l'œuvre de son auteur lui-même, et le plaçant souvent sur la même ligne. La conclusion de la conférence est que le comédien, — ce que personne n'a jamais songé à contester, — est un homme comme un autre, pouvant prétendre à tous les privilèges dont jouit l'universalité des citoyens, et notamment à la décoration. Nous avons donné, dans notre numéro du 15 février, notre avis motivé sur ce dernier point.

A l'appui de sa thèse, Coquelin aîné cite, dans sa conférence publiée, une série de documents d'autant plus curieux qu'ils sont inédits. Ce sont surtout des lettres ou des pièces de poésie adressées par des auteurs illustres à de non moins illustres comédiens qui avaient interprété leurs pièces. La plupart sont à citer, Coquelin ayant tout naturellement choisi ce qu'il y avait de plus intéressant et de meilleur dans ce qui lui a été communiqué. Nous extrairons pour aujourd'hui de la brochure une touchante pièce de vers d'Augier, en la faisant précéder de l'anecdote à laquelle elle se rattache :

« Un matin du printemps de 1849, un père traversait le pont des Arts avec sa petite fille, une délicieuse enfant, et, comme elle avait la fantaisie de courir, lui, comme un enfant aussi, courait après elle, et, la rattrapant à la volée, il la soulevait jusqu'à ses lèvres et l'embrassait d'un mouvement admirable de paternité heureuse.

« Bravo ! » dit gaiement quelqu'un derrière eux, et deux mains applaudirent comme au théâtre. Celui qui applaudissait, c'était Émile Augier; le père, c'était Regnier; et Regnier, rappelant le mot fameux d'Henri IV surpris jouant avec ses enfants : « Êtes-vous père, monsieur l'ambassadeur? » demanda-t-il en riant.

« Trois mois après, le père et son illustre ami revenaient du cimetière, hélas! où ils laissaient l'enfant, et, rentré chez lui, Augier, qui remaniait alors le cinquième acte de *Gabrielle*, y ajoutait ces vers :

Nous n'existons vraiment que par ces petits êtres,
Qui dans tout notre cœur s'établissent en maîtres,
Qui prennent notre vie et ne s'en doutent pas,
Et n'ont qu'à vivre heureux pour ne pas être ingrats.

« Et ces vers, si charmants et si vrais, à quelque temps de là le père lui-même les disait sur la scène, imposant, comme artiste, silence à ses douleurs, ou plutôt, par une espèce de courage propre à notre art, les pétrissant avec celles de son rôle pour en faire une création admirable... Et c'est pour le remercier et consacrer ses souvenirs qu'en lui envoyant sa brochure Augier écrivit sur la première page des strophes que j'ai là :

GABRIELLE

A mon ami Regnier.

Vous souvient-il du jour où je vous rencontrai,
Le père avec la fille? Un jour de mois de mai,

Ou d'avril, ce me semble.
Vous couriez sur le pont comme des écoliers,
Épanchant en propos tendres et familiers
Le bonheur d'être ensemble.

Et vous étiez si bien de tout le reste absents,
Qu'en vos bras tout à coup, sans souci des passants,
Vous l'avez embrassée.
Ce gai débordement d'un cœur heureux et plein,
Et ce joyeux baiser, vers un monde serein
Élèvent ma pensée.

Le reflet d'un bonheur, hélas ! si tôt perdu,
Comme un tiède rayon dans mes vers répandu,
Pour vous y brille encore,
Et met notre amitié, pauvre cœur désolé,
Sous l'invocation de votre ange envolé
Qui les a fait éclore.

Coquelin cadet a de moins hautes visées littéraires que son frère, ce qui ne l'empêche pas d'avoir publié ces jours-ci chez Tresse un volume bien amusant, qu'il a signé du pseudonyme de *Pirouette* et intitulé avec beaucoup de justesse et d'à-propos *le Livre des Convalescents*. Jamais titre ne fut en effet à ce point justifié ! Le livre de Coquelin cadet, qu'Henri Pille a en outre illustré de bien spirituelles pochades, est un éclat de rire d'un bout à l'autre. C'est un recueil d'anecdotes à la fois comiques et bizarres, d'aphorismes drolatiques, de jeux de mots

inénarrables, et même de ces « combles » qui sont si fort à la mode aujourd'hui. Nous n'aurions ici que l'embarras du choix pour citer quelques-unes de ces folles plaisanteries; mais nous devons nous borner à vous donner la drôlerie suivante qui figure avec honneur et en très bon rang dans la série des mystifications dont le livre de Coquelin cadet nous cite les meilleurs spécimens :

« L'acteur Bache adorait se faire passer pour un ecclésiastique. Il avait un physique de curé et était toujours enveloppé dans une grande lévite noire. Un jour, il entre chez un charcutier avec une onction extrême.

« Quatre sous de galantine, mon enfant, dit Bache d'un ton mielleux à la jeune charcutière.

— Voilà, Monsieur.

— Appelez-moi mon père, mon enfant.

— Oui, mon père. Et avec cela, Monsieur?

— Je vous dis de m'appeler mon père, mon enfant, dit Bache avec douceur.

— Et avec cela, mon père?

— Trois sous de saucisson, mon enfant.

— Voilà, mon père.

— Maintenant, mon enfant, dit Bache d'une voix flûtée, cinq sous de fromage de cochon... Merci bien, mon enfant.

— Et avec cela, mon père, vous faut-il un peu de gelée?

— Merci, dit Bache avec une douceur infinie, ça me f... des vents! »

Bonaparte et son temps. — Notre ami le commandant d'état-major Théodore Jung vient de commencer, chez Charpentier, la publication d'un bien curieux travail sous le titre de *Bonaparte et son temps* (1769-1799). Jung a cherché à nous donner, dans les trois volumes que doit comprendre son ouvrage, l'histoire intime et particulière de Bonaparte avant son arrivée éclatante aux affaires, puis au suprême pouvoir. Cet ouvrage a été écrit à l'aide des documents que possèdent les riches archives du Ministère de la guerre. C'est là, en effet, que Jung a puisé presque exclusivement toutes les lettres inédites et toutes les pièces qu'il met si habilement en œuvre. Nous ne saurions suivre ici, en raison de la place qui nous est mesurée, notre ami Jung dans son récit; nous nous bornerons, pour donner au lecteur une idée des documents que Jung a eus entre les mains, à citer une lettre bien caractéristique écrite à son père par Bonaparte encore enfant, et alors élève de l'École militaire de Brienne :

Brienne, 5 avril 1781.

Mon père.

Si vous ou mes protecteurs ne me donnent pas les moyens de me soutenir plus honorablement dans la maison où je suis, rappelez-moi près de vous et sur-le-champ. Je suis las d'affi-

cher l'indigence, et d'y voir sourire d'insolents écoliers qui n'ont que leur fortune au-dessus de moi, car il n'en est pas un qui ne soit à cent piques au-dessous des nobles sentiments qui m'animent. Eh quoi! Monsieur, votre fils serait continuellement le plastron de quelques paltoquets qui, fiers des douceurs qu'ils se donnent, insultent en souriant aux privations que j'éprouve? Non, mon père, non. Si la fortune se refuse absolument à l'amélioration de mon sort, arrachez-moi de Brienne, donnez-moi, s'il le faut, un état mécanique. A ces offres, jugez de mon désespoir. Cette lettre, veuillez le croire, n'est point dictée par le vain désir de me livrer à des amusements dispendieux; je n'en suis pas du tout épris. J'éprouve seulement le besoin de montrer que j'ai les moyens de me les procurer comme mes compagnons d'études.

Votre respectueux et affectionné fils,

BUONAPARTE.

Cette lettre, nous dit Jung, est la première qui fournisse les moyens d'observer le développement des idées du futur conquérant. Elle est donc importante. Tout est, en effet, intéressant dans cette plainte amère d'un élève de douze ans, s'adressant à ce père négligent, obligé peut-être, faute de ressources, de le priver de ces petites douceurs hebdomadaires dont sont comblés les enfants fortunés.

THÉATRES. — Opéra-Comique. — *Jean de Nivelle.* — Cette nouvelle pièce en trois actes, de MM. Ph. Gille et Edm. Gondinet, dont M. Léo Delibes a écrit la musique, vient d'obtenir, à la première représentation,

un très vif succès, que les suivantes sont venues confirmer; elle promet à l'Opéra-Comique une longue série de belles représentations.

La musique de l'auteur du *le Roi l'a dit* est toujours claire, mélodique et gracieuse; mais il est moins à son aise dans les airs à effet et dans les grands morceaux d'ensemble. On a fait bisser plusieurs morceaux; c'est surtout l'air de bravoure, martialement enlevé par Jean de Nivelle, qui a excité l'enthousiasme du public. La pièce est d'ailleurs admirablement montée et compte toute la tête de la troupe : Mmes Bilbaut-Vauchelet et Engally, MM. Talazac et Taskin.

Quant au livret, qui est dû à deux hommes d'esprit, il tient honorablement le rôle, généralement effacé, qui est réservé aux paroles d'une œuvre musicale.

— Renaissance. — Reprise de *la Marjolaine.* — Qui croirait que ce nom si gracieux et si frais de *la Marjolaine* est le nom d'une centenaire, disparue depuis trois ans de son domicile légal, la Renaissance? Rien n'est pourtant plus vrai. Mais, s'il est des femmes qui défient les années, il est aussi des pièces qui ne vieillissent pas. Celle de MM. Leterrier, Vanloo et Lecocq, en dépit de ses cent représentations, est restée jeune et pimpante comme son titre. Les auteurs ont cependant voulu rajeunir encore une pièce qui n'en avait pas besoin; il y a des couplets nouveaux, de la musique inédite, et un rôle considérablement allongé, pour Mlle Mily-Meyer.

Quant à l'interprétation, elle est excellente. Autrefois la Marjolaine, c'était Mlle Granier; aujourd'hui Mlle Granier, c'est la Marjolaine. Il n'y a rien de changé en France, pas même une Marjolaine de plus. Et le public, certes, ne songe pas à s'en plaindre. Enfin cette reprise est presque une nouvelle pièce qui aura, nous en sommes sûrs, de nombreuses représentations : les cent premières ne comptent pas.

VARIA. — *Les Bals de l'Élysée.* — Un proverbe, de tous les proverbes peut-être le plus populaire, affirme que « là où il y a de la gêne il n'y a pas de plaisir ». Et pourtant aux bals de l'Élysée, il y a de la gêne, et beaucoup, au moins pendant les premières heures ; il y a aussi du plaisir, et suffisamment, au moins pendant les heures qui suivent; de sorte qu'ayant la gêne au commencement et le plaisir à la fin, il se trouve que l'impression dernière est bonne.

Le Président Grévy a donné cet hiver deux bals, dont le dernier, tout récent, n'a été ni le moins brillant ni le moins animé. On peut évaluer à cinq mille le nombre des invitations pour chaque bal, et, pour qui connaît les quinze ou vingt petits salons de l'Élysée, ce nombre fantastique explique suffisamment la gêne dont nous parlions plus haut. Les lecteurs de notre *Gazette* nous en voudraient s'ils trouvaient ici l'énumération, faite dans

tous les journaux quotidiens, des personnages qui assistaient à ces deux bals, la description des toilettes, des uniformes, des festons et des astragales. Nous dirons simplement que le service de ces bals officiels est parfaitement organisé, l'orchestre de Desgranges excellent, et le buffet établi dans des conditions qui permettent aux danseurs d'en approcher : ce qui n'est pas un mince éloge pour un buffet.

La Question Heilbronn. — Mlle Marie Heilbronn vient encore de faire des siennes ! Cette cantatrice charmante, — car elle est charmante, — est entrée à l'Opéra il y a quelques mois et elle y a joué successivement trois rôles importants du répertoire : Marguerite de *Faust,* Zerline de *Don Juan* et Ophélie d'*Hamlet.* Le succès de Mlle Heilbronn dans ces trois rôles a été modéré, si modéré même que Mlle Daram a dû les reprendre presque aussitôt après elle. Le dépit sans doute a fait alors germer dans l'imagination de la jolie cantatrice, — car Mlle Heilbronn est également fort jolie, — la pensée d'obtenir la résiliation de son engagement avec l'Opéra. Un enrouement subit l'ayant, un de ces derniers soirs, empêchée de paraître dans *Hamlet,* le bruit se répandit dans les coulisses du théâtre que cet enrouement n'était que simulé. Le chagrin que ressentit Mlle Heilbronn de cette supposition donna lieu à une lettre d'elle, adressée à son directeur, et dans laquelle elle lui offrait de se re-

tirer définitivement de l'Opéra, ce que M. Vaucorbeil s'empressa d'accepter. Et voilà comme quoi nous ne verrons plus la charmante Mlle Heilbronn, — à l'Opéra du moins, — car la fantaisiste et nomade cantatrice vient d'acheter, au prix d'environ 500,000 francs, un magnifique hôtel dans l'avenue du Bois de Boulogne, hôtel qui va devenir prochainement, dit-on, le temple de l'hyménée.

Mme Lauters et l'Opéra. — Notre confrère Escudier a publié dans *la Liberté*, il y a quelques jours, un curieux article tout plein d'anecdotes sur Verdi, que la prochaine représentation d'*Aïda* met aujourd'hui tout à fait en évidence. En voici une fort intéressante et qui est en quelque sorte documentaire :

« A l'époque où l'on montait *le Trouvère* à l'Opéra, il paraissait impossible de découvrir une artiste de force à chanter le rôle de Léonore. Il en était une pourtant dont Verdi se souvenait pour l'avoir entendue dans *Freyschütz*, au Théâtre-Lyrique. C'était Mme Deligne-Lauters, une voix splendide, un vigoureux tempérament dramatique. Malheureusement Mme Lauters semblait introuvable. Cependant on finit par obtenir une indication précise. Nous allâmes avec Nérée-Desarbres, secrétaire général de l'Opéra, du côté du boulevard de Vincennes, et nous finîmes par trouver, après maints efforts, la chambre meublée où demeurait l'artiste. Nous

frappons, Mme Lauters se lève en toute hâte, ouvre, et en quelques mots nous lui expliquons le but de notre visite. « Verdi veut vous entendre; on vous cherche depuis longtemps. Il s'agit de créer un grand rôle à l'Opéra. » En dix minutes l'artiste fut prête, et nous montâmes en voiture.

A l'Opéra, Verdi et Alphonse Royer attendaient sur la scène notre arrivée. Nous fûmes reçus tous trois avec une évidente satisfaction. Mme Lauters n'avait pas émis un son depuis plusieurs semaines. On lui demanda de chanter, et elle commença l'air de *Freyschütz;* elle n'eut pas besoin de le terminer. Verdi s'approcha de Royer et lui dit à l'oreille : « Engagez! signez vite! et je reste. »

L'engagement fut fait le jour même; le lendemain, Mme Lauters répétait *Léonore*. On sait le reste. C'est à Verdi et au *Trouvère* que la cantatrice, devenue plus tard la femme de Gueymard, le ténor, dut la brillante position qu'elle occupa longtemps à l'Opéra et sa renommée. »

Deux Billets inédits de Mérimée. — Un de nos lecteurs, M. C. Henry, nous communique les deux billets suivants de l'auteur de *Colomba,* extraits des papiers de Libri, à la Bibliothèque nationale, et à lui adressés.

Monsieur,

Je suis bien heureux que mon livre ne vous ait point paru

trop ennuyeux [1], et le suffrage trop flatteur que vous voulez bien lui donner est du plus haut prix pour moi.

Je vous remercie beaucoup de l'ouvrage que vous m'envoyez [2] et que je vais lire avec un vif intérêt. Au milieu d'un capharnaüm de brochures, je n'ai pu encore retrouver un recueil de ballate et de voceri corses imprimés. Je prends la liberté de vous envoyer quelques-unes de ces poésies manuscrites, vous demandant grâce pour l'orthographe qui n'est pas facile pour un patois aussi sauvage que le corse.

Veuillez agréer, Monsieur, avec tous mes remerciements l'expression de ma plus haute considération.

P. Mérimée.

[1841.]

Mon cher maître,

Je serais allé vous voir, mais on me dit que vous n'admettez que Mgr l'Archevêque de Paris, et que vous refusez votre porte aux ministres du Roi. Permettez-moi donc de vous solliciter par lettre. Je voudrais vous demander votre voix pour mon ami Mohl, persan de profession, traducteur du schah Namé, lequel voudrait bien hériter de la chaire (au Collège de France) de M. Jaubert. J'avais à vous dire que c'est le meilleur garçon du monde, le plus spirituel des orientalistes, et que je ne lui connais qu'un seul défaut, c'est d'appartenir à la religion prétendue réformée, mais nous lui lâche-

1. Nous croyons que Mérimée fait allusion ici à son *Voyage en Corse* (1840). La fin de la lettre semble confirmer cette supposition.
2. Il s'agit très probablement ici de l'*Histoire des sciences mathématiques en Italie* (4e volume, 1841).

rons le vertueux abbé Dupanloup et nous le convertirons si vous nous aidez.

Adieu, mon cher maître, guérissez-vous bien vite et croyez-moi votre tout dévoué.

P. MÉRIMÉE.

Mardi, 2 février [1847].

Une Lettre de Marceau. — La ville de Chartres, fidèle à ses traditions, vient de célébrer le 111e anniversaire de la naissance de Marceau. A ce propos *l'Union agricole d'Eure-et-Loir* a publié une lettre inédite de l'illustre général, à laquelle nous croyons devoir offrir l'hospitalité de notre *Gazette*.

6 novembre 1794.

Au quartier général, à Bonn, le 16 brumaire an III de la République française une et indivisible.

Marceau, général de division, commandant l'aile droite, à Périer de Tremémont, avocat à Paris.

Je te félicite de bien bon cœur, mon cher ami, sur les engagements que tu vas prendre. Ils sont les seuls qui peuvent faire espérer quelque bonheur. La connaissance que j'ai de ton caractère m'assure que l'hyménée t'en prépare de bien doux. Je ne regrette, au milieu de ce que tu appelles gloire, que de ne pouvoir m'assimiler à toi en prenant une jeune et charmante compagne ; c'est là qu'on trouve la vraie jouissance, ce n'est que là, mon ami, qu'on peut se dire heureux ; tout le

reste n'est qu'éphémère : l'amitié seule nous dédommage de ce vide immense que nous sommes forcés d'éprouver quand nous ne tenons pour ainsi dire à personne.

Veuille donc te souvenir quelquefois que tu m'accordas la tienne, que toujours je la méritai, et, par des nouvelles fréquentes, distrais-moi des occupations multipliées dont je suis accablé. Il m'est toujours bien doux, et c'est même la seule satisfaction que j'éprouve, que celle de me rapprocher de mes anciens et vrais amis. Je t'embrasse.

MARCEAU.

Charge-toi de présenter mes civilités à ton épouse, que je ne connais point, je crois, mais qui me devient intéressante du moment qu'elle t'appartient.

Deux Vers inédits de Victor Hugo. — C'est notre ami Claretie qui les cite dans la Chronique bi-hebdomadaire qu'il vient d'inaugurer au journal *le Temps :*

« C'est à Sarah Bernhardt, à l'Odéon, pendant les répétitions de *Ruy Blas*, en 1872, que Victor Hugo, placé aux fauteuils d'orchestre, la voyant s'asseoir sans façon sur une table à droite de la scène, tandis que Lafontaine récitait son rôle, fit passer un bout de papier avec ces deux vers tracés rapidement au crayon :

Une reine d'Espagne, honnête et respectable,
Ne doit pas, — comme ça, — s'asseoir sur une table.

Mlle Sarah Bernhardt a sans doute conservé l'autographe : il est précieux. »

Le Bibliophile Jacob à l'Académie. — Un journal avait

dit que le bibliophile se portait candidat au fauteuil laissé libre par la mort de Jules Favre, et la chose avait paru si naturelle que toute la presse en avait répété la nouvelle. Il paraît qu'il n'en est rien et que l'Académie devra renoncer à renfermer dans son sein le représentant le plus autorisé de la bibliophilie française. M. Paul Lacroix dément, en effet, sa candidature dans la lettre suivante, adressée au *Figaro* :

Mars 1880.

J'ai appris, par les journaux, que je m'étais présenté, ces jours-ci, comme candidat à l'Académie française. Je pouvais supposer d'abord qu'il s'agissait de mon frère Jules Lacroix, le traducteur de Juvénal et d'Horace, l'auteur du *Testament de César* et d'*Œdipe-Roi*, qui, en effet, avait obtenu douze voix dans une élection académique, il y a quinze ans ; mais mon frère, aujourd'hui presque aveugle, ne recouvrera la vue qu'après avoir été opéré de la cataracte, et il ne sera pas en peine alors de retrouver sa place à l'Académie. Quant à moi, je m'étais nommé, *proprio motu*, académicien en 1829, lorsque j'ai publié un de mes premiers ouvrages, *les Soirées de Walter Scott*, et depuis je me suis contenté de mon glorieux titre de MEMBRE DE TOUTES LES ACADÉMIES, sans songer à remplacer la quantité par la qualité.

Tout à vous.

PAUL LACROIX
(*Bibliophile Jacob*).

Cette lettre est d'un homme d'esprit, qui n'aurait pas cessé de l'être, — bien au contraire, — en maintenant une candidature qui aurait eu l'assentiment général.

PETITE GAZETTE. — NÉCROLOGIE. — M. Lemoine (Adolphe), bien mieux connu au théâtre sous le nom de Montigny et qui dirigeait depuis 1845 le théâtre du Gymnase, vient de mourir à l'âge de soixante-quinze ans. Il était né en Belgique le 5 octobre 1805 et non en 1812, comme l'affirme à tort le dictionnaire de Vapereau. On sait que cet habile impresario avait donné pendant un certain nombre d'années, au théâtre du Gymnase, un renom littéraire éclatant, à ce point que presque toutes les pièces qu'il joua alors, de 1852 à 1860, ont passé depuis au répertoire de la Comédie-Française. M. Montigny avait épousé la célèbre Rose Chéri. On se souvient encore de la mort terrible de son fils aîné Chéri Montigny en 1878. Il laisse un fils, Didier Montigny, qui va prendre provisoirement la direction du Gymnase jusqu'à l'époque à laquelle M. Koning deviendra le directeur définitif de ce théâtre, c'est-à-dire au mois de juillet.

— On annonce encore le décès de l'éditeur Souverain, fort célèbre il y a une quarantaine d'années et qui publiait alors les livres les plus en vue. C'est lui qui a édité notamment les principaux romans de Balzac. — Vient aussi de mourir M. Gabriel de Chénier, ancien chef de bureau au Ministère de la guerre, officier de la Légion d'honneur et petit-neveu des deux illustres poètes de ce nom. On doit à M. de Chénier une édition très complète des œuvres de son grand-oncle André, édition qui a donné lieu à un procès assez curieux perdu par l'éditeur Georges Charpentier, dont le père avait jadis publié la première édition d'André Chénier donnée par de Latouche. M. Gabriel de Chénier était le dernier descendant de la famille des deux poètes : leur nom disparaît avec lui. — Signalons aussi le décès du pianiste Albert Sowinski, qui a joui d'une grande notoriété sous Louis-Philippe, soit comme exécutant, soit comme publiciste musical, et qui vient de mourir à soixante-dix-sept ans. — Le fameux médecin anatomiste Th. Louis Auzoux, sous la direction duquel

tant de modèles admirables de la structure humaine ont été vulgarisés, vient également de mourir à Paris, à l'âge de quatre-vingt-trois ans. Il était officier de la Légion d'honneur.

— Le célèbre poète national russe, Foedor Nicolaëwitch Glinka, vient aussi de mourir à l'âge de quatre-vingt-treize ans. Il avait d'abord été soldat et avait pris part à la bataille d'Austerlitz. C'est surtout par ses chants patriotiques et nationaux que Glinka est devenu populaire. C'était une sorte de Béranger du Nord, également connu, comme le nôtre, dans les moindres chaumières. Les strophes qui débutent par ce vers : *Voici venir la troïka hardie!* se chantent partout en Russie, où le nom de Glinka lui survivra toujours.

Théatres. — Les Variétés ont renouvelé leur affiche le 7 mars en donnant la première représentation d'une comédie en trois actes de MM. Meilhac et Halévy, *la Petite Mère*. Le succès de la soirée a été quelque peu indécis, les deux derniers actes, le dernier surtout, étant de beaucoup inférieurs au premier ; mais la pièce pourra se relever grâce à d'habiles coupures, d'autant mieux qu'elle est admirablement interprétée par la troupe des Variétés, Mlle Céline Chaumont et M. Dupuis en tête.

— Le théâtre des Fantaisies-Parisiennes (ancien théâtre Beaumarchais) vient de remporter un vif et brillant succès avec *la Girouette,* opérette en trois actes de MM. Henri Bocage et Emile Hémery pour les paroles, et Cœdès pour la musique. La pièce est des plus divertissantes et la musique lui est encore supérieure comme esprit, et souvent même comme originalité. M. Cœdès, qui avait déja donné sa mesure comme compositeur d'opérettes avec *la Belle Bourbonnaise*, vient cette fois de se poser en maître à la suite des Offenbach, des Hervé et des Lecocq.

VARIÉTÉS

UNE SCÈNE INÉDITE DE *MARION DELORME*

La *Nouvelle Revue*, que dirige Mme Edmond Adam, publie dans son dernier numéro une scène inédite de *Marion Delorme* qui fut supprimée aux répétitions et qui n'a jamais figuré dans le drame imprimé. Voici cette scène curieuse avec l'indication de la situation du drame à laquelle elle se rattachait :

Saverny, poursuivi pour son duel avec Didier, s'est fait passer pour mort et s'est réfugié, déguisé en officier du régiment d'Anjou, chez son oncle, le vieux marquis de Nangis. M. de Laffemas, agent secret de Richelieu, vient au château pour suivre l'enquête commencée contre les jeunes gens et interroge Saverny qu'il ne reconnaît pas et ne saurait connaître sous son déguisement. C'est la fin de cette scène que nous publions. Bien qu'elle soit des plus intéressantes et présente un curieux développement du caractère de Laffemas, l'auteur avait dû la retrancher à la représentation pour ne pas rendre invraisemblable, à la fin de l'acte, la scène où Saverny se démasque.

ACTE III

SCÈNE I

LAFFEMAS ET SAVERNY

LAFFEMAS.

Comment le vieux marquis de Nangis a-t-il pris
La mort de son neveu?

SAVERNY.

Sans bruit, sans pleurs, sans cris.

LAFFEMAS.

Il l'aimait fort, pourtant?

SAVERNY.

Comme on aime sa vie.
Sans enfants, il n'avait qu'un amour, qu'une envie,
Qu'un espoir, — ce neveu, qu'il aimait d'un cœur chaud,
Quoiqu'il ne l'eût pas vu depuis cinq ans bientôt.

LAFFEMAS.

Je sais. Il m'en parlait sans cesse, en chasse, à table :
Car je l'aime de cœur, ce vieillard respectable,
Et je suis enchanté que son neveu soit mort.

SAVERNY.

Comment!

LAFFEMAS.

Vous comprenez. J'aurais eu du remord.
J'aime fort le marquis de Nangis. C'est mon hôte.
On est très bien chez lui. Mais devoir n'est pas faute...

SAVERNY.

Quoi!

LAFFEMAS.

J'avais l'ordre ici d'arrêter son neveu.
Je trouve qu'il est mort. C'est charmant!

SAVERNY, *à part.*

Ventredieu!

(*Haut.*)
Monsieur, puis-je savoir ici qui j'accompagne?

LAFFEMAS.

Monsieur de Laffemas, intendant de Champagne
Et lieutenant civil.

SAVERNY, *à part.*

Lieutenant infernal!
Celui qu'on a nommé bourreau du cardinal!
Moi qui, pour me cacher, courrier de ma mort fausse,
Venais ici moi-même y voir faire ma fosse!
Laffemas!... — Fuir serait imprudent. J'attendrai,
Car je ne puis partir avant d'être enterré.

LAFFEMAS.

Que dites-vous donc là dans vos dents?

SAVERNY.

Je calcule
Qu'il est faux que le sang passe par la jugule,
Et qu'on devrait punir Pecquet et les savants
Qui, pour voir leurs poumons, ouvrent les chiens vivants.

LAFFEMAS.

C'est affreux! Ces docteurs sont sans miséricorde!
Ce sont des cruautés à punir de la corde!

SAVERNY.

Vous les pendriez bien, n'est-ce pas?

LAFFEMAS.

A l'instant.
J'en ai fait pendre cent qui n'en faisaient pas tant!

Ces pauvres chiens! Vivants!

SAVERNY.

Vous avez dû connaître
Monsieur le maréchal de Marillac?

LAFFEMAS.

Mon maître!
Je le porte en mon cœur. — Oui, c'est moi qui lui fis
Trancher la tête en Grève. Il avait quatre fils
Charmants!

SAVERNY.

Et Bassompierre?

LAFFEMAS.

Un vaillant de Castille!
Un Dieu! C'est moi qui l'ai conduit à la Bastille.

SAVERNY.

Et Monsieur Henri deux, duc de Montmorency?

LAFFEMAS, *la main sur son cœur.*

Il est là. — Je l'ai fait décapiter aussi,
Avec Souvré, Lansac, Chamaillard, Boiscervoise. —
Ces bons amis! jamais ils ne m'ont cherché noise.
Il n'en est qu'un qui m'ait gardé rancune, un sot!
Jars, qui reçut sa grâce au pied de l'échafaud.
Nous ne nous voyons plus depuis.

SAVERNY.

Et Boutteville?

LAFFEMAS.

Celui-là m'a traité d'une façon civile!

J'en pleure d'y penser. Je l'ai fait décoller
Aux Halles. Non, en Grève. Ah! cela fait trembler!
Pour un duel! Maintenant un duel vaut la potence!

SAVERNY.

C'est renchéri.

LAFFEMAS.

Eh bien! moi qui lus leur sentence,
J'aime tous ces gens-là. Souvré m'a fait prévôt,
Lansac m'a fait baron. Le Marillac me vaut
La lieutenance avec la maison de campagne.
Montmorency m'a fait intendant de Champagne;
Ma petite fortune, enfin, je la leur dois.

SAVERNY, *à part.*

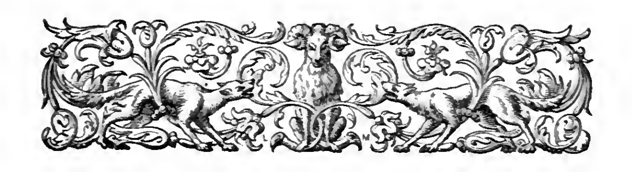
Il jouit à compter des têtes sur ses doigts!
Des morts de sa façon il fait sa litanie,
Les fait décapiter, pendre en cérémonie,
Puis il leur dit après son *Ora pro nobis.*

GEORGES D'HEYLLI.

Le Gérant, D. JOUAUST.



Paris, imprimerie Jouaust, rue Saint-Honoré, 338.



GAZETTE ANECDOTIQUE

Numéro 6 — 31 mars 1880

SOMMAIRE.

La Quinzaine. — La Vente Demidoff. — En Chine. — Un Directeur de théâtre. — Gauloiseries. — Bibliographie : *Dictionnaire des noms*. — Théâtres : *Britannicus, Aïda, les Noces d'Attila.*

Varia. — Bouts-rimés par Victor Hugo. — Comparaison n'est pas raison. — Une Jolie Réclame. — Affiches et prospectus. — Un Duel au piano.

Petite Gazette.

Variétés : La Cour d'Athènes sous le roi Othon.

La Quinzaine. — On n'avait jamais tant parlé des jésuites. Il n'est plus question que d'eux depuis le rejet de l'article 7, et leur expulsion paraît décidée en principe. On cherche en ce moment les moyens pratiques d'appliquer contre eux ce qu'on appelle les lois existantes, et il n'est pas douteux que cette fois la trop

célèbre société ne soit, au moins pour un temps plus ou moins long, d'abord chassée des écoles qu'elle dirige, puis même, au besoin, du sol de la France.

Nous n'avons point à discuter ici la question d'opportunité des mesures qui se préparent, mais l'histoire du passé démontre que cette société fameuse a toujours trouvé moyen, partout où on l'a jetée à la porte, de rentrer presque aussitôt par la fenêtre. Sa création date du 27 décembre 1540, et, du vivant même de son illustre fondateur, elle était parvenue à se répandre, en moins de sept années, dans presque tous les États de l'Europe. Dès 1541 elle envahissait par parties jusqu'à l'Asie et l'Amérique, et lorsque Ignace de Loyola mourut, en 1556, elle comptait, seulement après seize ans de création, plus de mille membres adhérents et inféodés à ses doctrines. Dès la première année de sa formation, la Société de Jésus s'infiltra en France en y créant un noviciat et des maisons d'enseignement. Quinze ans plus tard les jésuites étaient déjà aux prises avec l'Université, qu'ils commencèrent par réduire au silence malgré la bonne volonté des parlements. Chassés de France sous Henri IV, sous Louis XV, supprimés en 1773, rétablis en 1801, ces envahissants religieux sont toujours parvenus à reprendre le dessus malgré toutes les poursuites. Le pieux Charles X lui-même fulmina contre eux et le débonnaire Louis-Philippe voulut les expulser en 1845 ; mais les jésuites furent les plus forts, et, grâce

à une prudente dissimulation, ils continuèrent quand même leur propagande et leur enseignement.

L'histoire de leur règne, de leurs chutes, de leurs expulsions et de leurs rentrées successives chez nous s'est répétée de la même façon dans toute l'Europe. Chassés d'un pays, ils passaient dans un autre, attendant des jours meilleurs pour y reparaître de nouveau et finalement pour y rester. Certainement on va les chasser cette fois-ci encore, on va fermer leurs écoles, proscrire leur enseignement; mais ces saints personnages ne redoutent pas tant qu'on pourrait le croire la persécution. Le passé est là pour leur garantir l'avenir, et, à moins d'établir un cordon sanitaire tout le long de nos frontières quand on les aura mis dehors, il est bien probable que leur rentrée future, avec armes et bagages, ne sera qu'une question d'opportunité et de temps.

La Vente Demidoff. — C'est l'événement artistique de la quinzaine. On sait que le comte Anatole Demidoff, celui-là même qui avait épousé en 1841 la princesse Mathilde Bonaparte, et qui est mort le 18 mai 1870, avait réuni dans son palais de San Donato, près Florence, une collection d'objets d'art inestimable. Son neveu Paul Demidoff, qui tenait le premier rang il y a une quinzaine d'années dans la haute jeunesse dorée de Paris, et qui a hérité de ses biens, a mis en vente non seulement le palais de San Donato, qui avait fourni

à son oncle son titre de duc, mais encore toutes les œuvres d'art qu'il y avait accumulées depuis tant d'années, et qui sont célèbres dans le monde entier.

C'est pendant la quinzaine qui vient de s'écouler que s'est faite cette vente unique par l'importance et la valeur des objets qui la composent. Le catalogue est déjà à lui seul une merveille artistique. C'est un grand volume in-4°, rempli de dessins sur bois dans le texte, et de reproductions à l'eau-forte hors texte, des principaux tableaux mis en vente. Quant à la vente, elle a eu la bonne fortune d'être dirigée par le lion des commissaires-priseurs de Paris, et même de France, Mᵉ Pillet.

Pour donner une idée de la valeur immense des toiles mises en vente, il suffit de citer les chiffres atteints par les premières vacations, qui ne comprenaient que des tableaux :

Première vacation.	408,055 fr.
Deuxième —	1,026,740
Troisième —	1,254,030

Dans la quatrième journée on a commencé la vente de tableaux moins importants et des objets d'art, ou des petits objets mobiliers ; on a encore fait, avec cela, des vacations de plusieurs centaines de mille francs.

Dans le nombre des tableaux vendus figurent des œuvres de premier ordre et universellement connues :

la Femme au chien, de Drouais, 8,700 francs; *une Jeune Femme,* du même, 10,000 francs; *un Petit Paysan,* de Greuze, 27,000 francs; *les Bords de la Meuse,* de Ruysdaël, 25,100 francs; *la Halle,* du même, 15,000 francs; *l'Enfant prodigue,* de Téniers, 81,000 francs; *les Cinq sens,* du même, 75,000 francs; un Hobbema, 210,000 francs; *une Jeune Fille,* de Rembrandt, 123,000 francs; *un Homme d'armes,* du même, 102,000 francs; *Lucrèce,* du même, 146,000 francs; *Portrait de jeune femme,* du même, 137,500 francs, etc...

On voit, par ces quelques chiffres auxquels nous somme obligé de nous borner, à quel point l'attention des grands amateurs a dû être éveillée par cette admirable vente.

En Chine. — Il s'est passé, dans la dernière quinzaine, un fait absolument nouveau et dont notre *Gazette* doit conserver à jamais le souvenir. Le 15 mars, l'ambassadeur de Chine à Paris, le marquis de Tscheng, a donné un dîner public suivi d'un grand bal officiel qui a duré jusqu'au matin.

C'était la première fois qu'un ambassadeur aussi exotique ouvrait ses salons en France depuis que la France existe, et surtout c'était la première fois qu'une grande dame du haut rang de la marquise de Tscheng se montrait publiquement à des étrangers du sexe masculin. Aussi quelle curiosité que cette réception, comme

couleur locale ! Que de Chinois en costumes merveilleux et authentiques ! Et cette marquise de Tscheng, si bien accoutrée dans sa grande robe de brocart et d'or ! et ce petit bambin de cinq à six ans, son fils, dans sa jupe bariolée qui traînait jusqu'à ses pieds, et qui paraissait si étonné et si heureux à la fois de l'empressement de la foule autour de sa mère et autour de lui-même !

Le bal avait été précédé d'un dîner où figuraient, comme mets principaux, ces fameux nids d'hirondelles et ces non moins fameux ailerons de requin dont la renommée est certainement venue jusqu'à vous. Voici d'ailleurs le menu de ce repas spécial :

Potage aux nids d'hirondelles de Java
Ailerons de requin sauce Nankin
Canard rôti
Poisson à la tartare
Jambon fumé de Tsin-Houa
Poulet sauté à la pékinoise
Mouton rôti
Pigeons sautés
Gelée de Téou-Feun
Pâté de porc frais
Omelette sucrée
Gâteau à la farine de riz
Compote de fruits
Petits pains cuits à la vapeur
Glaces
Dessert varié
Vins

Un des convives nous assurait qu'en somme ces mets nationaux, accommodés à une sauce toute particulière, lui avaient paru aussi nauséabonds que possible. Ainsi ce potage aux nids d'hirondelles se compose, en dehors de ces nids gélatineux qu'on fait venir de si loin et qu'on trouve si difficilement, d'œufs de pigeon et de tiges de bambous qui ont un peu l'apparence de nos asperges. Quant aux ailerons de requin, ils sentent un peu trop l'huile dans laquelle on les a longuement laissés reposer. Enfin le jambon fumé de Tsin-Houa a un faux goût de genièvre. « Dans tout cela, ajoutait le convive, ce que j'ai préféré, c'est encore le mouton roti ! » C'était vraiment bien la peine d'aller diner en Chine !...

UN DIRECTEUR DE THÉATRE. — C'est du regretté Montigny que nous voulons parler. Lors de ses obsèques, qui ont eu lieu récemment, M. Émile Perrin, administrateur général de la Comédie-Française, a prononcé sur sa tombe un touchant éloge, qui n'a pu trouver place dans notre dernier numéro, et que nous reproduisons aujourd'hui.

Depuis trente-six ans M. Montigny dirigeait un théâtre dont l'influence a été considérable et féconde dans le mouvement littéraire et dramatique contemporain ; pendant trente-six ans il a été l'ouvrier assidu, infatigable, je ne dis pas de

sa propre fortune, mais de cette fortune complexe, profitable à tous, qui s'épand par mille canaux et qui s'appelle le succès ; pendant trente-six ans Montigny a été l'honneur d'une profession difficile, semée d'incertitudes et de dangers. Nous le considérions tous comme notre modèle et notre maître. Je suis assuré d'être l'interprète de tous ses confrères en lui rendant ici ce sincère et respectueux hommage.

Je n'ai pas à retracer ici les diverses phases de sa longue carrière ; elle est écrite dans toutes les mémoires, elle est vivante au fond de tous les cœurs. Trois mots la résument d'ailleurs : le travail, la probité, le devoir. Esclave de ces trois grandes vertus, d'où découlent toutes les autres, il fut l'homme de bien et l'homme utile par excellence. Le mérite de sa vie se mesure à ce qu'il a fait de bon pour les autres ; j'en atteste ce concours empressé, cette foule émue, les pleurs qui sont dans tous les yeux, les unanimes regrets que sa mort a fait naître.

Oui, utile à tous. Puis-je compter le nombre de ceux dont sa rare perspicacité, sa vigoureuse initiative, ont soutenu les premiers pas, qu'il a fortifiés dans le découragement ; des auteurs qui trouvaient en lui un ami sûr, un conseil respecté des artistes qu'il savait si bien deviner, dont il était si habile à mettre les dons personnels en lumière ? Puis-je oublier cette époque si brillante où le théâtre du Gymnase, le théâtre de Montigny, semblait la terre bénie du succès, où la réunion d'une compagnie d'élite assurait l'éclosion presque simultanée de tant d'œuvres remarquables ? Beaucoup de ces œuvres, mises au jour par Montigny, sont entrées dans le répertoire de la Comédie-Française ; elles ont enrichi son patrimoine. En l'en remerciant, j'acquitte donc en mon nom, comme au nom du Théâtre-Français, une dette de reconnaissance.

Ils sont rares, Messieurs, les hommes dont l'existence entière peut servir d'exemple, et qui, arrivés au bout du chemin, peuvent contempler d'un œil calme la route parcourue, et dire

aux autres : « Vivez comme j'ai vécu, mourez comme je meurs ! »

Tu fus un de ces hommes, mon cher Montigny ! La mort d'ailleurs ne t'a pas pris par surprise. Au milieu de ton labeur quotidien, sans interrompre ta tâche accoutumée, tu gardais au plus profond de toi les plaies vives des douleurs inconsolables que tu avais subies. Ceux-là sont toujours préparés à la mort, qui vivent avec le souvenir de ceux qu'ils ont perdus ; chaque jour accompli leur semble un pas de plus fait vers les êtres chers qu'ils vont retrouver.

Tu t'es endormi dans cette pensée consolante. Il faut t'envier, et non te plaindre. Tu as rejoint ta femme et deux de tes fils ; mais de l'autre vie tu vas accompagner et suivre le fils qui nous reste.

Tu lui laisses une mémoire sans tache, un nom respecté ; il sentira toujours son père à côté de lui. Je ne sais pas de plus digne vie que la tienne ; je ne sais pas de plus digne mort. Je ne te dis pas adieu, mon cher Montigny, mais au revoir.

Gauloiseries. — A propos de M. Saint-Marc Girardin, ce spirituel lanceur de reparties dont il était dernièrement question dans notre *Gazette*, nous nous souvenons d'un trait assez piquant, auquel on reconnaîtra sa verve.

Quelqu'un cherchait devant lui, sans la trouver, la façon de publier une anecdote ultra-gauloise, et s'écriait :

« Il n'est pas possible cependant de déguiser ici la vérité !

— Oh ! dit Saint-Marc Girardin, il ne faut jamais déguiser la vérité.

— Vous voulez donc que je la montre toute nue?

— Non! mais au moins présentez-la... du bon côté. »



Il vient de mourir un sous-préfet qui était en fonctions il y a vingt ans (vingt siècles!), et qui passait pour le modèle des administrateurs. C'est lui qui avait prononcé le premier une phrase devenue légendaire, et à laquelle la circonstance dans laquelle il l'avait dite donnait assez de piquant.

Debout devant sa cheminée, il causait un soir avec ses invités, et, leur expliquant combien il était au fait des moindres détails de son administration, il tenait les pans de sa redingote relevée avec ses deux mains qui battaient en mesure la partie inférieure de son individu : « Je puis affirmer, Messieurs, disait-il, qu'à présent je tiens positivement mon arrondissement dans la main!.. »

BIBLIOGRAPHIE. — *Dictionnaire des noms*. — Ce dictionnaire, nous apprend son érudit auteur, M. Lorédan Larchey, n'est pas une œuvre d'imagination; c'est un calcul de probabilités sur les formes anciennes de chaque nom. Lorsqu'une forme a plusieurs sens, l'auteur ne choisit pas, il donne tous ceux qui lui sont connus, en numérotant par ordre de vraisemblance.

Telles sont l'épigraphe et l'explication du curieux travail de bénédictin que M. Lorédan Larchey vient de

publier sur l'origine de tous les noms, travail dont un seul chiffre fera connaître la grande importance : le *Dictionnaire des noms* contient en effet la recherche étymologique de vingt mille deux cents noms relevés sur les annuaires de Paris.

Mais une citation empruntée textuellement au livre de M. Larchey sera encore, pour nos lecteurs, préférable à la plus étendue des définitions. Nous choisissons comme exemple l'étymologie du nom du célèbre évêque que M. d'Audiffret-Pasquier vient de remplacer à l'Académie française :

« *Dupanloup*. Le nombre en est grand des noms où le loup joue son rôle. Nous avons des loups purs et simples tels que *Leleux* ou *Pasdeloup* (en allemand *Wolfgang*) qui sont bien connus dans le monde des arts; nous avons les noms de lieux annonçant des sites hantés par des loups, comme *Chanteloup, Cantaloube*. D'ici vous entendez leurs hurlements. Le nom de *Pisloup* et celui de *Pisseleu*, qui fut porté par la favorite de François Ier, n'ont pas besoin d'explication. Arrivent maintenant les noms de louvetiers : *Heurteloup, Chasseloup*, *Cacheleux, Tulou, Bouteloup, Lanceleux*. Celui de *Dupanloup* me paraît devoir se rattacher à cette dernière catégorie. Il a dû s'écrire d'abord *du-pan-loup*, en trois mots. En langue d'oil le *pan* était un filet à prendre la grosse bête. De là viennent les verbes *panneauter*, qu'on emploie toujours en vénerie, et *donner*

dans le panneau (se laisser tromper), qui nous fait jouer, au figuré, le rôle des grosses bêtes du temps jadis. Le nom de *Despanlous*, qui existe, confirme notre présomption.

« *Pan* a aussi signifié *portion de terrain* (oil), ce qui rentrerait alors dans les noms de lieux hantés par les loups. »

Théatres. — Comédie-Française. — *Britannicus.* — C'est avec une certaine solennité que la Comédie-Française vient de reprendre cette tragédie de Racine, où Mlle Favart jouait pour la première fois le personnage d'Agrippine. Il est à remarquer que ce rôle considérable a toujours tenté les grandes artistes sur leur déclin, — il ne faut pas être toute jeune, en effet, pour le jouer. D'autres, comme Mlle Agar, s'y sont montrées au contraire dans les premiers temps de leur carrière. Mlle Rachel eut un jour la fantaisie d'aborder également ce dur personnage (12 avril 1848), et elle n'y réussit pas ; aussi ne le joua-t-elle que cette seule fois. Il n'y a pas bien longtemps encore, une admirable comédienne, Mme Arnould-Plessy, s'y montra à son tour (14 décembre 1872), et elle n'y réussit pas davantage. Il est évident que cette fine et précieuse interprète de Marivaux n'était point faite pour parler la langue si mâle et si haute que Racine a mise dans la bouche de la mère de Néron. Enfin, Mlle Favart a repris le

rôle ce dernier samedi (20 mars), et elle se l'est assimilé fort heureusement du premier coup. C'est bien certainement la meilleure Agrippine que nous ayons vue depuis longtemps à la Comédie-Française, et cela peut-être depuis Mlle Georges, qui a laissé de si grands souvenirs dans ce beau rôle. La tragédie de Racine était d'ailleurs exceptionnellement interprétée par la tête de la troupe tragique : MM. Maubant (Burrhus), Mounet-Sully (Néron), Volny (Britannicus), Silvain (Narcisse) et Mlle Dudlay (Junie).

Opéra. — *Aïda.* — Ce charmant chef-d'œuvre de Verdi a été enfin représenté sur la scène de l'Opéra, le 22 de ce mois, avec un succès considérable. Ce succès a même pris des proportions inusitées, en raison de ce fait que Verdi lui-même dirigeait l'orchestre, et que c'est la première fois qu'un compositeur quelconque est admis, depuis que l'Opéra existe, à prendre ainsi le bâton du commandement au détriment du chef habituel. On doit se rappeler que cette question souleva un grave orage, il y a un an, lorsque M. Gounod voulut prendre la place de M. Lamoureux au pupitre pour diriger lui-même les premières représentations de son opéra infortuné de *Polyeucte.*

On sait que l'opéra d'*Aïda* avait été commandé à Verdi par le vice-roi d'Égypte Ismaïl-Pacha, et qu'il fut représenté au Caire, pour la première fois, le 24 décembre 1871. Depuis, cette œuvre grandiose a fait son

tour d'Europe, et elle a valu partout à Verdi d'immenses ovations, notamment à Milan, où, après le grand finale du deuxième acte, il a été rappelé trente-deux fois de suite sur la scène.

Pour avoir été moins démonstratif, — au moins au point de vue de la quantité des rappels, — le succès d'*Aïda* à l'Opéra de Paris n'en a pas été moins triomphal. Ce finale splendide a eu les honneurs du *bis;* la marche des trompettes depuis si longtemps célèbre a littéralement transporté la salle. L'interprétation et la richesse de la mise en scène ont également aidé beaucoup à ce grand succès; M[me] Krauss surtout, dans le rôle d'Aïda, a été admirable. Voici d'ailleurs, comme curiosité, le détail de l'interprétation des quatre principaux rôles d'*Aïda,* à l'époque de la création et à celle des deux reprises de la pièce qui ont eu lieu à Paris :

		Le Caire.	Paris (1876).	Paris (1880).
Radamès.	MM.	Steller.	Masini.	Sellier.
Amonasro.		Costa.	Pandolfini.	Maurel.
Amnéris.	M[mes]	Pozzoni.	Waldmann.	Bloch.
Aïda.		Grossi.	Stolz.	Krauss.

Odéon. — *Les Noces d'Attila.* — Ce grand drame nouveau de M. de Bornier avait été reçu depuis longtemps par la Comédie-Française, qui ne s'empressait cependant pas de le représenter. Tantôt c'était à *Hernani,* tantôt aux *Fourchambault*, qu'il fallait donner le

pas. Et M. de Bornier attendait patiemment que l'heure vînt enfin à sonner pour lui. Mais, hélas! ce fut pour la reprise de *Ruy Blas* qu'elle sonna, et *les Noces d'Attila* demeurèrent de plus en plus enfouies dans les cartons où dorment depuis si longtemps tant d'œuvres reçues et qu'on ne jouera jamais!... Cette fois M. de Bornier perdit toute patience; il retira son drame et s'en alla le porter à l'Odéon, qui vient de nous le servir avec un grand luxe de costumes et de mise en scène, et une interprétation tout à fait remarquable pour les principaux rôles (23 mars).

Le drame nouveau de M. de Bornier est encore, comme *la Fille de Roland*, une grande pièce nationale, où les allusions fourmillent, où éclatent les sentiments nobles, patriotiques et élevés, en vers admirablement frappés et dont quelques-uns ont été accueillis par de chaudes acclamations. Quant à la trame de l'œuvre, c'est à l'histoire si exacte d'Amédée Thierry que les points principaux en ont été empruntés. Les caractères historiques sont donc scrupuleusement étudiés et respectés.

Pour l'interprétation, nous avons dit qu'elle était des plus remarquables, et cependant les grands rôles du drame sont confiés à des artistes qui précisément n'appartiennent pas à l'Odéon, tels que Dumaine, Mmes Rousseil et Méa. La troupe de l'Odéon a fourni notamment Pujol et Marais. En somme, cette réunion d'artistes d'élite constitue un grand ensemble, duquel se distin-

guent cependant tout particulièrement Dumaine et Mlle Rousseil.

Le succès a été grand, surtout pour les trois premiers actes, et ce qui nous charme, c'est que voilà enfin un succès absolument littéraire.

Aussi nos lecteurs nous sauront-ils gré de consigner ici deux des passages qui nous ont le plus frappé. Nous citerons d'abord la bénédiction donnée aux captifs par Herric, roi des Burgondes :

Mes enfants, notre espoir est fini dans ce monde;
Nous allons tous entrer dans cette nuit profonde
Qu'on nomme l'esclavage, en attendant la mort;
Mais du moins nos malheurs ne sont pas un remord.
Nous avons combattu pour Dieu, pour la patrie;
Notre âme est torturée, elle n'est point flétrie,
Et nous pouvons encore, après ce triste adieu,
Livrer d'autres combats pour la patrie et Dieu.
Bien souffrir, c'est combattre; et bien mourir, c'est vaincre.
Ne vous laissez donc pas ébranler et convaincre
Si l'on vous dit bientôt : « Le ciel est contre vous,
Et la patrie est loin... » — La patrie est en nous !
On ne la perd jamais quand on garde son culte,
Quand on prévoit sa gloire après la longue insulte.
Oui, pour sauver enfin ce grand peuple éperdu,
Surgira dans la nuit quelqu'un d'inattendu ;
Le monde, frissonnant sous le fléau qui marche,
Ne voit que le déluge aujourd'hui... Je vois l'arche !
— Entrez donc dans ce deuil sans amers repentirs,
Car vous fûtes héros et vous êtes martyrs !
Je vous bénis, vaincus de la bataille sombre
Où la victoire infâme a courtisé le nombre ;

Vieillards, femmes, enfants, en holocauste offerts
Aux noirs démons, je baise et je bénis vos fers!
Je bénis même, afin qu'elle vous soit meilleure,
Cette terre qui va vous saisir tout à l'heure,
Ce sol dur, ces forêts où se perdront vos pas,
Et ces fleuves d'exil qu'on ne remonte pas!
Et même, afin que Dieu les touche et les inspire,
Je bénis peuple et roi de ce sinistre empire!

Nous croyons devoir également reproduire les strophes si poétiques récitées par le barde Mundo dans la cérémonie des noces d'Attila.

I

Qu'il chante l'épée ou le glaive,
Le poète grec ou romain;
Ces armes qu'un vieillard soulève,
Qu'un enfant pèse dans sa main,
Mon vers sauvage les méprise!
Mais l'arme qui perce et qui brise,
Bonne à tout gigantesque effort,
Qui vole, broie, enfonce, arrache,
Je l'aime! et je chante la hache
D'Attila, frère de la Mort!

II

Elle porte dans sa poignée
Le fer que le dieu Mars perdit,
Elle a pour tranchant la cognée
Qui tua le dragon Fafdit;
Elle brille. Hordes rivales,
Accourez! Hennissez, cavales!
Venez, les corbeaux et les loups!

Du Tanaïs, des monts Carpathes,
Ours, allongez vos lourdes pattes,
La hache a travaillé pour vous !

III

O blanches filles des Burgondes,
Pourquoi hurlez-vous, le sein nu ?
C'est qu'il saisit vos tresses blondes,
Le porteur de hache inconnu.
Pourquoi le nuage qui passe
De rougeurs remplit-il l'espace ?
C'est qu'il a bu le sang germain,
C'est que l'aquilon le promène
Sur l'immense hécatombe humaine
Que la hache a faite en chemin !

IV

Et toi, reine Hildiga, dont l'âme
A banni son Dieu d'autrefois,
Accepte pour épithalame
Ce chant des Huns aux rudes voix.
Dans ta grandeur nouvelle, oublie
Et les Gaules et l'Italie,
Car tes amours ne sont plus là ;
Ouvre au maître ton cœur farouche,
Et dors dans la terrible couche,
Près de la hache d'Attila !

VARIA. — *Bouts-rimés par Victor Hugo.* — Il est toujours curieux de voir un lion s'amuser d'une souris ou d'une grenouille. C'est pourquoi il est intéressant de

prendre Victor Hugo en flagrant délit de bouts-rimés. Un soir que le poète des *Orientales* se trouvait chez Lefebvre-Deumier, — c'est Alph. Karr qui raconte la chose dans son amusant *Livre de bord* dont le troisième volume vient de paraître chez Lévy, — on joua aux jeux d'esprit et on proposa à l'assemblée les bouts-rimés suivants :

Songe.
Pié.
Plongé.
Estropié.

Hugo avait avisé autour de la table je ne sais plus quelle femme dont l'agréable visage lui avait plu, et, sans pousser plus loin l'examen, il rêva un moment, puis il fit passer à sa belle voisine le papier où il avait rempli de la manière suivante les bouts-rimés proposés :

Si Puck, le nain qu'on voit en *songe,*
Osait jamais mettre son *pié*
Dans le soulier où ton pied blanc se *plonge,*
Il en serait estro*pié !*

Or jamais Hugo n'avait vu les pieds qu'il célébrait si bien, par cette bonne raison que la dame, qui les avait fort gros, fort courts et fort laids, les cachait le plus soigneusement du monde. Aussi, en lisant les vers du poète, rougit-elle à la fois du charmant

compliment qu'il lui adressait et de la pensée que ce compliment s'appliquait si peu à elle. A partir de ce jour, elle dissimula avec plus d'adresse encore ces pieds malencontreux, fit allonger ses jupes, ajouter des volants aux volants déjà existants de ses robes, si bien que jamais on ne vit plus les pieds de Mme X..., qui disparurent en quelque sorte du monde comme certaines femmes entraient jadis en religion.

Comparaison n'est pas raison. — On a, suivant l'usage, beaucoup prêché tout ce carême, et, comme d'habitude, les prédicateurs ont agrémenté leurs discours de comparaisons destinées à tenir en éveil l'attention des auditeurs. Mais, si le style imagé a du bon, il est comme toutes les bonnes choses : point n'en faut abuser, et nous regardons comme s'étant aventuré un peu loin sur le terrain des comparaisons un certain prédicateur qui, au dire de l'*Union républicaine* de Fontainebleau, s'est exprimé en ces termes dans un de ses sermons :

« Prenez bien garde, mes sœurs, ne vous laissez pas surprendre par les pièges du démon. Voyez cette innocente brebis. Elle a une queue touffue, qui cache sa nudité... Eh bien, que, sans penser à mal, elle déplace sa queue soit à droite, soit à gauche, aussitôt le bélier, plein de ruse, s'élance, etc. »

On comprendra que nous arrêtions ici l'élan de ce bélier, tout allégorique qu'il puisse être.

Une Jolie Réclame. — On sait que M. Liseux vient d'être condamné pour avoir publié à trois cent cinquante exemplaires, et au prix de 100 francs, une traduction française de l'Arétin, dans laquelle il avait cru devoir prendre la précaution de mettre en latin les passages qui lui avaient paru les plus scabreux. Suivant l'usage constant de la typographie, le latin avait été imprimé en caractères italiques, et les juges de M. Liseux ont voulu voir dans l'emploi de ce caractère, qui attire spécialement l'attention, une aggravation du délit. Aussi le spirituel éditeur, ayant à annoncer une nouvelle publication, vient-il de le faire dans les termes suivants :

Vient de paraître chez Isidore Liseux, libraire-éditeur, 2, rue Bonaparte, à Paris : *Voltaire*, le *Dîner du comte de Boulainvilliers*, suivi de l'*Empereur de la Chine et le Frère Rigolet, Relation de l'expulsion des Jésuites de la Chine.* Un joli volume petit in-18 de 108 pages, 1 franc. L'éditeur a voulu, par cette publication, témoigner de sa déférence pour les avertissements qui lui ont été donnés : le livre n'est pas tiré à 350 exemplaires seulement; il ne coûte pas 100 francs; enfin, c'est à peine si, en cherchant bien, on pourrait y découvrir trois mots de latin.

Affiches et prospectus. — On va bien en Italie, et l'on a une manière toute spéciale de profiter de nos pièces de théâtre sans s'exposer au délit de contrefaçon. Voici, en effet, la curieuse affiche qu'on peut lire à Rome, et qui nous est signalée par *Paris-Journal.*

LA COMPAGNIE ROMAINE DRAMATIQUE
Dirigée par les artistes
A. DILIGENTI et A. ZERRI
Représentera
DANIEL ROCHAT
Comédie en trois actes
DE M. URIELLE CAVAGNARI
Propriété exclusive de la susdite Compagnie
CETTE COMÉDIE
EST L'ANTITHÈSE ABSOLUE DE CELLE DU MÊME NOM
DE M. VICTORIEN SARDOU

En voici une autre, découverte par *le Charivari* sur une des baraques de la foire à Bordeaux.

La soirée commencera par
LE TIGRE DU BENGALE
Et sera terminée par
DES FLAMMES DU MÊME PAYS

Et puisque nous sommes sur le terrain de la publicité, nous vous signalerons encore le prospectus suivant qui se distribue dans la bonne ville d'Hazebrouck, et qui va prochainement avoir son utilité, quand le retour des chaleurs fera craindre les morsures des chiens enragés :

AVIS

Je, soussigné, ai l'honneur de vous annoncer que je suis arrivé ici avec un grand assortiment d'articles bénits, que j'apporte directement de Saint-Hubert.

Ces articles bénits, servant exceptionnellement contre toutes

sortes de rages, sont bénits et touchés au siège miraculeux du Saint-Père Hubert ; les personnes qui possèdent de nos articles bénits peuvent être assurées d'éloigner d'elles toutes sortes de rages.

Jusqu'ici, personne n'a eu une telle occasion d'acheter de ces articles bénits ; tout le monde fera donc bien, dans un temps comme celui-ci, qu'on entend beaucoup parler de rage, de se munir de mes articles, afin de se préserver et ses enfants contre toutes sortes de malheurs provenant de rages.

Afin de vous convaincre de l'authenticité de mes articles bénits, je vous présenterai mes certificats signés et timbrés du doyen de la sainte Église et du bourgmestre de Saint-Hubert. Je suis aussi muni de la clef de saint Hubert servant à brûler toute race de bêtes.

Tous ces objets sont achetés avant la bénédiction, parce qu'après la bénédiction on ne peut plus faire de prix et vendre les objets ni plus ni moins cher.

En venant reprendre ce billet, j'aurai l'honneur de vous présenter mes articles bénits.

Un Duel au piano. — Si l'on en croit l'*Imparcial,* de Madrid, la ville de Valparaiso vient d'être le théâtre d'un duel peut-être unique en son genre, et dont voici le récit :

« Un musicien, gravement offensé par un autre, le défia au piano.

Le combat dura quarante-huit heures, sans manger, sans boire et sans se reposer un moment. Pendant tous ce temps, les deux artistes ont tapé sur leurs instruments sans trêve ni merci. L'une des conditions du duel portait que l'on ne jouerait point de morceau de danse d'aucune sorte.

Un des combattants a touché cent cinquante fois le

Miserere du *Trouvère*, et, au moment où il allait le recommencer pour la cent cinquante et unième fois, il est tombé lourdement sur le piano. Il était mort.

Quant à son adversaire, il a dû être transporté dans un état désespéré à l'hôpital, où l'on craint fort pour sa vie.

Les quatre témoins, car il y avait aussi des témoins, donnent des signes d'aliénation mentale.

Les pianos sont dans un état pitoyable, par suite de la durée de ces exercices qui les ont surmenés. »

Ne vous semble-t-il pas que les plus à plaindre, dans ce duel assourdissant, sont les auditeurs, s'il y en a eu?

PETITE GAZETTE. — THÉATRES. — La Porte-Saint-Martin vient d'obtenir un grand succès en revenant au genre du vieux mélodrame d'autrefois, qui a fait sa gloire. *Les Etrangleurs de Paris*, cinq actes et douze tableaux, de M. Ad. Belot, sorte de grand drame judiciaire qui fait passer le spectateur par les émotions les plus vives et les plus terribles, bien que parfois invraisemblables, ont tenu le public haletant jusqu'à la conclusion du drame, malgré l'heure avancée, — 1 h. 1/2 du matin, — à laquelle il s'est terminé le premier soir. Taillade, Vannoy, Alexandre et Mme Lacressonnière ont été unanimement applaudis.

— Les Bouffes du passage Choiseul ont également renouvelé leur affiche avec une opérette : *les Mousquetaires au Couvent*, paroles de MM. Paul Ferrier et Jules Prével, musique, pour les deux premiers actes, de M. Louis Varney, et, pour le troisième, de M. Mansour. La pièce est suffisamment amusante, la musique n'a rien de saillant et l'interprétation est ordinaire. Mlle Bennati chante avec beaucoup de brio le rôle

de Simonne, mais M. Frédéric Achard, qui joue si bien la comédie au Gymnase quand il veut, a eu le tort de vouloir s'essayer — pour la seconde fois déjà — dans le genre lyrique (rôle de Brissac), qui ne lui convient décidément pas.

— Nous avons eu à l'Opéra-Comique le début d'une future étoile, Mlle Marie Vanzandt, dans le rôle de Mignon, de l'opéra d'Ambroise Thomas, rôle que personne n'avait joué à Paris depuis le départ de son éminente créatrice, Mme Galli-Marié. C'est sous le patronage de Mmes Nilsson, Carvalho et Patti que la nouvelle venue s'est produite sur la scène de la rue Favart, où ces trois grandes artistes sont venues l'applaudir. Mlle Vanzandt, d'origine hollandaise, a une voix un peu faible, mais qu'elle conduit habilement et dont le timbre est délicieux. Ajoutez à cela un charme exotique personnel qui rappelle un peu celui de la Nilsson à ses débuts. Le succès a été très grand, surtout comme espérance pour l'avenir.

— Nécrologie. — Charles-Jean-Baptiste Jacquot, dit Eugène de Mirecourt, vient de mourir à Port-au-Prince, à l'âge de soixante-huit ans. On sait que ce célèbre pamphlétaire avait emprunté son pseudonyme à sa ville natale, Mirecourt, dans les Vosges, où il était né en 1812. La grande célébrité d'Eugène de Mirecourt lui est venue de la publication des cent biographies de contemporains qui ont paru sous son nom de 1853 à 1859. Nous ne saurions dire ici combien lui valut de procès et d'amendes — et même de prison — cette série d'indiscrétions plus ou moins exactes contre lesquelles protestèrent judiciairement toutes les parties intéressées. Au moment où il est mort, Eugène de Mirecourt était secrétaire de l'archevêque de Port-au-Prince, et il allait même entrer définitivement lui-même dans les ordres.

Bibliographie. — Notre ami Octave Uzanne vient de publier chez l'éditeur Rouveyre, sous le titre de *le Calendrier de Vénus*, un volume humoristique dont le titre seul suffit à faire connaître la nature et l'esprit. C'est précisément pour

son esprit que le livre d'Uzanne est curieux à lire; mais des mœurs et de la morale...? il est certain que Vénus ne connaissait pas cela!...

VARIÉTÉS

LA COUR D'ATHÈNES SOUS LE ROI OTHON

Nous donnons ci-après un long extrait d'une bien plus longue lettre écrite du Pirée, à un de ses amis, en 18.., par M. Charles Autran, officier de marine et cousin du célèbre poète Joseph Autran. Cette lettre donne, sur la cour du roi Othon à cette époque, de bien curieux détails, qui ont précédé d'un certain nombre d'années les révélations si piquantes faites sur cette même cour par M. Edmond About, dans son volume *la Grèce contemporaine*. Nos lecteurs verront, en rapprochant les deux textes, avec quelle vérité et quelle exactitude M. About a dépeint cette petite cour hellénique, car M. Autran n'était point un romancier, et sa lettre est forcément sincère.

Nous supprimons la date de la lettre et quelques noms propres, en raison de la vivacité un peu crue de certains portraits des personnages qu'elle met en scène.

..... Me voici donc pour deux années au Pirée, c'est-à-dire dans un infâme trou où les chiens eux-mêmes crèvent d'ennui! Pour distraction, j'aurai de temps en temps des voyages coûteux à Athènes, au milieu de la boue l'hiver, et d'une effroyable poussière l'été. Passe encore si la capitale du royaume hellénique était un séjour charmant; mais quels plaisirs trouver dans une société mélangée d'individus venus de tous les coins de

l'horizon, qui, subissant l'influence d'une petite ville, cancanent à qui-mieux mieux, malgré le surcroît de bien-être apporté parmi eux par la gent diplomatique. D'ailleurs, je ne suis plus d'un âge à m'accommoder beaucoup de ces liaisons où le cœur n'entre pour rien, où femmes et hommes passent devant nous comme des ombres chinoises, sans qu'à les quitter ou à les revoir on éprouve le moindre émoi. A Athènes, je vais dans un certain nombre de maisons, j'y suis bien reçu, et j'y passe mon temps moins désagréablement qu'à bord, par cela seul que l'expression de ma pensée y devient plus libre. Mais de tant de personnes avec lesquelles j'échange des poignées de main, il me serait difficile d'en citer une seule qui m'ait inspiré de la sympathie. Aussi ne m'est-il jamais arrivé, malgré les bals, les soirées et les dîners auxquels j'ay assisté, de me trouver complètement heureux. Je n'aime pas plus qu'une chaussure étroite ces relations avec des êtres indifférents. Ni les habits ni les chapeaux neufs ne me plaisent actuellement : il me faut mes pantoufles, ma robe de chambre, le coin du feu, et avec cela de bons vieux amis qui m'acceptent tel que je suis, me dispensent de trop grands frais d'esprit et ne se soucient pas plus que moi de respirer l'atmosphère glaciale du grand monde.

Cet hiver cependant j'ai passablement dansé. Le monde, en effet, a encore cela de charmant qu'il faut ou rompre entièrement avec lui, ou subir toutes ses

exigences. Or le commissaire de l'escadre du Levant, ne pouvant vivre en ermite, a dû, bon gré, mal gré, triste ou gai, qu'il ventât ou qu'il plût, ou bien qu'il fît beau temps, se rendre aux nombreuses réunions auxquelles, à l'occasion du carnaval, on l'a invité à Athènes.

Le départ était encore assez agréable : nous quittions la frégate; mais, à deux ou trois heures du matin, heure du retour, lorsqu'il nous fallait monter dans une méchante voiture, faire deux lieues sur un abominable chemin, et, arrivés sur le quai, attendre en grelottant que l'on eût envoyé un canot, nous avions un fameux quart d'heure de Rabelais! Nul mieux que moi n'aurait prêché alors sur la vanité des plaisirs de ce monde.

Jamais, au surplus, la cour du roi Othon n'avait été, m'a-t-on dit, aussi brillante que le dernier hiver. Cet estimable roitelet nous a donné dix bals, sept grands et trois petits. Dans les grands bals, bon nombre de rufiens se glissaient encore; mais les appartements destinés aux petites soirées dansantes n'admettaient que la fine fleur de l'aristocratie. Inutile de vous dire que les officiers de marine étrangère en faisaient partie. Ces petits bals m'ont procuré le plaisir de voir le roi en habit bourgeois, et, vrai, s'il m'avait semblé laid malgré son costume pittoresque de palicare ou son uniforme de colonel de cavalerie, je l'ai trouvé abominable avec son frac.

Il est impossible de se représenter quelque chose de

plus grotesque que ce monarque avec sa tournure de perruquier, son air bêtement souriant, et ce je ne sais quoi de dadais qui inspire pour lui une sorte de pitié : car, je dois le dire, Othon n'a pas l'air méchant ; il ressemble à un hôte paisible de basse-cour, tout en se gardant bien cependant d'être un coq ! Je lui ai fait plusieurs fois vis-à-vis, ainsi qu'à la reine, et en gigotant de mon mieux devant Leurs Majestés il me prenait des envies atroces de fou rire, tant mes pensées railleuses étaient peu en harmonie avec mon extérieur respectueux et les prescriptions de l'étiquette, qui me permettaient à peine d'effleurer la main de la reine, lorsqu'elle avait à me la donner dans une figure. En faisant « en avant », le roi prenait un petit air vainqueur qui le rendait encore plus laid ; la reine, au contraire, déployait avec une ravissante coquetterie toutes les grâces d'une danseuse de théâtre.

Malgré leurs incidents quelquefois trivials, les bals de la cour avaient cependant un cachet d'originalité sur lequel je ne me suis jamais blasé. Le costume albanais est si pittoresque chez les hommes, et il y a tant de piquant dans la coiffure des femmes d'Athènes, que les yeux ont toujours passablement à admirer. Malheureusement la société d'Athènes n'offre pas une jolie femme dans la véritable acception du mot. On y rencontre bien des figures chiffonnées, expressives, mais pas un de ces types de beauté devant lesquels chacun s'incline.

Les opinions varient tellement sur les quelques lionnes du grand monde que je me permets de les déclarer d'une beauté médiocre, supérieure cependant à leur esprit.

Nous avons eu pendant le carême quelques soirées où l'on ne dansait pas, et je me suis bien vite aperçu que les reines du bal ne brillaient pas par une conversation spirituelle ni animée. A propos de ces bals, sur lesquels il faut bien revenir puisque dans ces derniers temps ils ont été les seuls points de repère de ma vie, j'aurais voulu vous y avoir à mes côtés pendant une polonaise. Cette danse, j'en suis sûr, vous aurait fort amusé. Imaginez-vous, mon cher ami, que, par suite de l'adoption d'un usage allemand, on joue, au début de tout grand bal de la cour, un air à porter un monarque en terre, et là-dessus le roi, les grands dignitaires de la cour, les principaux ministres étrangers, prennent chacun leur chacune et promènent gravement, — à ma satisfaction, — tout ce qui réunit le triple caractère de la position, de la vieillesse et de la laideur. C'est une exhibition curieuse d'animaux prêts à devenir fossiles et de caricatures que le crayon de Cham pourrait seul reproduire. Voici d'abord M. le ministre d'Autriche, le général baron X... avec son pantalon rouge, son habit blanc, sa myriade de décorations, sa figure de pain d'épice et sa démarche de sauterelle embrochée! Vient ensuite M. de..., ministre de Bavière, vieux tambour-major podagre traînant ses pieds goutteux et auquel

son splendide habit rouge donne quelque ressemblance avec un homard. Voici M. le ministre de Saxe, à l'air narquois. Jamais il n'est aussi content que lorsqu'il peut nous faire remarquer de l'œil le vieux monstre qu'il est obligé de traîner à son bras. Et le roi?... je l'oubliais. Il est toujours le mieux traité : il conduit galamment Mme Czavellas, la femme du ministre de la guerre, ou Mme Canaris, deux jolis morceaux, je vous en réponds! Tout cet ensemble est ridicule, parce que ces vieux braves de la guerre de l'indépendance et leurs femmes sont là dans une atmosphère où ils respirent mal. On les dirait gênés dans leurs magnifiques habits. Victor Hugo a beau s'écrier en s'adressant à Canaris :

Il te reste, trésor du grand homme candide,
Ton long fusil sculpté, ton yatagan splendide,
Tes larges caleçons de toile, tes caftans
De velours rouge et d'or aux coudes éclatants!

Cette apostrophe n'est qu'une blague de poète! Canaris aujourd'hui est en uniforme d'amiral, brodé sur toutes les coutures; il porte des sous-pieds, et, sans doute à cause de son nom, il a en sautoir sur la poitrine un large ruban jaune. Sa figure, tannée comme un vieux cuir, n'a rien d'expressif et ne révèle pas le hardi brûlot qu'il a été. Sa gloire, au surplus, lui est rudement contestée. On dit que le véritable auteur de ses hauts faits a été un matelot, son compagnon, son compère.

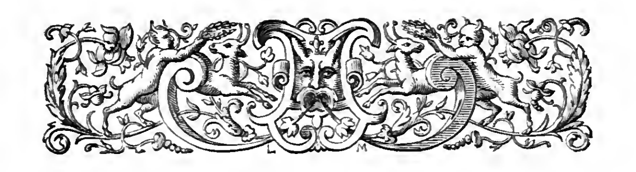
Combien je préfère à Canaris le vieux Condorioti métamorphosé en président du Sénat! Celui-ci a eu le bon esprit de se conserver le costume des îles, et on le voit à la cour avec ses gros souliers, ses bas blancs, sa large culotte de toile bleue, et une physionomie fine, expressive et cauteleuse, qui mérite l'attention. Malgré la permission de mentir accordée à qui vient de loin, ou qui est loin, j'ai eu la ferme volonté de demeurer vrai dans cette appréciation rapide de l'extérieur des personnages qui fréquentent la cour du roi Othon. Les bras me tombent à la vue d'une ancienne connaissance d'autrefois, Mme Caradja, jadis Mlle Botzaris. J'ai peine à croire que Buchot, dans son ouvrage sur la Grèce, ait écrit sérieusement : « L'autre dame d'honneur de la reine est cette vive, piquante, aventureuse, fière et noble fille du célèbre patriote Botzaris. » Avec sa poitrine étroite, sa bouche de merlan et le caractère phtisique de sa figure, il est impossible que jamais Mme Caradja ait mérité un pareil éloge. La reine, aujourd'hui, a pour dame d'honneur une jeune fille autrement gracieuse, Lumière Mavromichalis, qui porte avec un charme exquis son pittoresque costume...

CH. AUTRAN.

GEORGES D'HEYLLI.

Le Gérant, D. JOUAUST.

Paris, imprimerie Jouaust, rue Saint-Honoré, 338.



GAZETTE ANECDOTIQUE

NUMÉRO 7 — 15 AVRIL 1880

SOMMAIRE.

La Quinzaine. — Lettres inédites de Bosquet. — L'Album de Léon Gozlan. — Quelques Autographes. — Poètes ignorés. — Bibliographie : *La Comédie Française à Londres.* — Nécrologie : F. de Marescot. — Théâtres : *Rigolletto*, *le Cid.*

Varia. — Les de Bornier père et fils. — David Hume et l'Athéisme. — Abd-el-Kader. — Les Jeunes Septuagénaires. — Les Reliques napoléoniennes. — Plus d'impôts! — A propos de l'éternument. — Histoire d'une inscription. — Une affiche en vers.

Petite Gazette.

LA QUINZAINE. — C'est le célèbre professeur Adolphe-Éric Nordenskiold qui est le héros et le lion du jour. Son arrivée à Paris a été un événement considérable, qui a mis en éveil le monde géographique et littéraire. L'intrépide voyageur, qui a eu la gloire de traverser le premier, dans le nord, des passages réputés

jusqu'à ce jour infranchissables, a été l'objet, depuis quelques jours qu'il est à Paris, d'un enthousiasme extraordinaire. Partout on lui a fait fête : à la Présidence de la républiqne, à la Préfecture, au Ministère de l'instruction publique, et surtout dans la presse, où sa biographie anecdotique a donné lieu à de longs articles d'un vif intérêt.

Nordenskiold est né le 18 novembre 1832, à Helsingfords (Finlande); il est donc sujet russe. Son père était un élève de Berzelius; dès son enfance, le futur célèbre voyageur vécut au milieu de ses collections scientifiques, et, en devenant peu à peu son collaborateur, il prit le goût de ces hautes études, où il excella bientôt à ce point que dès 1857, c'est-à-dire à vingt-deux ans, il était promu maître ès arts et docteur ès sciences à l'Université de Helsingfords. L'année suivante il fit son premier voyage au Spitzberg; il le renouvela en 1861 et en 1868, et faillit périr dans ces deux expéditions. Dans la première, il se trouva nez à nez avec un ours blanc, qui, au lieu de le dévorer, le considéra dédaigneusement et s'en retourna à pas lents dans son palais de glace. En 1868, son navire fut avarié par la tempête, et il s'en fallut de peu qu'il ne sombrât avec tout son équipage. En 1872, nouvelle expédition au pôle, et en 1875 et 1876, voyages jusqu'à Iénisséi. Enfin, en 1878, le plus fameux de ses voyages, celui qui lui vaut sa renommée aujourd'hui européenne, et qu'il accomplit sur le

vapeur la *Véga*. Le navire demeura 236 jours prisonnier dans les glaces, mais Nordenskiold avait dépassé le point le plus éloigné que jamais navigateur ait pu atteindre.

Cette arrivée triomphale de Nordenskiold à Paris a détourné un moment l'attention publique du tirage de la loterie franco-espagnole, qui quelques jours auparavant avait si vivement passionné tous les amateurs d'émotions palpitantes. C'est au palais du Trocadéro que le tirage a eu lieu, et où la foule s'est retrouvée aussi nombreuse que lors de la loterie de l'Exposition universelle de 1878. Au dernier moment les billets restants avaient fait prime, et on en vendait hardiment à 4 et à 5 francs la pièce. Il est vrai que, dès que les gros lots ont été tirés, le cours normal des billets s'est bien vite rétabli; à l'heure présente, le tirage étant terminé, vous pouvez même les avoir pour rien!...

D'ailleurs, un élément de curiosité plus émouvant encore est venu solliciter et passionner l'attention publique. Nous voulons parler de ce procès de Marie Bière, et de son amant M. Robert Gentien. Dans le dépit de se voir abandonnée par lui, elle tenta de tuer ce dernier à coups de revolver au mois de janvier. Les débats de ce procès mémorable ont duré plusieurs audiences, qui se sont terminées par une magnifique plaidoirie de Me Lachaud, l'éloquent avocat de ces sortes de causes, et finalement par l'acquittement de la prévenue. Ce verdict a satisfait tout

le monde, bien que Marie Bière ne fût pas positivement intéressante et que son amant le fût encore moins ; mais la conduite de ce dernier, abandonnant dans d'assez vilaines conditions la femme que le premier il avait séduite, et dont il n'avait même pas voulu voir l'enfant, qui cependant était bien de lui, avait donné, en somme, à la jeune femme, dans cette triste affaire, un rôle beaucoup plus sympathique que le sien. Mais que toutes les femmes abandonnées se gardent bien de conclure de cet acquittement qu'elles ont désormais le droit de chercher à tuer leur séducteur et leur amant !...

LETTRES INÉDITES DE BOSQUET. — La Société des *Bibliophiles du Béarn* vient de publier deux nouveaux volumes des lettres du maréchal Bosquet, écrites par lui à ses amis de 1837 à 1860.

Voici un extrait bien pittoresque d'une lettre adressée au général Gagneur, en novembre 1840, et datée des environs d'Oran :

« Martimprey nous a conduits avec une précision parfaite. A ce moment les premières lueurs du jour paraissaient et montraient des hommes comme des silhouettes détachées du ciel. Le *bon chechia* (Bugeaud) fit prévenir la cavalerie, qui depuis deux heures marchait derrière la colonne, que le moment était venu de se lancer. Ici, mon cher Gagneur, je voudrais pouvoir

te dire l'effet produit par le goum des Douairs, quand il a filé le long de la colonne, à notre droite, sur un terrain couvert de larges pierres, au grand lancé de *fantasia,* les drapeaux déployés, la barbe blanche de Mustapha en avant de cette volée de magnifiques brigands, qui éclataient en rires moqueurs et poussaient des cris de mort contre les victimes qu'ils allaient dépouiller. A la gauche, les spahis, Jusuf en tête, défilaient sur une crête, comme une bande infernale et fantastique; on n'en voyait que les silhouettes détachées sur le ciel un peu blanchi. Les sept cents chevaux des chasseurs, bien massés, faisaient trembler le sol sous leurs pieds. Les armes voltigeaient, brillantes, au milieu de tout cela, et le cœur battait à notre infanterie, qui, malgré la fatigue de la nuit, aurait aussi volontiers pris le galop.

« Les Douairs ont fait un butin considérable; plus de trois cents ânes, soixante chevaux de guerre prêts à être montés, des juments et des poulains. Le menu butin est très abondant : il y a des bijoux d'un grand prix dans la tente de Ben-Jacoub ; on a pris vingt paires de boucles d'oreilles, des bracelets et des anneaux de pieds, en or, etc. Un Douair a coupé le pied d'une pauvre jeune femme pour avoir plus vite les anneaux qu'il ne pouvait arracher! »

Nous avons déjà dit, en parlant des précédents vo-

lumes, que Bosquet avait été d'abord l'ennemi du nouvel empire, issu du 2 décembre :

« Oui, mon vieil ami, mon cher Rivet, écrit-il de Sétif, le 3 janvier 1852, j'ai le cœur gros et je souffre en songeant aux malheurs de notre pays, comme je souffrirais si sur ma famille s'était abattue une de ces affreuses calamités plus tristes que la mort!... Nous n'aurons rien gagné à cette révolution, et nous y aurons perdu nos deux ancres de salut : le dernier respect pour la loi, respect déjà affaibli, et la sainteté de l'armée, qui, pour la première fois depuis que l'armée démocratique existe, a servi sciemment et au grand jour à déchirer la loi du pays.

« Je ne cite pas le 18 brumaire, qui n'a rien de commun avec les circonstances présentes.

« Je dis donc que tout ceci n'est appuyé sur aucun principe nouveau, mais sur ceux du Bas-Empire... Moi qui ai horreur du désordre, de la guerre civile, de tout ce qui viole la loi, de tout ce qui est mensonge et intérêt personnel, je me désole profondément, mon cher ami, parce que la dernière violence nous mène au galop à tout cela! »

Autre fragment de la lettre à Gagneur, au sujet d'une présentation à la nouvelle cour impériale :

« Rivet m'a écrit, dit-il, que tout était préparé et que

je serais bien reçu à la cour. Eh! qu'a-t-on à me demander et pourquoi un soldat aurait-il à faire sa cour ailleurs qu'aux avant-postes, autrement qu'en faisant loyalement et vigoureusement son devoir? Veut-on de moi que je serre de bon cœur les mains qui ont signé l'exil de mes amis, les mains qui se ferment quand je demande pour mes soldats blessés, et s'ouvrent toutes grandes au Champ de Mars et sur toutes les routes et partout loin de moi? Ne peut-on rester fidèle au drapeau et aimer la France de tout son cœur en gardant sa fierté et la pureté de ses sentiments?

Comment! on me blesse dans ce que j'ai de plus cher on brise l'avenir de mes amis et le mien, enfin, pour en parler plus simplement, on me marche sur le pied, on l'écrase, et l'on trouverait mauvais que je ne fisse pas des excuses, moi qui ai le pied écrasé? »

Finissons par un extrait d'une charmante lettre de Bosquet au même Gagneur, au sujet d'idées matrimoniales et de ce qu'il en pense :

« Ne te souviens-tu pas que, plus d'une fois, dans tes lettres, — quelque rares qu'elles aient été, sans reproches! — tu m'envoyais de gracieux souvenirs des tiens avec quelque charmante plaisanterie sur celui que le soldat d'Afrique avait laissé, disais-tu chez une charmante enfant, qui n'était pas accoutumée aux visages

brunis et aux allures simples et franches du bivouac... Ta dernière lettre est véritablement une embuscade, et, si j'étais plus mauvais soldat, tu m'aurais déconcerté.

« Voyons, mon cher ami, songe que je ne suis qu'un soldat pauvre, gris, sauvage, exilé, bon tout au plus à me faire tuer utilement et à rester sous un palmier nain. Au milieu des révolutions qui menacent, et après la dernière surtout, qui me classe dans les *huguenots* sentant la hart, je n'ai point un autre avenir!

« Et tu me parles d'un petit paradis! Réfléchis bien, et tu verras que ton amitié pour moi t'aveugle.

« Si j'avais eu à moi douze mille livres de rente et si j'étais moins moustache grise, j'aurais pris mon courage à deux mains pour vivre quelque temps hors d'Afrique, non avec un commandement en France, mais en course par l'Allemagne, la Russie et l'Italie. C'eût été peloter en attendant partie; pèlerinage délicieux, avec les joies d'un paradis comme celui que tu rêves pour moi!

« Mais tout me manque pour cela, et peut-être manquerait-il bien plus que tu ne penses : *pour un bonheur à deux, il faut être deux.* »

L'Album de Léon Gozlan. — Hippolyte Babou avait recueilli avec le plus grand soin toutes les boutades, plus ou moins gracieuses, que Léon Gozlan, qui n'était pas toujours tendre pour les autres, émettait devant lui

avec une certaine vivacité, sur ses confrères en littérature, même sur les plus illustres. Voici un piquant extrait de cet album, où beaucoup de méchancetés sont mêlées à beaucoup de vérités.

Nous abandonnons au lecteur l'application qu'il lui conviendra de faire des unes et des autres.

Chateaubriand. — Narcisse de la mer Morte ou du Jourdain, Homère pleureur et pas aveugle, lisant couramment l'*Iliade* sous la couverture de la *Bible*, espèce de saint Cristophe qui se fait porter par le Christ.

Lamartine. — Un voluptueux à cantique et à nacelle. On le canonisera sous ce nom : saint Alphonse de Parny.

Victor Hugo. — Un minutieux et un grandiose : Michel-Ange Meissonier.

Sainte-Beuve. — Croquant et fondant, onctueux et savoureux; un vrai pâté d'anguilles.

Alfred de Vigny. — Une admirable extinction de voix.

Alfred de Musset. — Lord Byronet.

Henry Mürger. — Polyte Musset.

Octave Feuillet. — Musset avait une tirelire d'or où il jetait ses gros sous en rentrant, quand il était gris. Petit jeune homme pauvre, tu as cassé la tirelire, et te voilà riche.

Ernest Renan. — Le plus doux des hommes cruels : Fénelon-Strauss, auteur de la *Vie de Jésus.*

Guizot. — J'ai rencontré un jour, sur un glacier suisse, un Anglais éloquent qui parlait français. Si ce n'est pas M. Guizot, qui est-ce donc?

Thiers et Scribe. — O le grand historien, cet Adolphe Scribe! ô le grand vaudevilliste, cet Eugène Thiers!

Georges Sand. — Talent viril, dit-on. Pas du tout. Romancier pour femmes.

Jules Sandeau. — Ah! celui-ci, talent très viril! Romancier pour dames : voilà la nuance.

Madame de Girardin (Vte de Launay). — La muse de la patrie établie marchande de modes, rue Vivienne.

Stendhal. — Un Mérimée bouillonnant.

Mérimée. — Stendhal en gelée.

Armand Marrast. — Armand Carrelet, jolie réduction du grand Armand, pas Richelieu, Carrel!

Gustave Planche. — Vicaire Savoyard, de la confession protestante des *Deux-Mondes.* Il prêche à la chapelle Saint-Benoît, au premier étage, au fond du jardin, la porte à droite.

Méry. — Gascon de Marseille. Il affirme que je ne suis jamais allé aux Indes, parce que, n'y étant jamais allé, lui, il ne m'y a jamais rencontré, moi. Te tairas-tu, Bouche-du-Rhône?

Michelet. — Une voix de femme... une voix d'enfant... Plaintes, gémissements, cris de détresse... Ah!

c'est déchirant !... Je suis ému, j'accours..., ni enfant ni femme !... Un homme souple et fort se jette à mon cou, m'étreint et me terrasse. C'est un assassin, c'est un filou... C'est Michelet !

Alphonse Karr. — Le bon sens printanier, un buisson d'épines, piquant et parfumé. Il a trop souvent quitté Paris, trop habité Sainte-Adresse, trop résidé à Nice, trop *sauveté* ci, trop jardiné là... Il a fini par avoir l'air provincial. J'ai eu quelquefois envie de l'appeler Karr-Cassonne.

Louis Veuillot. — Voilà le marchand de marée : « Talent qui glace, qui glace ! talent nouveau ! » Bouchez-vous le nez, mon ami.

Balzac. — Hercule en pantoufles, faisant des feuilletons aux pieds de ses créanciers.

Quelques Autographes. — Nous empruntons les indications suivantes à un des derniers catalogues de ventes d'autographes de M. Charavay :

Henri Mürger. — Lettre à Léon Noël de 4 pages in-8° (22 juillet 1842), cotée 20 fr.

Très curieuse lettre littéraire. Il le remercie de l'insertion, dans le journal *le Foyer*, de deux de ses compositions : *le Saule* et *Blandusia*. Il lui propose un petit article intitulé : *Un amour à l'hôpital*, histoire d'une passion d'un de ses amis pour une sœur de charité, puis un autre article intitulé : *le Droit de visite*. Par suite de son état de détresse, qui l'a obligé

de mettre ses habits *au clou*, il ne peut, à son grand regret, continuer ses visites chez Jouy, où on rencontre illustre compagnie. Il termine par de piquants détails sur ses amours : « Mes amours ont viré de bord quant à ma grosse. La Danoise est une charmante femme; je la vois une fois par semaine, et avec beaucoup de plaisir. »

Dumas (Alex.) fils. — Lettre d'une page pleine à un de ses confrères (sans date), cotée 5 fr.

Spirituelle épître où il s'excuse de n'avoir pu lui rendre visite étant allé à Paris pour faire une répétition. Il est reparti en hâte avant la reprise. « Je suis, dit-il, comme les chiens, je n'aime pas beaucoup qu'on me mette le nez dans ce que j'ai fait. »

Viennet. — Lettre à M. Gosse, 3 pages in-4° (Toulon, 30 juin 1812), cotée 15 fr.

Curieuse et spirituelle lettre littéraire. Détails sur l'impression de ses *Épîtres*, éditées par Michaud. « Quant aux négligences que vous avez décourvertes, il m'est arrivé d'en trouver aussi dans Racine, et plus encore dans Voltaire. » Il travaille à une nouvelle tragédie qu'il va présenter à MM. les comédiens français. Il vient de voir jouer la comédie des *Deux Gendres*, de M. Étienne. Ayant l'intention de concourir pour le prix que l'Académie française doit décerner, il y enverra un poème intitulé : *Goffin*.

Poètes ignorés. — Qui se doutait que l'ancien sénateur Hippolyte de Lorgeril, qui est mort il y a quelques mois, avait été poète, dans sa jeunesse d'abord, ce

qui est une excuse, puis plus tard, dans son âge mûr, en 1869, alors qu'il publia à Rennes sa *Chaumière incendiée*.

Nous extrayons des œuvres diverses de ce poète ignoré sa profession de foi d'abord, qui est bien celle d'un vrai Breton bretonnant :

Je suis un de ces fils de l'aride Bretagne,
Qui naissent sur la lande aux dolmens de granit,
Respirant l'air des flots et l'air de la montagne,
Et baisent les degrés du calvaire bénit ;

Qui, loin de la cité, de leur château sauvage,
Font trembler sur les pins les accents de leurs cors ;
A qui le choc des mers, les cent voix de l'orage,
Les cris du goëland, semblent de doux accords.

Comme eux tous, j'ai lancé mon cheval sur la voie
Et des loups au poil fauve et des fiers sangliers ;
Comme eux, j'ai tressailli d'une féroce joie
Quand le sang ruisselait sous la dent des limiers.

Ce Breton authentique, — il en reste si peu aujourd'hui ! — a célébré aussi dans ses vers un autre Breton, des plus illustres celui-là, Chateaubriand, et voici en quels termes il nous dépeint le roc du Grand-Bé, qui sert, à Saint-Malo, de tombeau à l'auteur du *Génie du Christianisme* :

Voyez-vous vers le nord ce roc à tête grise,
Où sous l'aile du vent la vague ivre se brise,

Ce roc qui fait trembler nos rudes matelots
Quand ils y sont traînés par la houle des flots ?
Eh bien ! c'est lui... Ce roc solitaire et sauvage,
Semblable au dos d'un monstre échoué par l'orage,
Que l'innombrable essaim des cormorans plaintifs
Se dispute en criant au milieu des récifs,
C'est lui qu'il a choisi pour reposer sa tête
Et s'endormir à l'aise au sein de la tempête,
Celui qui vint là même entendre, comme vous,
Les imprécations de la mer en courroux,
Et songer, sur ce mur, aux savanes lointaines
Où devaient le pousser ces vagues incertaines.

Citons encore un autre poète, à coup sûr ignoré, lui aussi, comme poète, car il a illustré le nom de Henri Regnault aussi bien par des ouvrages de peinture rares et charmants que par sa fin héroïque. Henri Regnault était poète à ses heures, et voici quelques-uns des vers énergiques dans lesquels il célébrait le fameux négus Théodoros, après la prise de Magdala :

LA MORT DU NÉGUS.

Tu dors dans ton cercueil, froid et sanglant. Ta tête,
O superbe Négus ! n'a plus déclair qui jette
L'épouvante et l'horreur sur les camps éblouis ;
Ton souffle ardent, semblable au simoun qui dévaste,
Ne sort plus maintenant de ta poitrine vaste
Pour disperser tes ennemis.

Le poète t'aimait avec ta cour royale,
Avec tes grands lions à tête colossale,
Et ton sérail d'ébène aux riches vêtements :

Ce mélange inouï d'horribles vautours chauves,
De femmes aux doux yeux, de tigres aux yeux fauves,
De soupirs, de rugissements !

Tu mourus simplement, comme un héros antique,
Dans ton palais brûlant, résigné, l'œil stoïque,
Léguant ton fier exemple aux rois de l'univers.
— Naguère on te voyait, au fort de la bataille,
Traverser, sabre au vent, l'ouragan de mitraille
Et resplendir de mille éclairs !...

BIBLIOGRAPHIE. — *La Comédie-Française à Londres.* — Nous venons de publier sous ce titre, chez l'éditeur Paul Ollendorff, un volume dans lequel se trouvent racontés par le menu les trois voyages entrepris par la Comédie-Française de 1868 à 1879. Nous avons annexé à notre travail beaucoup de documents inédits, et, entre autres, des lettres pleines d'intérêt de M. Ed. Thierry, l'ancien directeur de la Comédie-Française. Enfin nous donnons dans la deuxième partie du livre, le Journal inédit de Got, l'éminent sociétaire, pour le voyage de la Comédie en 1871, et celui de notre confrère et ami Sarcey, pour le voyage de 1879. Ces deux documents sont d'un intérêt spécial, sur lequel nous n'avons pas besoin d'insister. Le Journal de Got, écrit sur un simple carnet de poche, est une suite bien curieuse de renseignements et d'impressions personnelles, notés au jour le jour et sans aucune prétention d'écrivain. C'est la nature même de l'artiste prise sur le fait.

NÉCROLOGIE. — *F. de Marescot.* — Notre ami Ferdinand de Marescot vient de mourir, âgé à peine de trente-quatre ans. C'était un aimable garçon, intelligent et instruit, et qui, tout baron authentique qu'il était, se livrait cependant avec une certaine ardeur à des travaux littéraires et d'érudition auxquels le public n'a pas manqué de faire bon accueil.

Il avait réimprimé, en 1868, à l'Académie des bibliophiles, l'édition de 1701 des *Satires de Boileau*. La même année nous préparions avec lui notre grande édition du *Théâtre complet de Beaumarchais*, qui a paru en quatre volumes in-8°, de 1869 à 1871, à la librairie des Bibliophiles. Il a également donné une autre édition populaire illustrée du *Théâtre de Beaumarchais*, mais qui ne contenait que les chefs-d'œuvre. Beaumarchais était d'ailleurs l'écrivain que de Marescot avait pris en affection plus particulière. Il avait collectionné les éditions rares de ses pièces, et il en possédait même plusieurs curieux exemplaires. Il avait aussi une grande quantité de manuscrits, de registres et de papiers divers provenant de lui, et il méditait de s'en servir pour un grand travail dans lequel il voulait rectifier de Loménie, en bien des points où il l'avait trouvé appréciateur trop favorable.

F. de Marescot avait aussi publié le *Premier texte de La Rochefoucauld* dans le *Cabinet du Bibliophile*, et le *Temple de Gnide* dans les *Petits Chefs-d'œuvre*. Il avait

dans ses cartons une histoire du Théâtre du Marais. Enfin, au moment où il est mort, il préparait une étude sur Marivaux qui devait paraître en tête de l'édition annoncée depuis longtemps par la librairie des Bibliophiles, et dont sa maladie avait seule retardé autant la publication.

Nous tenions à conserver ici le souvenir de ce gentilhomme distingué et érudit qui disparaît prématurément au moment même où il allait prendre un rang plus sérieux encore dans les lettres.

Notre regretté ami avait été, durant la guerre, porté à l'ordre du jour de l'armée et décoré de la médaille militaire. Voici dans quelle circonstance fort piquante et curieusement périlleuse, qui est bien une aventure faite pour un bibliophile et pour un brave, et que Claretie nous raconte dans une de ses chroniques du *Temps* :

« C'était en décembre 1870. Le futur éditeur de Beaumarchais avait pris rang dans un bataillon de mobiles. Il portait allégrement le sac et, fort élégant, habitué, comme tant d'autres, aux douceurs de la vie parisienne, il allait au feu avec entrain. J'ai causé avec lui au plateau d'Avron; il n'oubliait là ni ses livres ni son XVIII[e] siècle. Un jour, à Épinay, son bataillon étant cantonné dans les maisons, Marescot avise, au premier étage d'une villa, une bibliothèque excellemment fournie et, sur les rayons, un exemplaire d'un

pamphlet assez rare contre Beaumarchais, *son* Beaumarchais à lui, son héros et son bien.

Il s'assied, parcourt le volume, tire de sa capote un carnet de poche, et, son chassepot entre ses jambes, prend des notes, absorbé par son travail, enchanté de sa découverte et sans entendre le clairon qui ordonne la retraite. Quand il a fini, le volume une fois replacé dans la bibliothèque, il met le nez à la fenêtre. O stupéfaction! En bas, dans le jardin, sous les arbres sans feuilles, il y a des ennemis et des casques prussiens. Le bibliophile est prisonnier, Beaumarchais a compromis son éditeur. Marescot prendra, comme captif, le chemin de Kehl, où M. Caron, au siècle passé, faisait imprimer Voltaire!

Eh bien, non, le voyage ne lui plaît pas. Le mobile de Paris ouvre la fenêtre, enjambe la balustrade, saute dans le jardin, tombe au milieu des Allemands, lâche son coup de fusil, saute par-dessus les haies et, toujours courant sous les balles qui le poursuivent, rejoint l'arrière-garde de la colonne française et rentre sain et sauf à son bataillon, où le fourrier le portait déjà, comme absent : *Disparu ou mort.*

Et c'est ainsi que ce pauvre et gai garçon, enterré hier, gagna pour son édition de Beaumarchais une *note* peu connue dont il constatait l'originalité et, pour la boutonnière de son habit, un morceau de ruban jaune dont il était très fier ».

Théatres. — Italien-Gaîté-Merelli. — C'est là que Mme Patti vient de reprendre, pour sa dix-septième représentation, le *Rigoletto* de Verdi, qu'elle n'avait pas joué à Paris depuis plus d'une dizaine d'années. Elle y a obtenu un vif succès. Disons même que, dans le célèbre quatuor du quatrième acte, elle s'est montrée cantatrice des plus émouvantes et des plus distinguées. Il n'y a guère que Mme Krauss qui pourrait chanter ce rôle magnifique avec autant d'ampleur et en même temps de virtuosité. Nicolini n'est guère que le clair de lune de Mme Patti, et encore pourrait-on dire que, comparativement, ce n'est même qu'un quart de lune! Nicolini était un assez bon Manrico, dans le *Trovatore,* mais comme il manque de grâce et de légèreté dans ce pesonnage du duc de Mantoue, de *Rigoletto,* qui a la prétention de représenter, ainsi que chacun sait, François Ier dans *le Roi s'amuse!*

Comédie-Française. — Reprise du *Cid.* — Le grand intérêt de cette soirée (3 avril) consistait dans la prise de possession par M. Worms et Mlle Dudlay des personnages de Rodrigue et de Chimène, où ils paraissaient pour la première fois. Tous deux n'y ont pas entièrement ni également réussi. M. Worms, qui a une vive intelligence et une grande autorité, manque malheureusement du physique brillant qui est nécessaire pour ce rôle chevaleresque et un peu romantique du Cid. Quant à Mlle Dudlay elle a de la chaleur et une bonne volonté

excessive, mais elle dépasse quelquefois la mesure. Cette reprise fait néanmoins grand honneur à la Comédie-Française, où on est heureux de retrouver de temps à autre ce vieux répertoire classique, et de voir qu'il a encore le don d'attirer la foule, sans que Talma ou Rachel y soient pour quelque chose !

VARIA. — *Les de Bornier père et fils.* — Le nouveau succès que M. de Bornier vient de remporter au théâtre avec ses *Noces d'Attila* donne un grand intérêt aux curieux détails qui suivent sur ses premiers pas dans la carrière des lettres, détails que nous empruntons à une chronique de M. Claretie :

« Il y avait, en effet, près de trente ans que M. Henri de Bornier attendait son heure, trente ans qu'il avait publié son premier ouvrage, un volume de vers, maintenant introuvable, disparu comme tous ces volumes de début où les nouveaux venus mettent parfois le meilleur de leur âme. En 1845, M. de Bornier, arrivant de Lunel, faisait paraître chez l'éditeur Desloges, rue Saint-André-des-Arts, un volume in-18 portant ce titre : *Premières feuilles,* et cette épigraphe empruntée à Virgile : *Versiculos.* Ce premier livre a d'ailleurs son orignalité : la préface, qui est en vers, est écrite par le père de l'auteur, M. Eugène de Bornier, souhaitant du fond de sa province bon vent, bonne mer, aux écrits de

son fils. Ils avaient tous, plus ou moins, ces Bornier, courtisé la Muse de génération en génération, et M. de Bornier le père, s'adressant au futur auteur d'*Attila*, lui disait, dès 1845 :

Tes vers ont plus de prix que les miens, je suppose;
Qui pourrait entre nous décider de la chose !
Je l'admets. *Feu mon père en fit, à mon avis,*
Qui sentaient leur Dorat; à ce compte, tes fils
En feront d'excellents, et tout cela fait croire
Que notre nom doit vivre au Temple de Mémoire.

« Il ne devait pas, le bonhomme resté là-bas, au pays, calme dans son fauteuil, comme il l'écrit, et « condam-« nant en riant son passé poétique », voire le triomphe de son fils; mais M. Henri de Bornier doit plus d'une fois aujourd'hui penser à ce conseiller de ses premières heures, à ce guide de ses premiers pas, à ce *préfacier* de ses *Premières feuilles*. Il y a du talent dans ce volume, où des fragments de drames, de tragédies avec Pèdre le Cruel pour grand premier rôle, alternent avec des épîtres admiratives à Chateaubriand, à Lamartine, à Victor Hugo, ou plutôt à Charles Hugo, que Bornier engage à imiter l'auteur de *Ruy Blas*.

. . . .

« M. de Bornier, qui fut longtemps un poète de salons, du salon de Mme Anaïs Ségalas et de Mme Ancelot, avant d'arriver à la foule, annonçait, en ce temps-là, sur la couverture de son premier livre, une série d'études

littéraires : *les Femmes poètes contemporaines*. Je ne crois pas que le volume ait vu le jour. C'eût été une suite de madrigaux plutôt qu'une collection d'articles de critique. A cinquante ans, M. de Bornier garde encore pour les muses de sa jeunesse des éloges attendris. Il ne compte plus ni leurs cheveux blancs ni leurs rides. Il les voit telles qu'autrefois, et je le donne comme un des rares exemples de ceux qui restent fidèles à leurs admirations premières, bon comme à ses débuts et simple après son succès comme aux heures de lutte et de fière pauvreté ! »

David Hume et l'Athéisme. — M. Jules Soury vient de donner, dans la *République française*, une série d'articles sur David Hume. Voici une anecdote piquante empruntée à cette remarquable étude critique :

« Il en était, pour Hume, de certains sentiments bas et mesquins, tels que la jalousie, comme de certaines doctrines extrêmes : il ne les soupçonnait pas chez les autres, il ne les croyait même pas possibles, parce qu'il ne les avait jamais connus. C'est ainsi qu'il témoignait très naïvement n'avoir jamais rencontré d'athées.

Samuel Romilly nous a conservé, à ce propos, l'anecdote suivante, qu'il tenait de la bouche même de Diderot : « Je vous dirai un trait de lui, mais il vous sera un peu scandaleux peut-être, car vous autres Anglais vous croyez *un peu* en Dieu ; pour nous autres, nous n'y

croyons guère. Hume dîna avec une grande compagnie chez le baron d'Holbach. Il était assis à côté du baron; on parla de la religion naturelle. « Pour les athées, « disait Hume, je ne crois pas qu'il en existe : je n'en ai « jamais vu. — Vous avez été un peu malheureux, ré- « pondit l'autre; vous voici à table avec dix-sept pour la « première fois! »

Abd-el-Kader. — On a annoncé dernièrement la mort de l'illustre émir, qui en réalité est encore des plus vivants. A ce propos, un correspondant du *Figaro* lui envoie un bien joli portrait d'Abd-el-Kader, que nous reproduisons ici :

« Notre légendaire ennemi, devenu non seulement notre pensionnaire, mais aussi notre ami (il l'a prouvé en 1860, lors des massacres de Syrie), m'est apparu sous la figure d'un petit vieillard encore très éloigné de l'autre monde, où l'ont envoyé si lestement les journaux de Paris. La coquette la plus consommée ne dissimulerait pas mieux son âge, qui flotte entre soixante-quinze et quatre-vingts ans. Il est encore droit et vigoureux, quoique de complexion fine et nerveuse, et, pendant qu'il montait devant nous l'étroit escalier qui conduit a son cabinet de travail, je ne me lassais pas d'admirer l'énergie de ce corps resté souple et vibrant, malgré les indolences de la vie musulmane. Le teint est assez fortement bistré, et la barbe menteuse a des reflets d'un

noir audacieux qui font l'éloge de son teinturier. Le dentiste est plus réservé ; l'ivoire de la bouche a jauni, et quelques vides enlèvent au sourire une partie de son charme.

Au premier aspect, l'émir n'a rien d'un héros, mais on ne tarde pas à être frappé de la belle forme de sa tête et de la clarté de ses yeux. Sa conversation (par interprète, naturellement) révèle un esprit encore en possession de toute sa vigueur, habitué à suivre les incidents de l'histoire contemporaine. Les questions aujourd'hui pendantes dans la politique internationale ont été successivement passées en revue. L'information est précise, l'opinion et la formule également nettes, chose presque extraordinaire chez un Arabe.

Après avoir savouré le café de l'hospitalité, nous nous sommes séparés avec l'effusion gracieuse qui caractérise la politesse des Orientaux, maîtres dans l'art de la cajolerie ».

Les Jeunes Septuagénaires. — M. de Mazade vient de commencer dans la *Revue des Deux Mondes*, une grande étude historique sur M. Thiers et son époque. L'éminent écrivain rappelle, pour entrer en matière, quelques anecdotes tout à fait récentes, dont la suivante nous présente le Thiers que nous avons tous connu en ses dernières années, qui ont aussi été les plus illustres et les plus remplies de toute sa vie :

« On raconte qu'un soir de ces dernières années, dans une de ces réunions familières où tout le monde passait, Français et étrangers, M. Thiers se trouvait au milieu de quelques-uns de ses plus anciens amis, ses contemporains, tous octogénaires ou bien près de l'être. Ils se livraient ensemble à une de ces conversations d'esprits éminents qui ont beaucoup vu, qui ont acquis l'expérience sans perdre le feu d'autrefois, la vigueur native, et M. Thiers, le plus animé de tous, regardant autour de lui avec une satisfaction souriante, se serait plu à dire : « C'est nous qui sommes encore les jeunes aujourd'hui ! » C'était le sentiment qu'exprimait, il y a quelque quarante-cinq ans déjà, M. de Talleyrand entrant un jour à la Chambre des pairs et se rencontrant avec quelques-uns de ses contemporains de l'Assemblée constituante arrivés, comme lui, des premiers à la séance.

Ceux-là aussi se croyaient les jeunes parce qu'ils arrivaient les premiers après avoir fait une longue route à travers les révolutions. Le mot est devenu, peut-être plus vrai aujourd'hui qu'il ne l'était il y a quarante-cinq ans, à une époque où, sans parler de bien d'autres, il y avait dans les Assemblées, dans les lettres, dans la presse, des hommes comme Guizot, le duc de Broglie, Berryer, Odilon Barrot, Lamartine, Cousin, Villemain, Thierry, Armand Carrel, le républicain généreux, à l'âme fière, au talent viril. Ce qu'il y a de certain, c'est que le siècle a vieilli depuis 1835, que les esprits ont vieilli comme le

siècle, que la sève s'est ralentie ou dispersée, — et que M. Thiers et ses amis pouvaient encore se croire les jeunes parce qu'ils sentaient en eux le souffle d'un temps qui en définitive reste le plus beau de l'histoire française après le réveil de 1789. »

Les Reliques napoléoniennes.— Nous extrayons d'une correspondance de Florence, publiée par le *Journal des Débats*, le passage suivant relatif à l'adjudication, faite à la vente de San Donato, de quelques reliques napoléoniennes :

« La vente aux enchères du musée napoléonien de San Donato était un événement au point de vue psychologique. L'authenticité des objets qui composent cette galerie est incontestable ; tout le monde en connaît la provenance. Il était curieux de voir ce que deviendraient ces dépouilles d'un grand empereur, mises à l'encan par le caprice d'un grand seigneur russe, sans qu'aucune main pieuse soit intervenue pour empêcher cette profanation. Aussi le public était fort nombreux, et cependant les enchères ont donné un résultat misérable. Un médaillon contenant des cheveux de Napoléon a été vendu 140 francs, et une de ses dents, montée en épingle, 200 francs. Un lot, comprenant sa chemise, sa culotte de peau, son mouchoir, ses bas et une serviette, n'a obtenu que 200 francs. D'autres médaillons, contenant des cheveux de la famille

impériale, n'ont trouvé acquéreur qu'à des prix encore plus dérisoires. Les seuls objets qui aient été convenablement payés sont ceux qui avaient par eux-mêmes une valeur artistique. Quant à ceux qui n'avaient qu'une valeur purement historique ou sentimentale, ils ont été, comme vous le voyez, à peu près délaissés, et les acquéreurs m'ont paru être des marchands de bric-à-brac, qui ont probablement l'intention de leur faire subir le miracle de la multiplication des pains. Il y aurait là matière à des réflexions philosophiques dont je me dispense, parce que chacun les fera de soi-même ».

Plus d'impôts ! — Tel est le cri de guerre de Mlle Hubertine Auclerc, qui, se campant sur ce principe que là où il n'y a pas de droit il n'y a pas de devoir, vient déclarer, dans une lettre adressée au préfet de la Seine, qu'elle ne payera pas ses contributions tant qu'on n'aura pas octroyé le droit de vote au beau sexe. Sa lettre est un curieux document à conserver pour l'histoire comique de notre temps, et nous la reproduisons ici :

Monsieur le préfet,

J'ai reçu un avis relatif à mes contributions pour l'année 1880. Comme je n'ai pas l'intention de les acquitter, je viens vous en prévenir et vous prier en même temps de rayer mon nom du rôle des contribuables.

J'ai bien voulu, jusqu'à cette année me soumettre aux

impositions, parce que je croyais que dans la commune, dans le département, dans l'État, qui me trouve bonne pour supporter ma part de charges, je possédais ma part de droits.

Ayant voulu exercer mon droit de citoyenne française, ayant demandé pendant la période de révision mon inscription sur les listes électorales, on m'a répondu que « la loi conférait des droits seulement aux hommes, et non aux femmes ».

Je n'admets pas cette exclusion en masse de dix millions de femmes, qui n'ont été privées de leurs droits civiques par aucun jugement. En conséquence, je laisse aux hommes qui s'arrogent le privilège de gouverner, d'ordonner, de s'attribuer les budgets, je laisse aux hommes le privilège de payer les impôts qu'ils votent et répartissent à leur gré.

Puisque je n'ai pas le droit de contrôler l'emploi de mon argent, je ne veux plus en donner. Je ne veux pas être, par ma complaisance, complice de la vaste exploitation que l'autocratie masculine se croit le droit d'exercer à l'égard des femmes. Je n'ai pas de droits, donc je n'ai pas de charges; je ne vote pas, je ne paye pas.

Ce n'est pas la première fois qu'il y a, au nom du droit lésé, insurrection de l'argent contre les prétentions du fisc.

Recevez, monsieur le préfet, mes empressées salutations.

HUBERTINE AUCLERC.

A propos de l'Éternument. — Nous trouvons dans le *Courrier de Vaugelas* un intéressant article sur le fameux *Dieu vous bénisse !* qu'il est d'usage d'adresser aux personnes qui viennent d'être prises d'un éternument :

« Le savant anglais Tylor a étudié l'origine de cette coutume de la salutation au moment de l'éternument, et, comme il l'indique avec raison, pour comprendre les

divers usages qui se rattachent à l'éternument, il faut se reporter à une doctrine fort répandue chez les races inférieures, où, de même que l'on regarde l'âme comme entrant dans le corps de l'homme ou en sortant, de même les autres esprits sont supposés pénétrer dans le corps des malades et les posséder. Tels sont les Zoulous, qui croient fermement que les esprits voltigent autour d'eux pour leur bonheur ou leur malheur, selon le cas, et s'introduisent dans leur corps, en y déterminant des maladies. D'après Callaway, un Zoulou a-t-il éternué : « Maintenant, je suis béni, dit-il ; l'esprit est avec moi, il est venu à moi. »

Pinkerton, d'après Bosman, dit qu'au siècle dernier, en Guinée, si un personnage important éternuait, tous ceux qui se trouvaient près de lui s'inclinaient en lui adressant toutes sortes de vœux.

D'après Burton, les nègres du Calabar, au contraire, repoussent celui qui a éternué comme un être malfaisant.

Pétrone mentionne le mot *Salve!* adressé à celui qui éternue. Pline le mentionne également au sujet de Tibère. Aristote rapporte que le peuple considérait l'éternument comme un acte divin.

D'après Ward, à l'Hindou qui éternue on dit : « Vie. — Avec vous », répond-il.

Tobim chayim, « Bonne vie », disent les juifs.

Gloire à Allah, disent les musulmans.

Wœs hœl, « Portez-vous bien », disait-on au moyen âge.

Que conclure de tout cela, si ce n'est que l'éternument, de même que le bâillement, est une des nombreuses réminiscences des croyances primitives parvenues et conservées jusqu'à nous ? »

Histoire d'une inscription. — A propos de la réunion annuelle des Sociétés savantes qui vient d'avoir lieu à la Sorbonne, le journal *la Paix* nous raconte une de ces anecdotes qui sont faites pour décourager les laborieuses recherches des épigraphistes :

« Il y a une vingtaine d'années, on découvrit, à Saint-Omer, une stèle qui portait l'inscription suivante :

O. M. N. E.
S. A. N. T. . . . .
. I. Q. V. . . . .
. . . A. R. J. . .
. . I. . . M. O. R. I.
N. . . O. . R. . V. M.
S. . V. N. T. A. . . .
. . . S. I. . . N. I.

On chercha longtemps ce que pouvait signifier cette inscription si maltraitée par le temps; les épigraphistes s'escrimèrent à qui mieux mieux, et firent appel à toute leur science, à toute leur imagination, pour jeter un peu de lumière dans ces ténèbres. Les uns lurent à leur ma-

nière les autres traduisirent à leur façon. Quand on eut cherché, discuté, recherché et rediscuté, un brave homme qui n'avait jamais fait d'épigraphie lut tout bonnement, à la stupéfaction générale : *Omnes antiquarii Morinorum sunt asini.* »

Une Affiche en vers. — Elle nous est révélée par *le Globe,* et elle est due aux artistes français du théâtre de Metz, qui, comme vous le pouvez voir, ont une façon fort originale d'attirer à eux le public :

AU PUBLIC MESSIN

O cher public, que nous aimons et qui nous aimes,
Apprends que samedi, seuls, livrés à nous-mêmes,
Ayant charge de frais tant soit peu colossaux,
Nous donnons la soirée unique, sans pareille,
Où vont tous les Messins, qui ne sont pas des sots,
Trouver le grand régal des yeux et de l'oreille.
Viens en foule, ce sont nos adieux, viens nous voir,
Écoute le supprême appel de tes artistes.
A l'invitation tant pis si tu résistes !
La faire est notre droit ; t'y rendre est ton devoir.

PETITE GAZETTE. — THÉATRES. — *Gaîté.* — M. de Rouville, qui n'a pu réussir à maintenir l'Opéra Populaire au square des Arts-et-Métiers, vient d'y réinstaller le drame avec une reprise du *Courrier de Lyon* et Paulin-Ménier dans son admirable création, qui l'a rendu populaire.

Ambigu. — Excellente reprise de *Robert Macaire,* le vieux drame de Frédérick Lemaitre, arrangé à nouveau par MM. Ph. Gille et Busnach, et auquel on a donné comme prologue,

en le réduisant, le drame antérieur *l'Auberge des Adrets*. Gil-Naza et Dailly jouent les deux rôles de Robert-Macaire et de Bertrand avec un succès que les grands souvenirs des créateurs, Frédérick et Serres, rendent très flatteur pour ces deux excellents artistes.

Palais-Royal. — Une nouvelle comédie de MM. Chivot et Duru, *le Siège de Grenade*, vient de s'emparer de l'affiche. C'est encore une grosse bouffonnerie, peut-être même un peu grosse, mais qui a cependant fait beaucoup rire. C'est d'ailleurs la voie nouvelle dans laquelle semble vouloir entrer maintenant le Palais-Royal que celle de ces œuvres ultra-grotesques, et même ultra-gauloises.

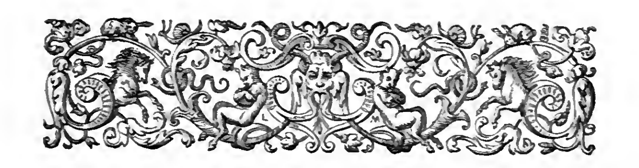
Théâtre Ballande. — Le Troisième Théâtre-Français a remporté ces jours derniers une grande victoire, et la plus grande même qu'aient obtenue jusqu'à ce jour les pièces nouvelles qu'il a données, avec un drame, *Chien d'aveugle*, de MM. Malard et Tournay. Ingénieux et touchant, bien mouvementé, quoique l'inexpérience s'y fasse encore sentir, — les auteurs sont deux jeunes, — il fait répandre tous les soirs des larmes aux habitués de M. Ballande.

Châtelet. — La nouvelle direction de notre confrère Émile Rochard vient d'être inaugurée par une brillante reprise de l'éternelle féerie *les Pilules du Diable*, rajeunie et augmentée de ballets nouveaux et de trucs extraordinaires. Le truc de la mouche d'or surtout, qui consiste à faire remplir à une jolie femme, soutenue dans les airs par des fils invisibles, le vol d'une mouche véritable, a obtenu à lui seul un succès qui attirera tout Paris au Châtelet.

GEORGES D'HEYLLI.

Le Gérant, D. JOUAUST.

Paris, imprimerie Jouaust, rue Saint-Honoré, 338.



GAZETTE ANECDOTIQUE

NUMÉRO 8 — 30 AVRIL 1880

SOMMAIRE.

La Quinzaine. — Charles Dickens à Paris. — Lettres inédites. — Quelques Autographes. — Bibliographie : *Souvenirs de Bouffé*. — Nécrologie : Gudin. — Théâtres : *l'Aventurière, la Vie de Bohème.*

Varia. — La Chaise de poste de San Donato. — Le Doyen des auteurs dramatiques. — Un Mac Mahon du XVIIIe siècle. — Choses de Portugal. — L'Enfant à plumes.

Petite Gazette.

Variétés : une pièce de Victor Hugo peu connue.

LA QUINZAINE. — Il ne nous appartient pas d'apprécier le fait saillant de la quinzaine, c'est-à-dire l'organisation par le haut clergé de la résistance aux décrets du 29 mars, qui visent les congrégations non autorisées et ordonnent la dispersion des Jésuites. Cette résistance n'est encore tout naturellement que platonique, puisque

l'exécution des décrets n'aura lieu que dans plusieurs mois, et elle n'a donné lieu qu'à des lettres adressées au président de la République par les prélats les plus élevés, tels que les cardinaux-archevêques de Paris, de Rouen, de Lyon, etc. Ces lettres sont analysées, discutées et appréciées diversement par la presse de tous les partis; mais ce n'est véritablement qu'au jour où il faudra passer de la parole aux actes qu'il sera possible de se rendre un compte bien exact de la valeur et surtout de l'influence réelle de ces documents épiscopaux.

Dans un tout autre ordre d'idées, que nous abordons sans transition, tant la distance est grande, nous avons eu la question Beaugrand : la célèbre ballerine de l'Opéra a fait distribuer à tous les journaux un mémoire imprimé sur le cas spécial de ses difficultés avec M. Vaucorbeil au sujet de son rengagement. Il paraît que le directeur de l'Opéra ne veut pas conclure un rengagement à long terme avec Mlle Beaugrand, à laquelle il trouve le tort d'avoir trente-huit ans, circonstance qui peut, dans un temps plus ou moins proche, la rendre impropre à remplir aussi brillamment son service, et, par suite, laisser sur les bras de la direction un contrat onéreux à exécuter quand même.

Nous ne saurions entrer ici dans le fond de cette querelle, qui prend des proportions assez curieuses, les abonnés voulant le maintien de la danseuse, et devant même, dit-on, manifester bruyamment en sa faveur lors

de la prochaine reprise du ballet de *Sylvia*. D'ailleurs, le mémoire dont nous parlons ne nous fait entendre que les raisons de Mlle Beaugrand, et il n'est guère possible de se prononcer sur la difficulté présente tant que M. Vaucorbeil n'aura pas parlé à son tour.

Dans ce mémoire de Mlle Beaugrand nous trouvons de curieux détails sur le chiffre progressif de ses appointements de 1857 à 1875, cette dernière année les ayant vus atteindre leur maximum. Ainsi, Mlle Beaugrand est entrée à l'Opéra le 1er janvier 1857, à 300 francs de traitement annuel; elle n'a gagné 200 francs par mois qu'à partir de 1861. En 1867 elle avait 9,000 francs au début de l'année, et 14,000 au mois de décembre. Elle a été portée à 18,000 francs en 1872, à 24,000 en 1874, et enfin à 30,000 le 1er mai 1875. Elle a donc mis dix-huit ans pour arriver à ce maximum, et aujourd'hui qu'elle est à l'apogée de son talent, on lui offre un engagement conditionnel, qu'elle trouve inacceptable.

Nous avons reçu encore un autre mémoire, et cette fois c'est le mémoire d'un poète, M. Paul Vibert, qui vient, au nom de son père, M. Théodore Vibert, poète lui aussi, paraît-il, accuser M. Sardou, devant toute la presse, d'avoir plagié, dans sa dernière pièce, *Daniel Rochat*, un poème paternel intitulé *Martura*. Nous avons déjà parlé de cette accusation de plagiat au moment où a été jouée la nouvelle comédie de Sardou.

Nous n'avons pas lu *Martura*, et nous nous contentons du fragment que la brochure de M. Paul Vibert nous en donne. En voici un passage, qui suffira pour édifier nos lecteurs sur la valeur de l'œuvre tout entière :

Ne me refuse pas cette preuve légère
Que désire mon sein, envieux d'être aimé.
Viens assouvir l'espoir de ce sein affamé !
Dieu l'a dit ! sa parole est-elle mensongère,
Lui qui veut que l'on suive en tous lieux son mari
Jusqu'au jour où la mort, dont le cœur est tari,
De l'éternel néant devient la messagère ?

Nous tenons maintenant à donner acte à M. Paul Vibert de la principale assertion de son mémoire. Il a écrit à M. Sardou pour lui demander, ah ! mon Dieu, trois choses bien simples :

1° Reconnaître que *Daniel Rochat* est tiré de *Martura ;*

2° Indiquer le fait sur les affiches du Théâtre-Français ;

3° Partager les droits d'auteur !!...

Et M. Sardou n'a pas répondu !... « Et dans cinquante ans, déclare M. Vibert, il sera impossible de dire lequel des deux, de mon père ou de l'académicien, fut l'emprunteur. » Cinquante ans !... Il paraît que *Martura* doit avoir la vie dure !...

Nous n'irons pas plus loin. Nous avons déjà dit que

le plagiat imputé à M. Sardou est invraisemblable. M. Vibert déclare le contraire, et s'appuie sur ce fait qu'il a adressé, longtemps avant que *Daniel Rochat* fût écrit, un exemplaire du poème paternel à M. Sardou. Nous nous demandons ce que cela prouve!...

Quant à M. Théodore Vibert, qui « depuis vingt-cinq ans livre ses écrits aux grandes assises littéraires des nations », et qui est candidat perpétuel à l'Académie française, il nous semble que M. Sardou peut lui offrir une bien douce et bien inoffensive compensation pour « l'abus de confiance » — le mot est dans le mémoire — dont on l'accuse : c'est de donner sa voix à l'auteur de *Martura* lors de la première élection académique.

Charles Dickens a Paris. — Nos voisins les Anglais viennent d'être mis en possession d'une grande curiosité littéraire. Nous voulons parler de la *Correspondance de Dickens,* le romancier national d'outre-Manche, qui a été publiée tout récemment, et qui obtient au delà du détroit un succès tout à fait populaire. Nous ferons un large emprunt à cette Correspondance, dans laquelle nous trouvons beaucoup de lettres tout à fait intéressantes pour notre pays.

Dickens a dû chercher un logement à Paris; mais il est assez mécontent des inconvénients qu'il y trouve, et il raconte ses ennuis dans les termes suivants à Walter Savage Landor (1846) :

« Nous sommes en proie aux tourments de la chasse aux logements. On est ici d'une politesse effrayante, et l'on vous écorche d'une façon grotesque. Un individu (qui avait une maison à louer) m'a dit hier qu'il aimait le duc de Wellington comme un frère. Ce gentleman éprouvait évidemment le besoin de me passer une main autour du cou pour m'embrasser et de me pickpoketer de l'autre (*to pick my pocket*)...

« Si vous étiez l'homme pour lequel je vous ai pris quand, en qualité de parrain, je vous ai pris pour le bien comme pour le mal, — vous viendriez à Paris et vous étonneriez les faibles murs de la maison que je n'ai pas encore trouvée par ce vigoureux ronflement que j'ai entendu une fois, à Devonshire Terrace, percer la porte de votre chambre à coucher, vibrer le long des fils de sonnette jusqu'au vestibule, franchir le seuil sur la rue, jouer la harpe éolienne dans la grille, et descendre le New Road comme une fanfare de trompettes.

« L'agonie de la chasse aux logements a été effroyable. La crise a duré quatre mortels jours. Mais je suis fier de pouvoir affirmer que nous avons fini par nous loger dans la maison la plus absurde qui soit au monde. La pareille ne peut exister, et, autant que je sache, n'existe sur aucun autre point du globe. Les chambres à coucher ressemblent à des loges d'Opéra. La salle à manger, les escaliers, les corridors, sont absolument inexplicables. La salle à manger est une sorte

de caverne, peinte, plafond et tout, de manière à représenter un bosquet, avec des bouts de miroirs collés, on ne sait pourquoi, au milieu des branches d'arbres. Il y a une lueur de raison dans le salon ; mais on y arrive par une enfilade de petites chambres, disposées comme les tubes d'un télescope, et tendues de draperies inénarrables. L'aliéné le plus aliéné de Bedlam, pourvu des matériaux nécessaires, pourrait seul concevoir un pareil ameublement, en admettant que son cas fût désespéré et tout à fait incurable. »

Voici maintenant des détails sur le long séjour qu'il fit, environ dix ans plus tard, à Paris :

« Vous ne pouvez vous figurer quel plaisir j'éprouve à voir que je suis généralement connu et aimé à Paris. Quand je vais dans une boutique pour faire quelque emplette, et quand je donne ma carte, je vois s'illuminer le visage du prêtre ou de la prêtresse du lieu. — « Ah ! c'est l'écrivain célèbre ! (en français dans le texte.) Monsieur porte un nom très distingué. Mais je suis honoré et intéressé de voir M. Dick-in. Je lis un des livres de monsieur tous les jours (dans le *Moniteur*) ». — Et un homme qui est venu hier soir apporter des vases que nous avions achetés nous dit : « On connaît bien, en France, que M. Dick-in prend sa position sur la dignité de la littérature. Ah ! c'est grande chose ! Et ses caractères (s'adressant à Georgina pendant qu'il

déballait) sont si spirituellement tournés! Cette madame Tojare (Todgers, dans *Martin Chuzzlewit*), ah! qu'elle est drôle! — et précisément comme une dame que je connais à Calais. »

. . . .

« J'ai posé pour Scheffer aujourd'hui (Ary Scheffer faisait son portrait). — Me voyez-vous, quatre mortelles heures, et le nº 5 de la *Petite Dorrit* sur le cœur! J'ai la tête fendue, et, si vous étiez ici, je vous proposerais de nous précipiter instantanément aux *Trois-Frères*. Seul comme je le suis, je n'ai point de consolation.

« J'ai rencontré Mme George Sand, l'autre jour, à un dîner que Mme Viardot donnait pour cette grande occasion. L'esprit humain ne saurait concevoir un être plus étonnamment différent de ce que je m'attendais à voir. Si on me l'eût montrée à l'état de repos et qu'on m'eût demandé : « Qui croyez-vous que soit cette dame ? » J'eusse répondu : « C'est la garde au mois de la reine (*the queen's monthly nurse*). *Au reste* (en français dans le texte), elle n'a rien d'un *bas-bleu;* elle est fort tranquille et très agréable.

« Tant de Français mystérieux se pressent chez moi et manifestent le besoin de m'embrasser que toute personne me connaissant intimement doit se douter des stratagèmes infâmes, des lâches subterfuges, auxquels j'ai recours pour les fuir. Je me sauve, je m'esquive à la dérobée, je me cache honteusement, je me dissimule

derrière les portes, je me couche par terre, je me conduis en misérable poltron. Il m'arrive des cartes comme celles-ci (en fac-simile dans le texte, avec des parafes fantaisistes) : *E. Forgues, homme de lettres; — Broux, membre de l'Institut; — Cregibus Datalanternois, École des beaux-arts.* — Toutes les cinq minutes, il m'arrive des livres avec dédicace sur la première page : *Jaubaud* (avec un parafe) : *hommage à l'illustre romancier d'Angleterre, Charles de Kean.* — Et moi d'écrire des lettres d'un *empressement* à faire frémir, avec toute sorte de profonde considération. Mais jamais, sous aucun prétexte, je ne suis visible à l'œil nu.

« A la Porte-Saint-Martin, on donne un *Oreste* en vers, d'Alexandre Dumas; — c'est une des choses les plus absurdes que j'aie jamais vues. Le décor du tombeau, avec toutes sortes de femmes classiques, vêtues de noir, groupées sur la dalle du monument, sur les marches, les unes sur les autres, dans les postures les plus inconcevables, les plus impossibles, ressemble trait pour trait à la montre d'un de ces artistes en cheveux qui offrent leur marchandise aux amis des personnes défuntes.

« Demain en huit, il y a une fête au Jardin d'hiver, à ma porte. J'irai certainement. La fête de la troupe des Folies-Nouvelles! Les dames de la troupe tiendront des boutiques et vendront de l'orangeade et de la limonade à messieurs les amateurs. Paul Legrand se promènera dans la salle en pierrot, et Kelm, le gros chanteur

comique, en cosaque. Les réjouissances se termineront par la *Polka des Bêtes féroces, par la troupe entière des Folies-Nouvelles.* Je voudrais que, sans violation des droits des sujets anglais, et sans risque de guerre, *** pût être saisi par les troupes françaises, amené ici et forcé de faire sa partie dans la polka.

« J'ai idée que nous pourrons sans trop de mal tirer de ce que nous verrons ici une série de descriptions pour *Household-Words.* Il est très difficile de pénétrer dans les Catacombes; mais mon nom est si connu ici que je pense pouvoir y réussir. J'apprends aussi qu'on peut faire monter la guillotine, comme au théâtre de Guignol (*like Punch's show*), et se faire donner une représentation privée. Que pensez-vous de *cela* comme sujet d'article? — Je m'aperçois que je souligne une foule de mots. Ce n'est pas dans ma nature. Pure imbécillité après mes quatre heures de séance chez Scheffer. »

Terminons par le joli billet suivant adressé à l'éminent acteur Regnier, qui venait de faire représenter, à la Comédie-Française, en collaboration avec Paul Foucher, un drame intitulé *La Joconde* (19 nov. 1855), dans lequel Mme Plessy avait obtenu un vif succès.

« Mon cher Regnier, en vous remerciant pour la loge que vous avez été assez aimable pour m'envoyer, laissez-moi vous remercier mille fois pour le plaisir que nous a fait la représentation de votre belle, de votre

admirable pièce. J'ai été rarement aussi intéressé, aussi empoigné (*affected*) au théâtre.

« La charpente de la pièce est excellente de tous points ; l'intérêt est absorbant, et le tout est conduit de main de maître jusqu'au dénouement, qui est touchant et naturel.

« D'un bout à l'autre du drame, je reconnais l'esprit et le cœur d'un véritable artiste, et je vous offre de tout mon cœur, ainsi qu'à votre collaborateur, mes félicitations pour votre succès. Je ne doute pas un instant qu'il ne soit grand et durable.

« O mon ami ! Si je pouvais trouver chez une comédienne anglaise la centième partie du naturel et de l'art que j'admire chez Mme Plessy, je croirais que notre théâtre anglais est vraiment en voie de régénération. Mais je n'espère pas voir jamais un tel phénomène. Autant espérer voir sur la scène anglaise un artiste accompli comme vous, capable d'écrire de belles choses et de donner un corps et la vie à ce qu'il écrit. »

LETTRES INÉDITES. — Nous donnons ici deux lettres, copiées sur les autographes, et que notre correspondant M. C. Henry veut bien nous communiquer.

La première est de Mme Bailly, la veuve de l'infortuné maire de Paris que sa mort si cruelle et si courageuse a illustré plus encore que sa vie. Nous la donnons avec son orthographe plus qu'irrégulière :

Ce 26 nivose (l'an 3) [1].

Cher citoien je vous en vois le journal. J'ai mis un Épingles. Je pense que vous pourier dire un mot la desus dans L'éloge [2] plus de 10 personne lont en gagée a passé. il a refussé je vous direz le reste quant vous me ferez lamitier de me venire voir. j'ay gardé le silences. mais je vois quatuellement je peu dire la verité. ah! que de vertüe ce brave homme avais eu que de courage votre malheureuse ami a eü. je direz la verité un jour. mais je suis sur, ou pour mieux parler je me doute de celui qui a dis cela au citoien le gendre. ces surment un nantois. ne ditte riens si toien de ce que je vous Ecrit. vous me ferez plaisir de me voir avans que de faire imprimé.

adieu le plus digne ami et plus courageux des hommes, et le vrais amie du plus vertueux des hommes, écoutée sur sa malheureuse femme. ca sera sa reconnoissances. pour la vis, tout mais amie parle comme moi. je nosse pas dire les bons citoien de paris.

mille chosse a la citoienne votre aimable nièce.

venée un de ces soir mais ne ditte riens a moins que nous soyont seule. salue.

Voici maintenant une intéressante lettre de Lavoisier relative à une observation astronomique, et dont l'orthographe est beaucoup moins fantaisiste.

Rheims le 26 octobre 1769.

On a observé en cette ville avant hier 24 du mois un aurore boreale que je regarde comme assez interessante a cause de la couleur rouge que le ciel avoit en plusieurs endroits pendant le phenomene. Je n'ay pu en observer qu'une

1. 17 janvier 1794.
2. L'éloge de Bailly.

partie parce que j'ay été prevenu trop tard, je vous envoye lobservation telle que je l'ay faitte, affin que vous puissiez la communiquer au public dans *l'avant courreur* ou dans quelqu'autre journal si vous pensés que l'objet soit asses interessant. Je compte etre incessamment de retour a Paris. Surement un de mes premiers soins sera d'avoir l'honneur de vous voir et M. votre frere. Je suis charmé d'avoir trouvé en attendant une occasion de vous assurer de la parfaitte estime et du sincere attachement avec lequel jay l'honneur d'etre

Monsieur

Votre tres humble et tres obeissant serviteur

LAVOISIER.

QUELQUES AUTOGRAPHES. — C'est encore à un catalogue de Charavay que nous empruntons les curieuses indications suivantes de lettres inédites provenant de contemporains célèbres :

Thiers (Ad.) — A une dame (Paris, 28 août 1861). — Belle et intéressante lettre politique sur la situation de la Hongrie. On voudrait qu'il intervînt et qu'il donnât son avis, soit en écrivant aux ministres autrichiens, soit par la voie des journaux.

Je ne connais aucun des ministres autrichiens actuels, je ne puis donc pas leur écrire, et quant à imprimer quelque chose, je ne le ferai pas. Je me tais sur les affaires de mon pays, et vous comprenez que je ne prendrai pas la plume sur les affaires d'un pays étranger, que je connais un peu, mais pas assez pour oser donner un avis. D'ailleurs, je trouve les Hongrois fort aveugles, fort imprudents dans leur opposition,

et je ne sais si mon avis servirait à quelqu'un dans cette grande contestation.

Rossini (G.) — Lettre en date du 6 juin 1863, écrite de Paris. — Superbe lettre adressée aux organisateurs du concert qui doit être exécuté à Vienne, à l'occasion de la célébration du centenaire de la naissance de Mozart. Il donne ses instructions relativement à l'exécution des deux compositions qu'il a faites pour cette solennité et qui ont pour titres : *la Nuit de Noël* et *le Chant des Titans*. Il termine par l'éloge suivant de l'illustre compositeur :

Je me déclare fier et fortuné de pouvoir contribuer au grand hommage rendu à la mémoire du *vero Titano* de la musique, à Mozart, que j'ai commencé à admirer dès mon enfance et qui fut mon idole et mon maître lors de mon passage à Vienne, en 1822. Agréez l'obole que je suis heureux d'offrir à votre grand et immortel concitoyen, et soyez indulgents *encore une fois* pour mes deux modestes compositions, qui sont l'ouvrage d'un vieillard adorateur de Mozart.

Lamartine (Alph. de). — A M. Protat (Paris, 20 avril 1856). — Très intéressante lettre adressée à l'un de ses compatriotes, qu'il charge de démentir, en son nom, les bruits que l'on fait courir sur l'état de sa fortune. Il se défend énergiquement de vouloir prendre la fuite. Ses dettes, quoique lourdes après trois banqueroutes successives, n'approchent pas de son actif. En outre, sa propriété littéraire s'accroît immensément. Il a déjà plus

de 10,000 abonnés pour son *Cours familier de littérature*, et il espère en avoir 25,000 dans le courant de l'année, ce qui lui fera 50,000 francs de rente.

Enfin, si quelque grand revers de fortune m'atteignait, mes terres mêmes ne seraient pas vendues. Je n'ai d'autre peine que celle de résister à une souscription nationale de plusieurs millions, et 10,000 lettres reçues en deux mois m'assurent que l'on ne laissera jamais vendre *mes foyers sacrés*. Peu de créanciers sont mieux hypothéqués que les miens, puisqu'ils le sont sur l'affection publique de plusieurs millions d'hommes.

Comtesse della Torre, maîtresse du comte de Cavour. — La lettre dont parle la note suivante a été adressée à Jules Favre, défenseur d'Orsini, le 1er mars 1858. — Très curieuse lettre sur l'attentat d'Orsini. Elle remercie en termes chaleureux son défenseur de la sublime éloquence avec laquelle il l'a défendu. Élevée dans la haine des principes du despotisme qui règne sur son malheureux pays, elle dit avoir le droit, en mémoire de ceux qu'elle a perdus et qui lui étaient chers, de venir le remercier d'avoir apprécié aussi bien les conséquences qui poussèrent ce *noble cœur* à l'échafaud. C'est avec une indignation profonde qu'elle a lu les odieuses calomnies que des journaux ont *osé* publier sur lui, car elle l'a connu et sait tout ce que cet homme valait ; puis elle ajoute :

Soyez sûr, Monsieur, que les *vrais Italiens* ne pourront effacer votre nom de leur cœur. Je sais que des milliers se

joindraient à moi pour vous le dire, pour vous remercier d'avoir fait retentir votre éloquence en faveur d'une cause qui, oubliée aujourd'hui, triomphera plus tard.

BIBLIOGRAPHIE. — *Souvenirs de Bouffé.* — Cet éminent comédien vient de publier, en un volume bourré de renseignements de toutes sortes, une autobiographie qui, pour être un peu longue, offre cependant d'intéressantes parties. Il faut négliger en effet dans ce récit personnel tout ce qui ne touche pas absolument au théâtre. Le volume se termine par la nomenclature des rôles créés ou repris par Bouffé dans sa longue carrière et qui atteignent le chiffre énorme de 185. Notre confrère Sarcey fait, à ce sujet, une remarque assez judicieuse : c'est que, de tous ces rôles nombreux, il n'en est guère resté que cinq ou six au plus dans la mémoire du public : *Michel Perrin, la Fille de l'avare, Pauvre Jacques, le Gamin de Paris, les Enfants de troupe,* et *le Père Turlututu.* Et toutes ces pièces datent de la même époque, de 1834 à 1840. C'est donc sur ce même répertoire que Bouffé a toujours vécu. Et le fait est que c'est toujours sous les physionomies de ces quelque rôles qu'il s'est montré dans les pièces qu'on a fabriquées pour lui, à peu près toutes sur les mêmes données et pour ainsi dire coulées dans le même moule.

NÉCROLOGIE. — *Gudin.* — Ce célèbre peintre de marine, qui vient de mourir à l'âge de soixante-dix huit ans,

a joui, pendant les quarante dernières années de sa vie, de la réputation que lui avaient faite ses œuvres de jeunesse, les seules qui aient jamais eu une véritable valeur. Il fut un temps, de 1825 à 1840 environ, où Gudin travailla sérieusement et jouit d'une vogue méritée. Puis, lorsqu'il devint peintre de marines officielles, chargé de brosser pour le musée de Versailles, nouvellement installé, une centaine de toiles dans lesquelles il devait peindre les grands épisodes de notre histoire maritime, Gudin se laissa aller à sa grande facilité et ne fit plus rien qui vaille. Le musée de Versailles est rempli, en effet, de ses œuvres, mais elles sont toutes, ou à peu près toutes, du fort médiocre Gudin. Ce brillant artiste ne s'est jamais relevé depuis, quelques tentatives qu'il ait faites, et, dans les dernières années où il a pris part à nos salons annuels, sa décadence n'a pas cessé d'être évidente et attristante à la fois. Gudin n'en gardera pas moins, en raison de ses premières œuvres, l'*Incendie du Kent*, le *Retour des pêcheurs*, le *Sauvetage du Colomb*, l'*Explosion du fort d'Alger, Vue de Constantinople*, etc., une place des plus élevées dans notre école nationale de peinture au XIXe siècle.

THÉATRES. — *Comédie-Française*. — *L'Aventurière*. — Cette belle comédie d'Augier, la plus originale à coup sûr de tout son répertoire, vient de reparaître au Théâtre-Français (17 avril) avec une distribution

nouvelle qui donne tout son intérêt à cette reprise.

L'Aventurière date de 1848 (23 mars). La pièce avait alors cinq actes. En 1860, la Comédie ayant voulu reprendre la pièce pour Mme Plessy, Augier la modifia, et réunit les deux derniers actes en un seul. Le succès de la reprise fut considérable, notamment pour Mme Plessy, qui trouva dans le rôle de Clorinde son plus beau et son plus incontestable triomphe (10 avril). — *L'Aventurière* demeura alors pendant deux ans de suite au répertoire. On la joua pour la dernière fois le 2 juin 1862. En 1867, le 8 février, nouvelle reprise avec Bressant, Coquelin et naturellement Mme Plessy, qui est toujours triomphante dans ce beau rôle de Dona Clorinde. Voici d'ailleurs la distribution de la pièce aux diverses époques de sa création et de ses reprises :

		1848.	1860.	1867.	1880.
Mucarade[1].	MM.	Samson.	Beauvallet.	Maubant.	Martel.
Piquendaire.		Joanni.	Barré.	Barré.	Silvain.
Fabrice.		Bouchet.	Geffroy.	Bressant.	Febvre.
Horace.		Raphaël.	Métrême.	Boucher.	Volny.
Annibal.		Regnier.	Regnier.	Coquelin.	Coquelin[2].
Clorinde.	Mmes	Anaïs.	A. Plessy.	A. Plessy.	S. Bernhardt.
Célie.		Solié.	Favart.	Royer.	Barretta.

1. Mucarade et Piquendaire de la version originale ont reparu dans celle de 1860, actuellement adoptée, sous les noms de Monteprade et de Dario.

2. Coquelin cadet a également joué plusieurs fois ce rôle.

La distribution actuelle a été l'objet d'un vif succès, surtout pour Coquelin, Febvre et Mme Barretta. Quant à Mlle Sarah Bernhardt, il faut reconnaître qu'elle a complètement échoué dans le rôle de Clorinde, où le grand souvenir de Mme Plessy est encore si récent. Or l'aimable artiste déteste la critique. Les journaux du dimanche et du lundi ne lui ayant pas suffisamment dissimulé son échec, Mlle Bernhardt n'a pu supporter qu'ils ne l'aient pas tous déclarée admirable. Dans sa fureur, elle a donné tout simplement sa démission et elle a pris la fuite le jour même pour aller s'installer dans son cottage de Sainte-Adresse. Cette fugue, renouvelée de celle de Mme Plessy en 1845, va donner lieu aux mêmes suites judiciaires. Seulement il sera bien difficile à Mlle Sarah Bernhardt de rentrer en grâce auprès du public dans les mêmes conditions que son ancienne camarade : car Mlle Sarah Bernhardt, née en 1842, a aujourd'hui trente-huit ans bien comptés, tandis que Mme Plessy n'en avait que vingt-six à l'époque de sa fugue. Or, en ce monde, tout s'use et tout passe ; les faveurs de la foule sont changeantes, et, malgré son talent, il est possible que ce nouveau caprice de Mlle Sarah Bernhardt ne se termine pas aussi facilement que le précédent, celui de l'été dernier, à Londres, à son profit et à sa satisfaction.

Vaudeville. — Nous avons à signaler à ce théâtre une brillante reprise de *la Vie de Bohème*, de Bar-

rière et Mürger. Les uns ont prétendu que la pièce avait vieilli; mais nous sommes de l'avis des autres, qui la trouvent toujours vive, gaie et spirituelle. Les auteurs sont morts, mais la pièce vit encore, et, si elle nous parle de mœurs qui ne sont plus celles de notre époque, elle ne doit nous en paraître que plus intéressante. La *Vie de Bohème* est bien jouée par la troupe du Vaudeville; nous voudrions seulement que M. Berton, qui remplit le joli rôle de Rodolphe, voulût bien se donner la peine de moins bredouiller, car il faut des oreilles d'une finesse remarquable pour distinguer ce qu'il dit. Le grand succès a été pour Mlle Réjane, qui a bien rendu le côté poétique du rôle de Mimi.

VARIA. — *La Chaise de poste de San Donato.* — La célèbre vente de San Donato, qui vient de mettre en mouvement tout le monde des amateurs, a rappelé au chroniqueur du *Globe* l'anecdote suivante :

« On sait que la princesse Mathilde a porté le nom de Demidoff. Elle a épousé, en effet, en 1840, le prince Anatole, celui même qui fit construire San Donato. Ce mariage se fit dans des conditions assez romanesques. Depuis la chute à plat de son grand frère, le roi Jérôme avait pris l'habitude de considérer les Demidoff comme des banquiers donnés par la nature. Le moment vint pourtant où il fallut régler les comptes, et ce fut, au quart d'heure de Rabelais, la princesse Mathilde qui

acquitta la note. Cette union, portée d'abord en avoir, ne tarda point à figurer aux profits et pertes. Un matin, la princesse quitta furtivement San Donato. Seulement, en femme prudente, elle eut soin de charger sur une chaise de poste les malles où s'entassaient toutes les richesses de son trousseau, cachemires, robes, dentelles, etc. Le prince survint au moment psychologique, c'est-à-dire quand les colis allaient partir, les fugitifs avaient pris les devants. Ils n'eurent que le temps de se dérober. La princesse avait sur elle les diamants des Demidoff. Elle les garda. Le prince Anatole ne se consola point de la perte... de ses bijoux. Quant à la chaise de poste, ordre fut donné de la laisser sur place, sans même défaire les malles. C'est dans cet état qu'elle se trouva inscrite au catalogue et qu'elle doit être vendue avec le reste ».

Le Doyen des auteurs dramatiques. — La société des auteurs dramatiques vient de créer de nouvelles pensions en faveur de dix de ses sociétaires choisis parmi le plus âgés. Dans le nombre figure Victor Hugo, que voici, en conséquence, plus riche de 600 francs de rente ! Mais il paraît que ces sortes de pensions, qui constituent un droit, ne peuvent être refusées par personne.

« Il a fallu, nous dit M. Jules Claretie, qui a présenté le rapport sur les travaux de la commission pendant l'exercice 1879-1880, il a fallu, pour connaître exactement les titulaires légaux de ces pensions, demander aux

doyens de la société leur âge. M. Henri Dupin, le plus âgé de tous, — et le plus jeune, — avait perdu son acte de naissance. Il l'a remplacé par des couplets qu'il est venu très gaiement chanter devant la commission, sous le buste de marbre de cet Eugène Scribe avec qui jadis il a écrit *Michel et Christine* :

Tous les Dupin sont de la Nièvre,
Et le pays est assez bon.
D'une peuplade alerte et mièvre
Vous voyez un échantillon !
En sortant de la comédie,
Je vais pour dormir m'aliter.
Vous craignez tous la maladie,
Moi j'ai vieilli sans m'en douter !

Puis, après avoir dit dans un autre couplet :

Je fus très jeune et je crois même
Que parfois je le suis encor !

« Mon père, dit M. Dupin en vile prose, était avocat en 1770. Il acheta une charge de secrétaire du roi du grand collège, qui donne la noblesse. J'ai été tenu sur les fonts baptismaux à l'église Saint-Eustache par Mme de Grécourt et le comte Dumesnil Simon. Je suis né le 1er septembre 1787 ! »

Voilà le doyen de la société, et, toujours alerte et toujours pimpant, M. Henri Dupin continue à chanter et à courir les *premières*, lui que Scribe, à ses débuts, regardait sortir du théâtre des Variétés en se disant avec angoisse : « Si je pouvais collaborer avec Dupin ! »

Un Mac-Mahon du XVIIIe siècle. — Voici une lettre provenant des papiers du commandant de la province de Languedoc en 1758, et qui nous est communiquée par M. de La Pijardière, archiviste de l'Hérault. Elle est signée d'un Mac-Mahon qui, comme l'ancien président de la République, était né au château de Sully.

Mylord,

Le fond de mon cœur et de ma reconnoissance avec juste raison ne finira jamais vis-à-vis des obligations sans fin que je vous ay et de la protection que vous avez toujour daigné m'accorder avec tant de bonté; j'ay suivi à la lettre les ordres que vous m'avez prescrit pour obtenir de M. le duc de Fitz-james une commission de capitaine pour mon frère dans son regiment, je lui ay envoyé tous les memoires et informations qu'il m'a demandé à son sujet, et de son côté, il a bien voulu prendre la peine de s'en instruire auprés de Mylord Stuart, son frere, en Espagne, après quoy il me fait l'honneur de m'ecrire la lettre suivante.

Copie. — « Au Camp de Wessel, ce 19 août 1758.

« Votre lettre du 28 du mois passé, Monsieur, ne m'est arrivée que ces jours passés ; il est vraïs, que ne connoissant pas Monsieur votre frere je me suis informé de lui en Espagne : j'en ay reçu les melieurs temoignages et je seray tres aise d'en faire l'aquisition au regiment, mais il ne peut avoir que l'employe sans appointements pour le présent, j'envoye le memoire pour demander pour lui la commission de capitaine reformé. Vous ferez très-bien, si vous avez quelques amis ou connoissance à la cour, d'en faire solliciter et hater l'expedition.

Soyez sur qu'on ne peut etre plus parfaitement, Monsieur, votre trés humble et trés obeissant serviteur.

« Le duc de FITZJAMES. »

Le seul motif, Mylord, qui me flatte dans cet objet et (*sic*) de pouvoir placer mon frere à portée de moi et de sçavoir qu'il pourra veiller a la conduite de mes enfants que j'ay dessein de faire entrer dans un age tendre dans le meme regiment; ils auront trop leurs aises dans ce monde pour vouloir les expedier dans l'autre en servant dans l'infanterie; c'est peut etre une precaution inutile, mais c'est celle que la tendresse paternelle m'inspire et qui laisse le moins de reproches à se faire en cas d'evênement.

Je vais tacher de trouver quelqu'un qui demandera l'expedition de cette commission, car malheureusement les deux amis que j'avois fais a Versailles a mon dernier voyage sont morts depuis un an. Que le grand Dieu vous conserve en santé et vous fasse vivre longues et heureuses années.

J'ay l'honneur d'etre avec un profond respect, Mylord, votre trés humble et trés obeissant serviteur.

MAC MAHON DE GUILLY.

A Sully, par Autun, le 28 aoust 1758.

Choses de Portugal. — Carolus Duran est actuellement à Lisbonne, où il est allé portraiter de nobles et royales personnes. Son ami Jules Claretie vient de recevoir de lui une lettre, reproduite par *le Temps*, et à laquelle nous empruntons les détails suivants :

«... Lisbonne, où je suis arrivé par mer, est un peu comme Naples, moins la gaieté. La cité est bâtie sur des

versants de collines se reliant entre elles; aussi passe-t-on sa vie entre des montées terribles et des descentes à donner le vertige, et souvent un escalier gigantesque vous oblige à lever le pied deux cents fois et plus.

« Je ne te décrirai pas la ville, qui est sans caractère, ressemblant un peu à Rome, sans les monuments. Peu de monde dans les rues, peu de monde sur les quais, enfin peu de monde partout : il faudrait 200,000 habitants de plus pour donner un peu de vie à cette grande cité monotone, dont les naturels sont très doux, fort aimables et ont l'air de promener une incurable mélancolie.

« Le travail fait le fond de ma vie ici comme à Paris. Aussi ai-je terminé le grand portrait en pied de la duchesse de Palmella, ébauché celui, également en pied, de la reine, ainsi qu'une autre toile, un buste. J'espère avoir terminé tout cela dans un mois et être de retour pour le *vernissage*. Je vais au palais d'Ajouda, palais du roi, trois fois par semaine. Immédiatement après son déjeuner, le roi vient dans l'immense pièce que j'ai choisie et dont j'ai fait mon atelier. Sa Majesté Dom Luis est l'homme le plus simple et le plus charmant qu'on puisse trouver, — et il est très instruit, toujours occupé. Il parle sept langues comme la sienne et même avec coquetterie : ainsi nous avons, l'autre jour, en attendant la reine, commencé en français et fini en espagnol, en passant par l'italien. Il connaît par cœur les grands

poètes de ces deux pays et cite des passages de Cervantes, pas seulement du *Don Quichotte,* mais même des *Nouvelles*. Le Dante, le Tasse, lui sont aussi familiers; quant à Shakespeare, il en fait une traduction en portugais, traduction déjà très avancée. Il adore la musique, joue de presque tous les instruments et dessine avec esprit. Il m'a montré plusieurs albums de caricatures des grands seigneurs de sa cour, d'une ressemblance des plus comiques et d'une fine raillerie. Il possède dans sa chambre et dans son cabinet de travail une remarquable collection de tableaux de maîtres anciens. Tout cela se trouvait auparavant dans une immense galerie placée au second étage du palais; mais il a presque tout réuni dans les deux pièces où il vit et travaille, afin d'en jouir constamment. »

L'*Enfant à plumes*. — Nous connaissions déjà le *Serpent à plumes,* par la désopilante opérette des Bouffes-Parisiens; notre collaborateur A. Piedagnel nous signale aujourd'hui l'enfant à plumes, qu'il vient de découvrir dans les colonnes de la *Vigie de Cherbourg*. Voici, textuellement, la curieuse note du journal normand :

« La ville de Cherbourg possède en ce moment un phénomène merveilleux, unique sans doute depuis que le monde existe.

Une enfant de six mois, Augustine Lavir, porte sur sa tête une plume qui tombe et repousse tous les six

jours. Le phénix fabuleux, renaissant de ses cendres, devient une réalité.

Nous avons vu les vingt-trois plumes qui ont poussé successivement sur la tête de cette enfant.

Nous avons assisté, samedi dernier, chez son père, brave ouvrier menuisier, 101, rue Sainte-Honorine, à la chute de la dernière. Nous assisterons probablement aujourd'hui, vers quatre heures, à la renaissance de la vingt-quatrième.

Voici comment l'étrange phénomène se produit ; rien n'est plus curieux :

Un bouton se forme sur la nuque de l'enfant. Au moment où le bouton doit s'épanouir, Augustine éprouve un petit tremblement qui annonce une légère souffrance. Le bouton s'ouvre et la plume se montre, poussant en courbe, de manière à atteindre toute sa longueur, qui est de 10 à 12 centimètres. Elle est dorée sur ses bords, présente les nuances les plus variées et les plus charmantes.

Quand elle tombe, quelques gouttelettes d'un liquide blanchâtre sortent du trou, qui se referme aussitôt, pour ne laisser aucune trace de son existence jusqu'à la réapparition d'un nouveau bouton.

L'enfant porte cettre plume sur la tête tantôt six jours, tantôt quatre jours, et ce qu'il y a de plus mystérieux, c'est que la nouvelle plume met autant de temps à pousser que son aînée à tomber !

Le père Lavir partira dimanche prochain, avec la petite Augustine, pour aller montrer cet étrange phénomène à MM. les membres de l'Académie de médecine de Paris. »

PETITE GAZETTE. — THÉATRES. — *Gymnase.* — Le Gymnase a renouvelé son affiche avec deux pièces qui ne nous semblent pas devoir fournir une bien longue carrière. L'une, *les Folies de Valentine*, comédie en un acte de M. Daniel Darc, est une petite pièce de salon assez anodine et peut-être un peu mièvre pour la scène. L'auteur est une dame du monde qui se cache sous un pseudonyme. La seconde pièce, *l'Amiral*, a trois actes et elle est écrite en vers. L'auteur est M. Jacques Normand, à qui on doit de si jolies choses. Les vers sont faciles, souvent bien trouvés, mais la pièce est faible comme intrigue et comme contexture. Jeanne May et la pétillante Dinelli ont fait valoir ces trois actes d'un homme d'esprit qui n'est pas encore assez un homme de théâtre.

Théâtre Cluny. — Un drame nouveau de M. Jules Duval, gros négociant de Paris qui s'essaye au théâtre, vient d'être joué sur la petite scène du boulevard Saint-Germain sous le titre de *Le Marchand de son honneur.* C'est un gros drame dont M. Paul Esquier joue très bien le principal rôle (Maillard), mais qui décèle trop l'inexpérience de son auteur. Or il paraît que M. Jules Duval est tapissier de son état : c'est là le seul point de ressemblance qu'il ait jusqu'à présent avec Molière.

Château-d'Eau. — Encore un drame inédit à ce théâtre, qui en consomme à peu près deux nouveaux tous les mois. Cette fois, il s'agit d'une pièce tirée d'une cause célèbre, la lugubre aventure de Moyaux, de triste mémoire. *Le Puits des Quatre-Chemins*, tel est le titre de cette œuvre ultra-émouvante, dont l'auteur est un M. Maxime Dauritz, jusqu'alors inconnu

pour nous. L'affaire de la rue de Grenelle a éclaté au moment même où ce drame venait d'être représenté : voilà du coup un succès d'actualité !... Et cependant nous doutons que *le Puits des Quatre-Chemins* tienne l'affiche du Château-d'Eau bien au-delà des quinze jours qui constituent la moyenne des succès de ce théâtre.

Renaissance. — *Giroflé-Girofla.* — La reprise de cette gaie opérette nous a permis de juger des progrès accomplis en cinq ans par l'artiste aimée du public qui se nomme Jeanne Granier. C'est en effet dans ce même rôle de Giroflé-Girofla que débutait en novembre 1874 la future étoile : car tout débute dans l'univers, même les étoiles. Ce début avait été un succès de trop bon aloi, et Mlle Granier était trop bien douée pour que toutes les espérances qu'on avait fondées sur la jeune artiste ne se trouvassent pas aujourd'hui réalisées complètement. Vauthier, de son côté, s'est glissé à nouveau dans la peau du terrible Mourzouck : c'est toujours l'artiste débordant de brio et d'exubérance. Quant à la pièce, on sait qu'elle est une des meilleures de Lecocq, et il est plus d'une des mélodies dont elle est émaillée qui mériterait de devenir classique.

VARIÉTÉS

Le Sphinx de *l'Événement* vient de découvrir une pièce bien peu connue de Victor Hugo qui a paru, le 17 juillet 1830, dans la 31e livraison du journal *la Mode*, revue fondée par M. Émile de Girardin, sous le patronage de la duchesse de Berry. L'auteur n'avait alors que quinze ans, et les vers qu'on va lire, naïvement rimés dans le mode de Chénier, ne

faisaient certes pas prévoir le vigoureux poète qui est aujourd'hui la grande gloire littéraire de notre pays.

LES DEUX AGES

Idylle antique

LE VIEILLARD.

O mon fils, où cours-tu?

LE JEUNE HOMME.

Vers les bosquets de Gnide.
J'ose en secret suivre les pas
D'une vierge aimable et timide;
Par pitié, ne me retiens pas.

LE VIEILLARD.

Jeune homme, crains Vénus : son sourire est perfide;
Minerve par ma voix t'offre ici son égide
Contre ses dangereux appas.

LE JEUNE HOMME.

Qu'importe la sagesse à mon âme enivrée!
La ceinture de Cythérée
Vaut bien l'égide de Pallas.

LE VIEILLARD.

Redoute un sexe ingrat; mon fils, tu dois m'en croire.
Vole plutôt au Pinde, illustre ta mémoire.

LE JEUNE HOMME.

Le Pinde et ses sentiers déjà me sont connus.

LE VIEILLARD.

Apollon n'aime que la gloire.

LE JEUNE HOMME.

Apollon ne hait pas Vénus.

LE VIEILLARD.

Brigue donc des héros la palme triomphale ;
Imite dans sa course, aux monstres si fatale,
Le vaillant fils d'Amphitryon.

LE JEUNE HOMME.

On vit filer aux pieds d'Omphale
Celui qui dompta Géryon.

LE VIEILLARD.

Suis Diane au regard austère.

LE JEUNE HOMME.

Faut-il jusqu'au sein du mystère
La suivre auprès d'Endymion?

LE VIEILLARD.

Toi que de dons trompeurs la nature décore,
Écoute ; la raison inspire mes discours :
Hippolyte dès son aurore
Fuyait le culte des amours.

LE JEUNE HOMME.

Anacréon, dans ses vieux jours,
Sur son luth les chantait encore.

LE VIEILLARD.

Crains qu'une ingrate...

LE JEUNE HOMME.

Oh ! tu ne vis jamais

Un cœur si pur, une vierge aussi belle !

LE VIEILLARD.

Tu n'as point vu la beauté que j'aimais,
Car, ô mon fils, jurant d'être fidèle,
J'ai, comme toi, jadis connu l'amour,
Et son bandeau m'avait caché ses ailes.
Pourquoi, grands dieux ! a-t-il fui sans retour,
Ce temps si court des ardeurs éternelles?

LE JEUNE HOMME.

Tu le vois, ô vieillard, ton cœur songe toujours
A ce dieu qu'aujourd'hui j'adore;
On n'est pas loin d'aimer encore
Lorsqu'on regrette les amours.

LE VIEILLARD.

Non, je suis sage, hélas ! va, crois-en ma tristesse.
Sur les plaisirs de ta jeunesse
Bientôt tu verseras des pleurs.
Quelque jour viendront les douleurs...

LE JEUNE HOMME.

Quelque jour viendra la sagesse !

VICTOR HUGO

GEORGES D'HEYLLI.

Le Gérant, D. JOUAUST.

Paris, imprimerie Jouaust, rue Saint-Honoré, 338.



GAZETTE ANECDOTIQUE

Numéro 9 — 15 mai 1880

SOMMAIRE.

La Quinzaine. — Lettres inédites de Rachel. — Bibliographie : *les Soirées de Médan; Religion et religions.* — Nécrologie : le général Vinoy; Gustave Flaubert; Édouard Fournier. — Théâtres : Mme Montalba à l'Opéra; Théâtre-Français : *Ruy Blas* et Mlle Bartet.

Varia. — Une Vente de livres à Bruxelles. — Vente Beurnonville. — Quelques chiffres curieux.

Petite Gazette.

La Quinzaine. — L'ouverture du Salon, les suites de l'aventure de Mlle Sarah Bernhardt et le procès Santerre ont défrayé la quinzaine. Petits événements, si l'on veut, mais les seuls dont nous ayons le droit de nous occuper en les appréciant, les gros points plus ou moins noirs de la politique intérieure ou extérieure nous étant interdits. Disons cependant que l'ambassadeur à Londres,

l'amiral Pothuau, ayant été relevé de ses fonctions, c'est l'ancien ministre des finances Léon Say qui l'a remplacé. Enfin le poste de ministre de France à Bruxelles étant devenu vacant, on a nommé à cette haute situation notre éminent confrère M. John Lemoinne, tout récemment, comme on sait, élu sénateur inamovible. M. Lemoinne a d'abord accepté et a même commandé, dit-on, son habit brodé d'ambassadeur. Mais cette ambassade ne faisait pas l'affaire du *Journal des Débats*, qui perdait ainsi du coup son principal rédacteur ; aussi M. Bapst a-t-il tellement insisté auprès du nouveau diplomate, et cela à force d'arguments irrésistibles, que M. John Lemoinne, séduit par une augmentation de traitement qui ne l'obligeait pas à plus de besogne, s'est laissé aller à donner sa démission de la haute fonction qu'il n'avait même pas commencé à remplir. Là-dessus, désespoir du gouvernement, qui expédie à M. Lemoinne, pour le faire revenir sur sa démission, le nouvel ambassadeur de Londres, M. Léon Say, qui est précisément le président du conseil d'administration des *Débats !* De telle sorte que M. Say était en quelque sorte obligé de plaider là le pour et le contre ! Eh bien, c'est « le contre », c'est-à-dire le *Journal des Débats,* qui a eu gain de cause, et son *leader* lui reste. En somme, on trouvera beaucoup de titulaires distingués pour l'ambassade de Bruxelles, tandis que les *Débats* eussent été bien embarrassés pour se procurer même la doublure de John Lemoinne.

Le Salon de cette année a eu des préliminaires des plus orageux, et l'on aura sans doute beaucoup plus parlé de lui avant qu'après son ouverture. Tout d'abord est venue la question de l'éclairage à la lumière électrique, que le jury voulait faire supprimer comme défavorable aux tableaux; mais l'Administration avait passé avec la Société Jablokoff un traité sur lequel il n'y avait plus à revenir, et le jury a dû s'incliner.

Il n'en a pas fait autant au sujet du buste de la République par Francia, buste que le chef de l'État avait admis à figurer avec honneur dans les appartements de l'Élysée, et que le jury a refusé de laisser entrer au Salon. On a voulu voir dans ce refus une petite niche jouée à une administration républicaine par un jury quelque peu monarchique et disposé à rejeter toutes les œuvres qui présentaient la République sous des traits respectables, tandis qu'il admettait assez volontiers celles qui lui donnaient une allure quelque peu grotesque. Grave question, pour la solution de laquelle nous n'avons pas la compétence voulue.

Mais ce n'est pas tout : les dissensions ont trouvé un nouvel élément dans les sursis accordés à certains artistes en retard pour l'envoi de leurs toiles. Le jury voulait s'en tenir aux termes du règlement, mais l'administration a répondu qu'elle avait le droit de modifier un règlement qui était son œuvre, à quoi trois des jurés, MM. Bouguereau, Vollon et Van Marcke, ont riposté en donnant leur démission.

Il était temps que le jour de l'ouverture arrivât pour mettre fin à tout ce tapage. Mais la tempête ne s'est pas apaisée sans laisser derrière elle quelques traces de houle. Les esprits étaient agités et les mécontentements ont été plus fréquents que jamais dans le *genus irritabile pictorum*. Un artiste, M. Kossak, profitant d'un moment où les dos étaient généralement tournés, a grimpé sur une échelle, un couteau à la main, et s'est précipité sur... sa toile, qu'il a découpée et emportée sous son bras, laissant le cadre vide, au grand ébahissement des spectateurs. Puis ç'a été le tour de M. Gabriel Ferrier, qui, ne trouvant pas son tableau de *Salammbô* placé à sa guise, l'a fait enlever, sans laisser même le cadre à l'administration.

Aujourd'hui tout est calmé, et le nouveau Salon ressemble à peu près à ceux qui l'ont précédé. On y trouve du bon, du médiocre et du pire. Cette année, c'est le médiocre qui domine ; et en pourrait-il être autrement vu le nombre considérable de toiles acceptées ? De tous les Salons, celui qui vient de s'ouvrir est celui qui compte le chiffre le plus élevé d'envois reçus et classés : 7,289, dont 3,957 tableaux ! Le Salon de l'an dernier ne comptait que 5,895 numéros ; celui de cette année a donc 1,394 numéros de plus. On n'y trouve point d'œuvre hors ligne et appelant l'attention générale, comme la plupart des Salons précédents en avaient toujours offert quelqu'une. Le portrait de M. le président Grévy, par

Bonnat, n'a même pas le succès des autres célèbres portraits historiques du même maître, et cependant il est l'œuvre capitale du Salon. Le *Job* du même M. Bonnat, est une étude plutôt qu'un tableau, et son extrême nudité ne saurait plaire à tout le monde. Les peintres de batailles, de Neuville, Detaille, Berne-Bellecour, etc., n'ont rien donné et gardent, dit on, pour des expositions particulières des toiles patriotiques que les circonstances ne permettent point d'exposer publiquement. C'est un attrait de moins pour le Salon, car on sait que le public est en général très chauvin et que les batailles sur toile le captivent, surtout quand elles sont signées des trois noms, déjà populaires, des jeunes maîtres que nous venons de nommer.

Cette année, Mlle Sarah-Bernhardt aura fait moins de bruit au Salon qu'à la ville et au théâtre : deux bustes, dont l'un anonyme, et voilà tout! Et encore ils sont en bronze! Mais Mlle Bernhardt se consolera facilement de la déconvenue de son exposition avec la célébrité nouvelle que lui donne en ce moment sa dernière aventure. On avait espéré pendant quelques jours que tout finirait par s'arranger, et que la fugitive rentrerait une fois encore au bercail; mais maintenant c'est bien fini. On a mis les scellés, au théâtre, sur la loge de la comédienne, on lui a repris ses rôles principaux, dans lesquels ont déjà reparu soit Mlle Bartet, soit Mlle Croizette; on lui a envoyé du papier timbré, et les tribunaux sont saisis

contre elle, de par la Comédie-Française, d'une demande de 300,000 francs de dommages-intérêts. La belle Sarah sera condamnée à les payer; mais, comme jadis Mme Plessy, elle ne les payera pas du tout, et ce sera peut-être alors le moment de rentrer en grâce, moment que, pour notre part, nous appelons de tous nos vœux.

Quant au procès Santerre, s'il fait autant de bruit que celui de Sarah-Bernhardt, il faut avouer qu'il est moins intéressant. Nous ne voulons pas trop nous appesantir sur cette regrettable affaire de séparation de corps, dans laquelle il nous semble que personne n'a complètement raison, et que les torts viennent un peu de tous les côtés, aussi bien du père que de la femme, et aussi du mari. Le tribunal a d'ailleurs satisfait l'opinion publique en séparant de corps les deux époux, mais en les renvoyant pour le reste en quelque sorte dos à dos.

LETTRES INÉDITES DE RACHEL. La bruyante démission de Mlle Sarah-Bernhardt a été rapprochée dans le public de celles non moins bruyantes de Mme Plessy en 1845 et de Mlle Rachel en 1849. L'histoire de ces deux dernières démissions est trop connue pour que nous les racontions ici. Nos lecteurs trouveront les détails de celle de Mme Plessy dans la brochure que nous avons publiée chez Tresse en 1876, sur l'éminente comédienne; pour celle de Mlle Rachel, nous les engageons à lire les

deux belles et intéressantes lettres que la grande tragédienne adressa à Mme Émile de Girardin au sujet de cette démission, qu'elle ne tarda pas à reprendre, lettres que notre ami Imbert de Saint-Amand a publiées dans son volume intitulé *Madame de Girardin* (avec des lettres inédites de Lamartine, Chateaubriand, Mlle Rachel).

Ces deux lettres figureront d'ailleurs, avec l'assentiment de M. de Saint-Amand, dans la publication que nous préparons depuis longtemps d'un choix fait dans la correspondance de Mlle Rachel. Il serait impossible, en effet, de songer à publier cette correspondance en entier. C'est par milliers que se comptent les lettres ou billets de Rachel, et, dans la quantité, beaucoup, en raison de leur caractère intime, seraient vraiment « impubliables ». Toutefois nous faisons un chaleureux appel à nos lecteurs et nous leur demandons de nous adresser, en vue de notre publication projetée, une copie des lettres de Mlle Rachel qui peuvent faire partie de leurs collections d'autographes [1].

C'est surtout par l'esprit, par le tour original et primesautier de la phrase, que se distingue le style épistolaire de Rachel. Nous ne voulons citer à l'appui de cette assertion que quelques billets inédits, écrits à diverses dates, et qui font partie des deux ou trois cent lettres que

1. Je serai bien reconnaissant à ceux de nos lecteurs qui voudront bien m'adresser leurs envois à mon nom aux bureaux mêmes de la *Gazette*, 338, rue Saint-Honoré. Georges d'Heylli.

nous nous proposons de réunir prochainement en volume.

Voici d'abord une jolie lettre adressée à un ami jaloux auquel elle avait sans doute manqué de parole pour quelque dîner en tête-à-tête :

Avril 1844 (à 11 heures du soir).

Où avez-vous pris, s'il vous plaît, que j'avais déclamé des scènes de *Polyeucte* et de *Phèdre* hier soir chez Mme X..? Suis-je donc une tragédienne qui va-t'en ville, et avec qui me confondez-vous? Je n'étais pas chez moi quand vous êtes venu, voilà la vérité; mais quant à déclamer, je n'y songeais guère ce soir-là, je vous jure. Enfin, vous vouliez absolument savoir où je pouvais être et vous avez failli soudoyer mes gens! Que vous auraient-ils appris? Que vous êtes un horrible jaloux, ce que vous savez déjà, et surtout que vous êtes insupportable! moins cependant que cette diablesse de Catherine II[1] dont je suis bien contrariée maintenant de m'être affublée. Ces répétitions, ce travail chez moi, tout cela me fatigue et m'époumonne d'autant plus,— entre nous,— que « j'y vais » sans enthousiasme et que je prévois que c'est une grande peine pour peu de soirées. Je ne sens pas la pièce comme ces succès qu'on pressent d'avance : c'est bien si l'on veut, mais c'est froid. Je réchauffe de mon mieux ces tirades glacées, et je me prépare un beau costume, car il faudra qu'on me regarde beaucoup plus qu'on ne m'écoutera. Ce sera exactement comme vous quand vous êtes planté devant moi en astrologue muet qui cherche à deviner l'avenir dans les yeux de sa belle, en supposant que les astrologues aient des belles!..

1. Tragédie de H. Romand, représentée le 25 mai 1844, et qui n'a eu que quatorze représentations.

Allons, bonsoir, astrologue!.. et n'allez pas, par cette nuit noire, tomber dans aucun puits, et continuez à penser à moi. On vous revaudra votre soirée d'hier, et votre peine perdue, et votre dîner solitaire, et bien d'autres choses encore, affreux jaloux que vous êtes!.. Fi! Otello! allez vous cacher... et aussi vous coucher, car minuit vont sonner.

Votre

RACHEL.

P. S. — Eh bien, tenez! je suis meilleure que vous ne croyez et je veux que vous soyez tout à fait rassuré en recevant demain matin ce billet. Hier soir, je dînais tout simplement en partie carrée avec.... papa Félix, la mère Félix et Sarah! Et voilà, affreux tyran, comment une pauvre fille innocente peut être parfois bien injustement soupçonnée!..

La lettre qui suit a trait à l'envoi qui lui fut fait d'une brochure injurieuse publiée contre elle, en 1850, par Charles Maurice:

J'ai reçu la brochure[1] avec cette belle dame qui, les pieds sur un plat, s'élève dans les nuages et représente ou veut représenter la Vérité[2]. C'est un assemblage[3] de gracieusetés qui ne me touchent pas le moins du monde! Il paraît que je n'ai « ni esprit, ni intelligence, ni goût... » pas même un peu, mon cher ami! Après tout, que m'importent toutes ces sottises?

---

1. Cette brochure de Charles Maurice est intitulée la *Vérité-Rachel*, et a paru chez Ledoyen. Elle est aussi injuste dans le fond qu'elle est dure dans la forme.
2. Un dessin sur bois assez laid sert de frontispice à la brochure, et il est fort spirituellement décrit ici par Rachel.
3. Rachel avait écrit « rassemblage ».

J'y suis faite, venant de ce monsieur[1]; et puis, qui veut trop prouver ne prouve rien. Je veux bien admettre que je sois un peu bête, pas très intelligente et d'un goût peu exquis. Mais manquer de tout cela, et complètement, et à la fois!.. Voilà, cher ami, pourquoi je m'en moque, et de la brochure et de son auteur... Elle n'a pas empêché qu'on ait fait près de 5,000 francs hier au soir avec cette tragédienne sans esprit, sans intelligence et sans goût! Vous concevez que tout le reste m'est bien égal....

R.

Par la lettre suivante elle refuse, avec d'excellentes raisons, une invitation à dîner :

2 mai 1851.

Ce que vous me demandez est bien difficile en ce moment : je déjeune à peine déjà, comment voulez-vous que je puisse m'engager pour un dîner à une distance de cinq jours seulement? Je n'aurais de libre que le 8, mais j'ai même une partie de ma soirée prise. C'est le bénéfice d'Anaïs, et j'ai promis le troisième acte de *Marie Stuart*. Si court que soit cet acte, il me fatigue beaucoup, et d'ailleurs, je n'aime aller nulle part les soirs où je joue, même dans de petites pièces. Cinq jours après je rejoue le même acte à l'Opéra-Comique; enfin, jusqu'à la fin du mois, je suis terriblement prise. Le mieux est, croyez-moi, de dîner quand il fera tout à fait chaud, en juin ou en juillet; je serai complètement libre alors... Est-ce que vous m'en voulez? Ce serait bien injuste de votre part. On

1. Ce qui n'empêcha pas Rachel de l'appeler, un peu plus tard, « son cher ami, son meilleur conseiller », quand Charles Maurice voulut bien la traiter moins mal.

ne mange pas toujours quand on veut lorsqu'on a l'honneur d'être la première tragédienne de Sa Majesté le peuple français!..

RACHEL.

Suivent quatre billets relatifs à un envoi et à des demandes de places de théâtre.

1846.

Voici une loge bien discrète, mon cher ami, où vous aurez le droit de tout dire, de tout voir sans être vu et même de ne pas m'entendre, si cela vous convient. C'est la plus mauvaise de la salle, mais c'est la meilleure pour ce qu'il vous faut. Si cependant la belle personne qui doit vous accompagner, et vous-même, vous faites l'effort de m'applaudir, je pousserai la bonté jusqu'à ne pas trop vous en vouloir.

R.

1849.

A Madame ....

Pleurez! pleurez vos yeux!... mais cependant ne vous effondez pas trop en eau, la chose n'en vaut vraiment pas la peine... Cela pour vous dire, ma chère amie, que je ne jouerai *Phèdre* ni demain ni les autres jours de la semaine, ayant pris froid à la répétition hier, mais la loge sera à votre disposition pour le premier jour où je jouerai. Et surtout, — pour continuer la métaphore, — que la moitié de vous-même ne se mette pas au tombeau, car il y a aura une place pour lui dans la loge... Je ne parle aujourd'hui que du nez, ce qui eût été fort désagréable pour le spectateur si j'avais persisté à vouloir

jouer. Phèdre obligée de se moucher en scène! je ris toute seule dans mon lit à cette pensée comique... qui ne l'eût pas été pour moi, à coup sûr. Que cela ne vous empêche pas de venir me voir. Vous serez prévenue, dans tous les cas, du prochain jour de la loge.

A M. Verteuil, secrétaire général du Théâtre-Français.

Mon cher Verteuil, envoyez-moi une loge de la galerie, n'importe laquelle, fût-elle bonne!

Votre amie

RACHEL.

Au même.

O Verteuil! puisque c'est ainsi qu'on vous nomme, — et qu'on vous renomme,— une petite, toute petite loge, s'il vous plaît, pourvu qu'elle soit de cinq places.

Tous mes remerciements, mon cher Verteuil.

RACHEL.

BIBLIOGRAPHIE. — *Les Soirées de Médan.* — Médan est un petit village de Seine-et-Oise où demeure et pontifie à la fois l'auteur de *l'Assommoir* et de *Nana*, M. Émile Zola. Autour de lui se réunissent fidèlement quelques élèves et adeptes du maître, qui tombent en pamoison devant tout ce qu'il écrit ou tout ce qu'il dit, et qui surtout tâchent, dans leurs œuvres, de l'imiter du mieux

qu'ils peuvent. Ces adeptes sont MM. Hennique, Alexis, Huysmans, Céard et Guy de Maupassant. J'en oublie peut-être quelques-uns, mais ce sont là les plus en vue. Or ces messieurs ont publié, sous le titre de : *les Soirées de Médan*, une suite de nouvelles dont la première est de M. Émile Zola lui-même, — je dis la première, il faut ajouter la meilleure. Zola s'est donné cette fois la peine d'écrire proprement un récit touchant de la dernière guerre, et c'est là une nouvelle tout à fait littéraire et pleine de talent, qui vaut à elle seule tout le reste du volume ! Mais ce reste ! c'est là ce qu'il faut lire ! Ces messieurs se sont imaginé de plagier, de pasticher Zola, par admiration sans doute, — ou par mot d'ordre, je l'ignore. Mais quel style ! quelle recherche et quelle emphase ! quel français spécial, qui vraiment n'est plus du français ! Et la préface qui ouvre tout cela ! Elle n'a que dix lignes, mais là dedans on défie la critique et on traite à l'avance d'idiots tous ceux qui ne trouveront pas admirables les six nouvelles que le livre contient !

Nous connaissons personnellement un de ces forcenés adeptes de Zola, M. Karl Huysmans, qui aura du talent le jour où il voudra bien écrire comme tout le monde, sans emprunter à un vocabulaire spécial, — que M. Zola dédaigne lui-même, témoin la nouvelle qui commence le volume des *Soirées de Médan*, — un tas de mots hors d'usage, réunis et alignés au bout les uns des autres, dans des phrases absolument incompréhensibles. Ces

autres messieurs, M. Hennique, M. Alexis, M. de Maupassant, ont certainement du talent, eux aussi, mais, pour Dieu! qu'ils le montrent! qu'ils abandonnent l'ornière de Zola, dont ils exagèrent encore les défauts sans avoir rien de ses grandes qualités, et qu'ils soient eux-mêmes! C'est ce jour-là seulement qu'il sera possible de les apprécier sérieusement, de les classer et de les juger!

Religion et religions. — C'est par la forme que brille surtout le nouveau poème que M. Victor Hugo vient de publier sous ce titre un peu énigmatique. Les antithèses grandioses, les accouplements de mots magnifiques, qui hurlent quelquefois de leur accouplement même, abondent dans ce livre, qui veut être philosophique et qui aboutit, en somme, au paradoxe. La conclusion du maître est, en effet, que la religion et les religions ont fait leur temps, et que ce n'est plus que par le cœur, par les sentiments, pas son instinct personnel, et d'ailleurs divin, que l'homme doit se diriger et se conduire ici-bas. Nous devions signaler ce livre, car rien de ce qui sort de la plume de Victor Hugo ne peut passer inaperçu; mais il est de ceux qui ne peuvent augmenter — ni diminuer d'ailleurs — le grand renom de l'illustre poète, qui demeure aujourd'hui, quoi qu'il dise ou écrive dorénavant, à jamais immuable et inébranlable dans son immortelle gloire.

NÉCROLOGIE. — *Le général Vinoy.* — Joseph Vinoy,

général de division, ancien grand chancelier de la Légion d'honneur, est mort à Paris le 29 avril, à l'âge de quatre-vingts ans, selon les uns, et de soixante-dix-sept ans, selon les autres. Il y a sur ce point une légende d'après laquelle le général Vinoy, qui était d'abord entré dans les ordres, aurait tout à coup jeté le froc aux orties, puis se serait engagé, en se servant de l'acte de naissance de son frère, plus jeune que lui de trois ans, et qui comme lui se prénommait Joseph. Il est certain que, sans admettre complètement cette légende, elle a quelque fondemment de vérité; nous avons eu en effet sous les yeux diverses pièces officielles qui elles-mêmes n'étaient pas d'accord sur l'état civil du célèbre général. Le Ministère de la guerre, qui devait bien savoir à quoi s'en tenir sur ce fait, a cependant traité le général Vinoy, au moment de sa mise au cadre de réserve obligatoire à soixante-cinq ans pour un général de division, comme s'il était né en 1800. C'est en effet en 1865 que le général passa de l'activité à la réserve et fut appelé au Sénat. Il est donc plus que probable que c'est bien en 1800, le 23 novembre, qu'il était né, dans un petit village de l'Isère nommé Saint-Geoirs.

La carrière du général Vinoy a été assez brillante dans sa première partie, avant l'époque de sa mise au cadre de réserve, et très heureuse pour sa renommée militaire dans la seconde et dernière phase, qui a commencé en 1870 pour se terminer seulement aujourd'hui. Depuis

la retraite de Mézières, en septembre 1870, jusqu'à son départ de la grande chancellerie, à la fin de février dernier, le général Vinoy à occupé une situation considérable et certainement bien inattendue pour ce vieux soldat, qui depuis 1865 devait se croire tranquillement cantonné et à jamais dans son fauteuil sénatorial du Luxembourg. Sa rentrée à Paris, en septembre 1870, avec le petit corps d'armée de Mézières, est un fait dont plus tard l'histoire, mieux éclairée, tiendra compte plus largement qu'aujourd'hui à la mémoire du général, car ce sont ces troupes si miraculeusement échappées aux Prussiens, — il n'y avait que treize mille hommes, — qui ont rendu possible la défense de Paris.

Ce n'est pas sans hésitation que le général Vinoy accepta le gouvernement militaire de Paris, après la démission du général Trochu. L'histoire doit lui tenir compte aussi de ce sacrifice désagréable et de cette abnégation. Notre intention n'est pas d'ailleurs d'entrer ici dans le récit de tous les faits et événements du siège auxquels se trouva mêlé le nom du général Vinoy. M. Thiers voulut le récompenser de ses beaux services pendant cette époque douloureuse en lui donnant le poste de grand chancelier de la Légion d'honneur le 6 avril 1871. Six semaines après, le palais même, où le général n'avait pu encore entrer, brûlait avec tant d'autres monuments, pendant la semaine terrible ! On sait que le général ouvrit alors une souscription publique

pour le réédifier. Elle produisit, de 1871 à 1878, une somme totale de 1,477,700 francs, ainsi que le constate le *Journal officiel* du 10 octobre 1878, qui annonce la clôture définitive de cette souscription.

M. Henri Plon a publié, en 1872, sous le nom du général Vinoy, deux volumes, dont le premier surtout a eu un assez vif succès, et constitue même aujourd'hui un ouvrage quasi classique et documentaire. Ces deux volumes ont pour titre, l'un : *Siège de Paris* (opérations du 13e corps et de la 3e armée) ; l'autre : *L'Armistice et la Commune* (opérations de l'armée de Paris et de l'armée de réserve). C'est sur la demande, disons mieux, sur les instances réitérées de M. Henri Plon, que le général, qui jusqu'alors n'avait rien écrit, se décida à la publication des deux volumes que l'adroit éditeur sollicitait de lui. Le général Vinoy avait à ce moment pour aide de camp un officier supérieur d'état-major des plus instruits et des plus intelligents. C'est avec l'aide de cet officier distingué qu'il réunit et classa dans leur ordre rigoureux toutes les pièces officielles qu'il avait entre les mains et qui se rapportaient aux opérations militaires qu'il avait personnellement dirigées et conduites. Le même officier rédigea ensuite, d'après ces documents, la relation des événements, auxquels d'ailleurs il avait lui-même pris part comme aide de camp du général. Cette relation une fois terminée, le général voulut bien me demander si je pouvais me

charger de récrire à nouveau le travail si admirablement préparé par son aide de camp. J'acceptai, non sans appréhension, cette mission délicate, et chaque matin, pendant plusieurs semaines, je vins lire au général, et page par page, tout ce que j'avais rédigé la veille.

On ne se rend pas compte, quand on n'a pas travaillé de la sorte, à quel point l'inspirateur d'un livre tel que celui-là peut en devenir le véritable et même le principal collaborateur. Sur le premier travail accompli par l'aide de camp et par moi vint ainsi s'en greffer en quelque sorte un nouveau qui donna au nôtre un caractère plus net, plus accusé, et qui en fit, en somme, l'œuvre tout à fait personnelle du général. Le manuscrit ainsi remanié d'après les indications, les observations et les avis du général Vinoy, et le plus souvent avec des retouches de sa main et des additions plus longues qu'il écrivait à part, qu'il nous remettait ensuite, et dont j'ai même gardé quelques-unes ; ce manuscrit, qu'il serait aujourd'hui bien intéressant de rapprocher du texte même des deux volumes, était malheureusement revenu de l'imprimerie dans un état de détérioration qui n'a pas permis de le conserver.

Le livre du général Vinoy sur le siège est certainement le meilleur des deux qu'il ait publiés, et c'est aussi celui qu'il préférait. Il fut très loué et naturellement aussi très critiqué par les journaux de différentes nuances et selon leur point de vue spécial. J'ai sous les yeux, entre

autres nombreux articles, une étude détaillée du bibliophile Jacob sur ce livre remarquable, laquelle a été publiée dans le numéro du mois de mai 1872 du *Bibliophile français*, et dont même il a été fait un tirage à part. C'est une étude des plus élogieuses, qui se termine par cette appréciation : « Il n'y aura pas une collection militaire où l'ouvrage de M. le général Vinoy ne prenne sa place à côté des mémoires de Turenne et des dictées de Napoléon... » Je ne sais ce que le général Vinoy a pensé de cette flatteuse approbation, mais, à coup sûr, l'aimable bibliophile Jacob ne se doutait guère, en l'écrivant, qu'il rapprochait un peu de Turenne et de Napoléon, — en même temps que le général Vinoy, — son modeste confrère Georges d'Heylli et l'aide de camp du général, à coup sûr bien troublés tous deux de se trouver d'une manière si imprévue en aussi haute et glorieuse compagnie !....

Gustave Flaubert. — L'éminent auteur de *Madame Bovary* et de *Salammbô* vient de mourir subitement, emporté par une attaque d'apoplexie foudroyante, dans sa retraite de Croisset, à environ une lieue de Rouen. Flaubert avait seulement 59 ans. C'était une fière nature, un esprit d'élite, homme d'un grand cœur et d'un sens droit, mais un peu entier dans ses opinions et dans ses idées, comme le sont en général ceux qui ont l'âme vaillante et forte. Deux œuvres de Flaubert vivront toujours dans la mémoire des hommes : *Madame Bovary* et

Salammbô. C'est *Madame Bovary* malheureusement qui nous a valu l'école naturaliste, et Zola, et les sous-Zola qui le suivent ! Pour un homme d'un grand talent qui s'est affirmé à l'imitation du maître, combien de médiocrités ont surgi qui n'ont jamais écrit et qui n'écriront jamais une seule page de *Madame Bovary* ou de *Salammbô !*

Il faut bien dire que tout ce que Flaubert a publié depuis ces deux romans justement célèbres n'est point digne ni de lui ni d'eux. *La Tentation de saint Antoine* et *l'Éducation sentimentale* sont déjà presque oubliées de la génération actuelle,qui cependant les a vues naître il y a quelques années seulement. Au théâtre, où Flaubert rêvait, comme jadis Balzac, de faire une grande fortune, il n'a connu qu'un colossal échec, celui du *Candidat,* pièce ennuyeuse qui n'eut que trois représentations et qui avait bien mérité son sort. Il avait écrit encore une féerie, avec Louis Bouilhet et le comte d'Osmoy, pièce injouable, sur laquelle il se faisait cependant de bien grosses illusions, ainsi que le prouve la piquante odyssée de cette fantaisie de trois fins lettrés qui n'étaient pas des hommes de théâtre, odyssée que Flaubert a racontée lui-même de la manière la plus amusante :

A Émile Bergerat

«...*Le Château des cœurs* a été écrit en 1866, c'est-à-dire dans la période de *Salammbô* à peu près. Je rêvais

à ce moment-là de forcer les portes du théâtre, comme on dit dans le style bulozien. Je complotai la chose avec le bon d'Osmoy, qui avait une idée, et mon pauvre Bouilhet, lequel tournait le vers à miracle. Or sachez que la féerie avait été taillée de façon à offrir des situations musicales à un Gounod et des motifs de décor admirables à un Cicéri! D'ailleurs, apprenez-le, j'abandonne tout ce que vous voudrez dans la féerie, mais je n'abandonne pas les situations musicales. Ça, c'est bien, je vous en donne ma parole d'honneur, et l'on ne m'en fera pas démordre.

Le scenario construit, nous nous abouchâmes avec feu Marc Fournier, de babylonienne mémoire, qui refusa net d'en prendre connaissance, sous couleur *que nous étions incapables*, Bouilhet et moi, de réussir une féerie. Dont un. Encouragés par ce premier succès, nous nous mîmes à la besogne sans désemparer. Le manuscrit n'était pas encore sec que le brave Gustave Claudin s'en saisit et courut le déposer d'une main tremblante dans le giron du sieur Jules Noriac, en ce temps-là directeur des Variétés. Enthousiasme dudit Noriac, qui parle *illico* de supprimer trois rangs d'orchestre, de machiner son théâtre, d'engager à prix d'or des comédiens inouïs! Les répétitions devaient commencer le lendemain même. Tout à coup, silence absolu! Puis six mois de ce silence. Je réclame mon manuscrit, qui ne m'est restitué qu'après des instances brutales de ma part.

« A quelque temps de là, la féerie fut portée à feu Hostein (car ils en sont tous morts !), qui présidait aux destinées du Châtelet. Je ne sais pas si Hostein avait jamais entendu prononcer mon nom ; toujours est-il qu'après le laps de quarante-huit heures, laps selon moi insuffisant, il me renvoyait le manuscrit par son propre domestique ! M. Hostein, me dit ce larbin héroïque, m'a chargé de dire à Monsieur que ce n'est pas du tout ce que Monsieur désire de Monsieur ! » — Et de trois !

« Un autre, directeur de la Gaîté, et Nantais de profession, vint jusque chez moi, rue Murillo, entendre la lecture du *Château des cœurs*, s'en déclara féru — et ne reparut plus.— Puis ce fut le tour de l'acteur Dumaine, qui bientôt me rendit le manuscrit avec un dédain dont je reste à la fois fier et honteux. Puis Raphaël Félix, orné de Michel Lévy : tous deux voulaient signer le traité séance tenante. Je les attends encore, quoiqu'ils aient rendu à Dieu ce qu'ils avaient d'âme. L'année dernière encore, M. Weinschenk. Enfin que vous dirai-je? La malheureuse féerie a été condamnée par tous les arbitres du goût français. On n'en appelle pas de pareils jugements !... »

Né riche, Flaubert avait gardé jusqu'en 1874 à peu près une trentaine de mille livres de rente. *Le Figaro* raconte, à propos du désintéressement et de la haute délicatesse de cœur de l'auteur de *Madame Bovary*, une petite anecdote relative à la manière dont il perdit cette

fortune, et qui lui fait trop d'honneur pour que nous ne la mentionnions pas ici.

Flaubert ne s'était pas marié pour laisser sa fortune à une de ses parentes. Un jour, il apprit que le mari de celle-ci, qui était lancé dans les affaires, venait d'y perdre la plus grande partie de ce qu'il possédait.

« Bah! s'écria Flaubert, puisque je voulais vous laisser ma fortune, qu'est-ce que ça peut me faire de vous la donner un peu plus tôt ou un peu plus tard? »

Et la catastrophe qui menaçait le mari de sa parente fut conjurée!...

Édouard Fournier. — Quelle longue et inépuisable nécrologie que celle de cette triste dernière quinzaine! Nous venons à peine d'enregistrer le décès de Gustave Flaubert qu'il nous faut rouvrir la liste, déjà si chargée, pour y inscrire le nom si aimé de notre confrère Édouard Fournier. L'érudit et sympathique écrivain est mort la plume à la main, le 10 de ce mois, au milieu même du feuilleton qu'il écrivait.

Édouard Fournier était né le 15 juin 1819, à Orléans, où son père était serrurier. On voit qu'il était bien le fils de ses œuvres et qu'il a dû à son seul travail la situation littéraire si honorable qu'il s'était faite. C'était bien l'érudit des érudits : il vivait surtout dans le passé et particulièrement dans ce XVIIIe siècle dont il a raconté l'histoire intime sous toutes les formes et dans tous ses livres. Nous ne saurions entrer ici dans le détail de ces œuvres,

d'ailleurs si connues, et qui demeureront comme le fond de bibliothèque indispensable des vrais amateurs et des vrais curieux; mais nous aurons bientôt l'occasion de revenir ici même sur la vie si bien remplie de notre regretté confrère, à qui nous avons voulu surtout donner aujourd'hui notre souvenir et notre adieu.

THÉATRES. — *Opéra.* — *Mme Montalba.* — Un début relativement brillant, celui de Mme Montalba, vient d'avoir lieu à l'Opéra dans le rôle de Valentine des *Huguenots* (30 avril). La nouvelle venue n'est pas toute jeune et elle a déjà chanté longtemps l'opéra en province, notamment à Lyon, où elle a eu de brillants succès. La voix est belle dans le médium et surtout dans les cordes basses, et se rapproche même beaucoup du contralto; les notes élevées, en revanche, sont criardes et communes. Le point principal, c'est que Mme Montalba sait chanter et qu'elle se sert avec une grande habileté des moyens inégaux qu'elle possède. Elle doublera très suffisamment Mlle Krauss dans ses grands rôles, ce que personne n'avait encore pu faire avant elle.

Theâtre-Français. — *Ruy Blas et Mlle Bartet.* — Sarah-Bernhardt ayant déclaré la guerre à la Comédie-Française et ayant même ouvert le feu et commencé les hostilités, M. Perrin a riposté immédiatement en donnant les rôles de la fugitive à deux de ses principales actrices, Mlles Croizette et Bartet. Le samedi 8 mai Mlle Croizette

a repris avec succès *l'Aventurière,* et le samedi précédent Mlle Bartet avait joué le rôle de la reine dans *Ruy Blas.*

Mlle Bartet a tout simplement accompli là un tour de force : en huit jours, cette ancienne comédienne du Vaudeville, qui n'avait jamais joué de comédies en vers, à qui même la poésie au théâtre semblait interdite avant de longues études préparatoires, a appris, répété et joué le rôle considérable de la reine de *Ruy Blas,* et cela à la satisfaction générale. Ce n'est certes point Sarah-Bernhardt, ni sa voix musicale, ni le charme enchanteur de toute sa personne, ni sa physionomie indolente qui prêtait tant de vérité et d'opportunité au rôle de cette petite reine délaissée et ennuyée; non, ce n'est plus tout cela! Et cependant cette mignonne Bartet a, elle aussi, un charme personnel qui appelle forcément les bravos du public, et qui lui a valu dans cette soirée redoutable la sympathie de tout le monde, à ce point qu'on a rappelé jusqu'à deux fois la nouvelle reine après la fin du second acte. C'est une Marie de Neubourg plus bourgeoise, moins grande dame, moins passionnée aussi, mais le charme ne semble pas avoir été moins grand, et voilà Bartet qui sert de drapeau maintenant à ceux qui ne veulent plus de Sarah-Bernhardt. Nous avons les Bartetistes et les Bernhardistes! Mais il n'y a là, en somme, qu'une lutte tout artistique et forcément pacifique dont le public doit le premier se louer, car il sera aussi le premier à profiter de l'émulation qu'elle fera naître.

VARIA. — *Une vente de livres à Bruxelles.* — Le libraire F. J. Olivier, un érudit en la matière, vient de procéder à la vente de la curieuse bibliothèque de M. le comte de S***. Le résultat obenu démontre une fois de plus le prix élevé qu'ont atteint certains livres, devenus rares aujourd'hui. L'amateur dont on vient de soumettre la collection au feu des enchères s'était principalement attaché à réunir les éditions originales, en cherchant à trouver les exemplaires les mieux conservés, qu'il avait fait relier avec un luxe princier par les meilleurs artistes en ce genre, tels que Trautz-Bauzonnet et autres. Aussi le total acquis a-t-il été vraiment extraordinaire : 226,000 francs pour 340 numéros! Nous donnons ci-dessus quelques-unes des principales enchères, qui établiront la véritable importance de cette belle collection, aujourd'hui dispersée :

Grandes Heures de Verard, sur vélin. . . .	11,150 fr.
L'Imitation de J.-C., traduite par Corneille, 1656.	1,000
La vie de Sainct Denis, poëme manuscrit, sur vélin, au chiffre de Marie de Médicis. . .	5,100
Montaigne, Essais, 1595, superbe exemplaire.	1,410
Le Thenerdanck, imprimé sur vélin	12,100
Le Pastissier français, charmante reliure doublée de Trautz-Bauzonnet.	4,100
Virgile et *Horace* de Didot, sur vélin, belle rel.	1,775

Fables de La Fontaine, édition originale . .	3,050
Le Théâtre de P. et Th. Corneille, 10 vol., édition de Wolfgang	2,200
Vingt-Quatre Pièces originales de Molière, reliures de Trautz-Bauzonnet	33,495
Œuvres de Racine, 1697.	3,050
Quatorze Pièces originales de Racine	5,880
Neuf Pièces originales de Regnard	2,995
Saint-Graal, 1523	4,000
Le Télémaque, 5 vol., édition originale. . .	4,900
Le Télémaque, 4 vol., illustrés de dessins originaux de Van Orley, et nombreuses figures.	5,000
Le Gil Blas (Jouaust) sur vélin	1,000
Le Don Quichotte, 4 t. en 1 vol., avec 17 suites de figures ajoutées	2,010
Monstrelet, édition Verard.	2,000
Diplôme de la reine Marie-Antoinette délivré par l'Académie d'Augsbourg. . . .	1,010
Les Délices de Paris, ancien maroquin bleu.	1,010
Almanach des spectacles de Paris, de Duchesne, 1752 *à* 1815. *Ancien maroquin.*	1,200
Mémoire sur les troubles en Belgique, au XVI[e] siècle, 18 vol.	9,800

Etc , etc...

Les principaux libraires de Paris, Morgand et Fatout, Techener, Rouquette, etc., ont été les plus notables acquéreurs de ces admirables et uniques éditions.

Vente Beurnonville. — L'admirable collection du baron de Beurnonville vient d'être dispersée aux enchères de la rue Drouot. Elle ne contenait que soixante toiles, mais toutes de premier ordre et seulement de maîtres français contemporains. Voici les chiffres atteints par quelques-uns de ces tableaux. Nous mettons entre parenthèses les mises à prix proposées par les adjudicataires :

Corot : *Le Soir* (25,000 fr.), 19,500 fr. — *L'Étang* (10,000), 9,200 fr. — *Le Matin* (5,500), 6,800 fr. — *Le Saule* (5,500), 4,750 fr. — *La Chasse* (9,000), 9,500 fr.

Daubigny : *Une Habitation à Cordoue* (300), 1,000 fr.

Decamps : *Paysage* (6,000), 6,700 fr. — *Armée en marche* (8,000), 8,300 fr.

Eugène Delacroix : *Le Christ au tombeau* (35,000), 34,000 fr. — *Jésus endormi dans la barque* (20,000), 20,000 fr. — *Les Convulsionnaires de Tanger* (20,000), 12,000 fr.—*Le Roi Jean à la bataille de Poitiers* (15,000), 10,000 fr. — *La Mort d'Hassan* (7,000), 7,900 fr. — *Champrosay* (1,000), 1,555 fr.

Diaz : *L'Ile des Amours* (25,000), 25,500 fr. — *Intérieur de forêt* (4,500), 5,050 fr.— *Les Pyrénées* (4,500), 8,100 fr.

Jules Dupré : *Un Coucher de soleil* (5,000), 7,120 fr. — *Marine* (3,000), 5,100 fr.

Fichel : *Un Liseur* (800), 380 fr.

Fromentin : *Cavalier arabe* (3,000), 2,400 fr.

Géricault : *Cheval à l'écurie* (2,500), 3,100 fr.

Hamon : *L'Amour en visite* (800), 1,020 fr.

Isabey : *Les Petits Bûcherons* (600), 500 fr.

Jacque : *Bergerie* (6,000), 7,550 fr.

Jacquet : *Tête de femme* (1,800), 1,700 fr. — *Tête de Jeune fille* (2,000), 4,350 fr.

Meissonier : *Les Cavaliers* (6,000), 6,600 fr. *L'État-Major* (25,000), 28,000 fr.

Millet : *Berger et son troupeau* (15,000), 16,700 fr. — *La Fileuse* (14,000), 16,100 fr. — *Bergère assise* (10,000), 9,200 fr.

Pettenkofen : *Cheval à l'écurie* (500), 420 fr.

Ricard : *Tête de femme* (2,500), 1,080 fr.

Théodore Rousseau : *Le Givre* (60,000), 74,000 fr. — *Coucher de soleil après l'orage* (25,000), 26,000 fr. — *Les Bûcheronnes* (25,000), 30,000 fr. — *Une Chaumière en Berri* (12,000), 18,000 fr. — *L'Étang, coucher de soleil* (8,000), 16,000 fr. — *Les Marais de Tiffauge, en Vendée* (9,000), 8,300 fr. — *La Route de Chailly* (10.000), 10,050 fr.

Troyon : *Le Retour à la ferme* (30,000), 29,100 fr. — *La Rentrée à la ferme le soir* (20,000), 14,300 fr. — *Vache blanche tachée de roux* (10,000), 8,000 fr.

En somme, la vente a produit 599,275 francs ; le total des mises à prix avait été de 584,700 francs. C'est M. Charles Pillet qui était le commissaire-priseur chargé des adjudications et MM. Georges Petit et Brame qui

avaient pour mission d'expertiser les toiles et d'en fixer les mises à prix. On voit qu'ils ne se sont guère trompés dans leurs évaluations.

Quelques chiffres curieux. — M. Vaucorbeil, directeur de l'Opéra, vient de donner à la commission du budget quelques chiffres des frais qui incombent à notre première scène lyrique, et qu'il est curieux de signaler.

Ainsi, la mise en scène d'*Aïda*, tous frais compris, a coûté 270,000 francs; la reprise du *Comte Ory* va en coûter 50,000; le ballet nouveau de M. Widor, sur un livret de Coppée, exigera 100,000 francs de frais. Pour donner une idée des menus frais qu'entraîne, en dehors des énormes dépenses générales de son administration, l'entretien du bâtiment de l'Opéra, M. Vaucorbeil a cité ce fait, que le balayage seul de la salle lui coûte annuellement 36,000 francs, c'est-à-dire le traitement de quatre sénateurs!.. Les représentations obligatoires du samedi sont une charge pour l'administration de l'Opéra, qui est obligée, en général, de donner, pour remplir convenablement sa salle, environ 7,000 francs de billets gratuits dans ces soirées supplémentaires.

La même commission du budget a voulu taquiner M. Émile Perrin au sujet de *Daniel Rochat*, pièce qu'on lui reproche d'avoir représentée parce qu'elle contient de graves attaques contre nos institutions, et notamment contre celle du mariage civil. M. Perrin s'est défendu

assez facilement en laissant au comité qui avait reçu la pièce, et au ministre qui en avait lu et appprouvé par avance le manuscrit, la responsabilité de la représentation de *Daniel Rochat.*

Et, à propos de la prospérité du Théâtre-Français, qui est incontestable, on a encore cité ici quelques curieux chiffres :

Ainsi, en six années seulement, M. Victor Hugo a touché, pour *Hernani* et *Ruy Blas,* 210,800 francs de droits d'auteur. Pendant la même période, M. Alex. Dumas fils a touché, soit pour *l'Étrangère* et *le Demi-Monde*, soit pour le répertoire de son père, 222,000 francs. M. Émile Augier a reçu, toujours pour le même temps, 194,000 francs (*les Fourchambault* et le reste de son répertoire); enfin MM. Erckmann et Chatrian ont touché 68,000 francs pour leur seule pièce de *l'Ami Fritz!*

PETITE GAZETTE. — NÉCROLOGIE. — Le caricaturiste Émile Durandeau vient de mourir à Paris à l'âge de 53 ans. Il avait servi aux zouaves avant de devenir d'abord acteur, puis publiciste et dessinateur. On se souvient encore du vif succès qu'il obtint au théâtre des Fantaisies-Parisiennes, dirigé par Hervé au boulevard du Temple, dans le récit de l'odyssée comique intitulée *le Sergent La Ramée.* Tresse a publié l'an dernier un amusant recueil de ses charges les plus populaires sous le titre de *Civils et Militaires.*

— Louis-Pierre-Narcisse Fournier, auteur dramatique et lecteur examinateur à la Comédie-Française, est mort le 24 avril, à 76 ans. La plupart de ses pièces ont été écrites en

collaboration, surtout avec Arnould, le mari de la célèbre Mme Arnould-Plessy.

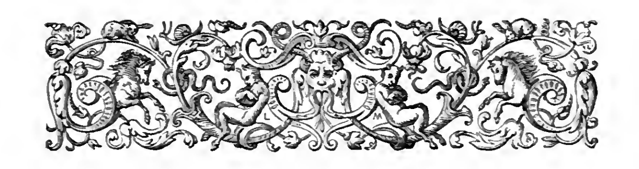
— Notre confrère Marie Escudier, frère de Léon Escudier, l'éditeur des œuvres de Verdi, est mort ces jours derniers à Paris, à l'âge de 61 ans. Publiciste musical pendant la plus longue partie de sa carrière littéraire, il avait fini par traiter, avec beaucoup de compétence, au *Figaro*, les questions diplomatiques spéciales, et il occupait à ce titre une place importante dans la rédaction de ce journal. — Quelques jours après lui est morte sa femme, Mme Rosa Escudier-Kastner, qui a eu tant de célébrité dans le monde entier comme pianiste de premier ordre; née en 1835, à Vienne (Autriche), Rosa Kastner avait épousé Marie Escudier en 1860.

THÉATRES. — Point de pièces nouvelles importantes durant cette quinzaine. Aux Variétés, deux petits actes anodins, *Mes Beaux-Pères*, de MM. de Najac père et fils, et *l'Œil du Commodore*, folie posthume de Cham, arrangée par Busnach, et qui n'a fait rire qu'à moitié. Au Palais-Royal, un petit acte nouveau de M. Dreyfus, *la Gifle*, plein d'esprit et de plaisante observation, a, au contraire, complètement réussi. On jouait le même soir une comédie en un acte de M. Ordonneau, *les Deux Chambres*, qui a également fort amusé, ce qui compose pour le Palais-Royal un spectacle coupé très attrayant. — Au théâtre des Nations, place du Châtelet, dont M. Ballande vient de se rendre acquéreur, reprise du drame *Chien d'aveugle*, qui continue son grand succès d'émotion du boulevard du Temple.

GEORGES D'HEYLLI.

Le Gérant, D. JOUAUST.

Paris, imprimerie Jouaust, rue Saint-Honoré, 338.



GAZETTE ANECDOTIQUE

NUMÉRO 10 — 31 MAI 1880

SOMMAIRE.

La Quinzaine. — Académie française. — Le *Sottisier de Voltaire.* — Une Entrevue avec Escobar. — Quelques Autographes. — — M. Guizot dans sa famille. — Le Théâtre-Lyrique. — Bibliographie : *Anecdotes parisiennes.* — Théâtres : Concerts historiques de l'Opéra ; *le Domino noir; Andrea ; Nos Députés en robes de chambre.* — Nécrologie : Paul de Musset.

Varia. — A propos de M. John Lemoinne. — Un autre George Sand. — A propos de Flaubert. — Ce qu'on payait la Malibran. — Les Menus de Mme Loyson. — L'Homme au masque de fer.

Petite Gazette.

LA QUINZAINE. — Le fait le plus saillant de la quinzaine, — et encore n'avons-nous pas le droit de le discuter ni de l'apprécier, — c'est l'élection de M. Léon Say à la présidence du Sénat, en remplacement de M. Martel, que l'état de sa santé a obligé de démissionner.

Belle et illustre famille que celle de M. Léon Say, et qui a dû son illustration au travail, au savoir, à l'expérience

et, en somme, à elle-même. Le premier Say qui ait été connu est le célèbre économiste Jean-Baptiste, mort à Paris en 1832, et qui a fondé, on peut bien le dire, la dynastie même des Say. Il se jeta d'abord dans la politique, où il serait sans doute demeuré ignoré ; puis il aborda la grande industrie. Ses filatures de coton souffrirent beaucoup, sous l'Empire, du blocus continental, et ne devinrent réellement prospères que sous la Restauration. Ce même Say a publié une grande série d'études économiques et historiques qui ne forment pas moins, dans leur réunion, de 15 volumes grand in-8°.

Son frère, Louis-Auguste, qui est mort en 1840, fut un raffineur de premier mérite, et, comme Jean-Baptiste, il a publié un grand nombre d'ouvrages, surtout relatifs au développement de la fortune publique.

Horace-Émile, fils de Jean-Baptiste, et qui est mort seulement en 1860, a été également un grand et riche filateur, et a de même publié des travaux spéciaux, principalement sur l'administration de la ville de Paris. Il avait épousé une demoiselle Chevreux-Aubertot, et il est le père du nouveau président du Sénat.

Citons encore un neveu de Jean-Baptiste, Constant Say, qui avait une raffinerie célèbre à Paris, sur le boulevard de la Gare, et qui est mort en 1871.

Quant au Say actuel, il se prénomme Jean-Baptiste-Léon, et il est né en 1826. Jusqu'en 1871 il se contenta d'être rédacteur du *Journal des Débats*. Il avait épousé

la fille d'Édouard Bertin, un des propriétaires de cette feuille. Sous l'Empire, il tenta à diverses reprises d'arriver à la députation ; mais il échoua toujours contre les candidatures officielles. Sa vie publique et politique, depuis la guerre, est trop connue pour que nous ayons besoin d'y insister davantage.

M. Léon Say a été élu par 167 voix sur 276 votants ; il y a eu 121 bulletins nuls, c'est-à-dire les voix de la droite, qui auraient été données à M. Jules Simon si celui-ci n'avait eu le bon esprit de renoncer à l'avance à une candidature qui ne pouvait aboutir heureusement.

Nous ne pouvons vous parler de l'échauffourée avortée du 23 mai que pour mémoire. Certains partisans de la Commune voulaient célébrer, ce jour-là, le plus sanglant de ses anniversaires ; mais le bon sens de la population de Paris a rendu inutiles les mesures de surveillance qu'on avait cru devoir prendre, et le tout a fini par quelques arrestations inoffensives.

Le même jour, Mlle Sarah Bernhardt retournait à Londres, où elle va donner une série de représentations à Gaiety-Théâtre, avec une troupe dans laquelle nous remarquons M. Talbot, l'ancien sociétaire ; Mlle Devoyod, qui a joué également à la Comédie-Française ; Berton et Dieudonné, les deux excellents comédiens du Vaudeville ; M. Train et Mlle Kalb, du même théâtre, et Mlle Julien, de l'Odéon. C'est là une troupe un peu disparate, mais qui a cependant obtenu un grand succès le premier soir avec

Adrienne Lecouvreur, où Mlle Sarah Bernhardt a personnellement été très applaudie dans le rôle créé par Rachel. Mais tous ces lauriers exotiques ne valent pas pour nous ceux que la belle fugitive recueillait si amplement, tous les soirs, sur la scène de la rue de Richelieu, où nous ne voulons pas encore désespérer de voir revenir un jour l'enfant prodigue.

Académie française. — C'est M. Rousse, avocat des congrégations religieuses, ancien bâtonnier de l'ordre, qui vient de remplacer Jules Favre à l'Académie française. Il a obtenu 18 voix sur 35 votants. Quatre académiciens seulement étaient absents : MM. Ducamp et Labiche, qui, n'étant pas encore reçus, n'ont pas le droit de vote, et MM. Duvergier de Hauranne et Littré, malades. M. Rousse avait pour concurrents MM. H. de Bornier, Eugène Manuel et Oscar de Vallée.

L'élection de M. Rousse est encore une élection quelque peu politique et de protestation. Il existe, en effet, beaucoup d'avocats de plus grande notoriété, et qui ont surtout plus de plaidoiries célèbres à leur actif. M. Rousse est un jurisconsulte très distingué et un fort honnête homme, mais enfin c'est surtout son élection récente qui lui procure aujourd'hui son illustration.

Le Sottisier de Voltaire. — C'est sous ce titre que l'on désigne un curieux manuscrit faisant partie de

la bibliothèque de Voltaire, achetée en 1778 par l'impératrice Catherine II, et qui est conservé à Saint-Pétersbourg, avec défense expresse d'en laisser prendre copie.

Copie en a été prise cependant, car *le Sottisier*, inédit jusqu'à ce jour, va paraître prochainement à la Librairie des Bibliophiles, qui en fait, à l'intention des curieux, une édition tirée seulement à trois cents exemplaires. Cette copie du *Sottisier* est attribuée au fameux comte Rostopchine, qui l'a fait suivre d'une appréciation très curieuse de Voltaire, écrite à la pointe du sabre, et se terminant par ces mots : « Si quelqu'un est d'un autre avis que moi, je m'en f...» Et, non content de faire de si belle prose, Rostopchine a voulu donner un échantillon de son talent poétique en faisant suivre sa note des quatre vers suivants, dont le dernier est d'une mesure quelque peu fantaisiste :

Oui, Monsieur de Voltaire,
Pour le bonheur du genre humain,
Vous auriez mieux fait de vous taire
Et de rester tout simplement un vilain.

Mais nous estimons que nos lecteurs préféreront aux vers de Rostopchine la prose de Voltaire, et nous allons leur donner, par quelques citations prises au hasard, une idée du fameux *Sottisier* dans lequel ce grand génie jetait, au jour le jour, sans ordre et sans suite, les pensées qui traversaient son cerveau.

— On pourrait (au moins poétiquement) comparer deux hommes puissants, qui paraissent ennemis en public et qui en secret sont réunis, à deux arbres plantés à grande distance l'un de l'autre, mais dont les racines se joignent sous terrre.

— Apprendre plusieurs langues, c'est l'affaire d'une ou deux années; être éloquent dans la sienne demande la moitié de la vie.

— Jules César subjugua trois cents nations en Gaule; s'il n'y en avoit eu qu'une, il n'eût rien subjugué peut-être.

— La plupart des hommes sont comme la pierre d'aimant : ils ont un côté qui repousse et un autre qui attire.

— Pour avoir quelque autorité sur les hommes, il faut être distingué d'eux. Voilà pourquoi les magistrats et les prêtres ont des bonnets carrés.

— Les deux plus grands protecteurs des belles-lettres ne savaient pas le latin : Colbert et Louis XIV.

— Les comédiens sont entretenus par le roi et excommuniés par le curé.

Les magistrats ordonnent le carnaval, et les religieuses se fouettent pour en demander pardon à Dieu.

L'Opéra cesse la semaine sainte, et les danseurs de corde jouent.

Le dimanche, qui est le jour du Seigneur, il y a Opéra et Comédie; il n'y en a point le jour de la Vierge.

Vendredi païen, samedi juif, dimanche chrétien.

— La science de la cour est comme la chirurgie, qui s'apprend par les blessures d'autrui.

— Les calomniateurs sont comme le feu, qui noircit le bois vert, ne pouvant le brûler.

— Un imitateur est un estomac ruiné, qui rend l'aliment comme il le reçoit.

— Il y a à présent une inquisition sévère sur les livres; mais un ministre, en défendant un livre, l'accrédite. Le vrai secret serait de le faire réfuter par un auteur sage et homme de bien.

Un livre défendu est un feu sur lequel on veut marcher et qui jette au nez des étincelles.

— Nous cherchons tous le bonheur, mais sans savoir où, comme des ivrognes qui cherchent leur maison, sachant confusément qu'ils en ont une.

— Un dominicain demandait une grâce au roi d'Espagne; le roi lui dit : « J'en parlerai à mon Conseil. — Sire, reprit le moine, une dame me demandait hier, à confesse, à quel saint il fallait se vouer pour avoir des enfants : « Madame, lui dis-je, je ne m'adresse jamais « à d'autres pour les choses que je puis faire par moi- « même. »

— Un capitaine de vaisseau se confessait, en mourant, d'avoir juré Dieu toute sa vie. « Mais je me flatte, ajoutait-il, que Dieu voudra bien considérer que j'étais homme de mer. »

— *Madame de Longueville à M. de L. R.* : « Je viens de confesse ; j'y ai été trois quarts d'heure, et j'ai eu le plaisir de n'y parler que de vous. »

— La reine Christine disait à Pimentel, en voyant un tableau de la Vierge et de Jésus : « Elle n'a eu qu'un fils, et que de guerres à son occasion ! Si elle avait eu deux enfants, la terre serait dépeuplée. »

— M. le duc d'Orléans, pour s'excuser de ne pas tenir ses promesses, disait : « Ces gens-là prennent des paroles d'honnêteté pour des paroles d'honneur. »

— On prétend que le pape Benoist XIII disait : « Je crois que mes prédécesseurs étaient infaillibles, mais, pour moi, j'avoue que je ne le suis pas. »

— Un homme légua cent écus pour faire dire des messes, « et en cas, dit-il, que la messe vienne à ne rien valoir, je les laisse à l'hôpital ».

— Molière, qui était cocu, n'a pas mieux parlé des cocus que Corneille, qui n'a jamais été à la cour, n'a parlé des rois.

— On a trouvé, en bonne politique, le secret de faire mourir de faim ceux qui, en cultivant la terre, font vivre les autres.

— Pourquoi les peintres, qui représentent des héros et des paysans, ne sont-ils point infâmes, et que les comédiens, qui les représentent d'une manière bien supérieure, sont-ils déshonorés pour leur art même? Il est plaisant qu'on excommunie celui qui représente cela

avec des lambrequins, parce que la ressemblance est plus parfaite.

Après la prose, un spécimen des vers, car *le Sottisier* en contient, et des plus piquants.

Sonnet sur Mme de Maintenon.

Que l'Eternel est grand! Que sa bonté puissante
A comblé mes désirs, a payé mes travaux!
Je naquis demoiselle et je devins servante :
Je lavai la vaisselle et frottai les bureaux.

J'eus bientôt des amants: je ne fus point ingrate;
De Villarceaux longtemps j'amusai les transports;
Il me fit épouser ce fameux cul-de-jatte
Qui vivait de ses vers, comme moi de mon corps.

Il mourut. Je fus pauvre, et, vieille devenue,
Mes amants, dégoûtés, me laissaient toute nue,
Lorsqu'un tyran me crut propre encore au plaisir.

Je lui plus, il m'aima; je fis la Madeleine,
Par des refus adroits j'irritai ses désirs;
Je lui parlai du diable, il eut peur... Je suis reine.

Une Entrevue avec Escobar. — Voici une vieille anecdote pleine d'actualité, qui nous est communiquée par notre collaborateur M. Henry; c'est la relation d'une entrevue avec le R. P. Escobar lui-même.

Elle est tirée d'un manuscrit de la bibliothèque de

l'Université, qui semble avoir pour titre (une bande de papier empêche de bien lire) : *Récit contenant les événements des six premiers mois de l'année* 1656.

« Depuis que les Lettres Provinciales avoient commencé à se répandre par le Royaume, l'avidité avec laquelle elles étoient recueillies faisoit naître la curiosité de connoître deux personnes, sçavoir celle de l'auteur de ces mesmes lettres (dont tout le monde désiroit sçavoir le nom avec d'autant plus d'empressement qu'il s'estudioit d'avantage à le cacher) et celle du fameux Escobar, que l'on eust esté chercher jusques en Espagne pour voir en luy le plus téméraire et le plus extravagant de tous les homes, si la guerre, qui estoit alors entre les deux couronnes n'eust osté la liberté du commerce.

. . . .

« Cependant ce grand personnage, qui a fait porter son nom en France à tous les casuistes extraordinairement relaschez, estoit un home si extraordinairement ignorant que ceux des François qui le virent depuis ce tems là en Espagne eurent sujet de se repentir de l'excès de leur curiosité. Entre les autres, un Père Duffait, de l'Oratoire, estant allé en Espagne pour un voyage de dévotion à S. Jacques, qu'il fit à pied depuis la Rochelle jusqu'à S. Jean de Luz, aussi bien que les dernières lieues de son pellerinage, après une heure de conversation qu'il eut dans Valladolid avec cet illustre casuiste, n'en remporta presque rien que les marques de civilité avec les-

quelles il le receut. Car, come ce prestre ne sçavoit pas l'espagnol et croyoit que la langue latine estoit l'unique moyen de traiter avec lui, le Jésuite n'en avoit nul usage et lui parloit sans cesse espagnol; de sorte que deux François qui furent témoins de leur conversation en eurent de la confusion pour lui, n'ayant ouy de lui dans tout cet entretien que deux ou trois mots de latin : *Habeo spiritum in Gallia*, et ceux-ci : *Jansenistæ scripserunt contra casus meos conscientiæ.* Ainsy les deux François qui accompagnoient le P. Duffait et entendoient la langue espagnole et la parloient très bien, furent obligés de prendre la parole pour le tirer de l'embarras où ils le voyoient, manque d'avoir l'usage de la langue latine, et sceurent de luy qu'il avoit déjà écrit quatorze tomes de theologie morale, et qu'il y en avoit quatre d'imprimez.»

Et puisque nous parlons des Jésuites, citons encore l'indication suivante, empruntée à un récent catalogue d'autographes, d'une lettre de Ch. M. Le Tellier, fils du chancelier et archevêque de Reims, lettre adressée à un abbé Bossuet, et dans laquelle se trouve un passage qui est également aujourd'hui d'actualité :

« C'est un grand malheur que cette société (celle des Jésuites), dans laquelle il y a plusieurs très bons sujets et où on ne voit presques aucun désordre dans les mœurs des particuliers qui la composent ; c'est, dis-je, un grand malheur pour elle qu'on la trouve tousjours à la teste de tout ce qui paroist contre la saine doctrine, contre la bonne discipline et contre la pureté de la moralle. »

QUELQUES AUTOGRAPHES. — Les indications suivantes proviennent de catalogues de récentes ventes d'autographes :

Gharles Nodier, à M. Auger (26 avril 1827).

« L'amitié impose des devoirs, mais ce ne sont pas ceux de la politesse, et sous ce dernier rapport vous auriez trop souvent à vous plaindre de moi, qui n'entends rien au monde et qui n'y entre que pour suivre les personnes que j'aime ou pour les chercher. »

Alfred de Vigny, à un homme de lettres (29 septembre 1847). — Lettre relative à la mort de Frédéric Soulié, qui fut son très intime ami :

« Lorsque vous m'avez vu, à notre réunion chez Adolphe Dumas, causer avec ce laborieux et candide ami Frédéric Soulié, la main dans la sienne, il y avait des années que nous ne nous étions vus. Mais que nous importe, à nous ? Quand on a la même foi littéraire, quand on sait qu'on s'estime et qu'on s'aime, à quoi bon visites et temps perdus ? L'œuvre de l'un témoigne de celle de l'autre, l'appuie et la seconde. »

Théophile Gautier, à M. Bonnaire.

Épître des plus plaisantes, où il prie son ami de venir dans son *établissement intime et politique* « voir une jeune créature chez qui je découvre des probabilités d'Iphigénie en Aulide ». Il termine par cette recommandation : « Songez que Dieu, qui n'est pas un portier, comme les dévots voudraient nous le persuader, a fait les belles filles pour les honnêtes gens, et les bons morceaux pour les gueules fines. »

M. Guizot dans sa famille. — Il nous semble qu'on n'a pas suffisamment signalé à l'attention publique un des livres les plus remarquables et les plus élevés par le cœur, l'esprit et la grandeur de vues et de pensées, qui aient paru en ces derniers temps. Nous voulons parler du volume que Mme Conrad de Witt, fille cadette de M. Guizot, vient de consacrer à la mémoire de son illustre père sous le simple titre : *M. Guizot dans sa famille et avec ses amis* (1787-1874).

Ce livre, qui mérite d'être mis dans toutes les mains, surtout dans les mains des jeunes gens et des jeunes filles, nous montre M. Guizot dans son intimité, dans sa vie de famille, au milieu des siens : l'homme politique, le grand penseur, l'éminent écrivain, disparaissent presque dans cet attachant récit pour faire place absolument au mari, au père de famille, à l'homme de cœur qui fut si attaché aux siens et qui eut la douleur de survivre à presque tous ceux qu'il avait tant aimés. Marié deux fois avec les deux sœurs, ayant eu d'elles quatre enfants, deux fils et deux filles, M. Guizot perdit successivement ses deux femmes, son fils aîné, et, très peu de temps avant de mourir, l'une de ses deux filles, Mme Cornélis de Witt. Aussi ce livre est-il comme un de ces albums de famille où se consignent, au fur et à mesure qu'ils surviennent, les événements heureux et malheureux, et c'est précisément ce caractère d'intimité qui lui donne tant d'intérêt.

D'ailleurs, Mme de Witt nous a livré dans cette biographie de son père tout ce qu'elle avait de ses lettres, et surtout de ses lettres de père de famille, adressées soit à ses deux femmes, soit à ses enfants, un peu à tous les âges, soit encore à des amis tout à fait particuliers et si chers qu'ils font un peu, eux aussi, partie de la famille elle-même. Nous ne savons rien de plus attachant que la lecture de ces lettres, tour à tour tristes, émouvantes ou enjouées, selon la circonstance qui les inspire. Elles nous montrent M. Guizot en déshabillé, dans sa famille, dans sa vie la plus intime, et dépouillé de cette haute raideur et de ce flegme imperturbable si plein de dignité qui caractérisaient surtout sa physionomie et sous lesquels il nous était seulement apparu.

Le Théatre-Lyrique. — La question de la reconstitution du Théâtre-Lyrique est toujours à l'ordre du jour, et d'autant plus palpitante en ce moment que la discussion du prochain budget s'approche. M. Charles Lamoureux, ancien chef d'orchestre de l'Opéra, vient d'adresser à ce sujet un assez curieux mémoire à M. Turquet, auprès de qui il pose sa candidature comme directeur du susdit théâtre, si l'on veut bien le reconstituer sur certaines bases qu'il indique.

Le mémoire de M. Lamoureux conclut à une demande de subvention tellement considérable qu'il nous paraît bien difficile qu'elle soit accordée; il ne parle, en effet,

de rien moins que de 600,000 francs! Il est fort douteux que la Chambre veuille donner cette somme-là. Le mémoire de M. Lamoureux est donc un document tout à fait platonique; mais il contient toutefois des renseignements intéressants. Et voici d'abord le chiffre des dépenses d'un théâtre lyrique tel que l'entend M. Lamoureux: 630,000 francs, pas un sou de moins, pour une saison de dix mois! Ce chiffre énorme se composerait, en première ligne, de 125,000 francs de frais mensuels, tandis que M. Lamoureux n'estime les recettes qu'à 62,000 francs, c'est-à-dire 63,000 francs de pertes par mois, ce qui représente les susdits 630,000 francs. Alors M. Lamoureux compte donc payer 30,000 francs par an le plaisir de devenir directeur de théâtre?...

Pour démontrer l'utilité d'un troisième Théâtre-Lyrique, M. Lamoureux expose combien est grande, pour les lauréats de l'Institut, la difficulté qu'ils éprouvent à faire représenter leurs œuvres :

« Depuis 1803, dit-il, année où les prix de Rome ont été créés, l'Institut de France a couronné une centaine de lauréats. Parmi tous ces jeunes gens sortis triomphants de l'école, il n'en est pas quarante peut-être qui aient réussi à faire jouer un acte d'opéra sur un théâtre parisien. N'y a-t-il pas là une flagrante iniquité et en quelque sorte un déni de justice?

« Mais ce n'est pas simplement, ajoute-t-il ensuite, pour les débutants que le Théâtre-Lyrique est indispen-

sable, c'est aussi pour les compositeurs arrivés, qui ne trouvent pas de débouchés. »

Et, à l'appui de cette dernière assertion, M. Lamoureux cite le titre de quelques ouvrages, déjà célèbres dans le public, bien qu'ils n'aient pas encore été joués, et dont, hélas! plusieurs courent même le risque de ne l'être jamais! Ainsi nous avons la *Cléopâtre* de Victor Massé, l'*Hérodiade* de Massenet; *Samson* et *Étienne Marcel*, de Saint-Saëns; *Sigurd*, de Reyer; *le Feu*, de Guiraud; *Richard III*, de Salvayre; *Patrie*, de Paladilhe; *le Roi d'Ys*, de Lalo; *les Templiers*, de Litolff; *Benvenuto*, de Diaz, et même un *Mahomet* de M. Vaucorbeil. Il serait assez curieux, dans le cas où, par impossible, M. Lamoureux obtiendrait sa direction à 600,000 francs, de voir M. Vaucorbeil s'en aller solliciter son nouveau collègue pour obtenir de lui la représentation d'un ouvrage que les règlements lui défendent de faire représenter sur la propre scène qu'il dirige.

Bibliographie. — *Anecdotes parisiennes.* M. Louis Loire continue la série des curieux volumes dont il a commencé, il y a quelques années, la publication chez Dentu, sous ce titre général : *Bibliothèque des Curieux.* Celui qui vient de paraître contient un grand nombre d'anecdotes et de récits, historiques et autres, qu'il est fort utile de retrouver réunis en un seul recueil. Ces petits récits se complètent d'ailleurs les uns par les autres,

et beaucoup ont même la valeur de véritables documents.

Nous empruntons à ce volume deux impromptus de Victor Hugo, écrits jadis par l'illustre poète sur l'album de la jolie actrice des Variétés Alice Ozy :

Platon disait, à l'heure où l'horizon pâlit :
« Jupiter, montre-moi Vénus sortant de l'onde ! »
Moi, je dis, animé d'une ardeur plus profonde :
« Madame, montrez-moi Vénus entrant au lit !

Il paraît que Mlle Ozy — c'est du moins M. Loire qui l'affirme, — ne se montra que médiocrement flattée d'avoir inspiré le susdit quatrain ; aussi le poëte reprit-il la plume pour greffer le quatrain suivant sur le premier :

Un rêveur quelquefois blesse ce qu'il admire ;
Les meilleurs sentiments souvent sont méconnus ;
Mais je n'ai jusqu'ici jamais entendu dire
Que le vœu de Platon avait fâché Vénus !

A propos d'une petite notice, d'ailleurs fort exacte, sur le château de Saint-James, anciennement Folie-Saint-James, élevé sous Louis XVI, et qui existe encore aujourd'hui au nº 6 de l'avenue de Madrid, à Neuilly, M. Loire commet une légère erreur que nous croyons devoir rectifier. Ce joli château, où l'on voit encore, entre autres curiosités, un rocher factice qui fut fabriqué avec des roches venues de Fontainebleau, et qui ne coûta pas moins de quinze cent mille francs, il y a de cela une centaine d'années, appartient aujourd'hui non pas au

baron de Rothschild, ainsi que l'assure M. Louis Loire, mais bien au Dr Sémelaigne, gendre du docteur Pinel, qui y dirige une des maisons de santé les plus connues du département de la Seine.

THÉATRES. — *Opéra.* — M. Vaucorbeil a inauguré, le samedi 22 mai, une série de concerts historiques dans lesquels il se propose de nous faire entendre succcessivement des fragments des plus célèbres ouvrages de notre Académie de musique. Ce premier samedi et le suivant nous avons eu des morceaux de l'*Alceste* de Lulli, des *Fêtes d'Hébé* de Rameau, d'*Iphigénie en Aulide* de Glück, de l'*Anacréon* de Grétry et du *Moïse* de Rossini. Voilà pour les anciens. Quant aux compositeurs nouveaux, M. Massenet les a tous représentés à lui seul en dirigeant la première exécution de son oratorio *la Vierge*, œuvre de grand talent, sinon de grande inspiration, mais qui paraît devoir être un peu élaguée.

Cette innovation de M. Vaucorbeil est des plus heureuses : elle lui permettra de nous faire connaître par parties beaucoup d'œuvres considérables oubliées, et qu'il n'est plus possible de représenter aujourd'hui en entier. Mais nous espérons qu'il voudra bien par la suite faire aux modernes une place un peu plus grande, et partager entre trois ou quatre compositeurs actuels la deuxième partie de son concert, qui, dans les deux premiers soirs, a été absorbée par un seul.

Opéra-Comique. — Ce théâtre vient de donner une heureuse reprise du *Domino noir*, heureuse surtout pour Mlle Adèle Isaac, dont les débuts dans le rôle d'Angèle ont été des plus brillants. Très vivement et très sincèrement applaudie, elle a dû bisser plusieurs morceaux. Nous ne lui ferons qu'un reproche, c'est d'apporter un peu trop de tristesse dans un rôle auquel les auteurs ont donné son côté de gaieté, et nous n'hésiterions pas à la déclarer parfaite si à une voix souple, fraîche et bien conduite elle savait allier un jeu plus animé. M. Herbert, un débutant aussi, s'est acquitté convenablement du rôle d'Horace; mais il nous semble destiné à ne tenir qu'un rang secondaire dans la troupe de M. Carvalho.

Gymnase. — Avant de céder la direction de son théâtre à M. Koning, le fils du regretté Montigny a tenu à remonter une des dernières œuvres les plus applaudies de Sardou, *Andrea*. Ce n'est pas là non plus une œuvre très forte, mais elle est vivement menée; l'intrigue en est ingénieuse au possible, et jamais l'auteur n'a montré plus d'habileté dans ce genre qui consiste à étager quatre grands actes sur une pointe d'aiguille. *Andrea* date déjà du mois de mai 1873. Les interprètes d'alors Mmes Pierson, Fromentin, M. Andrieu, étaient supérieurs à ceux d'aujourd'hui, Mmes Alice Regnauld, Dinelli, M. Guitry. Un seul, M. Landrol, a repris son personnage si réussi d'un préfet de police non moins

fantastique que fantaisiste, et il a conservé ainsi à la pièce son meilleur rôle sans qu'il parût diminué. C'est à cet excellent et consciencieux artiste, toujours et depuis si longtemps sur la brèche, que revient tout l'honneur de cette reprise.

Vaudeville. — Une nouvelle comédie de M. Paul Ferrier, *Nos Députés en robe de chambre*, a complètement réussi. Cette pièce, qui a quatre actes et qui tient l'affiche à elle seule, est une satire très gaie, mais sans intentions blessantes pour aucun parti, des mœurs intimes de nos députés, — mœurs plus imaginaires que réelles, par exemple! En ne prenant aucunement la chose au sérieux et en n'y cherchant surtout aucune allusion soit à des personnages en vue, soit à des situations contemporaines, on passe au Vaudeville une soirée excellente avec Delannoy et Parade, deux députés comme, à coup sûr, on n'en voit guère à la Chambre. On a beaucoup ri, et c'est là, en somme, une comédie excellente, sans grande intrigue, il est vrai, mais qui vit surtout par son observation et son esprit.

Nécrologie. — *Paul de Musset.* — On ne put même pas l'appeler le clair de lune de son frère : un clair de lune suppose, en effet, une clarté quelconque, et Paul de Musset fut certainement un écrivain distingué, mais surtout un cadet, en somme, tué de son vivant même par la gloire immense de son frère. Il est

mort il y a quelques jours à peine, laissant un bagage littéraire estimable et le souvenir d'un honnête homme.

Paul de Musset s'était surtout constitué le gardien de la mémoire de son illustre frère : comme il en vivait, c'était là une reconnaissance bien naturelle à coup sûr, mais à laquelle le cœur et l'affection avaient cependant beaucoup plus de part que l'intérêt ou le devoir. Quelques jours seulement avant sa mort, Paul de Musset crut devoir protester par la voie des journaux contre l'emploi d'une quête faite dans une solennité artistique au profit de « l'embellissement » de la tombe d'Alfred de Musset. Cette protestation fut faite par lui en termes très dignes et dans une lettre qui vaut la peine d'être conservée en l'honneur même des deux frères :

Monsieur le rédacteur,

L'état de ma santé ne m'a pas permis d'assister, hier 9 mai, à la représentation extraordinaire qui a eu lieu dans la salle du Trocadéro en l'honneur d'Alfred de Musset ; mais je viens d'apprendre qu'une quête organisée par des dames a été faite, malgré ma défense, et dont le produit est destiné à l'embellissement de la tombe d'Alfred de Musset. Je proteste contre cette étrange prétention d'*embellir* la tombe de mon frère. Cette tombe est connue de toute la terre par la photographie. Elle n'a besoin d'aucun embellissement, et je ne permettrai à personne d'y porter les mains.

Si le saule pleureur a été gelé, le jardinier du cimetière le remplacera : il est payé pour cela. Que ces dames portent des couronnes et des fleurs tant qu'elles voudront, elles ne seront

pas les seules; mais l'entretien de la tombe n'appartient qu'à la famille du poète.

Je vous serai très obligé, monsieur le rédacteur, si vous voulez bien prêter à ma protestation le secours de votre grande publicité.

Recevez, etc, etc.

Paul de MUSSET.

Et à propos de cette solennité que nous venons de rappeler, on a publié deux piquantes lettres inédites, qui sont, elles aussi, bien intéressantes à conserver dans un recueil comme le nôtre.

En 1848, Alfred de Musset était bibliothécaire au ministère de l'intérieur; mais la révolution de Février le destitua. Il reçut peu après, à cette occasion, la lettre suivante :

Monsieur,

Le même ministre qui vous a destitué de vos fonctions de bibliothécaire m'a nommé sous-préfet à..., à huit cent soixante kilomètres du boulevard des Italiens, dans un pays où il y a plus de punaises que de pièces de cinq francs, où personne ne se souvient d'avoir mangé de truffes, où l'on ne parle pas français, où le vin a toutes les qualités purgatives de la limonade Roger, où les habitants s'accroupissent sans vergogne devant leurs portes deux fois par jour, et où le beau sexe ne m'est encore apparu que sous la forme de ma cuisinière,

Affreuse compagnonne
Dont le menton fleurit et dont le nez trognonne.

Qu'avions-nous fait à ce ministre, Monsieur, vous pour être ainsi déplacé, et moi pour être placé de la sorte?

Pourquoi vous dis-je ces choses? Parce que je serais un monstre d'ingratitude ne vous les disant pas. J'ai apporté vos œuvres complètes dans mon exil. Si je ne suis pas mort d'ennui, c'est à vous que je le dois. On ne vit jamais cure si merveilleuse.

Journellement, à la quatrième page des grands journaux, des messieurs pleins de franchise et de reconnaissance attestent devant leurs contemporains et, ce qui est plus fort, devant leurs contemporaines, que le docteur X... ou le docteur Z... les ont guéris des plus vilaines maladies.

J'imite l'exemple de ces messieurs, et je proclame que vous me guérissez chaque soir du découragement le plus amer et de l'ennui le plus profond.

En réponse à cette spirituelle épître, Alfred de Musset écrivit l'amusante lettre qui suit :

Monsieur,

Les apparences, je le vois, sont trompeuses, car votre sous-préfecture porte un fort joli nom. C'est d'abord celui d'une très grande famille où il y a de jolies femmes, ensuite il a quelque chose de coquet et de musqué (il paraît que la ville ne l'est guère). Je me serais figuré une espèce de bonbonnière, sœur cadette d'un château ; mais un nom ne veut rien dire, et il y a peut-être à Poitiers des laiderons qui s'appellent Diane.

Je ne vous plains pas beaucoup des truffes absentes, puisque vous n'en auriez pas l'emploi ; je ne saurais non plus vous trouver fort à plaindre de vivre au milieu du patois, car ceux qui parlent le meilleur et le plus pur français (que Dieu les conserve pour notre gloire !) sont souvent bien ennuyeux. Il est souvent bien précieux de ne rien entendre de ce qu'on vous dit, vous le savez sans doute aussi bien que moi.

Pour ce qui regarde les maisons où, dites-vous, les indigènes s'accroupissent, rappelez-vous ce beau vers de Victor Hugo, parlant de l'arc de triomphe :

... Un jour le pâtre accroupi dans les seigles
Contemplera tes aigles!

Cette image m'a toujours semblé aussi belle que la rime.

Mais je vous plains très sincèrement pour le vin et le beau sexe, surtout pour les punaises. Comment s'attaquent-elles aux autorités? J'avais trouvé des puces en Allemagne, dans une fort jolie chambre qu'on m'avait louée. Je m'en plaignais, quand la servante me répondit fièrement :

« Monsieur, c'est *un gomtesse* qui demeurait ici avant vous! »

Il est vrai que les puces allemandes sont de l'ancien régime.

Pour parler sérieusement, je vous remercie mille fois de votre lettre et du bon mouvement qui vous est venu, de trop loin, malheureusement pour moi. Rien ne m'est plus agréable, rien ne m'encourage mieux qu'une parole amicale et sincère. C'est le seul plaisir du métier.

VARIA. — *A propos de M. John Lemoinne.* — On a diversement interprété la démission inattendue de M. John Lemoinne, qui semble avoir voulu donner un pendant à une phrase célèbre en disant : « J'y suis, et je n'y reste pas. » Le motif réel de ce véritable coup de tête est, croyons-nous, celui-ci. En 1871, M. John Lemoinne, qui ne croyait pas alors qu'il pourrait être appelé à représenter son pays à Bruxelles, publia une série d'articles très peu bienveillants contre la haute société bruxelloise. Ces articles, oubliés de l'écrivain, ont survécu, semble-t-il, dans la

mémoire des intéressés, et ces derniers firent savoir au nouvel ambassadeur que sa situation au milieu de ceux qu'il avait pris à partie serait pour lui des plus difficiles et des moins agréables. M. John Lemoinne se serait alors décidé à revenir de la Belgique avant d'y être allé.

Un autre George Sand. — Il faut convenir que l'ingratitude des contemporains est grande. Nous possédons, sans nous en douter, un écrivain de la force de George Sand, qui publie dans *l'Estafette*, sous ce titre : *le Vingt-trois Mars*, un roman dans lequel on pourrait penser qu'ont été copiées certaines phrases de *Consuelo*, si *Consuelo* n'était pas son aîné de bien des années. Voyez plutôt l'état comparatif que nous avons trouvé dernièrement dans la *Presse* :

Le 23 Mars	*Consuelo*
Ch. XXXVII. — 23 avril 1880.	1er vol. — Ch. XXV.
Il la conduisit dans sa loge au théâtre afin qu'elle vît les succès de la Faubelina et que l'ambition du triomphe s'éveillât en elle.	Il la conduisit dans sa loge au théâtre afin qu'elle vît les succès de la Corilla et que l'ambition s'éveillât en elle.
Marthe sortit du théâtre, froide et silencieuse, et non émue de ce bruit et de ces applaudissements. La Faubelina lui avait paru manquer d'un talent solide. Elle se sen-	Mais le résultat de cette épreuve fut fort différent de ce qu'il attendait. Consuelo sortit du théâtre, froide, silencieuse, fatiguée et non émue de ce bruit et de ces applaudissements. La Corilla lui

tit compétente pour juger ce talent factice, forcé et déjà ruiné.

Elle battit des mains d'un air impassible, prononça des paroles d'approbation mesurées, et dédaigna de jouer cette vaine comédie d'un généreux enthousiasme pour une rivale qu'elle ne pouvait craindre ni admirer.

De là des cabales pour la Faubelina, qui, de son côté, allait jouant le rôle d'une reine répudiée, d'une rivale sacrifiée, et invoquait son nombreux entourage d'adorateurs et de courtisans — qu'elle devait en partie à sa liaison connue avec l'ambassadeur de France, personnage très influent à la cour et dont elle était la maîtresse depuis un an. — Elle stimulait ses amis ou ses partisans, afin qu'ils fissent justice des prétentions insolentes de la *Kalmouk*.

avait paru manquer d'un talent solide, d'une passion noble, d'une puissance de bon aloi! Elle se sentit compétente pour juger ce talent factice, forcé et déjà ruiné dans sa source par une vie de désordre et d'égoïsme. Elle battit des mains, impassible, prononça des paroles d'approbation mesurée et dédaigna de jouer cette vaine comédie d'un généreux enthousiasme pour une rivale qu'elle ne pouvait ni craindre ni admirer.

. . . .

De là des cabales pour la Corilla, qui, de son côté, allait jouant le rôle de rivale sacrifiée et invoquait son nombreux entourage d'admirateurs afin qu'ils fissent, eux et leurs amis, justice des prétentions insolentes de la Zingarella.

. . . .

Quant aux véritables *dilettanti di musica*, ils étaient également partagés entre le suffrage des maîtres sérieux, qui annonçaient, avec le début d'une excellente musicienne, le retour des bonnes traditions et des bonnes partitions, et le dépit des compositeurs secondaires dont la Faubelina avait toujours préféré les œuvres faciles, et qui se voyaient menacés.

Quant aux véritables *dilettanti di musica*, ils étaient également partagés entre le suffrage des maîtres sérieux... qui annonçaient, avec le début d'une excellente musicienne, le retour des bonnes partitions et des bonnes traditions, et le dépit des compositeurs secondaires dont la Corilla avait toujours préféré les œuvres faciles et qui se croyaient menacés dans sa personne. . . . . . .
. . . .

Il paraît que les analogies ne s'arrêtent pas là. Et dire qu'il n'y a dans tout cela qu'une simple coïncidence !

A propos de Flaubert. — Une amie de Flaubert nous écrit, au sujet de la mort du célèbre auteur de *Madame Bovary*, une curieuse lettre de laquelle nous extrayons le passage suivant :

Mardi 11 mai 1880.

Mon cher ami, je ne suis pas heureuse en mes amis : la mort de Flaubert m'a bouleversée. Il m'écrivait un jour : « Je « crèverai entre deux périodes. » Et c'est en effet ce travail de style à outrance qui l'a tué. — Dans son avant-dernière lettre, il me disait encore : « Je suis complètement *fourbu*, abruti ; je me demande avec inquiétude si j'aurai la force de continuer ! Heureux ceux qui sont nés sans le désir de la

perfection ! Désir est un mauvais mot, c'est plutôt un besoin, une *rage*. Cette lugubre faculté suffit pour empoisonner la vie. » Adieu. Ceux que j'aime sont bientôt tous sous la terre ; vous, cher ami, restez longtemps *dessus* pour me consoler un peu...

E. R. D.

Ce qu'on payait la Malibran. — Le passage suivant d'une lettre que nous trouvons dans le *Gil Blas* nous fait mesurer toute la distance qui existe entre les prétentions des artistes d'autrefois et ceux d'aujourd'hui :

« Mme Malibran fut célèbre dans ses débuts, et sur-le-champ proclamée sans rivale. Je me rappelle qu'un soir, ayant promis son concours pour un concert que donnait une artiste malheureuse, elle se fit attendre et ne parut qu'après l'heure. Mais, en arrivant tout essoufflée, elle s'excusa de ce retard en racontant qu'elle avait dû paraître d'abord dans une soirée que donnait le duc d'Orléans (c'était avant juillet 1830) ; puis, à la fin du concert, elle remit une petite bourse à la bénéficiaire : « Ma chère enfant, lui dit-elle, ceci vous appartient, puisque je vous avais promis ma soirée. C'est ce que m'a donné le duc d'Orléans. » On ouvrit la petite bourse ; elle contenait trois cents francs en or !... Aujourd'hui, dit-on, un banquier israélite, qui n'est pas seulement riche, mais généreux et bienfaisant, donne à Mme Patti dix billets de 1,000 francs pour qu'elle chante dans une soirée chez lui. Il faut donc que, depuis cin-

quante ans, les artistes aient bien augmenté de mérite, ou que l'argent ait bien diminué de valeur. »

Les Menus de Mme Loyson. — Tout n'est pas rose dans la vie d'un réformateur de religion ! M. l'abbé Loyson, ex-père Hyacinthe, vient de l'éprouver à ses dépens. Il avait traduit en justice de paix son propre vicaire, un certain abbé Bichery, qu'il accusait quelque peu de malversation. Le dit Bichery, qui a bec et ongles, s'est défendu de la belle façon, et il a mis tout simplement les pieds dans le plat du ménage Loyson, c'est bien le cas de le dire !

Il paraît, en effet, qu'on se nourrit très bien dans la famille Loyson, et que cet abbé Bichery était un peu à la fois son pourvoyeur et son factotum. Aussi qu'est-il arrivé ? C'est que le sieur Bichery, contre qui on produisait des comptes, a produit, lui aussi, les siens. Et nous savons maintenant que si on se nourrit très bien dans la famille Loyson, c'est que Bichery faisait des avances, surtout pour la nourriture. Et voici, à l'appui de sa défense, le menu d'un des derniers repas commandés et servis par Bichery, dans l'église même de la rue Rochechouart, laquelle, étant un ancien bal public, n'a pas trop déchu en devenant, pour un soir, un lieu de liesses et festins !...

Un bouillon	»	20
Sardines	»	80
DINDE ROTIE ET TRUFFÉE	12	»

Pommes frites	1 20
Haricots verts sautés	» 80
Salade.	» 90
Céleri.	» 50
Pain	» 75
TROIS BOUTEILLES	3 »

Un seul article de ce menu nous a rendu rêveur. Où diable le susdit Bichery a-t-il pu trouver, — moyennant douze francs, — une dinde rôtie avec truffes?... C'est le comble du bon marché! Après tout, cette dinde, — ce que le menu ne dit pas, — n'était peut-être qu'un simple quart de dinde!..

L'Homme au masque de fer. — Encore une nouvelle piste sur laquelle nous invitons M. Marius Topin à promener la vive lumière de son érudition. On écrivait de Nice, le 10 mars, au *Figaro* :

On vient de découvrir à la bibliothèque de Nice un curieux autographe d'une princesse de Monaco, Laure de Grammont, disant :

J'aime monsieur de Lanzoua. C'est le Masque de fer, frère du grand Roy Louis quatorzième.

En même temps nous trouvions, dans un catalogue de vente récente, l'extrait suivant d'une lettre de M. de Monmerqué, le célèbre éditeur des *Lettres de Mme de Sévigné,* adressée, le 31 mai 1836, à M. Paul Lacroix, et dans laquelle il contredit absolument la sus-

dite assertion du *Figaro* : « J'ai eu tort, dans une note sur les *Lettres de Mme de Sévigné,* de pencher pour l'opinion qui en fait un frère aîné de Louis XIV. J'ai depuis reconnu la fausseté de cette assertion, et je partage tout à fait l'avis de M. Delort, qui ne voit dans le Masque de fer que le secrétaire du duc de Mantoue. »

D'ailleurs, il est fort possible que, dans l'autographe cité de la princesse de Monaco, on ait lu « Lanzoua », là où il y a sans doute « Lauzun », qui, lui aussi, comme chacun sait, a passé pour être le Masque de fer. Ce qui prouve une fois de plus que, malgré tous les Topin du monde, le problème demeure insoluble!

PETITE GAZETTE. — L'Académie des sciences morales et politiques vient d'élire, en remplacement de M. Bersot, décédé, M. Émile Beaussire, député de la Vendée et collaborateur du *Temps*, de la *Revue des Deux Mondes,* etc. M. Beaussire a été nommé par 23 voix contre M. le pasteur Pressensé, qui n'en a obtenu que 7.

— M. Jules Claretie vient de publier, chez Dentu, un nouveau roman, *la Maîtresse*, qui obtient en ce moment un grand succès de vogue et d'émotion. C'est l'histoire d'une femme trompée par son mari, qui lui pardonne et qui oublie l'injure qu'elle a reçue. Tous deux retrouvent le bonheur grâce à cette abnégation, qui n'est pas ordinaire. La scène se passe à Paris, et donne matière à de fort curieuses descriptions de lieux et de quartiers plus ou moins connus, et qui ont, grâce au talent de l'auteur, tout l'intérêt d'exacts et de vivants tableaux.

— L'Athénée-Comique vient de renouveler son affiche : à *Bric-à-brac* a succédé *les Dindons de la farce*, comédie en trois actes de Charles Monselet, qui a obtenu un succès de fou rire, et dans laquelle le compère Montrouge fait, comme toujours, assaut de verve et de plaisanterie comique et excellente.

— On vient d'inaugurer, au cimetière Montmartre, le monument funéraire de Samson, l'ancien sociétaire de la Comédie-Française. Sur la tombe a été placé un très beau buste de l'éminent artiste, sculpté par Crauk, et qui est des plus ressemblants. La cérémonie d'inauguration a été entourée d'une certaine solennité : elle était présidée par le petit-fils et par le gendre du défunt, MM. Pierre Berton et Toussaint. Des discours ont été prononcés par MM. Derval, Emile Perrin, Ambroise Thomas et H. de Bornier.

NÉCROLOGIE. — Le prince de Ligne, président du Sénat belge, grand-croix de la Légion d'honneur, vient de mourir à l'âge de 76 ans. Il s'était marié trois fois, et de sa dernière union avec la princesse Hedwige Lubomirska il avait eu trois enfants, dont une fille, qui a épousé le duc de La Rochefoucauld-Bisaccia, le député légitimiste.

Le défunt était allié aux plus grandes familles de France et de Belgique.

GEORGES D'HEYLLI.

Le Gérant, D. JOUAUST.



Paris, imprimerie Jouaust, rue Saint-Honoré, 338.



GAZETTE ANECDOTIQUE

Numéro 11 — 15 juin 1880

SOMMAIRE.

La Quinzaine. — Les Récompenses du Salon. — Correspondance de Frédéric II. — Lettres de la Malibran. — Lettres autographes. — Bibliographie naturaliste. — Théâtres : *Frou-frou* à Londres.

Varia. — Le Grand Prix. — Vente San Donato. — Lettre inédite d'Haüy. — Une Musulmane au couvent. — *Bouvard et Pécuchet.* — L'Histoire de Joseph en cantique. — Autobiographie de Zola. — De l'eau, et sur l'eau. — L'Écrivain public.

Petite Gazette.

La Quinzaine. — Ç'a été la quinzaine des duels : on s'est battu en combat singulier sur toute la ligne de la frontière, entre prince et journaliste, entre journalistes eux-mêmes, et le tout pour des causes généralement futiles, au moins en apparence. Ici, M. le prince de San Severina et M. Fronsac, rédacteur du *Gil Blas*; là, M. le comte de Dion, membre du Jockey-Club, et M. Laffitte, directeur du *Voltaire*; puis, un rédacteur

du *Gaulois*, M. Lajeune-Vilar, et M. Lepelletier, du *Mot d'Ordre*, et cela à l'occasion de la plus bruyante de toutes ces regrettables rencontres, celle de M. Kœchlin et de M. Henri Rochefort.

La querelle de ces deux derniers a pris naissance le 23 mai, à la suite de cette manifestation avortée de la place de la Bastille, où le fils de M. Rochefort aurait reçu quelques horions que, — l'enquête l'a démontré, — il avait peut-être eu le tort d'être allé chercher. De là, fureur du père, qui écrit au préfet de police, M. Andrieux, une lettre injurieuse aussi bien pour lui que pour M. Kœchlin, son beau-frère, lequel avait eu le malheur de tuer son adversaire dans un duel encore assez récent. M. Kœchlin provoqua immédiatement M. Rochefort, et tous deux se rencontrèrent en Suisse le 3 de ce mois. Le duel eut pour témoins, du côté de M. Rochefort, deux députés de l'extrême gauche, MM. Lockroy et Clémenceau. A la première passe, M. Rochefort fut assez grièvement blessé pour que la continuation du duel devînt aussitôt impossible. Aujourd'hui, on annonce — et nous espérons que ce n'est là qu'un bruit de reportage — que le fils de M. Rochefort, qui n'a cependant que dix-sept ans, cherche les moyens de venger son père en provoquant, lui aussi, à son tour, quelqu'un en combat singulier !...

Le lendemain de ce duel, dont tout Paris s'est entretenu pendant vingt-quatre heures, mourait à Saint-Péters-

bourg l'impératrice de Russie, cette même princesse qui était venue demander, l'hiver dernier, au climat bienfaisant de Cannes, une guérison malheureusement impossible. L'impératrice est morte doucement, sans nouvelles souffrances, mais après avoir souffert cependant durant de longues années de cette implacable maladie de poitrine qui la minait depuis si longtemps.

En France, nous avons à regretter la mort de M. Hippolyte Passy, le célèbre économiste, ancien ministre, ancien pair de France, ancien député, etc..... Depuis le coup d'État de 1851, M. Passy vivait absolument retiré de la politique et des affaires. Il était depuis 1838 membre de l'Académie des sciences, où il avait remplacé M. de Talleyrand. Il était âgé de quatre-vingt-sept ans.

Hippolyte Passy a eu deux frères : l'un, François-Antoine, qui était son aîné d'un an, a été préfet, puis député de l'Eure, sous Louis-Philippe. Il est mort en 1873 ; le second, Justin-Félix, était son cadet. Il était conseiller-maître à la Cour des comptes. C'est lui qui est le père de M. Frédéric Passy, le membre actuel de l'Institut. Enfin, un autre Passy, Louis-Paulin, fils de François-Antoine, docteur en droit et député à la dernière Assemblée nationale, est également connu comme publiciste. Il a épousé la fille de M. Wolowski. Il est aussi l'un des administrateurs du Crédit foncier.

Dans le monde des arts, le fait saillant de la quinzaine

a été la démission de M. Coquelin comme sociétaire de la Comédie-Française, démission envoyée, reprise, envoyée de nouveau, et qui ne sera certainement pas définitive. L'éminent comédien voulait aller à Londres, où l'appelait un engagement avec la direction de *Gaiety Theatre,* scène sur laquelle Mlle Sarah Bernhardt vient d'obtenir un si vif succès dans *Adrienne Lecouvreur* et surtout dans *Frou-frou.* Le comité du Théâtre-Français s'est opposé à ce départ, n'admettant pas qu'un sociétaire pût logiquement s'en aller jouer avec la belle fugitive que ce même comité fait en ce moment poursuivre devant les tribunaux. Insistance de M. Coquelin, qui veut partir quand même, et qui finit par accepter, d'accord avec son directeur M. Perrin, deux arbitres pour trancher le différend. Ces deux arbitres, MM. Gambetta et Denormandie, choisis et agréés par les deux parties, concluent contre M. Coquelin. Mais M. Coquelin n'avait admis l'arbitrage que parce qu'il avait cru qu'il ne pouvait conclure qu'en sa faveur. Du moment qu'il a conclu contre lui, M. Coquelin croit devoir reprendre sa liberté d'action, et adresse tout simplement sa démission, ainsi que l'a fait Sarah Berhnardt. C'est-à-dire que deux des plus fermes soutiens de la gloire artistique de la Comédie-Française allaient disparaître à la fois!... Heureusement la démission de M. Coquelin ne peut avoir de sanction définitive que dans un an et plus, c'est-à-dire au 1er août 1881, et il est certain que, d'ici-là, les choses

s'arrangeront au mieux des intérêts de la Comédie-Française et à la satisfaction publique[1].

Les Récompenses du Salon. — Voici les principaux prix et grandes médailles décernés par les jurys, dans la séance générale du 1er juin, aux artistes ayant pris part au Salon de 1880.

Prix du Salon : M. Suchetet (Auguste), pour sa *Biblis changée en source* (sculpture).

Médailles d'honneur. — *Peinture*. M. Morot, pour son tableau du *Bon Samaritaiu*.

Sculpture. — M. Thomas, pour sa statue de *Monseigneur Landriot*.

Premières médailles. — *Peinture*. MM. Dagnan-Bouveret, *Un Accident;* Lerolle, *Dans la campagne;* Pelez (Fernand), *Au Lavoir* et *le Petit Marchand de mouron;* Cazin (Jean-Charles), *Ismaël* et *Tobie*.

Sculpture. — Une seule première médaille, à M. Alfred Lanson, pour sa *Judith*. M. Auguste Suchetet, bien que grand prix du Salon, n'a obtenu qu'une deuxième médaille.

Architecture. — Une seule première médaille, à M. Edmond Paulin, auteur d'un *Temple de Thésée à Athènes* et d'un *Hôpital de Pistoia*.

Gravure. — Une seule première médaille, à M. Charles

1. M. Coqueiin a, en effet, retiré depuis sa démission.

Waltner, qui a exposé quatre gravures d'après des sujets anglais.

On a ensuite procédé à la distribution des deuxièmes et troisièmes médailles et des mentions honorables, dont la nomenclature, trop longue pour que nous la donnions ici, figure intégralement, avec le chiffre des voix obtenues par chaque élu, au *Journal officiel* du 4 juin.

Correspondance de Frédéric II. — On publie en ce moment à Berlin la correspondance politique du grand Frédéric, comme on a jadis publié celle de Napoléon Ier en France ; c'est-à-dire que c'est là une publication officielle, où l'on ne met que ce que l'on veut. Nous croyons cependant que la correspondance de Frédéric a été moins élaguée que celle de Napoléon, qui pourrait être presque doublée si l'on y ajoutait les suppressions de lettres désagréables pour la mémoire du grand homme, qu'on avait imposées à la commission impériale.

Dans le troisième volume de la correspondance de Frédéric, qui comprend toute l'année 1744, nous trouvons une bien piquante lettre du roi à son ambassadeur à Saint-Pétersbourg. Il s'agit de gagner à la cause de Frédéric le tout-puissant vice-chancelier Bestushew, que l'or anglais avait attaché aux intérêts de Marie-Thérèse. Or il paraît que ce n'est que par une sorte de surenchère qu'on peut seulement arriver au but que

Frédéric se propose. Il s'agit donc de toucher la corde sensible :

Vous emploierez tout votre savoir-faire, écrit Frédéric à son ambassadeur Mardefeld, pour faire changer le vice-chancelier Bestushew de parti et de conduite envers moi, pour l'attirer dans mes vues et mes intérêts, et pour me gagner son amitié et sa confiance par des sommes que vous lui offrirez de ma part.

Dans ce cas-là, et si vous croyez qu'il soit possible de le faire entrer dans tout ce que je viens de dire, je vous autorise par la présente à lui offrir la somme de 100,000 ou 120,000, même jusqu'à 150,000 écus, que je vous ferai remettre d'abord que j'aurai votre rapport sur ce sujet. Il serait tout à fait superflu si je voulais vous dire qu'il faudrait que vous vous pressiez dans cette commission d'une manière délicate et avec toute la prudence possible, pour ne pas vous exposer à un refus de la part de Bestushew, et qu'il fît un sacrifice de votre offre soit à sa souveraine, soit au parti anglais ou saxon, ou qu'il escroquât votre argent sans changer de conduite, étant déjà gagné des Anglais ou des Saxons par des sommes ou des pensions plus considérables.

J'ai trop de confiance en votre prudence, dextérité et savoir-faire pour ne pas me remettre tout à fait là-dessus sur vous, et je suis persuadé que, si vous êtes obligé de me rechercher l'amitié de cet homme, vous saurez vous y prendre à propos, et après avoir mûrement examiné les circonstances, pour attraper l'heure du berger.

On voit que dans ce temps la diplomatie usait de moyens qu'on réprouverait singulièrement aujourd'hui.

Dans la même année, le roi écrit un joli billet, tout à

fait galant, à la belle duchesse de Châteauroux, pour la remercier de l'appui qu'il a trouvé auprès d'elle en vue d'une « éternelle alliance. » On sait trop, hélas ! ce qu'a duré cette éternité-là !...

Mai 1744.

Madame,

Il m'est flatteur de vous être en partie redevable des bonnes dispositions dans lesquelles se trouve le roi de France pour resserrer entre nous les liens d'une éternelle alliance. L'estime que j'ai toujours eue pour vous se confond avec ma reconnaissance... Il est fâcheux que la Prusse doive ignorer l'obligation qu'elle vous a. Ce sentiment restera cependant profondément gravé dans mon cœur. C'est ce que je vous prie de croire, étant à jamais, Madame, votre très affectionné ami.

LETTRES DE LA MALIBRAN. — M. Ernest Legouvé continue, dans *le Temps*, ses curieuses études sur Mme Malibran. L'éminent conférencier cite, dans ces études, de bien intéressantes lettres de l'illustre cantatrice.

Elle écrit, en 1834, au moment de la rupture de son premier mariage :

Je suis la plus heureuse des femmes ! L'idée de changer de nom me fait tant de bien ! Ma santé est parfaite, et quant à ma fatigue du théâtre, c'est pour moi *un sorbet !*

Et dans une autre lettre elle ajoute, avec la singularité d'expression qui lui était propre :

Ma voix est *stentoresque*, mon cors *falstaffique*, mon appétit *cannibalien*.

Plusieurs années plus tôt, en 1831, elle écrivait à Mme Cottinet, la femme de l'avoué et la mère du poète de ce nom, et dans un de ces accès de mélancolie qui naissaient à la fois de son imagination, de ses pressentiments et des douloureuses circonstances où sa vie était engagée :

Avril 1831.

Combien de femmes m'envient ! Qu'ont-elles à m'envier ? C'est ce malheureux bonheur.

Savez-vous ? Mon bonheur, c'est Juliette ! Il est mort comme elle, et moi je suis Roméo, je le pleure.

J'ai dans mon âme un ruisseau de larmes dont la source est pure ; elles arroseront les fleurs de mon tombeau lorsque je ne serai plus de ce monde. Peut-être l'autre me donnera une récompense là-haut.

Chassons les idées lugubres ; dans ce moment elles sont cadavéreuses... La mort est à la tête d'elles ; bientôt à la mienne.

Pardon, je m'égare ; je pleure et me soulage en vous faisant dépositaire de mes plus secrètes pensées...

Vous ne m'en voulez pas, n'est-ce pas ?

Non, vous ne le pouvez.

Venez me dire vous-même que vous me plaignez.

Venez de suite. — Nous causerons, nous serons dans l'autre monde ; je fermerai ma porte à celui-ci.

Enfin, voici une dernière lettre, écrite en pleine fièvre révolutionnaire et au lendemain des journées de juillet :

Norwich, août 1830.

« Je suis contente, fière, glorieuse, vaine au dernier point, d'appartenir aux Français! (elle était née à Paris). Vous pleurez d'avoir été absent? Il n'y a pas de jour que je ne sois désolée, moi femme, de n'avoir un œil ou une jambe cassée dans la mêlée de cette cause de l'âge d'or! N'est-ce pas le vrai âge d'or que de se révolter pour sa liberté, et de rejeter en même temps même l'apparence d'une usurpation sur le bien des autres peuples? Je vous assure qu'en pensant à Paris, je sens mon âme s'élever! Croyez-vous que des soldats armés de fusils auraient pu m'empêcher de crier vive la liberté? On me dit que tout n'est pas encore tranquille en France : écrivez-le moi; j'irai! Je veux partager le sort de mes frères. La charité bien ordonnée, dit-on, commence par soi-même; eh bien, les autres sont *mon soi-même*. Vive la France!

LETTRES AUTOGRAPHES. — *L'abbé Jean-Bernard Leblanc*, littérateur, au sieur de La Chaussée, l'un des quarante, rue Simon-Lefranc, à Paris :

Thoresby, 1er juillet 1737.

...Je chante et je bois, voilà tout ce que je fais. Je ne fais aussi que chasser toute la journée. Je vais voir les courses des environs. L'autre jour, je fus à une plus curieuse : de jeunes vilageoises, à l'exemple des filles des Lacédémoniens, se disputoient le prix de la course à pié : malheureusement elles étoient telles qu'il n'y en avoit pas une après laquelle je fusse tenté de courir. — Voici un petit plat de mon métier : c'est le philosophe de Thoresby :

Un sort heureux nous rassemble,
Amis, dans ce beau séjour,

Célébrons y tous ensemble
Bacchus et le dieu d'amour,
Ne faisons qu'aimer et boire.
Suivons toujours les amours et les ris,
Laissons les soins d'une illustre mémoire,
La vaine gloire,
Aux sots de Londres et de Paris.

Le Comte de Mirabeau. — Voici trois indications de lettres du célèbre orateur.

La première est adressé à Sophie Monnier. — « Jolie lettre, prose et vers, contenant trois chansons qu'il a composées à son intention et pour répondre au désir qu'elle lui a manifesté. Voici le premier couplet de la chanson, sur l'air : *Trop de pétulance gâte tout* ».

De nos soupers, où la folie
Badine avec impunité,
Nous écartons la pruderie,
Elle épouvante la gaîté.
Livrez-vous donc à la saillie,
Messieurs, mais sachez notre goût ;
C'est toujours l'excès qui gâte tout. (*Bis.*)

La seconde, à M. Boucher, est datée du 5 avril 1778, à une époque où Mirabeau devait être bien misérable si l'on en juge d'après le passage qui suit :

Il me faut maintenant tirer parti de mes haillons : je vous prie de donner ordre qu'on fasse remettre des pieds à ceux de mes bas dont la jambe est encore bonne ; cela me mènera quelque temps.

La troisième, datée du château du Bignon, 27 juin 1781, est adressée à Palissot.

Mirabeau vient d'apprendre, à la campagne où il est allé pour « oublier l'agitation des villes », que son édition de Voltaire va paraître.

J'ai toujours pensé, depuis que j'ai su que vous travailliez à un commentaire de ce grand homme, que votre ouvrage mériterait de beaucoup la préférence sur tous ceux qui auraient le même poète pour objet, parce que vous seul peut-être réunissez les lumières et le courage nécessaires pour énoncer et respecter la vérité dans l'examen des trop nombreux ouvrages d'un écrivain si inégal et si infatigable.

Bibliographie naturaliste. — Le libraire Derveaux semble s'être fait, depuis quelque temps, l'éditeur spécial de l'école naturaliste. Il vient de publier, en effet, coup sur coup, plusieurs volumes dont quelques-uns ont pour auteurs les plus fervents adeptes de M. Zola : *Marthe, histoire d'une fille*, de M. Huysmans, par exemple, et aussi *les Hauts Faits de M. de Pontheau*, plaisanterie romantique (c'est ainsi que son auteur l'intitule lui-même) de M. Léon Hennique. Nous avons déjà parlé de *Marthe*, œuvre de talent, mais qu'il faut absolument lire à huis clos. Quant au livre de M. Hennique, voici de quelle façon son auteur l'annonce au lecteur, dans une préface où vous allez tout de suite reconnaître les beautés et les clartés de l'école naturaliste :

« J'ai voulu montrer de l'imagination, combattre et

« blaguer » une école avec son vernis et la pointe émoussée de ses propres armes... Je me suis servi de sa philosophie cabriolante à l'usage des gobeurs pour lui taper joyeusement sur le ventre... Mon seul but, en écrivant ce livre, a été de m'offrir une satisfaction : celle de prouver que, comme tant d'écrivains convaincus de leur impeccabilité, on aurait pu faire du romantisme. »

Ce qui n'empêche pas qu'il n'y ait beaucoup de talent dépensé dans cette odyssée dialoguée en prose des *Hauts Faits de M. de Pontheau,* qui est illustrée de bien curieux pastiches romantiques, à l'eau-forte, de MM. Benjamin Constant, Gervex, Ingomar, etc.

Chez le même éditeur nous trouvons encore un roman de M. Édouard Rod, *les Allemands à Paris.* Ce n'est pas là une étude historique, comme son titre pourrait le faire croire, mais bien un récit attachant, philosophique en même temps, et écrit d'un style un peu moins naturaliste que les précédents ouvrages que nous venons de citer.

Voici maintenant une étude de M. Émile Gautier sur le *Darwinisme social.* Ici, par exemple, nous sommes dans les nuages, et nous retombons en plein dans le naturalisme outré, aussi bien pour le fonds que pour la forme.

«... Il faut, assure M. Gautier, changer le lit du progrès, canalisé jusqu'ici au profit seulement de quelques domaines seigneuriaux ; il faut travailler à briser toutes

ces écluses factices qui débitent ses flots bienfaisants avec une parcimonieuse injustice, afin de pouvoir, par un système scientifique et indéfiniment perfectible d'irrigation sociale, les distribuer à tous les membres de la famille humaine... »

L'irrigation sociale!... C'est à coup sûr M. Gautier qui a découvert ce système d'irrigation-là!...

Enfin un nouveau et dernier volume sollicite encore notre attention : *Courbet,* souvenirs intimes, par M. Gros-Kost. N'est-ce pas là un pseudonyme? Ça le sent terriblement dans tous les cas.

Ce livre sur Courbet, illustré de quelques dessins également naturalistes, est plein de détails, intimes en effet, recueillis et réunis par un témoin oculaire et auriculaire à la fois. Les anecdotes abondent, ainsi que les renseignements de tous genres, et c'est là un vrai volume de documents précieux sur le grand déboulonneur. Mais ce n'est pas, en revanche, un livre favorable à Courbet lui-même, que l'auteur juge avec une sévérité qui, après tout, n'est sans doute que l'expression de la vérité. « Courbet, nous dit M. Gros-Kost, fut orgueilleux; il eut raison dans ce vice : modeste, il n'eût rien fait... » Voilà, en effet, Courbet dépeint en deux lignes, et c'est bien là Courbet tout entier!...

THÉATRES. — *Frou-frou* à Londres. — Mlle Sarah Bernhardt vient de remporter un succès considérable

à *Gaiety Theatre* dans cette jolie comédie-drame, de MM. Meilhac et Halévy. C'est le rôle de Desclée qu'elle a repris, et elle s'y est montrée absolument supérieure. M. Sarcey, qui suit à Londres la campagne de cette année, comme il y a suivi celle de l'an dernier, nous donne de fort curieux détails dans *le Temps* sur cette soirée, où, paraît-il, Mlle Bernhardt jouait à peu près son va-tout. En effet, si elle n'eût pas réussi dans *Frou-frou*, la campagne entreprise par elle était perdue. C'est du moins M. Sarcey qui l'assure.

Le fait est qu'on attendait Coquelin, qui ne va plus à Londres, et que son absence laisse sans possibilité d'exécution les plus belles pièces du répertoire qu'on avait préparé. La nouvelle de la détermination qu'il avait été obligé de prendre était donc considérée là-bas comme un désastre.

« Mais, nous dit Sarcey, Mlle Sarah Bernhardt est admirable d'énergie, de verve et d'entrain dans ces désastres-là ! Les contrariétés du sort excitent et fouettent cette frêle et nerveuse créature. C'est elle qui rendait à tous les autres l'ardeur et la gaieté : jamais abattue, et rebondissant sous les coups de la fortune.

« Attendons *Frou-frou*, disait l'impresario. Si *Frou-frou* réussit, je connais les Anglais, nous n'avons plus besoin de rien. La saison est sauvée.

— Il faut que *Frou-frou* réussisse, répondait Mlle Sarah Bernhardt ; *Frou-frou* réussira. »

On avait assez distraitement répété la pièce. On se mit à l'étudier avec fureur. Elle devait passer le lundi. Samedi on jouait dans l'après-midi et le soir ; à minuit, Mlle Sarah Bernhardt rassembla les artistes, et l'on répéta jusqu'à cinq heures du matin. On répéta dans la journée de dimanche. Le lundi, à cinq heures de l'après-midi, on répétait encore. Tout ce petit monde était énervé, sur les dents, mais fiévreux, mais enragé.

« Il nous faut un succès à tout casser, disait Mlle Sarah Bernhardt. Nous l'aurons. A ce soir. Allons dîner ! »

Et ce succès, en effet, Mlle Sarah Bernhard l'obtint, colossal pour elle, considérable pour ses camarades. La pièce est en effet admirablement montée : Berton, Train, Dieudonné, Mmes Jullien, Kalb, etc., forment un excellent ensemble.

« Aussi, ajoute Sarcey, quels rappels ! quelle fête ; et dans les coulisses, quelle joie ! quelles félicitations ! »

L'impresario fit irruption dans la loge :

« Eh bien , mes enfants, dit-il, ce n'est plus la peine de chercher ni de discuter ! Coquelin peut ne pas venir. Tout est sauvé. Nous avons dix représentations de *Frou-frou* sur la planche. J'ai entendu les causeries du couloir. C'est un succès monstre.

Et cependant Mlle Sarah Bernhardt, toute brillante de l'émotion de ce succès inespéré, donnait des poignées de main et fourrageait à travers d'énormes bouquets de

roses, pour en offrir à tous ceux qui lui venaient présenter leurs compliments.

« Eh bien! lui dis-je, voici une soirée qui vous rouvrira, si vous le voulez, les portes de la Comédie-Française.

— Ne parlons plus de cela, dit-elle.

— N'en parlons plus, soit. Mais quel dommage! quel dommage! »

Varia. — *Le Grand Prix.* — Nous n'avons été heureux, cette année, à aucun point de vue, dans cette solennité du 6 juin, où a été couru le grand prix. Depuis que cette brillante institution existe, on n'avait pas encore vu une journée aussi maussade, aussi pluvieuse, en un mot, aussi grosse de désappointements de tous genres. La foule était considérable quand même, mais la recette réalisée a été inférieure de plus de 50,000 fr. à celle de l'an dernier.

Mais le plus gros mécompte de la journée, c'est que nous avons été battus par nos bons voisins les Anglais. C'est, en effet, *Robert the Devil* (Robert le Diable), appartenant à un book-maker d'outre-Manche, M. Charles Brewer, qui a vaincu sur toute la ligne. Il y a donc eu beaucoup de hourras sur le turf, et le soir, à Mabille, en dépit de la pluie et du vent, il y avait plus d'Anglais encore que de Français sablant du cham-

pagne et lutinant les jolies misses de l'endroit en l'honneur du triomphe national !

Vente San Donato. — Voici, en chiffres, l'épilogue splendide de cette vente magnifique, la plus belle à coup sûr qu'ait jamais eu à diriger M. Pillet, qui a cependant tant de beaux états de services de ce genre à son actif de commissaire-priseur :

Pour les tableaux anciens et modernes, les aquarelles, les gravures, les sculptures, les meubles, les bronzes d'art et d'ameublement, les meubles anciens, les curiosités, l'orfèvrerie, les tapis, les tentures, les étoffes anciennes, les porcelaines de Sèvres, de Saxe, de Chine, du Japon, les voitures, les vins, etc. : 6,579,581 fr. 15;

Pour les plantes garnissant les serres : 109,463 fr.;

Pour la biblothèque : 118,142 fr. 50;

Pour le mobilier des dépendances : 37,269 fr.;

Soit un total de 6,844,455 fr. 65.

Dans cette vente, six mille soixante-quinze lots ont été livrés aux enchères.

Lettre inédite d'Haüy. — Notre collaborateur M. Henry nous communique une curieuse lettre de René-Just Haüy, l'illustre minéralogiste, qu'il ne faut pas confondre avec son père; Valentin Haüy, qui fut l'instituteur des Aveugles. Dans cette lettre, dont nous ne connaissons pas le destinataire, Haüy, qui a alors

33 ans, demande une place d'aide physicien, supposons-nous, et il le fait dans des termes pleins d'une modestie qui fait honneur à son mérite.

Vous eûtes la bonté de me faire hier la confidence que votre projet étoit de vous attacher un homme intelligent qui pût, à votre défaut, faire vos expériences et vous en rendre compte. Le choix que vous aviés deja fait d'un sujet dans la personne de votre mechanicien m'empêcha de vous offrir des services aux quels le désir de vous être utile, ma proximité du jardin de l'Infante et la liberté dont je jouis à l'heure de vos expériences, pourroient donner quelque valeur. Si le substitut sur lequel vous avez jetté les yeux ne pouvoit seul suffir à cet emploi de confiance et qu'il lui fallût un aide, ne fût-ce que pour rédiger la suite de ses observations d'une manière satisfaisante pour ces Messieurs, oserois-je vous prie, Monsieur, de ne pas vous adresser à d'autre qu'à moi, si vous me croyez capable de concourir à remplir vos vues dans ces opérations ? Je puis faire parler en ma faveur le zele dont je me sens animé s'il s'agit de travailler sous vos auspices, et mon gout pour tout ce qui a le moindre rapport avec les sciences.

Je profite de votre absence, Monsieur, pour vous laisser dans quelques lignes moins un modêle de mon écriture courante qu'un témoignage permanent des sentimens du sincère et respectueux attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être,

Monsieur

Votre très humble et très obeissant serviteur.

HAUY.

Une Musulmane au couvent. — Nous trouvons dans *l'Événement* un mystérieux et romanesque récit que nous donnons tout au long, malgré son étendue.

« C'est une histoire, absolument authentique, nous dit ce journal, et qui remonte à l'époque où le comte de Chambord, à peine âgé de vingt ans, n'avait pas encore été victime de certain accident de voiture... c'est-à-dire à l'époque où le prince pouvait encore avoir une maîtresse. Le jeune comte de Chambord était donc, à Venise, l'amant heureux de la marquise de B... (un nom fameux dans les procès scandaleux de mère en fille, et il s'agit ici de la mère).

Or, un soir que le comte allait à un rendez-vous, il trouvait un homme assassiné. Cet homme eut encore la force de lui recommander une enfant qu'il avait, de lui faire promettre de l'élever dans la religion musulmane et de lui indiquer le lieu où il la trouverait, ainsi que ses papiers de famille. Le comte se mit en possession des papiers, ceux d'un Turc descendant en droite ligne de Mahomet; il prit l'enfant, et il trouva que cette enfant était la fille de ce Turc avec cette même marquise de B..., sa maîtresse. C'était la marquise qui avait fait assassiner l'homme, en attendant de faire assassiner l'enfant, dont elle voulait se débarrasser.

Le jeune comte de Chambord quitta Venise sans revoir Mme de B... Il envoya l'enfant en France et la confia à des religieuses dont le couvent se trouvait près d'Auxerre, si je me souviens bien. Et dans ce couvent, grâce à l'influence toute-puissante de M. de Chambord, elle fut élevée dans la religion musulmane, ou du moins

elle put s'élever en toute liberté dans l'étude du Coran. En quittant les religieuses, la jeune fille resta ce qu'elle était, la fille adoptive du comte de Chambord, et vécut auprès de lui un certain temps, ne connaissant d'autres peines que les siennes (et peut-être un peu en butte à l'inimitié de la comtesse).

Un jour, l'Empire fit tomber le comte de Chambord dans un guet-apens. Il se sauva, lui; mais sa fille adoptive reçut une balle dans la cuisse. Un jeune médecin la soigna, l'aima et devint son mari.

Telle est l'histoire que nous avons été autorisé à raconter quand et comme il nous conviendrait.

Nous la donnons aujourd'hui, parce qu'elle est à l'honneur du comte de Chambord, que nous avons eu sous les yeux les preuves de sa véracité, et surtout parce que l'enfant de Venise est morte avant-hier, après une longue et douloureuse maladie.

Pourquoi ne pas la nommer? C'est Mme Gérard, femme du docteur Gérard, de Beauvais. »

Bouvard et Pécuchet. — Tel est le titre d'un roman posthume de Flaubert, qu'il venait d'achever au moment de sa mort, et qui doit paraître l'hiver prochain chez Georges Charpentier. Voici, à propos de ce roman, une piquante anecdote racontée par M. Bergerat, et qui ajoute un trait curieux au caractère si complètement tout d'une pièce de l'illustre auteur de *Madame Bovary :*

« ... Quant à ce titre de *Bouvard et Pécuchet*, il y tenait extrêmement, car il croyait, comme Balzac, à la puissance expressive des noms. Ayant appris qu'Émile Zola avait justement donné ce nom de Bouvard à un des personnages du roman qu'il écrivait, Flaubert fut pris d'un véritable chagrin. Enfin, à une soirée chez Charpentier, il attira son jeune ami dans une embrasure, et, fort ému :

« Mon cher, voulez-vous me rendre un énorme service? J'en suis malade!

— Qu'y a-t-il? Que vous arrive-t-il? s'écrie Zola, secoué par le trouble de l'adorable homme.

— Laissez-le-moi, reprend Flaubert, ou je ne continue pas le roman. Si vous me prenez Bouvard, il n'y a plus de roman. Tout est là, voyez-vous : Bouvard! Avec Pécuchet, le livre y est. Bouvard et Pécuchet, hein? Vous pouvez bien faire ça pour un vieux de la vieille.

— Ce n'est que cela? fit Zola en riant; Bouvard est à vous. J'appellerai le mien Bouchard, ou autrement.

— Ah! merci! »

Et toute la soirée, le bon Flaubert ne nous entretint que des traits héroïques suggérés par la vraie amitié. Ses grands yeux d'enfant, ombrés de longs cils, rayonnaient. Mais, vers minuit, quand nous nous retirâmes, je l'entendis qui disait à Zola :

« Et Pécuchet? Vous ne l'avez pas, Pécuchet? »

Encore au sujet de ce roman, je me rappelle que

le maître tomba chez moi, un matin, à l'improviste.

« On m'a dit, fit-il en entrant, que vous saviez quelque chose sur le duc d'Angoulême. Je viens savoir ce que vous savez. C'est pour *Bouvard et Pécuchet.*

— Sur le duc d'Angoulême? mais, mon cher maître, il n'y a rien du tout. Est-ce qu'il a fait quelque chose, le duc d'Angoulême?

— Justement, c'est qu'il n'a rien fait, et c'est cela qui le rend intéressant pour moi. Mais on me dit: « Bergerat sait quelque chose! » Vous comprenez que j'ai eu peur. Voilà pourquoi j'accours. Tout mon chapitre dégringolait.

— Dame! écoutez, repris-je pour le taquiner, là-dessus je suis beaucoup moins ferré que vous, comme sur tout le reste d'ailleurs. Mais je crois bien avoir quelques livres rares et curieux, des mémoires... Enfin il faudrait voir. Car, après tout, il a peut-être fait quelque chose, le duc d'Angoulême!

— C'est impossible! Mais voyons vos palimpsestes. »

Au bout d'une demi-heure de recherches, Flaubert était tranquillisé, et il demeurait avéré que le duc d'Angoulême n'avait rien fait.

« Vous pouvez vous vanter de m'avoir donné une rude peur! » me dit-il en s'en allant.

L'Histoire de Joseph en cantique. — Nous découvrons

dans *l'Événement* la curieuse indication bibliographique suivante :

Un homme vient de disparaître, totalement inconnu. C'est le nommé Jean Grison, l'auteur de l'*Histoire de Joseph mise en cantique*. Jean Grison, de la Compagnie de Jésus, était un poète.

Nous recevons communication de son ouvrage, tiré à cent exemplaires, dont un figure, paraît-il, dans la bibliothèque du Vatican. On y trouve des choses inouïes. Exemple, cette scène entre Putiphar, sa maîtresse, et le fils de Jacob.

PUTIPHAR

Joseph, ta fortune est faite,
Sois honnête,
Humble, doux, sage, prudent;
Prends mes biens et les conserve
Sans réserve,
Je te fais mon intendant.

LA MAITRESSE DE PUTIPHAR

Je souffre un cruel martyre,
Je soupire,
Cher Joseph, pour ton amour;
Sois touché de cette flamme
Dont mon âme
Brûle pour toi nuit et jour.

JOSEPH

Madame, que Dieu me garde!
Je n'ai garde
De rien faire contre lui;
Je serais d'ailleurs bien traître

A mon maître,
Qui met en moi son appui.

LA MAITRESSE DE PUTIPHAR

Rejettes-tu mes caresses,
Mes richesses,
Ne veux-tu me contenter?
Ah! si ton cœur me refuse,
Par ma ruse
Je te ferai tourmenter.

JOSEPH

Je foule aux pieds les délices,
Les supplices,
Les honneurs et le poteau.
Je vaincrai votre poursuite
Par ma fuite,
Vous n'aurez que mon manteau!

Autobiographie de Zola. — Nous trouvons dans une biographie du célèbre pontife naturaliste, publiée par M. Fernand Xau, de curieux détails, donnés à son biographe par M. Émile Zola lui-même, sur ses débuts littéraires. En voici quelques extraits :

« Mon père est né à Venise en 1796; il est mort en 1847. J'avais sept ans quand une courte maladie l'emporta brusquement. Je suis né, le 2 août 1840, à Paris, où ses travaux d'ingénieur appelaient souvent la famille. Si mes souvenirs sont exacts, « j'ai vu le jour » dans la maison qui porte le nº 10 de la rue Saint-Joseph. Contrairement à ce qu'on a affirmé, je ne suis pas bachelier. Est-ce pour la même raison que Daudet n'est

pas plus avancé que moi ? Je l'ignore. Toujours est-il qu'il est assez étrange de voir deux romanciers en vue n'avoir même pas, dans les rangs de l'Université, l'épaulette de sous-lieutenant.

A partir de la fin de l'année 1859, je restai durant près de trois années sur le pavé de Paris, « butinant bien un peu dans l'Hymette », mais me bornant à mettre sur pied quelques mauvais vers.

Pourtant je fus employé pendant deux mois aux Docks de la Douane.

Au mois de février 1862, je fus attaché à la maison Hachette. Je n'en sortis que le 31 janvier 1866. Le premier mois, j'avais 100 francs d'allocation ; le dernier, j'en avais 200. J'étais chef de la publicité, et, à ce titre, je me fis beaucoup de relations dans le monde littéraire.

J'étais chez MM. Hachette lorsque je publiai, en 1864, les *Contes à Ninon*, et, en 1865, la *Confession de Claude*. Ces messieurs voyaient d'un mauvais œil mes travaux littéraires : peut-être jugeaient-ils que je gaspillais du temps qui devait leur appartenir. De plus, la *Confession de Claude* leur parut quelque peu raide.

Aussi, un beau jour, l'un d'eux me dit-il à brûle-pourpoint :

« Vous gagnez 200 francs par mois, ce qui est dérisoire. Vous avez beaucoup de talent, et vous feriez mieux de ne vous occuper que de littérature. Vous trouveriez ainsi honneur et profit. »

C'était un coup droit qu'on me portait — je le compris. Nous étions à la fin de novembre 1865. Je donnai ma démission pour le 31 janvier 1866, ne voulant pas m'exposer aux éventualités de la misère, à l'échéance déjà pénible d'une fin d'année. Quelques jours après, je rencontrai Bourdin, le gendre de Villemessant, à qui je confiai mes infortunes.

« Vous devriez, me dit-il, écrire à Villemessant. Demandez-lui de *faire* les livres. Jusqu'à présent il n'a trouvé personne qui lui convînt pour cette besogne. Dites-lui que vous avez des relations en librairie, que vous vous procurerez les « bonnes pages » de toutes les publications, et que vous ferez vos comptes rendus par anticipation, — donnant la veille les extraits du livre qui paraîtra le lendemain. »

J'écrivis, et par courrier je reçus réponse favorable. J'entrai au *Figaro* le 1er février 1866, c'est-à-dire le lendemain de ma sortie de la maison Hachette. »

Voici maintenant quelques détails donnés par M. Zola sur la manière dont il travaille :

« Je me lève à neuf heures du matin. Je travaille jusqu'à une heure de l'après-midi. Je fais le matin mon travail le plus sérieux : roman, théâtre, critique littéraire, etc. L'après-midi est réservé à des travaux moins importants : correspondances étrangères et articles de journaux. Je me suis astreint à un travail régulier, et il est rare que je m'en écarte ; de la sorte, quand tous

mes documents sont préparés, quand toutes mes recherches sont terminées, et quand toutes mes observations sont faites, il faut à peu près un égal espace de temps pour livrer mes volumes à la publicité. »

De l'eau, et sur l'eau. — Se doute-t-on de la quantité de locutions proverbiales que l'eau a inspirées? Voici les plus populaires :

Se noyer dans un verre d'eau. — Être comme le feu et l'eau. —Se ressembler comme deux gouttes d'eau.— Mettre de l'eau dans son vin. — Ne pas trouver de l'eau à la rivière ou à la mer. — Suer sang et eau. — Une affaire tombée dans l'eau. — Faire comme Gribouille : se jeter à l'eau de peur d'être mouillé. — Être heureux comme un poisson dans l'eau. — Revenir sur l'eau. — Faire venir l'eau à son moulin. — Pêcher en eau trouble. — Faire quelque chose les pieds dans l'eau. — Laisser couler l'eau sous le pont. — Aller à vau-l'eau. —Tenir quelqu'un le bec dans l'eau. — Ne pas avoir de l'eau à boire. — Croyez cela et buvez de l'eau. — L'eau m'en vient à la bouche.— Il ne gagne pas l'eau qu'il boit.— Il passera de l'eau sous le pont.—C'est une goutte d'eau dans la mer. — Il n'est pire eau que l'eau qui dort. — L'eau va toujours à la rivière. — Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se casse. Beaumarchais a joué agréablement avec ce dicton dans le *Mariage de Figaro*. Figaro, qui a remarqué les fréquentes entrevues du page

et de Fanchette, dit : Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin... elle s'emplit. — Battre l'eau avec un bâton. — Eau bénite de cour.

Après la mort de Mazarin, les rimailleurs lui firent maintes épitaphes. Voici celle que composa le poète Blot et qui eut le plus de succès :

O vous qui passez par ce lieu,
Daignez jeter, au nom de Dieu,
A Mazarin de l'eau bénite !
Il en donna tant à la cour
Que c'est bien le moins qu'il mérite
D'en avoir de vous à son tour.

L'Écrivain public. — Le dernier, celui qui tenait place Maubert une boutique où se fabriquaient depuis un demi-siècle lettres, placets, pétitions, demandes en mariages, poulets, épithalames, actes de toutes sortes, hélas ! oui, le dernier écrivain public vient de disparaître et sa petite échoppe avec lui. Il n'y a plus à Paris d'écrivains en plein air. Aussi le *Journal des Débats* a-t-il voulu fixer en quelques traits rapides, que nous lui empruntons, le souvenir de cette curieuse industrie qui touche aussi, par certains points, à la littérature :

« L'écrivain public était ordinairement un vieillard, homme instruit assez souvent, mais que des revers avaient jeté dans le besoin. Il était possesseur d'une belle main, faisait des vers au besoin et était apte à

exécuter une page d'écriture en bâtarde, en coulée, en ronde, en anglaise, en gothique. Il réussissait à main levée les traits les plus hardis et ornait de fleurons tortillés les quatre angles des feuilles de papier.

Les clients et les clientes de l'écrivain public variaient selon les quartiers.

Aux abords des halles et des marchés, la clientèle était surtout composée de marchands et de marchandes ambulants, auxquels se joignaient les maraîchères des environs de Paris, les gens de cuisine et les portefaix.

Au faubourg Saint-Honoré, c'étaient les valets de chambre, les domestiques, les cochers de grande maison, etc.

Le client le plus assidu de l'écrivain public a été de tout temps le porteur d'eau, marchand de bois et de charbon. C'étaient pourtant des pratiques dont se souciait peu l'artiste calligraphe, parce qu'elles lésinaient sur le prix et faisaient vingt fois recommencer une lettre.

Le militaire, bref, coulant, aisé à satisfaire, tenait courte séance et était pour l'écrivain un client de choix. Un fameux client encore était le pompier.

Peu regardant quant au prix, il faisait appel à toutes les facultés de l'écrivain pour dépeindre éloquemment sa flamme à quelque bonne d'enfant ou à un cordon bleu, et terminait son opération en offrant à l'artiste un rafraîchissement toujours accepté avec empressement

chez le marchand de vin ou à la brasserie voisine.

Les prix de rédaction variaient selon le sujet, selon le genre, c'est-à-dire qu'il y avait un prix pour la prose, un autre pour la poésie.

Comme on le pense bien, l'écrivain public devenait le confident des révélations les plus étranges; il se faisait l'instrument de gros scandales, s'associait à de petites scélératesses, arrondissait le chiffre du carnet des dépenses de la cuisinière qui faisait danser l'anse du panier, et se faisait le complice de l'amoureux qui correspondait avec la femme de son ami.

Afin de gagner la confiance de tous, et comme garantie de sa discrétion, l'écrivain public plaçait au centre de la vitrine de sa cahute un écriteau portant ces mots : *Au tombeau des secrets !*

On lisait, il y a environ trente ans, le quatrain suivant sur la devanture d'un écrivain public établi depuis le commencement du siècle rue Montmartre, contre l'église Saint-Eustache :

Ma bonne plume, ô toi que l'on convie
A griffonner à tort ou à raison,
Noircis ton bec pour me gagner la vie,
Noircis ton bec pour noircir un fripon.

La paternité de ce quatrain est attribuée au chansonnier-vaudevilliste Désaugiers. »

PETITE GAZETTE. — THÉATRES. — La Porte Saint-Martin vient de reprendre avec un grand succès d'intérêt et de larmes un vieux drame d'Anicet Bourgeois et de Michel Masson, intitulé *la Mendiante*, et qui remonte déjà à 1852. M. Paul Deshayes (Jean-Paul) et Mme Lacressonnière (Marguerite) sont les deux principaux interprètes de cette populaire reprise.

— M. Le Roy, ancien ténor de l'Opéra-Comique, et qui avait déjà essayé, l'an dernier, d'installer un Théâtre-Lyrique d'été dans la salle du Château-d'Eau, vient de renouveler sa tentative dans le même local avec une reprise de l'opéra si connu d'Ad. Adam *Si j'étais roi!* On ne saurait trop encourager le ténor-impresario qui cherche à acclimater dans une salle bien ingrate, surtout au point de vue de l'acoustique, le genre lyrique, si délaissé de ce côté du boulevard. Un baryton de talent, M. Boyer, qu'on avait déjà remarqué au Théâtre-Lyrique, du square de la Gaîté, a particulièrement réussi dans cette reprise de *Si j'etais roi!* où il remplit le rôle du roi, créé à l'origine par le regretté Pierre Laurent le premier mari de Mme Marie Laurent-Desrieux.

— *Erratum.* — On nous signale une erreur dans notre dernière *Quinzaine* au sujet de M. Léon Say. Le nouveau président du Sénat a épousé la fille d'Armand Bertin, et non d'Édouard Bertin, ainsi que nous l'avions dit dans la petite notice que nous lui avons consacrée.

GEORGES D'HEYLLI.

Le Gérant, D. JOUAUST.

Paris, imprimerie Jouaust, rue Saint-Honoré, 338.



GAZETTE ANECDOTIQUE

NUMÉRO 12 — 30 JUIN 1880

SOMMAIRE.

La Quinzaine. — Lettres inédites de Turgot. — Le Procès Sarah Bernhardt. — Vente Taylor. — Recettes et dépenses théâtrales. — Nécrologie : Paul Albert, le général Aymard. — Théâtres : *Guillaume Tell; la Fée;* disparition du théâtre Taitbout.

Varia. — L'*Indicateur du Paradis.* — Le *God save the King.* — Faut de la vertu! — L'Heure des repas. — Un Essai poétique.

Petite Gazette.

LA QUINZAINE. — L'amnistie est faite, voilà le gros événement de la quinzaine. Elle s'était évidemment imposée à la suite de l'élection de Lyon qui avait vu réussir la candidature raisonnable de M. Ballue contre celle de M. Blan qui, que nous ne voulons pas qualifier... Mais qu'allions-nous faire, grands dieux? Nous aussi nous avons failli nous lancer dans la politique!... Mais le moyen de ne pas parler de l'amnistie même dans une *Gazette* où la

politique n'a rien à voir? Aussi bien pouvons-nous parler de l'amnistie à tant d'autres points de vue qu'au point de vue exclusivement politique!

Cette mesure humanitaire, il fallait, en somme, la décréter un jour ou l'autre, un peu plus tôt ou un peu plus tard, voilà tout. L'heure était-elle venue? Valait-il mieux attendre encore? Qui saurait le dire aujourd'hui? L'avenir seul nous apprendra si cette noble et généreuse initiative d'oubli et de pardon sera acceptée par ceux à qui elle doit profiter comme un bienfait dont ils doivent nous être reconnaissants, ou s'ils s'en serviront au contraire pour tenter de se venger de leur long exil et de leur défaite; s'ils rentreront dans la patrie en fils respectueux et soumis, ou bien la haine au cœur et le fiel à la bouche. Tout est là! Mais, quoi qu'il en soit, voilà une question qui reparaissait d'année en année, toujours plus provocante et, disons même le mot, plus menaçante à chaque retour de session des Chambres; la voilà aujourd'hui à jamais enterrée. N'eussions-nous gagné que cela à la proclamation de l'amnistie, que nous devrions encore nous en réjouir.

Le prétexte de l'amnistie a été l'élection de M. Arthur Ballue à Lyon. Nous avons beaucoup connu le nouveau député du Rhône, qui a même été l'un des plus chers amis de notre jeunesse. Il y a vingt ans de cela déjà! Ballue était alors capitaine d'infanterie, et officier d'ordonnance du maréchal Vaillant, ministre de la guerre.

Il avait, au sortir de Saint-Cyr, fait ses premières armes en Crimée, où la croix avait récompensé ses brillants débuts militaires. Un peu plus tard, il allait en Italie, puis au Mexique : il était de toutes les campagnes où il y avait des coups à recevoir et de la gloire à gagner. Il quitta cependant le service avant la fin de l'Empire pour entrer dans le journalisme de province ; mais dès que la guerre avec l'Allemagne eut éclaté, il reprit bien vite son épée, devint chef de bataillon, fut blessé à la bataille de Champigny et reçut à la fois le grade de lieutenant-colonel et la croix d'officier de la Légion d'honneur. Mais il refusa croix et grade qui lui arrivaient au moment même de la chute de Paris, et il rentra une dernière fois dans la vie civile. Il devint alors directeur de cette belle librairie de l'art qui est aujourd'hui située avenue de l'Opéra. Bientôt la politique l'attira de nouveau : conseiller général du Rhône, il se présenta avec un courage qu'on ne saurait trop louer contre Blanqui, en apparence victorieux au premier tour de scrutin, et paya bravement de sa personne dans cette lutte avec le vieux révolutionnaire, laquelle faillit même ne pas demeurer jusqu'au bout pacifique. Mais, outre que Ballue est brave, il est plein de sang-froid et doué d'un talent de parole qui devait finalement assurer son triomphe sur l'inutile Blanqui !

Arthur Ballue est républicain de naissance : sa mère était la petite-fille du girondin Valazé ; son oncle, qui

est mort en 1876 sénateur inamovible, était ce général Letellier-Valazé que M. Thiers avait, à tant de points de vue, en si particulière estime. On voit que le nouveau député du Rhône a de qui tenir. Nous sommes assuré d'ailleurs que, par son talent, il occupera bientôt une très grande situation personnelle à la Chambre.

LETTRES INÉDITES DE TURGOT. — Nous devons la communication des trois lettres qui suivent à l'obligeance de notre collaborateur M. C. Henry. Elles sont adressées au célèbre chimiste Pierre-Joseph Macquer, à qui on doit surtout des travaux sur l'emploi de l'arsenic.

I

Fontainebleau, le octobre 1774.

Le Sr Abbé de Bruges, Monsieur, par un mémoire qu'il m'a adressé, se prétend possesseur du secret de fabriquer du salpêtre avec du sel marin. Il demande pour 40 années le privilége exclusif de vendre ce nouveau salpêtre à la ferme des poudres. Il assure que l'épreuve de ce secret a été faite en présence de Mrs de Lusignan et de Bory[1], qui ont donné leur déclaration du succés complet, et qu'elle a eu ; je désirerois que vous prissiez la peine de vérifiier si l'on peut faire quelqu'attention aux propositions du Sr Abbé de Bruges, et que vous eussiez la complaisance de me faire part de vos observa-

1. Il s'agit probablement ici de Gabriel de Bory, à la fois navigateur et astronome (1720-1800).

tions, afin que je puisse être à portée de statuer en connoissance de cause sur la demande qu'il me fait.

Je suis, Monsieur, trés parfaitement à vous.

TURGOT.

II

Paris, le 9 août 1775.

J'ai lû avec bien du plaisir, Monsieur, les observations que renferme la lettre que vous avez pris la peine de m'écrire sur la génération du nitre, et je serai fort aise d'en conférer avec vous. Je vous propose en conséquence de venir demain dîner avec moi, et, si vos affaires vous le permettent, je vous emmenerai à Versailles, où je dois me rendre aussitôt aprés le dîner; nous pourrons traitter à fonds cette matiére pendant la route. Comme, selon toute apparence, je reviendrai le soir à Paris, le temps que nous passerons ensemble en allant et en revenant nous suffira pour conférer sur cet objet et nous communiquer mutüellement nos idées.

Vous connoissez les sentimens avec lesquels je suis, Monsieur, votre trés humble et trés obéïssant serviteur.

TURGOT.

III

Versailles, le 12 août 1775.

Vous m'avés bien mal entendu, Monsieur, si vous croyés que j'ay eu la moindre idée de vous appliquer ce que j'ai dit en general sur la rivalité des gens de lettres ; il y avoit alors bien longtems que notre conversation ne rouloit plus sur aucuns objets qui fussent relatifs à vous, et, si vous me connoissiés

mieux, vous ne m'auriés pas cru capable de vous dire une chose aussi desagréable et aussi injuste. Si j'avois cru mon propos susceptible d'une pareille interpretation, je ne me le serois certainement pas permis.

Je connois vos talens, vos connoissances, votre sagacité, et je serois bien faché d'avoir renoncé à en faire usage tant sur aucune matiere de chymie et sur celle du salpetre en particulier. Seulement j'ai pensé que la proposition du prix pouvoit marcher concurremment avec les experiences que vous avés faites et celles que vous ferés encore à ce que j'espere.

Je suis, Monsieur, avec l'estime la plus sincere, votre très humble et très obéissant serviteur.

TURGOT.

LE PROCÈS SARAH BERNHARDT. — Deux avocats également habiles et diserts, Mes Allou et Barboux, ont plaidé le 18 de ce mois devant la première chambre du tribunal civil de la Seine, l'un pour M. Perrin et la Comédie-Française contre Mlle Sarah Bernhardt, l'autre pour cette dernière contre la Comédie-Française. On ne demandait pas moins de 300,000 francs d'indemnité à la belle fugitive, et cela au moment même où elle obtenait à Londres ses plus brillants triomphes.

Nous ne raconterons pas ce procès par le détail : nous nous bornerons à extraire de la plaidoirie de Me Allou quelques jolies lettres qu'il serait dommage de laisser perdre, et qui nous montrent que Mlle Bernhardt, qui excelle en tout, a aussi un fort remarquable talent épistolaire.

Voici d'abord une requête adressée à M. Perrin pour obtenir de lui qu'elle l'autorise, ainsi qu'un certain nombre de ses camarades, à aller donner des représentations à Bruxelles :

C'est encore moi ! Ne soyez pas méchant, mon très aimé monsieur Perrin ; je vous supplie, accordez-moi l'autorisation que je vous demande au nom de tous mes camarades, lesquels m'envoient en ambassade près de vous, sachant votre extrême bienveillance à mon égard. Nous nous sommes follement engagés, c'est vrai ; mais c'est la dernière fois.

Le bourgmestre attend ma dépêche. Si nous manquons à notre parole, tous les journaux vont nous abîmer : vous verrez que c'est moi qui serai la seule coupable. Je vous en prie, monsieur Perrin, soyez indulgent et accordez-nous l'autorisation aussi complète qu'il vous sera possible.

Je vous embrasse et je vous chéris avec ou sans permission.

SARAH BERNHARDT.

Inutile d'ajouter qu'elle obtint cette autorisation.

Voici encore un joli billet, bien câlin, adressé au même M. Perrin :

1er janvier 1878.

Je commence mal l'année, mon bien cher monsieur Perrin. Ce matin j'ai eu froid en revenant du cimetière, et je suis bien souffrante. Il m'eût fait bon vous dire ce soir toute la tendresse reconnaissante que j'ai pour vous. Si vous pouviez comprendre à quel point je suis vôtre ! Enfin, tout cela est bien difficile à dire. Je vous dois tout ; j'avais des qualités, vous les avez mises en lumière.

J'avais le dessein de devenir un petit quelqu'un, vous l'avez voulu. Que votre volonté soit bénie et permettez-moi de vous embrasser de plein cœur, comme je vous aime.

Je suis un peu triste d'être malade, et je ne sais jamais si je finirai l'année qui commence.

Monsieur Perrin, je vous aime bien.

SARAH BERNHARDT.

Citons maintenant la première lettre de démission envoyée de Londres à M. Perrin, pendant la campagne de la Comédie-Française, en juin 1879 :

Londres, 30 juin 1879.

Mon bien cher monsieur Perrin, j'ai le regret de vous donner ma démission. Rien au monde ne me fera revenir sur cette décision; rien, puisque j'ai songé au tracas que cela pouvait vous donner, et que quand même je me suis décidée.

La presse française m'a indignement outragée depuis quinze jours; cela vient de *la maison,* j'en ai des preuves absolues.

Je ne reprendrai pas mon service à la Comédie lors de ma rentrée à Paris. Soyez assez bon pour distribuer mes quelques rôles à mes camarades.

Croyez, cher monsieur Perrin, que je n'ai fait aucune des sottises dont on m'accuse. Je n'ai même pas un habit d'homme ici, je n'ai jamais fumé de ma vie et ma cameriste ne joue pas dans le monde.

Enfin, je suis bien triste, j'ai un violent chagrin que rien ne pourra atténuer que le temps. Je vous prie de bien vouloir accepter ma démission aussi simplement que je vous la donne.

Je vous embrasse avec une tendresse pleine de respect, et je suis à jamais votre dévouée.

SARAH BERNHARDT.

Le 1er juillet suivant, M. Perrin répondait à cette lettre dans les termes les plus affectueux, et en ami sincère beaucoup plus qu'en directeur. Mlle Sarah Bernhardt répliqua aussitôt par la lettre suivante :

Londres, 3 juillet 1879.

Un seul mot, cher monsieur Perrin, pour répondre à votre lettre. Je vous remercie d'abord de votre affectueuse sympathie, et maintenant je réponds au premier paragraphe de votre lettre. Ce qu'elle m'a fait, la Comédie-Française? Elle m'a traîtreusement abandonnée quand j'ai été malade le jour de *l'Étrangère*. Ma sottise a été de jouer le soir, malgré tous les médecins, et je paye cela en ce moment encore. Lorsque les journaux de Londres ont raconté le lendemain que je n'étais pas malade, que c'était un caprice, c'était à la Comédie à me défendre, car c'est de ce soir que datent ces lâches attaques et ces infâmes calomnies. Pas un d'eux n'est venu voir si j'étais malade, et j'ai entendu, moi, M. Delaunay dire, le soir, au Théâtre : « Elle était sans doute dans sa galerie, à se montrer en homme. »

Voyez-vous, monsieur Perrin, je suis absolument décidée. Je ne rejouerai pas ; il faut toute ma force de caractère pour continuer à Londres.

Si vous me causez beaucoup d'ennuis pour le départ, ce sera un malheur pour moi, car je briserai tout, mais je partirai.

Je ne veux plus écrire ; je causerai avec vous à mon retour à Paris. Je vous serre très affectueusement la main.

SARAH BERNHARDT.

Dans sa plaidoirie, Me Allou nous a donné quelques curieux chiffres, afin de démontrer que c'est à tort que

Mlle Sarah Bernhardt a pu se plaindre parfois d'être plus souvent sur la brèche que ses camarades : ainsi, de 1872 à 1880, durée du séjour de Mlle Sarah Bernhardt à la Comédie-Française,

M. Got a joué 1,499 fois, M. Coquelin 1,371 fois, Mlle Reichemberg 1,319 fois, Mlle Croizette 983 fois, tandis que la belle Sarah n'a joué, dans le même espace de temps, que 910 fois.

En somme, Mlle Sarah Bernhardt a été condamnée à 100,000 francs de dommages intérêts seulement (25 juin), au lieu de 300,000 que lui réclamait la Comédie-Française. A ce chiffre, il faut ajouter la perte de ses fonds sociaux, qui s'élèvent à environ 45,000 francs. Mais il est à supposer que, comme jadis Mme Plessy, Mlle Sarah Bernhardt ne payera jamais un centime de ces 100,000 francs-là, et que, lorsqu'elle rentrera au bercail, dans un temps qui n'est peut-être pas très éloigné, la Comédie-Française sera encore très heureuse de lui donner à ce prix une quittance générale en même temps qu'un pardon complet.

Vente Taylor. — C'est d'autographes qu'il s'agit. Le jeudi 17 de ce mois, on a vendu, à la salle des commissaires-priseurs de la rue Drouot, le cabinet d'autographes de feu le célèbre baron Taylor, de son vivant président fondateur de l'Association des artistes dramatiques. Le catalogue, dressé par M. Charavay, ne con-

tient que cent quatre-vingt-dix-huit numéros, mais il y a beaucoup de lots d'autographes réunis; on n'a vendu séparément que les plus importants. Nous citerons ici les principaux, avec leurs prix de vente.

Sophie Arnould. Elle veut vendre sa maison de Clichy, afin de s'assurer un revenu qui ne soit sujet à aucunes révolutions, et sur lequel elle n'ait à craindre « ny taxes ny impôts » (9 septembre 1790). Vendu 35 francs.

Adrien Boïeldieu. Lettre relative à l'exécution de son opéra *la Dame blanche.* 25 francs.

Casimir Bonjour. Six lettres, datées de 1826 et 1827, et pleines de détails intimes sur la Comédie-Française à cette époque; lettres adressées au baron Taylor. Achetées 27 francs par M. Boucher, pensionnaire de la Comédie-Française.

Henri de Bornier. Il prie le baron Taylor de vouloir bien assister à la lecture de son *Mariage de Luther,* à l'Odéon (28 mars 1851). Vendu 3 francs.

Bossuet. Seize pages de notes manuscrites sur son *Histoire universelle,* vendues seulement 16 francs.

Maréchal de Bourmont. Lettre au ministre de la guerre pour demander un emploi dans les armées (20 mars 1809): « J'ose supplier Votre Excellence de porter aux pieds du trône mon respect et ma demande. » Vendu 10 francs.

Buffon. Deux lettres de ce célèbre naturaliste adressées à la présidente de Meinières :

La première est datée de Montbard, le 14 novembre 1771 : « C'est, comme vous le dites très bien, un caprice de la nature, qui, pour démontrer l'étendue de sa puissance dans tous les genres, produit ces singularités qui nous défendent de la limiter, et nous prouve que le terme de nos connaissances est bien distant de celui de sa liberté. » Vendue 39 francs.

La seconde, datée aussi de Montbard, le 28 octobre 1783, et qui est pleine de détails intimes, n'a pourtant été vendue que 10 francs.

Mlle Contat (Louise). Belle lettre à son fils, où elle lui donne de sages conseils sur le travail et la façon d'agir pour ne pas « descendre » et pour devenir un homme. 31 francs.

Alexandre Dumas père. Lettre de trois pages, dans laquelle il traite le Théâtre-Français de « théâtre lézardé de vieillesse, encroûté et stupide ». Achetée 16 francs par l'archiviste Georges Monval.

Alexandre Dumas fils. Il invite le baron Taylor aux obsèques de son père (11 août 1872)... « C'est à vous qu'il convient, ayant ouvert à mon père les portes de la gloire, de lui ouvrir celles de l'éternité. » 15 francs.

Victor Hugo. Très belle lettre sur la distribution projetée du *Roi s'amuse* : « Qui prendre, à défaut de Mlle Mars? Mlle Anaïs? » Il voudrait, pour François Ier, Bocage, et pour Triboulet, Ligier... Achetée 60 francs par Mlle Bartet, de la Comédie-Française.

— Deux autres lettres du même, moins importantes, ont été achetées 50 francs par M. A. Vacquerie, qui doit cependant pouvoir se procurer des autographes de Victor Hugo pour ainsi dire à jet continu et à volonté!...

Kotzebue. Lettre à la baronne Ertmann (21 août 1808). Vendue 7 francs.

Mlle Lange, de la Comédie-Française. Lettre au sculpteur Antoine, relative à la pièce de *Mélanie*, où elle doit jouer un rôle. Elle lui demande conseil : « Je vous aurez double obligation, celle de jouer le rôle, si je me souviens de vos conseils, et de le bien jouer. » Vendue 30 francs.

Sosthène de La Rochefoucauld, intendant des beaux-arts sous Charles X. Lettre au baron Taylor (1825). Il le charge d'aller chez Talma mourant, pour le supplier de recevoir un prêtre : « ... En tous cas, qu'un ministre de la religion entre dans sa maison avant sa mort, pour éviter un scandale. » Vendue 21 francs.

Duchesse de La Trémouille. Belle lettre de quatre pages, à sa belle-sœur la duchesse de Bouillon (15 septembre 1642), pour lui annoncer l'exécution de Cinq-Mars et de de Thou : « ... On asseure que M. vostre mari n'a pas esté jugé, quoy que ce soit luy qui ait contraint les aultres d'avouer leur faulte... » Vendue 52 francs.

Lekain. Lettre adressée à son fils le 7 janvier 1774 : « Il va le tirer des griffes de l'épervier, mais enfin il est aux abois... » Vendue 30 francs.

Frédérick-Lemaître. Lettre au baron Taylor, relative à la Commission des auteurs dramatiques. Achetée 8 francs par M. Paul Meurice.

Mlle Mante. Belle lettre de quatre pages, sur ses démêlés avec sa camarade de la Comédie-Française Mlle Dupuis. Vendue 22 francs.

Mlle Mars. Dix-huit lettres, adressées par elle au baron Taylor, et exclusivement relatives au théâtre. Le tout forme quarante pages in-8°, et a été vendu 150 francs.

Meyerbeer. Lettre relative à *Robert le Diable* (10 juin 1832). Vendue 33 francs.

Napoléon Ier. Une simple apostille de sept petites lignes. Vendue 21 francs.

Napoléon III. Une lettre datée de la prison de Ham, le 13 juillet 1842, et relative à une offrande en faveur d'un monument funèbre. Vendue 21 francs.

Samson. Quarante lettres, adressées au baron Taylor de 1827 à 1853, et qui, malgré leur intérêt, n'ont été vendues que 32 francs.

Georges Sand. Curieuse lettre, datée de 1865, et relative à une exhibition de sa personne pour quelque conférence que le baron Taylor lui avait demandé de faire : « ... Vous auriez regret d'avoir convoqué le public pour lui montrer une personne timide et gauche, qui resterait court... » 20 francs.

Talma. Deux belles lettres sur la mort de sa fille (Rouen, 1826) : « ... Tout ce qui me fait m'occuper

de cette chère enfant, tout ce qui me la remet sous les yeux, me déchire le cœur et me fait fondre en larmes. Mon désespoir a pris le caractère d'une faiblesse, d'une lâcheté, d'un abandon de moi-même dont tous mes efforts ne peuvent me rendre maître... » Vendues 40 francs.

Dans les morceaux de musique autographes figurait une marche pour piano, de la main de Beethoven, et datée de 1810, qui n'a été vendue que 40 francs.

Enfin, deux lettres du baron Taylor lui-même, datées de 1835 et 1841, accompagnées d'un croquis à la plume, n'ont pas pu dépasser 3 fr. 50.

Le total de cette curieuse vente a atteint le chiffre de 2,300 francs.

Recettes et dépenses théatrales. — Nous trouvons à ce sujet quelques curieux chiffres dans le rapport que M. Lockroy, député, vient de soumettre à l'examen de la Chambre.

Tout d'abord, le rapporteur constate que, sur les 1,400,000 francs affectés aux théâtres nationaux, 340,000 seulement sont destinés aux théâtres littéraires ; le reste est absorbé par les théâtres lyriques.

Voici maintenant, par théâtre subventionné, l'état financier constaté par le rapport :

Opéra. — L'administration de ce théâtre, qui dépensait en moyenne 179,390 francs par mois en 1869, en

a dépensé, en 1875, dans la nouvelle salle, 334,136 pour la même période. Quant aux recettes, qui étaient de 212,483 francs par mois en 1869, elles se sont élevée, en 1875, pour le même temps, à 411,077 francs.

Il convient d'ajouter, d'après le rapporteur, qu'aujourd'hui les recettes et les dépenses se balancent à peu près : que M. Vaucorbeil a dépensé 2,943,034 francs de juillet 1879 à avril 1880 ; que M. Halanzier s'est retiré au bon moment, c'est-à-dire alors qu'il ne faisait plus de bénéfices, et qu'en somme, l'exploitation de l'Opéra rapportera désormais beaucoup plus d'honneur que d'argent liquide à celui qui voudra bien en prendre la direction.

Comédie-Française. — A la rue de Richelieu, la situation de prospérité financière est bien différente, puisque l'exercice 1879, toutes dépenses soldées, a donné un bénéfice net de 470,000 francs. Et il faut se souvenir que c'est dans cette année-là qu'on a dépensé près de 200,000 francs pour la réfection de la salle. Le rapport annonce la prochaine représentation de *la Moabite*, drame biblique, de M. Déroulède ; d'un drame nouveau de M. Pailleron, et des reprises de *Jean Baudry*, *le Bourgeois gentilhomme*, *la Camaraderie*, *Le roi s'amuse*, etc. Enfin nous aurons une nouvelle comédie de M. Augier, qui est encore en ce moment sur le chantier.

Opéra-Comique. — Du 1er août 1876 au 31 mars 1880, M. Carvalho a encaissé 5,760,859 francs de re-

cettes. Il a dépensé 5,867,581 francs, soit un déficit apparent de 106,622 francs; mais il faut déduire du chiffre des dépenses l'acquisition d'un matériel qui figure pour une somme de 567,529 francs, ce qui donne, comme on le voit, un chiffre de bénéfices plus que satisfaisant pour la période des quatre années susénoncées.

Quant à ses dépenses mensuelles, l'Opéra-Comique les accuse au total de 121,961 francs pour le dernier exercice. Il est donc clair que, sans la subvention, l'Opéra-Comique ne pourrait pas vivre.

Odéon.—La subvention est reportée de 60,000 francs à 100,000 francs, comme autrefois; seulement un cahier des charges nouveau a été imposé à M. de La Rounat, qui devra, entre autres obligations onéreuses, donner par semaine deux représentations du répertoire classique, lesquelles sont presque toujours infructueuses à l'Odéon.

NÉCROLOGIE. — *Paul Albert.* — Ce professeur distingué a fait grandement parler de lui vers la fin de l'Empire, en raison du concours actif qu'il apporta à l'organisation de l'enseignement secondaire des jeunes filles. Il fit alors des conférences fort brillantes, et cela sous l'impulsion même du ministre de l'instruction publique du temps, le libéral M. Duruy. Ce ministre perdit même son portefeuille à la suite du tollé que soule-

vèrent dans le monde de la cour les doctrines du nouveau et jeune professeur qu'il patronnait. Il y a plus : Sainte-Beuve, qui écrivait alors au *Journal officiel*, ayant voulu préconiser, dans un de ses articles, les principes que défendait avec tant de succès M. Paul Albert, se vit refuser l'insertion de cet article. Ce fut là le point de départ de la brouille de l'éminent critique avec le gouvernement d'abord et avec la princesse Mathilde ensuite. Sainte-Beuve quitta en conséquence le *Journal officiel* et passa au *Temps*.

Mais toutes ces querelles sont bien oubliées aujourd'hui! Depuis, M. Paul Albert a remplacé M. de Loménie comme professeur de littérature française au collège de France. Il vient de mourir prématurément à l'âge de 53 ans (20 juin). Il avait été décoré de la Légion d'honneur en 1872.

Le général Aymard. — Gouverneur de Paris depuis le 14 février 1878, en remplacement du général de Ladmirault, que la limite d'âge venait d'atteindre, le général baron Aymard est mort le 12 de ce mois à Paris, à l'âge de 60 ans seulement. Il était général de brigade depuis 1864, à 44 ans, et général de division depuis le début de la guerre de 1870 (12 août). Bien que son avancement ait été, comme on voit, très rapide, il avait été cependant retardé par cette circonstance qu'en décembre 1851, étant alors simple capitaine, il avait voté ostensiblement *non* contre le plébiscite qui créa le deuxième Empire.

Il n'en fut pas moins nommé chef de bataillon trois ans plus tard, fit un très beau et très brillant chemin sous l'Empire, et dut finalement au souvenir de son acte politique courageux de 1851 de trouver sous la République une situation encore plus élevée et non moins brillante.

Théatres. — *Opéra.* — *Guillaume Tell.* — L'Opéra vient de reprendre le chef-d'œuvre de Rossini avec une sorte de solennité, bien qu'il soit cependant toujours au répertoire (21 juin). L'intérêt de cette reprise s'attachait surtout à la distribution nouvelle des principaux rôles. M. Melchissédec chantait, en effet, pour la première fois, Guillaume Tell; le ténor Mierzwinski faisait Arnold, et Mlle Édith Ploux débutait dans le petit personnage de Jemmy.

Nous n'avons pas encore eu l'occasion de parler ici de M. Mierzwinski, ténor polonais que l'Opéra prépare depuis plusieurs années à la succession de Villaret, que l'administration a déjà essayé dans *l'Africaine* et dans *les Huguenots*, et que même elle a fait jouer en province pour lui donner quelque expérience de la scène avant de le produire définitivement. La voix de ce ténor, au nom si peu harmonieux, est d'un beau métal, trop métallique même; mais elle manque de charme. Le fameux *Suivez-moi!* a été plutôt crié que chanté, mais le nouveau ténor a lancé dans cet air traditionnel deux *ut* de

poitrine absolument authentiques. En somme, très belle voix, qui a besoin d'être assouplie et mieux dirigée.

M. Melchissédec est le meilleur Guillaume Tell que nous ayons eu depuis le départ de Faure. C'est un artiste intelligent, très bien doué à tous les points de vue, et dont le talent est même peut-être supérieur à la voix, qui est parfois insuffisante. On a beaucoup applaudi, et justement, M. Melchissédec, qui devient tout à fait un chef d'emploi.

Mlle Ploux arrive de l'Opéra-Comique, où elle n'a fait que passer. Elle chante joliment, mais il est bien difficile de la juger complètement sur un aussi petit rôle.

Mlle Daram a repris le rôle de Mathilde, qu'elle chante toujours avec tant de brio et avec un art si parfait d'habile vocaliste.

On voit donc que cette intéressante reprise de *Guillaume Tell* fait honneur à l'Opéra aussi bien qu'aux nouveaux artistes qui l'interpètent.

Opéra-Comique. — *La Fée*. — La jolie comédie de M. Octave Feuillet n'avait peut-être pas toutes les qualités voulues pour être métamorphosée avec succès en opéra-comique. C'est moins une comédie qu'un dialogue fin et délicat, et M. Gallet, qui s'était chargé de la transformation, a dû, pour fournir aux musiciens quelques motifs, augmenter cette petite pièce de duos, de trios et de couplets, qui font longueur et nuisent à l'intérêt. La musique de M. Hémery est vive,

alerte, et vise peut-être un peu trop à l'originalité. Quant à l'interprétation, elle est excellente; la voix de M. Nicot est toujours fraîche et jeune, et M[lle] Thuillier s'est fait applaudir très justement.

Le Théâtre Taitbout. — Cette petite salle vient de disparaître, au moins comme théâtre. Elle va être transformée, comme l'ancien Théâtre-Italien, en agence financière.

L'histoire du théâtre Taitbout n'est pas très ancienne ni très longue, mais elle offre quelques points curieux qu'il est de notre devoir de signaler et de conserver ici pour les générations futures. Cette histoire commence en 1874 seulement. Un écrivain, M. Charles de Lorbac (Cabrol de son vrai nom), fut le premier directeur du théâtre Taitbout, qui donna d'abord asile à M. Danbé et à ses concerts, chassés du Grand-Hôtel. Puis vint M. Mabille, qui transforma tout à fait la salle en véritable théâtre. A M. Mabille, qui ne réussit pas, succéda notre confrère Émile de Molènes, qui ne réussit pas davantage, et que remplaça notre regretté ami Hippolyte Nazet, qui s'en est allé mourir si tristement à Nice il y a deux ans à peine. Après Nazet ce fut Frantz Beauvallet, puis Amédée de Jallais, à qui succéda Léon Vasseur, et enfin, tout à fait en dernier lieu, c'est une troupe de danseurs espagnols qui eut l'honneur de donner dans cette salle, aujourd'hui fermée à jamais, les dernières représentations qu'il nous ait été donné d'y voir.

Pendant les six années de durée du théâtre Taitbout, et sous les diverses directions que nous venons d'énumérer, c'est surtout le genre lyrique qui a été exploité. Un seul grand succès a cependant pu être obtenu, celui de *la Cruche cassée*, opérette de Léon Vasseur, qui a eu plus de cent représentations et qui avait Mlle Céline Chaumont pour principale interprète. A côté de cette charmante diseuse, on remarquait dans la même pièce la belle Céline Montaland, René Luguet, Emmanuel, Bonnet, etc. Ce fut le beau temps du théâtre Taitbout, et ce beau temps, hélas! ne se retrouva jamais plus. Une seconde opérette de M. Vasseur, *le Roi d'Yvetot,* sombra lourdement, et du genre musical le théâtre Taitbout passa du coup à celui du vaudeville. Mais, hélas! quels vaudevilles! Pendant un temps il fut de mode d'aller égayer les nouvelles pièces de cris, de quolibets et de sifflets : *les Auberges de France*, *le Fiacre jaune*, *les Femmes des autres*, etc. Si bien qu'on finit par jouer une pièce d'actualité intitulée : *On fera du bruit ce soir !* et que cette pièce donna lieu, en effet, à un scandale qui discrédita de plus en plus le théâtre Taitbout et le genre bruyant qu'il avait eu le tort d'exploiter.

C'est à la suite de la direction Nazet et de sa chute profonde que parut M. Vasseur, lequel tenta d'acclimater à la salle Taitbout le genre lyrique semi-sérieux. Il ouvrit en 1879 sa direction, qui fut, hélas! non moins éphémère que les précédentes, par une reprise de *la*

Colombe, de Gounod, et de l'*Écossais de Chatou*, de Léo Delibes. Mais le public en avait assez de la salle Taitbout, et il n'y vint pas davantage, bien qu'on eût baptisé la nouvelle entreprise du titre ronflant de *le Nouveau Lyrique*. J'ai déjà dit qu'après M. Vasseur, la salle Taitbout donna asile à des danseurs espagnols qui obtinrent un certain succès pendant quelques soirées. Aujourd'hui on va démolir cette jolie petite salle, et remplacer les stalles et les loges par des bureaux de commis et des tables d'employés... *Sic transit gloria...*

VARIA. — *L'Indicateur du Paradis.* — Celui-là ne sort pas de la maison Chaix, mais d'une librairie religieuse de Paris. Il consiste en un petit carré de carton imprimé des deux côtés. Nous le reproduisons ici d'après le journal *la Paix*.

(Recto.)

INDICATIONS

POUR LES VOYAGEURS SE DIRIGEANT VERS LE PARADIS

Départ :	*Arrivée :*
A toute heure.	Quand il plaît à Dieu.

RAPIDE. — 1re classe : Pauvreté, Chasseté, Obéissance.
DIRECT. — 1re et 2e classes : Piété, Dévotions, Sacrements.
OMNIBUS. — 1re, 2e et 3e classes : Commandements, Devoirs d'état.

PRIX DES PLACES :

Premières : Amour et Croix. — *Secondes :* Désir et Combat.
Troisièmes : Crainte et Pénitence.

(Verso.)

AVIS

1° Il n'y a pas de billets d'aller et retour ;

2° Point de train de plaisir;

3° Les enfants qui n'ont pas l'âge de raison ne payent rien, pourvu qu'ils soient tenus sur les genoux de leur mère l'Église;

4° On est prié de ne porter d'autres bagages que (*sic*) bonnes œuvres, si l'on ne veut pas manquer le train ou éprouver du retard à l'avant-dernière (?) station;

5° On prend des voyageurs sur toute la ligne.

Celui qui a rédigé cela a dû le comprendre, et en ce cas il est plus malin que nous. Nous donnons ce pathos comme logogriphe à nos lecteurs, et promettons le paradis à ceux qui nous en donneront l'explication.

Le God save the King. — Nous empruntons à l'*Intermédiaire des chercheurs et des curieux* de fort intéressants renseignements sur le chant national des Anglais :

Balzac a raison de dire que l'air national de l'Angleterre est d'origine française, mais il se trompe quand il ajoute qu'il a été composé par Lulli « pour les chœurs d'*Esther* ou d'*Athalie* ». — Ouvrez les *Mémoires de la marquise de Créquy*, vous y apprendrez la vérité vraie sur l'origine du *God save the King*. Toutes les fois que Louis XIV venait visiter la maison de Saint-Cyr, au moment où il entrait dans la chapelle et paraissait à la tribune, tout le chœur des nobles demoiselles chantait à l'unisson une sorte de motet, ou plutôt de cantique na-

tional et religieux, dont les paroles étaient de la supérieure, Mme de Brinon, et la musique du fameux Lulli.»

En voici les paroles :

Grand Dieu, sauvez le Roi!
Grand Dieu, vengez le Roi!
Vive le Roi!

Que toujours glorieux
Louis victorieux,
Voye ses ennemis
Toujours soumis.

Grand Dieu, sauvez le Roi!
Grand Dieu, vengez le Roi!
Vive le Roi!

Mais comment ce chant est-il passé de France en Angleterre? Le compositeur Haendel, étant venu faire une visite à la supérieure de Saint-Cyr, l'entend exécuter « par toutes ces belles voix de jeunes filles ».

Il demande aussitôt la permission de copier l'air et les paroles; on la lui accorde, et, de retour en Angleterre, « il en fait hommage, moyennant finance », au roi Georges Ier de Hanovre, qui l'en croit l'auteur.

C'est depuis cette époque que les Anglais l'ont adopté pour leur air national.

Faut de la vertu! — Ces premiers mots d'une chanson bien connue nous sont revenus à la mémoire en lisant dans *l'Événement* des extraits d'un brochure intitu-

lée : *Remède contre les péchés et les tentations, par un ecclésiastique du diocèse de Besançon.* Voici les deux passages en question :

La garde des sens.

« Il ne faut rien écouter ni rien dire qui puisse inspirer de mauvais sentiments : veillez surtout sur vos yeux et les retenez. La mort, dit le Saint-Esprit, entre par les fenêtres. Un regard fit tomber David. Il faudrait, comme Jacob, faire un traité avec nos yeux pour ne pas penser à l'autre sexe. Ayons autant d'horreur d'un regard dangereux ou d'une pensée impure que d'un serpent. *Tanquam a facie colubri fuge peccatum.* Saint Bernard, dans sa jeunesse, ayant fixement dévisagé une femme, courut se plonger dans un étang glacé. Saint Thomas d'Aquin n'arrêtait jamais ses yeux sur le visage d'aucune femme. Une demoiselle étant entrée dans sa chambre pour lui vendre du lait, il prit un tison et la mit en fuite. »

Remède contre les militaires.

« Dans les endroits où il y a des gens de guerre, les personnes du sexe sont à plaindre ; qu'elles se tiennent sur leurs gardes : il n'est point d'artifices qu'un jeune homme de guerre, lorsqu'il est passionné, n'emploie pour séduire et pour perdre celle qu'il veut gagner : il se déguise, il s'insinue, il fait l'honnête, le poli, le gra-

cieux, il est obligeant, on en a vu même faire les hypocrites et les dévots pour gagner des filles très sages. Une fille doit donc toujours avoir avec eux une sainte fierté, ne les point écouter, et ne recevoir d'eux ni lettres ni présents, mépriser leurs promesses, leurs caresses, leurs railleries, et se moquer de leurs menaces. Sans cette attention, elle se perdra infailliblement. »

Eh bien, si les filles sont reçues par les saints comme on vient de le voir, elles sont bien un peu excusables d'aller se jeter dans les bras des militaires, qui, au lieu d'un tison ardent, leur présentent un cœur enflammé.

L'Heure des repas. — Les paveurs, les maçons, les tailleurs de pierre et autres ouvriers dînent à neuf heures du matin. A ce propos l'*Intermédiaire* constate que cette coutume a été pendant bien des siècles, à peu de chose près, celle de toute la nation. « On dînoit à dix heures; le soir, on soupoit à quatre ; et, dans les beaux jours, les gens aisés profitoient du reste de la soirée pour faire une légère promenade qui aidât la digestion. *Après souper, environ entre quatre et cinq, nous allasmes avec le Roy chasser au parc;* voilà ce qu'on lit dans une lettre de Caulier (ann. 1510), insérée parmi celles de Louis XII.

Peu après cependant on retarda jusqu'à onze heures le moment du dîner ; et c'est l'usage qu'observoient les collèges, les communautés, les maisons religieuses avant

leur suppression. Au XVIIe siècle, on soupoit dans les villes à sept heures. Gonthier se plaignoit déjà de ce retard, et il citoit cet ancien proverbe :

Lever à six, disner à dix,
Souper à six, coucher à dix,
Fait vivre l'homme dix fois dix.

Le dîner fut de même reculé d'une heure encore. Boileau, décrivant son empressement à se rendre chez le personnage qui l'avoit invité, dit :

J'y cours, midi sonnant, au sortir de la messe.

Cet usage subsistoit à la cour. Régnier nous peint un valet faux et flatteur, jurant à son maître

... qu'il est midy sonné,
Et qu'au logis du Roy tout le monde a disné.

Louis XIV lui-même dînoit à midi, et l'étiquette s'en étoit conservée à Versailles. Mais les courtisans, voulant assister à son couvert pour lui faire leur cour, ils ne le purent qu'en dînant plus tard, et en reculant par conséquent leur repas jusqu'à une heure.

Ce retard néanmoins eut de la peine à s'introduire. *Je dînois avant-hier chez M. de Chaulnes*, écrit Mme de Sévigné dans une lettre de l'année 1671. *Je vis un homme au bout de la chambre, que je crus être le maître d'hôtel. J'allai à lui et lui dis : « Mon pauvre Monsieur, faites-nous dîner : il est une heure, je meurs de faim ! »* Dans

une autre lettre écrite cinq ans plus tard, elle dit, en parlant de Mme de Coligny : *Elle aimeroit bien à vivre règlement, et à dîner à midi comme les autres.*

Au commencement du XVIIIe siècle, la coutume de se mettre à table à une heure étoit généralement établie chez les gens de qualité. Insensiblement, pour la commodité des gens d'affaires, pour favoriser la paresse et la toilette des dames, on retarda jusqu'à deux. Déjà cet usage subsistoit dans un certain nombre de maisons vers 1750, mais aussi c'étoit le retard le plus considérable que l'on connût. En 1782, c'étoit une diligence infiniment rare. Presque partout, il étoit près de trois heures, et, en beaucoup d'endroits même, il en étoit près de quatre quand on dînoit.

Tous ces changements ont dû influer sur le souper, en le rejettant plus avant dans la nuit. Dans la plupart des maisons, vers 1780, on ne se mettoit à table qu'à dix heures, et dans d'autres qu'à onze. (Le Grand d'Aussy, *Histoire de la vie privée des Français.* »

Un Essai poétique. — Les théâtres d'Alsace-Lorraine sont placés sous la direction d'un certain M. Hessler. M. Hessler est Allemand, Allemand et inflammable; très Allemand et très inflammable. Les belles artistes sur lesquelles s'étend sa haute juridiction lui inspirent des vers déjà célèbres à Strasbourg. C'est ordinairement dans la langue de Schiller qu'il exprime aux actrices

les troubles de son cœur; mais, en faveur de Mlle Désirée Artot, il vient de faire dans la poésie française un début qui, du premier coup, lui offre une place à part dans la littérature contemporaine. Il a dû sans doute en donner la primeur à l'objet de sa flamme, mais il n'a pu résister ensuite au désir d'en faire part au public.

Bien lui en a pris, car c'est un morceau de choix, comme on en va juger, d'après la *Gazette d'Alsace et de Lorraine :*

A Mademoiselle DÉSIRÉE ARTOT

O pauvre poète allemand, ne sachant que sa langue,
Je ne réussis pas de faire une belle harangue.
Mais si le cœur ordonne, faut suivre sa loi :
Chanter et s'enivrer — s'excuser autrefois.
Comme tu m'as enrichi de ton chant harmonieux,
Comme ta bonté vers moi m'a rendu presque Dieu,
Je n'ai plus qu'un désir et je n'ai qu'une demande :
Que tu savais aussi ma belle langue allemande.
O, je t'apporterais un beau bouquet de fleurs
Arrosées de mon sang et cueillies dans mon cœur,
Dans lequel brilleraient les roses, les lilas,
Les lis et les pensées, quoique elles ne sentent pas.
Parmi les violettes, belles odoriférantes,
Je mêlerais une fleur, jolie petite, charmante,
Portant de l'innocence et du ciel les couleurs.
Modeste, toute allemande, elle parle au receveur :
« Si de mon dévouement la grandeur tu connais.
Alors, je suis bieu sûr : tu ne m'oublies jamais. »
Je te dirais aussi, comme tout de suite, quand tu chantes,

Je sens briller mes yeux d'une flamme étincelante,
Mon sang bouillonne, je ferme la paupière enchantée,
Une douce rêverie m'emporte dans les forêts.
J'entends le rossignol qui chante les amours,
Je vois la source vivante chercher le clair du jour;
Et comme le gibier, pénétrant la verdure,
Se jette dans les flots en goûtant les eaux pures,
Je me rafraîchissais tant de fois que j'entends
Couler ses perles divines de ton chant ravissant!
O consolation sacrée pour mon cœur,
Tu me dédommageras de ce navrant malheur,
De ces blesssures, qu'on frappe à mon être, mon âme,
De cette humiliation, qui tous les jours me blâme.
Grâce à toi! je me sens encore fort du suprême;
Et c'est aussi à toi que je dois ce poème;
Car pour la première fois je suis si téméraire
De former mes idées dans une langue étrangère,
Et même en t'adorant augmente ma connaissance,
Aie-toi donc de mes vers un peu de patience.

PETITE GAZETTE. — L'Ambigu vient d'avoir un véritable succès avec la pièce nouvelle de MM. Jules Moinaux et Paul Parfait intitulée *les Mouchards*. Bien qu'elle se passe à une époque déjà bien éloignée de nous, — sous la Restauration, — elle offre cependant beaucoup de points de contact avec la société et surtout avec la police actuelles. MM. Lacressonnière, Delessart, Courtès, Leriche, etc., remplissent les principaux rôles avec talent; mais à leur tête il faut citer, tout à fait à part, M. Dailly, qui a fait du rôle de Capoulade une création des plus originales, à ce point qu'elle a assuré à elle seule le succès de la pièce tout entière.

— Le théâtre lyrique du Château-d'Eau vient de reprendre

le Bijou perdu et *la Poupée de Nuremberg*, d'Ad. Adam. C'est Mlle Marguerite Nau, la fille, croyons-nous, de l'ancienne célèbre cantatrice de ce nom, qui chante aujourd'hui le rôle qui servit de débuts si brillants à Mme Marie Cabel, le 6 octobre 1853. Mais, à ce propos, est-ce que le théâtre de M. Le Roy est voué à perpétuité à la reprise exclusive des nombreux ouvrages d'Adolphe Adam?

— Notre ami le docteur Dujardin-Beaumetz vient d'être nommé membre de l'Académie de médecine. Il y a longtemps déjà que tout le monde avait prédit à Beaumetz cette trop juste et même un peu tardive élection. Il nous souvient, à ce sujet, qu'il y a presque trente ans que Beaumetz et moi, nous étions assis sur les mêmes bancs scolaires de la pension Bousquet-Basse, au nº 15 de la rue de Chaillot. Nous avions alors pour camarades ce sympathique Sully Prud'homme, qui, lui aussi, a fait un chemin brillant, et encore le lieutenant-colonel Jung, l'auteur de ce curieux ouvrage sur *la Jeunesse de Bonaparte* dont nous avons parlé dans un de nos derniers numéros. De cette même pension Bousquet sont encore sortis bon nombre d'élèves distingués qui, pour avoir moins de notoriété, n'en sont pas moins devenus des sujets d'élite et même de premier mérite.

GEORGES D'HEYLLI.

Le Gérant, D. JOUAUST.



Paris, imprimerie Jouaust, rue Saint-Honoré, 338.

